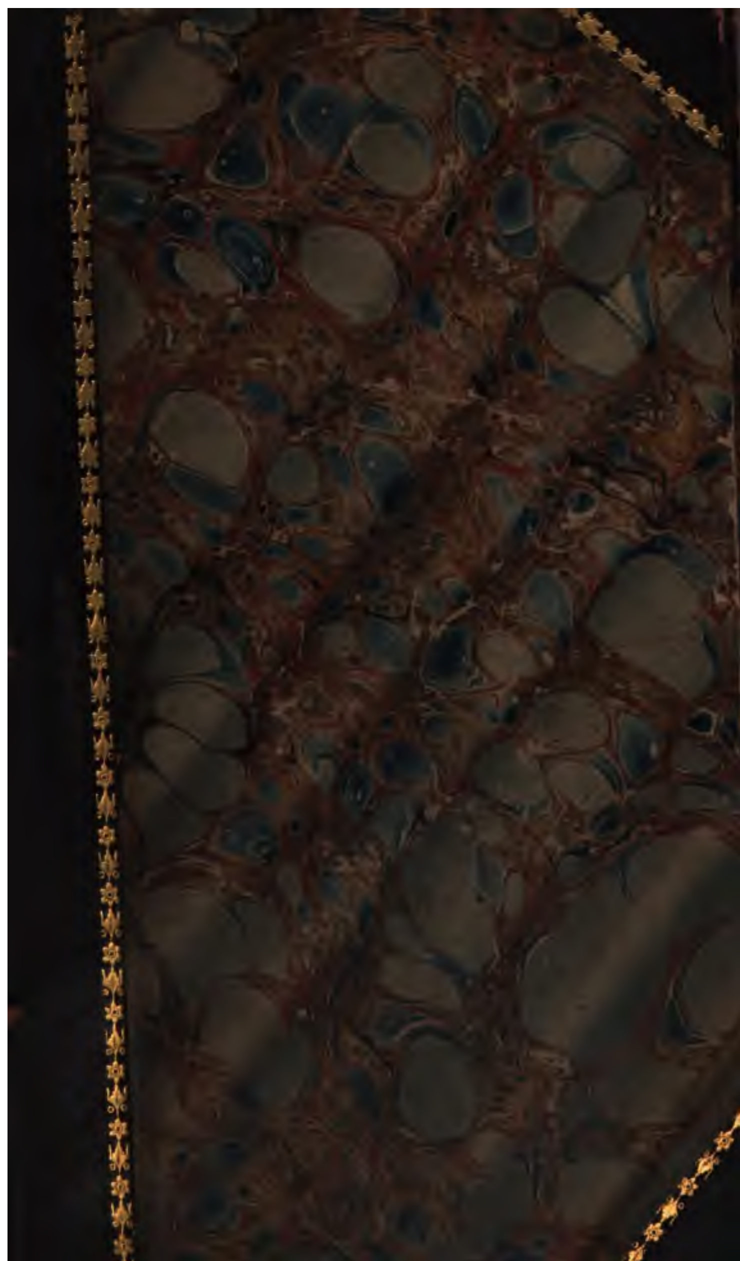
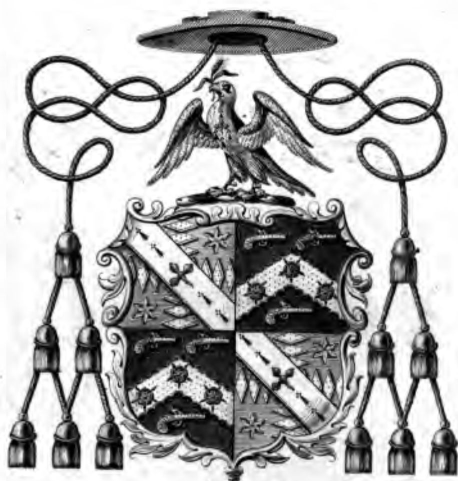
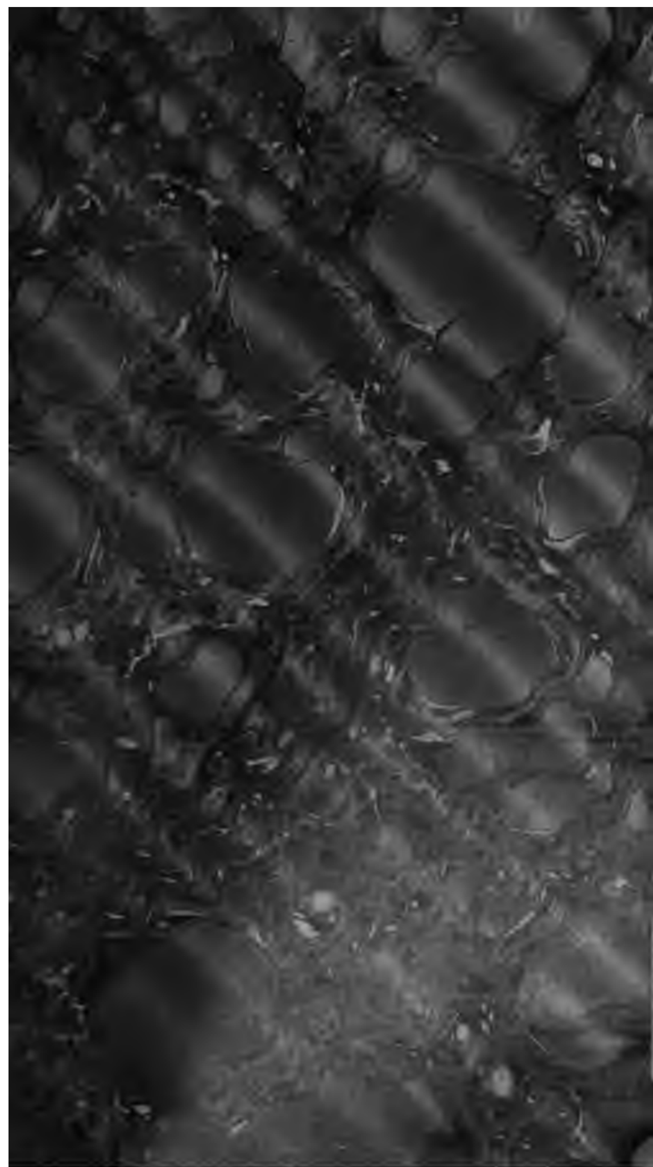
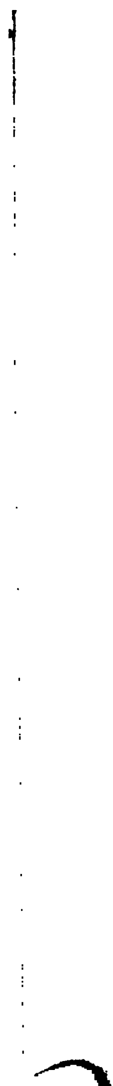




EN TOUT PARFAIT

The Very Revd. Charles Parfitt.





Théorie du Bonheur. Frontispice.



Gravé par P. F. Bedin

Le Bonheur est le Port où tendent les humain

VOLTAIRE, Ier Discours en V

LA THÉORIE
DU
BONHEUR,
OU
L'ART DE SE RENDRE HEUREUX,

MIS A LA PORTÉE DE TOUS LES HOMMES;

Faisant suite au COMTE DE VALMONT, et à laquelle on a joint deux Lettres, l'une sur l'éducation des Demoiselles, l'autre sur un choix de lectures.

One Almygthy, is from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

MILTON. *Parad. lost.* Book V.

TOME SIXIÈME.

PARIS:
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.
AN IX. (1801.)


BODLEIAN
28 APR 1965
LIBRARY

La plus noble ambition d'un cœur sensible, comme sa plus douce jouissance, est de contribuer au bonheur de ses semblables. C'est l'unique objet que nous nous sommes proposé en publiant cet Ouvrage, dans lequel nous avons fait en sorte de réunir, par un enchaînement naturel, et sous un même titre, les vérités les plus importantes. Puisse-t-il devenir en effet, pour tous, un code de vertu, de raison, et de bonheur !

EXPLICATION

De l'Estampe du Frontispice de la Théorie du Bonheur.

Cette Estampe représente, sur le devant, une mer orageuse, et au-dessus un ciel sombre et nébuleux, excepté d'un seul côté, vers la droite, où il est pur et serein. On voit dans l'enfoncement, et de ce même côté, un port dont l'entrée paroît étroite. Dans la perspective est une ville en amphithéâtre. Au sommet de la montagne sur laquelle cette ville est située, on apperçoit un Temple, environné des plus rians bocages.

Des gondoles magnifiquement ornées de riches voiles, de banderoles flottantes, de guirlandes de fleurs, et por-

tant des chanteuses, des musiciens, sont soulevées par les flots, agitées par les vents, et viennent se briser contre les écueils qui bordent le rivage. Une barque frêle et légère touche seule au port. Celui qui la monte, et qui rame, a les yeux fixés sur une étoile qui lui sert de guide, et de laquelle il part un rayon de lumière qui réfléchit sur lui et l'éclaire dans sa route. Au bas de l'Estampe on lit ce vers.

Le bonheur est le port où tendent les humains.
VOLTAIRE, *premier discours en vers.*

Le même Poète a dit plus loin dans le même discours:

Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie,
Une voile de pourpre et des cables de soie:
L'art du pilote est tout, et pour dompter les vents,
Il faut la main du sage, et non des ornemens.

LA THÉORIE
DU
BONHEUR,
OU
L'ART DE SE RENDRE HEUREUX,
MIS A LA PORTÉE DE TOUS LES HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Du désir et de la recherche du Bonheur.

TEL qu'une tendre fleur qui s'épanouit aux premiers rayons du soleil, notre cœur s'ouvre à la seule idée du bonheur. Quel est l'être intelligent et sensible, quel est l'homme, qui ne désire d'être heureux? Penchant irrésistible, doux instinct de la Nature, ce désir est en nous la preuve la plus sensible des vues bienfaisantes de celui qui nous a donné l'existence : il nous a créés pour la félicité. Dieu bon ! ô toi, dont la bonté même

fait l'essence, toi qui fais luire à nos yeux l'astre brillant qui nous éclaire, qui embellis pour nous la scène du monde, qui sèmes tant de bien sous nos pas; toi qui unis par les liens du sang, de l'humanité, de la commisération, des besoins, et des services réciproques, tous les êtres dans lesquels tu t'es plu à graver quelques traits de ton auguste ressemblance; mon Dieu, mon père, inspire-moi! fais passer dans mon ame ce feu divin qui nous embrâse de l'amour de nos semblables. Que rempli pour eux des plus tendres sentimens, je leur ouvre, à ta voix, la route du bonheur.

Le bonheur! séduisante et trompeuse chimère, s'écrieront des hommes trop longtems déçus par l'idée qu'ils s'en étoient formée! Soupirant après lui, nous nous sommes lassés dans de vaines poursuites. Toujours près de nous, en apparence, il nous échappoit comme une ombre fugitive, au moment où nous croyions le saisir. Non, il n'est point pour nous de bonheur.

Mes concitoyens, mes amis et mes frères, certainement vous vous trompez; eh qu'ici l'erreur est cruelle! Je l'avouerai cependant, combien de fois n'ai-je pas tenu le même langage que vous? Dans ces jours d'une ardente jeunesse, que nous comptons

au nombre de nos plus beaux jours, j'ai marqué presque tous mes instans par de tristes méprises; passionné pour les plaisirs de cet âge, je ne voulois qu'en jouir, je me plongeois dans une folle ivresse; et comme elle ne pouvoit durer toujours, rendu à moi-même, je n'étois point heureux. Les jalousies, les trahisons, l'inconstance, des prodigalités et des besoins, l'épuisement des forces et de la santé, des souvenirs cruels, des repentirs amers, m'apprirent trop tard qu'on peut payer bien cher quelques momens de joie, de ris et de plaisirs. *La joie est passagère*, m'écriai-je alors, *et le rire est trompeur* (1)!

D'autres illusions, non moins dangereuses encore, prirent la place de celles qui m'avoient égaré. La fortune sembloit s'offrir à réparer mes pertes, et à me rendre plus de biens que je n'en avois dissipé: je vis des riches, et je fus detrompé. L'un d'eux m'ouvrit son cœur: Vous êtes témoin, me dit-il un jour, de cet éclat de luxe et d'opulence qui brille autour de moi; des parasites, des flatteurs, assis à ma table, envient mon sort, me félicitent de ma prospérité; et je suis dévoré de chagrins et

(1) Voltaire, Discours en vers sur l'égalité des conditions.

d'ennui. Nageant dans l'abondance, ne refusant rien à mes passions et à mes caprices, j'éprouve tous les dégoûts de la satiété; je ne sens plus rien, que le mal-aise ou la douleur; je ne jouis plus de rien, pour avoir trop joui. Une sorte de consomption me mine insensiblement; mes nerfs, devenus irritables à l'excès, me font souffrir des douleurs aiguës: ah! que je consentirois de tout mon cœur à perdre un de mes membres, et à me retrouver dans cet état de contentement et de vigueur que j'éprouvois au sein de la médiocrité! Étonné de cet aveu, j'en fis part le même jour, sans nommer celui qui me l'avoit fait, à un autre homme presqu'aussi riche que le premier; et combien redoubla ma surprise, lorsqu'il me tint le même langage (1).

La soif des grandeurs devint bientôt mon unique passion. Je portois en moi le germe de cette ambition démesurée, dans un âge peu fait pour la connoître: il se développa, dès la première lueur d'espérance, avec une force et une rapidité que rien ne sembloit capable d'arrêter. Je vis de plus près des hommes en place, je vis des Grands; ils

(1) Je ne cite ce fait que parce qu'il m'est arrivé, et qu'il m'a trop vivement frappé, pour que j'aie pu jamais l'oublier.

portoient sur leur front le calme et la sérénité; et dans leur commerce intime, je les vis rongés de soucis, entourés de rivaux, craignant toujours de perdre le crédit et la faveur qui les avoient élevés, craignant d'être précipités du haut rang où la souplesse et l'intrigue les avoient fait monter, et ne le considérant toutefois que comme un degré pour parvenir à de nouveaux honneurs. Je les vis toujours insatiables, toujours tourmentés de nouvelles inquiétudes et de nouveaux désirs; lorsque tout-à-coup l'abîme s'ouvrit sous leurs pas, et, dans leur chûte honteuse et subite, ne leur laissa, de leur grandeur passée, que l'idée d'un songe, que celle de l'affreuse nullité à laquelle ils se trouvoient réduits, et qu'un sentiment concentré, celui du désespoir (1).

J'ai vu dans la suite des tems un spectacle bien plus frappant, une grande révolution détruire, anéantir tout-à-coup richesses, honneurs, dignités, rang suprême, briser sceptre et couronne, engloutir des familles, des générations entières, faire dis-

(1) Que ces vers de la Fontaine sont pleins de vérité!

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens incertains, qu'un plaisir peu tranquille:
Des soucis *dévorans c'est l'éternel* asile.

paroître jusqu'aux plus précieux monumens, jusqu'aux tombeaux de nos ancêtres, et ne nous laisser, pour tout bien, que des ruines. J'ai vu les chefs et les agens de cette révolution à jamais mémorable, des hommes avides de prééminence, ou dévorés de la soif de l'or, et qui, sous prétexte de tout faire pour le peuple, avoient tout fait pour eux-mêmes; je les ai vus, après s'être joués de la vie de leurs semblables et du bonheur de tous, après avoir fait couler à grands flots le sang le plus pur, tomber et se précipiter les uns sur les autres. J'ai vu tous ces évènemens divers; et j'ai dit, avec un ancien Poëte; ô soins des mortels insensés! ô néant des choses humaines (1)! Je me suis dit avec le Sage, celui qui plus qu'aucun mortel avoit joui de tout: vanité des vanités! tout n'est donc que vanité!

Mais dans ces grandes vicissitudes, dans cette inconstance de toutes les choses passagères et périssables, comment oserai-je encore, mes amis, vous parler du bonheur?

(1) *O curas hominum! ô quantùm est in rebus inane!*
PERS. *Sat.* I, vers. I.

CHAPITRE II.

On cherche le bonheur où il n'est pas. Idée du vrai bonheur.

Le bonheur n'est-il donc en effet qu'une brillante chimère ! Celui qui a gravé dans le fond de notre être ce désir invincible d'être heureux, ne l'y a-t-il imprimé que pour mettre en action, que pour développer toutes nos facultés, sans que jamais rien puisse le satisfaire et remplir notre cœur. Non, la vérité suprême, la souveraine sagesse ne conduit pas les hommes au but qu'elle se propose par la voie de l'illusion et du mensonge. Peut-être, il est vrai, n'a-t-elle pas voulu que nous fussions parfaitement heureux dans cette courte vie ; peut-être a-t-elle eu dessein de ne nous offrir sur la terre que comme une légère ébauche de cette félicité qu'elle nous réserve dans un autre séjour : mais du moins, si, par la route qu'elle nous trace, nous tendons de jour en jour à nous en rapprocher, elle ne trompera point notre espoir, et ce penchant qu'elle nous a donné ; elle ne rendra pas nos efforts inutiles ; nous éprouverons même ici-bas l'avant-goût, les prémices de ce bonheur parfait, auquel, malgré nos

défiances, malgré nos craintes et nos murmures, nous nous sentons destinés.

Eh, qu'est-ce donc qui s'oppose à ce que nous nous rapprochions par degrés de notre véritable fin? nos préjugés et le déréglement de nos passions. Nous cherchons le bonheur hors de son principe; nous le cherchons hors de nous; et pour ne parler en cet instant que de nous-mêmes, c'est dans notre cœur qu'il doit établir avant tout le siège de son empire; c'est par le cœur que l'homme peut être heureux, comme c'est par lui seul qu'il peut être vraiment grand. Des biens extérieurs qui ne dépendent pas de nous, des joies empruntées qui se dissipent par une suite ordinaire de la même cause qui les a produites, des richesses qu'on peut nous ravir, des grandeurs factices qui ne sont rien moins que nous (1), qui nous sont étrangères; tous ces biens futiles, qui dégradent le plus souvent notre ame, au lieu de la perfectionner et de l'ennoblir, peuvent-ils servir en nous de fondement solide au contentement et à la félicité? Je ne suis donc pas surpris de l'inutilité de

(1) De tes aïeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table;
Tout cela, pauvre homme, est-ce toi?

FABLES de la Motte, l. 4, Fable 9.

nos recherches ; nous courons après des ombres, tandis que la réalité nous échappe.

Si le bonheur se formoit de quelques instans de notre vie, qui de nous ne seroit déjà parvenu à en jouir, et ne pourroit se flatter d'en jouir encore ? Mais nos plaintes mêmes prouvent assez que ce ne sont pas des joies fugitives et passagères qui nous rendent heureux. Il faut, pour le bonheur, une somme de biens qui soit telle qu'elle se répande sur la vie entière; il faut des biens qui tempèrent jusqu'aux amertumes, jusqu'aux maux dont elle est mêlangée, et les changent pour nous en des avantages réels; que dirai-je enfin ? il nous faut des biens tellement indépendans, tellement inhérens à nous-mêmes, que rien, hors de nous, ne soit capable de nous les faire perdre; de ces biens dont la jouissance puisse s'accroître par l'usage que nous en ferons, et dont chaque circonstance, quelle qu'elle puisse être, augmente pour nous le prix. Mettre le bonheur à cette épreuve, y attacher des conditions qui paroissent si difficiles à remplir, ce n'est pas sans doute, chers amis, vouloir vous induire en erreur.

Mais, pour nous faire une idée plus précise du bonheur dont la nature humaine nous rend susceptibles, essayons de crayonner les principaux traits de l'image fidèle, du

tableau ravissant que je m'en suis formé. Je le dessinerai d'après les modèles que j'en ai eus sous les yeux, d'après mes propres études, d'après mon cœur; et il ne me sera pas difficile d'y appliquer par la suite les conditions que je viens d'établir.

Des idées saines sur ce qui nous intéresse le plus, et une juste appréciation de la valeur des choses; les sentimens les plus agréables, les joies les plus intimes et les plus pures; une paix presque inaltérable, l'égalité d'ame la plus constante; de doux soulagemens dans nos peines; la perspective la plus riante et la plus flatteuse; dans l'ordre social, les vertus les plus nobles, des affections touchantes, les charmes les plus vrais; telle est l'idée que je me fais du bonheur, et plus elle se réalise, plus nous sentons en effet que nous sommes heureux.

On en conviendra sans doute avec moi. Mais les uns commenceront par nier qu'il soit possible, dans cette vie si mêlangée, de jouir d'un bonheur semblable, et le renvoyant de nouveau dans la région des chimères, n'y appercevront tout au plus qu'un systême. Les autres, arrêtés tout-à-coup par un préjugé aujourd'hui trop à la mode, car les modes sont parmi nous ce qui sert le plus, sinon à établir, du moins à étendre et à for-

tifier pour un tems les préjugés ; ceux-là, dis-je, entrevoyant du premier coup-d'œil que si ce système est possible dans l'exécution, il ne peut l'être que par la Religion, rejetteront et le système et le bonheur, en haine de la Religion qu'ils ont abjurée (1).

Je serai de bonne foi ; et il me coûteroit trop de ne pas l'être en tout et toujours. Je n'ai trouvé dans le fait que la Religion qui ait pu me rendre heureux. Mais enfin, mes amis, vous ne l'êtes pas ; et je le suis, moi, autant qu'on peut l'être, à plus de vertu près ; et tous ceux qui ont pris le même parti que moi, tous ceux qui ont saisi le véritable esprit de la Religion, tranchons le mot, de la Religion Chrétienne, telle qu'elle doit être, telle qu'elle est en elle-même, et qui la pratiquent dans toute sa pureté, vous diront comme moi qu'ils ne sont heureux que depuis qu'ils l'ont connue (2). Cela mérite bien de

(1) *Si la raison*, dit Hobbes, *combat les sentimens d'un homme, cet homme combattra la raison.* A plus forte raison, si la religion combat et les préventions et les passions d'un homme, cet homme combattra la Religion.

(2) Un de mes amis, un Militaire, d'un âge mûr, mais qui est encore celui des passions, vient tout récemment de faire l'épreuve dont je parle ; eh combien il vante maintenant son bonheur ! *Que j'étois ennemi de moi-même*, me disoit-il, presque au moment où j'écris ceci, *lorsque je le cherchois partout ailleurs que dans la reli-*

votre part quelque attention. L'intérêt est trop grand, trop pressant pour ne pas vous engager du moins à me suivre dans le développement que je vais faire de la Théorie du vrai Bonheur, tout en vous réservant la triste ressource de rester tels que vous êtes, avec vos biens apparens et vos maux réels, si je vous ai promis plus que la Religion ne peut tenir, plus qu'elle ne peut vous donner.

Ce seroit sans doute une bien belle preuve en sa faveur, une des preuves les plus propres à éclairer un esprit droit et vrai, les plus faites pour être senties par tous les cœurs, que cet accord que je suppose, que je prétends vous montrer entre elle et le bonheur. Un génie vaste et profond, un homme que des nations rivales nous envient, et dont le mérite ne dépend pas de nos opinions et de nos caprices du moment, Montesquieu, l'a saisie lui-même, comme une des preuves les

gion ! Cet ami, qui m'est aujourd'hui si cher, s'étoit livré à tous les systêmes ; et c'est en les étudiant plus profondément, jusque dans leurs sources les plus impures, qu'il est devenu Chrétien. Un autre Militaire, dans le même genre que celui dont je parle, vient de me tenir le même langage.

Ce qui est digne de remarque, c'est que tous ceux, avec lesquels j'ai été le plus lié, et qui, revenus à la Religion, se sont tous félicités de leur retour, étoient, ainsi que je l'ai été moi-même, les incrédules les plus décidés, et les plus zélés partisans de la moderne Philosophie.

plus frappantes : » Chose admirable (1), s'écrie-t-il, la Religion Chrétienne, qui ne » semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans » celle-ci «.

Eh ! ne seroit-il pas en effet bien digne de la Divinité de s'être révélée aux hommes, non seulement pour les aider à remplir leur destination future, pour les conduire à leur dernière fin; mais encore pour les rendre heureux ici-bas, autant que le comportent les vues de sa sagesse, les mérites qu'elle veut leur faire acquérir, et la perfection à laquelle elle les appelle par cette perfectibilité même qui est un des plus beaux apanages de la nature humaine ? Si tel est le plan qu'elle s'est tracée, si elle a daigné nous enseigner elle-même la route du vrai bonheur, ne serions-nous pas bien insensés, ne seroit-ce pas en nous un aveuglement bien étrange, que de ne pas vouloir y entrer ?

La preuve de sentiment que la Religion nous offre dans son rapport avec nos intérêts les plus chers dans cette vie même, n'est pas à beaucoup près la seule qu'elle nous présente. Elle en renferme dans tous les genres; et lorsque j'en aurai exposé quelques-unes,

(1) *Esprit des Loix*, liv. 24, chap. 3.

dans le cours de cette Théorie, la plus digne par son objet de fixer votre attention, j'espère, mes chers amis, que vous conviendrez avec moi que la Religion Chrétienne n'est pas une superstition, ni, dans ses apologistes, l'effet du préjugé.

Ne craignez pas, après tout, que je vous engage dans les voies sombres du fanatisme. Une Philosophie douce, comme l'est celle de la Religion que je professe, un cœur tendre et sensible, tout brûlant du désir de faire partager mon bonheur à mes amis, à mes frères, ne me permettront jamais d'autres vœux, d'autres soins que ceux de les retenir en tout dans ce juste milieu qu'avoue seul la raison, et de les amener, autant qu'il est en moi, à la concorde et à la paix.

CHAPITRE III.

Des opinions des anciens Sages et des Philosophes de nos jours; sur ce qui nous intéresse le plus.

SUR quels fondemens pourrai-je asseoir ma félicité, si je ne connois ni le principe de mon existence, ni ma nature et celle des êtres qui m'environnent, ni ma véritable fin.

Tels sont sans contredit les objets dont il m'importe le plus de me former une juste idée, comme étant liés à mes plus chers intérêts.

Consulterai-je ici les anciens Sages, ou nos Philosophes modernes? Plus les premiers s'éloignent des traditions primitives, plus je les vois s'égarer tous ensemble dans des opinions qui ne s'accordent ni entre elles, ni avec la nature des choses (1); qui sont d'ailleurs si confuses qu'à peine peut-on se flatter de les bien saisir, et qu'il est permis de douter s'ils s'entendoient eux-mêmes.

Thalès, voulant remonter jusqu'à la source des êtres, leur donne l'eau pour principe; et s'il y joint un principe actif, une intelligence, il ne paroît pas la distinguer de la matière. Selon lui, tout est plein de Dieux. Héraclite d'Éphèse, qui a fleuri quelque tems après Thalès, prétend, au contraire, que le feu est l'unique principe de tous les êtres. Anaximandre, ne voulant ni de l'eau, ni du feu, y substitua l'infini; mais cet infini étoit matériel, et composé par conséquent

(1) Voyez Cicéron, *de la Nature des Dieux*, l. 1er.; les deux livres qui nous restent de ses *Questions Académiques*; Plutarque, *des Opinions des Philosophes*; Diogène Laërce dans ses *Vies des Philosophes*, édition grecque et latine, avec les Notes de Ménage.

de parties finies. Anaximène modifie à sa manière l'idée de cette substance infiniment étendue, et prétend que c'est l'air. Xénophane dit que Dieu est un tout infini; et il y ajoute une intelligence. Tout est un, dit-il encore; il n'éprouve aucune vicissitude; il est Dieu; il est éternel et de figure ronde. Parménide, disciple de Xénophane, admet deux élémens, le feu et la terre, dont l'un qui est le feu, agit sur l'autre qui lui sert de matière : il soutient que la première génération de l'homme est venue du soleil. Anaxagore, qui a vécu un siècle après Thalès, est le premier qui ait senti la nécessité d'une cause efficiente, essentiellement distinguée de la matière, et il pose pour principe que le système et l'arrangement de l'univers sont dûs à la puissance et à la sagesse d'un esprit infini. Mais il est un écueil contre lequel il vient échouer avec la plupart des anciens Philosophes; c'est la coéternité de deux principes indépendans l'un de l'autre quant à leur existence, tous deux existans par eux-mêmes, existans nécessairement, et dont l'un cependant force l'autre à prendre la situation et la forme qu'il lui plaît (1).

(1) La source de ces erreurs est dans le peu d'idées justes qu'on s'étoit faites de la nécessité d'être par oppo-

N'oublions pas ce qu'a dit Anaxagore sur l'origine du genre humain. La terre, selon lui, d'abord humide, aqueuse, et réchauffée

sition à la simple possibilité, ou ce qu'on appelle la contingence. L'être nécessaire, existant par lui-même, trouvant tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède dans sa propre essence, est nécessairement immuable et indépendant. L'être qui n'étoit que possible, qui ne passe de cette simple possibilité à l'être que par une cause qui est hors de lui, et dont il reçoit par cela même une existence empruntée, est dès-lors muable au gré de cette cause, et dépendant : tels sont évidemment les attributs de la matière.

Nihil est toto quod perstet in orbe ; cuncta fluunt.

Et le reste qu'on peut voir dans Ovide, *Métamorph.* l. 15, v. 177.

C'est ce que Voltaire a si bien rendu dans ces vers :

Le tems qui donne à tout le mouvement et l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,
Change tout dans les cieux, sur la terre et dans l'air.
L'âge d'or, à son tour, suivra l'âge de fer.
Flore embellit d'un champ l'aridité sauvage;
La mer change son lit, son flux et son rivage;
Tandis que l'Éternel, le Souverain des tems,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Les anciens Philosophes vouloient que tout eût toujours été ; et il est certain que quelque chose est de toute éternité, puisque quelque chose existe, et que le néant ne peut être par lui-même le principe de l'être ; mais aussi, il ne faut qu'un premier être, existant par lui-même, pour que tout le reste, qui n'étoit que dans l'ordre des possibles, ait commencé à exister.

C'est de là que se forme l'idée de la création. Bien des gens la rejettent, parce qu'ils ne peuvent la comprendre;

ensuite par le soleil, produisit les premiers animaux et les premiers hommes. Anaximandre avoit dit avant lui que de l'eau et de la terre échauffée, étoient sortis des poissons et des animaux fort semblables ; que, dans ces poissons, il s'étoit formé des hommes, qui y étoient restés jusqu'à l'âge de puberté ; et qu'à cet âge, rompant les barrières qui les retenoient, ils s'étoient trouvés en état de se nourrir eux-mêmes (1).

Démocrite donne aux atômes un mouve-

mais elle est prouvée par ce que nous venons de dire plus haut. Que de choses sont démontrées, même dans les mathématiques, et que nous ne comprenons pas ; telles, par exemple, que les lignes appellées *asymptotes* par les Géomètres, et qui sont composées d'une ligne droite dont une ligne courbe s'approche continuellement et à l'infini, sans la rencontrer jamais. Demandez au reste à bien des gens s'ils comprennent que quelque chose ait existé de toute éternité : ils vous diront que non ; ils sont portés à rejetter l'existence éternelle de quelque être que ce soit, quoique démontrée ; et cela par la même raison que d'autres rejettent la création. . . . . .

» On peut trouver par le seul raisonnement, dit M. de » Voltaire, dans une de ses remarques sur les *Pensées de* » *Pascal* des preuves de la création ; car, en voyant que la » matière n'existe pas par elle-même, et n'a pas le mou- » vement par elle-même, on parvient à connoître qu'elle » est nécessairement créée. . . . . La création est donc un » objet de la raison «.

(1) Voyez, sur Anaxagore, Diog. Laert. *Vit. Philos in Anaxag.* et sur Anaximandre, voyez Plutarch. *in Conviv.* l. 8. *Quest.* 8. Censor. *in die Natal.* c. 4.

ment éternel et nécessaire ; et dans son système tout provient de leur réunion et de leur assemblage ; mais si leur mouvement est nécessaire, s'ils l'ont par leur propre essence, en tant qu'ils existent nécessairement tels qu'ils sont, comment peuvent-ils modifier leur mouvement réciproque pour se lier et s'enchaîner les uns aux autres ? comment peuvent-ils d'ailleurs former un tout régulier ?

Protagoras, disciple de Démocrite, accusé ainsi que Diagoras d'athéisme, et chassé comme lui d'Athènes (1), dit que tout est vrai, et que l'ame et le corps ne sont qu'une même chose (2).

(1) Non-seulement Protagoras fut chassé de la Ville par les Athéniens, mais ils condamnèrent ses ouvrages à être brûlés en plein marché, et ceux qui en avoient des copies, à les produire en justice, sur la sommation qui leur en fut faite par le crieur public. Diog. Laert. *in Protag.*

On ne croyoit donc pas, dans cette République, qu'on dût permettre d'y professer l'Athéisme ; et l'on croyoit que, sans religion, tous les liens de la société seroient bientôt rompus. En effet, comme le dit Montesquieu, la Religion, même fausse, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes. *Esprit des Loix*, l. 24, c. 8.

(2) En relevant l'absurdité des anciens systêmes, Bayle fait une remarque bien importante. » Quelque » fausses et insensées, dit-il, que soient ces hypothèses, » je ne m'étonne plus, comme je le faisois, qu'elles ayent » *pu être admises par des* Philosophes. La plûpart d'eu-

Le chef de l'ancienne Académie, le divin Platon, si obscur en bien des endroits, mais sur-tout si obscur dans son *Timée*, qu'au ju-

» tr'eux supposoient que l'ame de l'homme est corpo» relle. Ils croyoient donc qu'elle se forme des parties les » plus subtiles du sang.... Or, dès qu'on a fait ce pas, on » va bien loin en peu de tems. Recueillons de tout ceci » qu'il n'y a rien de si contagieux que d'établir de faux » principes. C'est un levain qui, lors même qu'il est » petit, peut gâter toute la pâte; une absurdité une fois » posée, en amène plusieurs autres. Errez seulement sur » la nature de l'ame humaine; imaginez-vous faussement » qu'elle n'est pas une substance distincte de l'étendue; » cette fausseté sera capable de vous faire croire qu'il y a » des Dieux (et à plus forte raison des hommes), qui » d'abord sont nés de la fermentation, et qui se sont mul» tipliés ensuite par le mariage. Rien ne me paroît fondé » sur des idées plus claires et plus distinctes que l'imma» térialité de tout ce qui pense «. Bayle. *Diction.* au mot *Jupiter*, remarque G. Voyez aussi la remarque L, et ce qu'il dit dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, août 1684, relativement à l'organisation dont on a prétendu faire sortir la pensée. Il y pose en principe, que » si ces parties organisées n'ont pas le don de penser avant » que d'être organisées, elles ne l'auront pas après l'or» ganisation, qui n'est qu'une nouvelle position de ces » parties «. On peut consulter également Locke, dans son *Essai sur l'entendement Humain*, liv. 4, chap. 10, §. 9 et suiv.

Sans parler des preuves sensibles que nous avons de la distinction de la substance spirituelle, et de la substance corporelle, à n'envisager que leurs propriétés et leurs attributs divers, nous portons une démonstration complète de l'immatérialité de l'ame, dans l'unité et l'indivisibilité du *moi* qui sent et qui pense en nous.

gement de Cicéron (1), qui l'avoit traduit, on ne peut se flatter de l'entendre; Platon, tantôt dogmatique et tranchant, tantôt se livrant à une sorte de doute universel, veut que les Dieux se soient réservés à eux seuls la vérité, et n'aient laissé aux hommes en partage que la vraisemblance; toutes les choses sensibles ne sont à ses yeux que des sujets d'illusion.

Épicure, qui place le souverain bien dans la volupté, sans qu'on puisse dire bien au

Non-seulement j'ai le sentiment intime que je suis *moi*, de la manière la plus une et la plus simple; mais, j'ai des sensations, j'ai des idées, et je compare ou ces sensations entr'elles ou ces idées l'une avec l'autre; et de cette comparaison je tire une conséquence et je forme un raisonnement; or il ne peut se faire que ce qui compare, ce qui juge, et ce qui raisonne en *moi*, soit un être composé.

Si je suppose, pour un instant, que mon ame soit un assemblage de particules de matière, alors de ces particules, l'atôme A, par exemple, aura une sensation, une idée; l'atôme B. en aura une autre; mais où se fera la comparaison de ces deux sensations, de ces deux idées, s'il n'y a pas un être simple qui ait la perception de l'une et de l'autre, qui les réunisse pour les comparer, et qui, à la faveur de cette comparaison, en forme un raisonnement? Condillac, dans son *Cours d'étude*, a mis cette démonstration rigoureuse dans tout son jour. Voy. tom. 3, de l'*Art de raisonner*, chap. 3. Voy. aussi tom. 1, *Leçons préliminaires*, art. 4, et tom. 4 de l'*Art de penser*, chap. 1, pag. 11.

(1) *De finib.* II. 5.

juste quelle est cette volupté dont il veut parler (1), ne connoît d'autre juge des objets extérieurs, et n'admet à leur égard d'autre règle de vérité, que les sens ; ce qui l'oblige à conclure que le soleil n'a pas réellement de longueur, plus de deux pieds.

(1) Il paroît que la Philosophie d'Épicure n'étoit au fond que l'art de jouir des plaisirs de manière à en éviter les excès et le dégoût, en sorte que la vertu n'entroit dans le plan du Philosophe Grec, que comme une modératrice, dont tout l'emploi étoit de servir aux rafinemens de la volupté même. Gassendi, si recommandable par la pureté de ses mœurs, par son exacte probité, par sa religion, et qu'on n'a pu attaquer sur aucuns de ces articles, sans que les calomnies retombassent sur ceux qui les avoient inventées, a pris, il est vrai, la défense d'Épicure, en n'envisageant sa doctrine que du côté le plus favorable ; mais en même tems il la purgeoit sous tous les rapports, de ce qu'elle pouvoit avoir de faux et de dangereux. » Il a admis les atômes ; mais c'est Dieu qui les a créés, qui les meut, qui en forme les corps organisés ; mais, outre les atômes, il admet une cause intelligente, universelle, et des esprits créés pour animer les êtres raisonnables et survivre aux corps qu'ils animent. Il met le bonheur dans la volupté ; mais cette volupté n'est qu'une joie pure, préparée comme récompense, à l'observation des Loix naturelles, ou autres Loix, qu'il a plu à la Divinité d'imposer aux hommes ; joie dont on a l'avant-goût dans cette vie, et dont la pleine jouissance nous est réservée après la mort. Avec ces correctifs et ces modifications, il est évident qu'il ne reste plus rien de ce qu'on entend par la Morale d'Épicure, ni de l'Épicuréisme ».

Voyez *la Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, par M. Batteux, qui a fait usage de tous les morceaux que

Chez lui tout provient de la rencontre des atômes, et est l'ouvrage du hasard. Chez Straton, qui rejette les atômes, tout est l'effet d'une aveugle nécessité. Arcésilas, qui a fondé la seconde Académie, pose en principe qu'on ne peut distinguer le faux du vrai. Pyrrhon et ses disciples soutiennent également le pour et le contre, trouvant partout des raisons de nier et des raisons d'affirmer. Zénon d'Élée nie le mouvement, et va jusqu'à dire que rien n'existe. Aristote, qui a ouvert la célèbre École du Lycée, et dont les successeurs ont été connus sous le nom de Péripatéticiens, reconnoît que Dieu est un être incorporel, ainsi que l'ame humaine; mais il prétend que le monde est éternel, et que rien n'a commencé (1). Ce même Straton, que nous avons nommé plus haut, quoique gouvernant à son tour l'École du Lycée, dit qu'il n'y a point d'autre Dieu que la Nature; qu'au reste elle n'a ni forme, ni sentiment. Zénon de Citium, fondateur de la secte des Stoï-

aussi favorablement que lui de cette doctrine, dont on a d'ailleurs tant abusé.

(1) Quoiqu'Aristote ait soutenu l'éternité du monde, il semble néanmoins s'être rétracté, ou avoir été d'un autre sentiment, lorsqu'il écrivit sa *Métaphysique* : car au livre premier, il assure *que Dieu st la cause et commencement de toutes choses* ; et dans son livre *de mundo*, il dit : *il n'y a pas de doute que Dieu ne soit l'ouvrier et le con-*

ciens, illustre chef de l'orgueilleuse École du Portique, n'admet aucune substance spirituelle, et soumet tout à un destin inévitable. Pour lui encore, Dieu et la nature, l'ouvrage et l'ouvrier, sont une même chose; mais il veut que l'Éther soit appelé Dieu préférablement à toute autre chose; au lieu que Cléanthe, un des disciples de son École, veut que ce soit le Soleil; ce qui fait dire à Cicéron (1) : » Nous sommes forcés, par le » peu d'accord qui règne à cet égard entre » les Sages, d'ignorer notre Souverain Maî- » tre, puisque nous ne savons à qui rendre » hommage, au Soleil ou à l'Éther «.

Je ne porterai pas, sur les anciens Sages, ce rapprochement plus loin. J'en ai trop dit, peut-être, dans un écrit fait pour intéresser tous les hommes, puisque je le consacre au Bonheur; mais il n'en falloit pas moins pour faire sentir combien est vrai, ce que remarque ailleurs Cicéron (2) : » Je ne sais com- » ment il se fait qu'on ne puisse rien dire » de si absurde qui n'ait été dit par quel- » que Philosophe (3) «. O raison humaine,

servateur de tout ce qui est dans le monde. Nous avons observé d'ailleurs qu'il faisoit de Dieu un être spirituel.

(1) *Quæst. Acad.* II. 41.

(2) *De Divin.* II. 38.

(3) Rousseau dit à ce même sujet : » Ce seroit un détail bien flétrissant pour la Philosophie, que l'exposition des

abandonnée

abandonnée à toi-même, tu ne nous apprends donc, sur ce qu'il nous importe le plus de savoir, que ta propre foiblesse et ton impuissance !

Mais peut-être, laissant de côté les anciennes écoles, sans en excepter le Portique et le Lycée, trouverai-je plus de lumières chez nos Philosophes modernes? Hélas! ils ne font, pour la plupart, que ressusciter, de manière ou d'autre, de vieilles erreurs, que nous redire avec plus d'emphase, ce qu'on avoit dit avant eux; et si j'ajoutois foi à la métempsycose, je les croirois Philosophes par réminiscence. L'un m'offre une substance unique, assemblage merveilleux de contradictions, puisqu'elle renferme toutes les modalités contraires (1). L'autre, et c'est Bayle lui-même, ne m'apprend qu'à douter. Ce qu'il vient d'édifier, il le renverse bientôt après; il rétablit ce qu'il vient de renverser. *Que sais-je !* semble être son unique devise. Un autre encore, se joue de toutes les vérités comme de tous les systêmes, plaisantant sur tout, ridiculisant tout, pour faire tout tomber sous sa faux tranchante, celle de l'ironie et du sarcasme;

maximes pernicieuses et des dogmes impies de ses diverses sectes ».

(1) Voyez la critique qu'en fait Bayle au mot *Spinosa*, Rem. o.

du reste altérant, défigurant, citant à tor et à travers et affectant de tout savoir; pas sant tour à tour d'une extrémité à l'autre Athée, Déiste, Pyrrhonien, Dévot jusqu'à la superstition, et tout cela, presque dan un même jour. Son plus fier antagoniste le fléau tout à la fois et la victime des Phi losophes, quoique Philosophe lui-même parmi d'utiles vérités, sème à pleines main les contradictions et les paradoxes, et er est quite pour dire qu'on ne l'entend pas. Celui-là, d'une voix touchante et pathétique, invoque la Nature, et ne voit en elle que le mouvement et la matière (1). Cette nature

(1) En bonne Philosophie, dit Bayle avec raison, la Nature n'est autre chose que Dieu lui-même, agissan ou selon certaines loix qu'il a établies très-librement ou par l'application des créatures qu'il a faites et qu'i conserve. *Continuation des Pensées diverses*, t. 3. art. 116

Il y avoit bien des Athées du tems de Néron; car ce n sont pas les siècles les plus éclairés, mais les plus dé pravés, qui les font naître ou qui les multiplient; e ils avoient la manie qu'ont ceux de notre tems, d'attri buer à la Nature ce qu'on doit attribuer à Dieu. Sénèqu le leur reprochoit en ces termes : » Le ciel, la terre, la » mer, la lumière et la vie, l'esprit, l'intelligence et le » arts, tous les dons de la Nature, sont les dons de la Di » vinité, auteur de la matière et cause première de toute » les causes. Mortel ingrat! cette Nature qui vous a tou » donné, n'est-ce pas Dieu même? Mortel ingrat! vou » attribuez à la Nature les biens dont vous jouissez, au » lieu de les rapporter à Dieu! vous déguisez le nom de

dont le chef des Encyclopédistes, dans un ouvrage à part, se fait l'*interprète*, n'est sous sa plume qu'une énigme indéchiffrable,

» votre bienfaiteur, pour déguiser votre ingratitude; et » vous n'en êtes que plus ingrat «. *De Benef.* l. 4, c. 8.

Puisque nous en sommes à l'athéisme; que les partisans de Spinosa, les Matérialistes, les Athées, quelque nom qu'ils prennent et sous quelque forme qu'ils se présentent, me permettent de leur porter un défi; c'est celui de répondre à ce que je vais leur proposer : mais qu'ils le fassent nettement et sans ces qualités occultes, ces amfigouris philosophiques, qui leur sont si ordinaires, sans tous ces grands mots vides de sens, par lesquels ils abusent de la crédulité de tant d'esprits foibles, ou si l'on veut, de tant de demi-savans qui veulent bien d'ailleurs se laisser séduire. Ils prétendent que c'est le hasard, que ce sont des combinaisons fortuites du mouvement et de la matière qui ont formé tous les êtres : je ne m'arrêterai point à la chaîne merveilleuse qui les lie entre eux; je ne partirai que d'un fait que nous avons continuellement sous les yeux, et que nous pouvons vérifier à chaque instant.

Il est une infinité d'espèces d'animaux, à commencer par l'homme, par l'éléphant si on l'aime mieux, et à finir par le ciron, par la mite, par ces animalcules qu'on ne peut voir à l'œil nud; et qu'on se souvienne, que je ne parle que des espèces, et non des individus, qui, par des accidens, pris dans le cours de la nature, peuvent déroger à la perfection de l'espèce entière. De celles-ci qu'on m'en montre une seule, où les parties diverses ne soient pas en rapport, et ne portent pas l'empreinte de l'ordre et de l'intelligence. Dans toutes, les parties uniques occupent le centre; les parties doubles sont parallèles et correspondent l'une à l'autre. Qu'on me fasse voir une seule de ces espèces, où cette harmonie se démente, où

qu'un amas d'obscurités, et s'il cherch
l'éclaircir, ce n'est que par de plus gran
obscurités encore : *obscurum per obscur*

quelque partie soit hors de place, hors de mesure,
fonction et sans usage, où l'un des yeux soit sous le
tre, où l'une des pattes soit sur le dos, où il y en ait
d'un côté et quatre de l'autre, où elles ne soient pas
posées régulièrement, mais confusément et à des di
ces inégales, où, si l'insecte à quatre ailes, l'une
sur la tête ou sous la queue. Voilà donc par-tout de l
gularité, de la symmétrie et des rapports, un ordre
but marqués ; pas la moindre exception : et que l'o
dise maintenant comment tout cela est l'effet d'une
binaison fortuite et l'ouvrage du hasard. Ici l'Athée,
une quantité innombrable, n'a pas un hasard, un d
de construction pour lui, et il a tout contre lui.

En vain auroit-il recours à cette vieille et misé
défaite, qu'après bien des chances diverses, après
des espèces mal conformées et qui n'ont pu se conser
il n'est resté que celles qui avoient tout ce qu'il leur
pour subsister ; car il est évident, d'une part, qu
rapports exacts et symmétriques ne sont nullement n
saires à leur existence, et de l'autre, que, dans le fa
existe sous nos yeux des individus de ces mêmes esp
qui ont quelques difformités, et qui n'en ont pas m
tout ce dont ils ont besoin pour exister, se conserv
se reproduire. Qu'on suppose encore que les moul
chaque espèce sont façonnés de toute éternité ; la pr
est toujours entière. D'où viennent, dans ces moules
nombre, l'ordre, les rapports, et tout ce qui démo
une disposition de parties coordonnée par une souver
intelligence.

Je n'ai considéré, comme je l'ai promis, qu'une s
classe d'êtres dans ce monde que nous habitons ; et si
toit ici le lieu de nous étendre davantage, quelles

Celui-ci tranche le mot, et vous dit nettement que l'existence de Dieu est le plus grand et le plus enraciné de tous les préjugés. Cet autre encore vous soutient qu'on ne peut prouver l'existence de Dieu par le spectacle de l'univers, et qu'une telle preuve ne prouve rien; parce que le monde, l'univers, n'est pour ce Philosophe qu'une simple apparence, que la production de son esprit. Il ne voit que lui seul dans la Nature: tout est en lui, et rien n'existe au dehors (1). Il en est qui veulent bien faire à Dieu la grace de le reconnoître; mais à condition qu'il ne se mêlera en rien des choses d'ici-bas; que content de son repos apathique,

flexions n'aurions-nous pas à faire sur cette chaîne de merveilles qui remplissent l'univers autant que nous pouvons le connoître, sur les anneaux de cette chaîne, si bien liés, depuis les astres qui roulent avec tant d'ordre, de régularité, et de proportions, dans l'immensité des cieux, jusqu'à un brin d'herbe qui pompe l'air et les sucs de la terre, et qui, pour croître, a besoin de tous les élémens; jusqu'à une particule de matière, qui obéit comme les astres aux loix de la gravitation; jusqu'à un grain de sable, contre lequel la mer vient briser ses flots, et qui entre lui-même dans le plan de la création.

(1) Voyez ce que cite à ce sujet M. de Luc, dans une lettre très-intéressante adressée aux Juifs de Berlin. Le bon et savant Berklei, selon la remarque qu'il en fait, ne se seroit pas douté que son système d'idéalisme enfanteroit tant d'insensés.

il n'aura ni récompenses à distribuer à la vertu qui aura tout sacrifié pour lui plaire, ni châtimens à réserver au méchant, qui n'aura vécu que pour l'outrager et pour faire le malheur de ses semblables; à condition encore qu'il n'exigera de nous aucun culte, ou qu'il daignera les agréer tous, quelqu'opposés qu'ils soient entre eux, et quelque contraires qu'ils puissent être à ses attributs et à sa gloire. Tous se font une idole de leur propre raison: et cette raison n'enfante que des monstres. Tous enfin, variant sans cesse dans leur opinion, ne nous offrent rien de fixe, et ne savent eux-mêmes où poser le pied. Sera-ce bien parmi de tels Sages, que je chercherai des idées saines; et irai-je puiser à leur école les vérités nécessaires à mon bonheur?

Si je les interroge sur l'origine du monde, sur celle de l'homme, sa nature et sa fin; tantôt c'est l'eau qui a été, comme le disoit Thalès, le germe de toutes choses, et c'est d'elle que nous sommes sortis; tantôt tout a commencé par le feu, et notre terre n'est, ainsi que les planètes, qu'une éclaboussure du soleil, occasionnée par le choc d'une comète. Chez un autre Sage, tout a commencé par un grain de sable, qui *en a engendré* d'autres, jusqu'à ce que, de

génération en génération, se soient formées les montagnes, la terre et tout ce qu'elle renferme. Ailleurs, il n'y a jamais eu qu'un premier animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'alonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes. Imaginez les doigts de la main réunis, et la matière des ongles si abondante, que venant à s'étendre et à se gonfler, elle enveloppe et couvre le tout; au-lieu de la main d'un homme, vous aurez le pied d'un cheval. Nos Sages nous parlent tour à tour de l'homme machine, heureusement organisé; mais dont l'ame n'est qu'une substance matérielle, étendue, nommée *censorium commune*; de l'homme plante, celui de tous les êtres végétaux qui a le plus d'ame, comme la plante reconnue généralement pour telle, en a le moins; de l'homme poisson, sans qu'il ait eu besoin, comme celui d'Anaximandre, d'être formé dans les poissons mêmes; de l'homme Orang-outang, et qui n'a de supériorité sur le singe, que parce que celui-ci a des pattes, et que l'homme, par un privilége qui fait toute l'excellence de sa nature, a des mains; de l'homme sauvage, et qui, pour son bonheur, n'eût jamais dû cesser de l'être. Heureux état en

effet, où les seuls biens qu'il connoissoit dans l'univers, étoient la nourriture, une femelle, et le repos! aussi étoit-il fait, ce semble, pour y rester toujours....... Le fer et le blé ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. J'ose presque assurer, ajoute Rousseau au même endroit, que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. Il est impossible, dit-il encore, d'imaginer pourquoi, dans l'état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable. Dans l'origine, dit un Philosophe plus récent, l'homme formé nud de corps et d'esprit, se trouva jèté au hasard sur la terre confuse et sauvage; orphelin délaissé de la puissance inconnue qui l'avoit produit, il ne vit point à ses côtés des êtres descendus des Cieux, pour l'avertir de besoins qu'il ne doit qu'à ses sens, pour l'instruire de devoirs qui naissent uniquement de ses besoins (1).

(1) J'abrège, autant qu'il est en moi. Pour peu que l'on soit curieux de se former une idée plus étendue des délires de l'esprit humain dans les derniers tems, et de vérifier les textes, à l'exception du dernier, puisé dans le chap. 6 d'un ouvrage dont l'auteur vit encore, on pourra s'amuser tout à la fois et se satisfaire, en lisant *les Helviennes*, ou *Lettres Provinciales Philosophiques*, qui,

Si je m'arrête à la morale de nos Sages, je vois, entre le plus grand nombre, un éternel conflit d'opinions, des oui, des non, sur chaque article de leur code; et toutes les vérités réduites en problêmes. Je les vois établir assez généralement que la morale tire son origine de la politique, comme les loix et les bourreaux (1); qu'on doit regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes, et que c'est au législateur à fixer l'instant où elles cessent d'être vertueuses et deviennent vicieuses (2); qu'il n'y a en soi ni vice ni vertu, ni bien, ni mal moral, ni juste ni injuste, que tout est arbitraire et fait de main d'homme (3); qu'une ame mor-

Pour l'exactitude des citations et pour les développemens ne laissent rien à désirer. On peut y joindre si l'on veut, *la petite Encyclopédie* ou le *Dictionnaire des Philosophes*; le *Nouveau Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*, et le *Catéchisme à leur usage*, etc. etc.

(1) *Œuvres Philos. de* la Métrie, Disc. Prélim.

(2) Helvétius, *de l'Esprit*, pag. 168.

(3) *Discours sur la Vie heureuse*, pag. 11.

Il n'y a en soi ni vice ni vertu, ni bien ni mal moral; c'est donc à dire qu'il est égal en soi que j'use de retour envers l'ami le plus tendre et le plus généreux, ou que je ne paye son attachement et ses bienfaits que de la plus noire ingratitude; que je plonge le poignard dans le sein d'un père, qui, après m'avoir donné la vie, a tout fait pour mon bonheur, ou que, par mes sentimens et ma conduite, je travaille à m'acquitter envers lui de ce que je lui dois; que je rende heureux, autant qu'il peut dé-

telle n'a point de devoirs (1); que c'est la sensibilité physique et l'intérêt personnel qui sont les auteurs de toute justice (2); qu'il est aussi impossible à l'homme d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (3); que la vérité et la vertu sont des êtres qui ne valent qu'autant qu'ils sont utiles à celui qui les possède (4).

Ames droites, ames honnêtes, vous frémissez, en parcourant avec moi ce code de démence et d'immoralité; mais suspendez pour quelques momens votre indignation, et ne perdons rien des leçons de nos nouveaux maîtres. Qu'ajoutent-ils à ces premières institutions? qu'une maxime de bonté naturelle, plus utile que celle de faire à au-

pendre de moi, mes Concitoyens, mes proches, tout ce qui m'environne, ou que sacrifiant tout à mes passions, je porte au milieu d'eux, et en tous lieux, le trouble et la désolation; c'est-à-dire aussi que les Loix et les Législateurs peuvent faire que ce que nous regardons généralement comme bien soit mal, et que le vice soit vertu; qu'ils peuvent changer la nature des choses et les rapports qui sont entr'elles; que la Politique est avant la Nature, qui a établi ces rapports, et qui en a gravé l'idée et le sentiment dans le fond de notre ame, et dans tous les hommes?

(1) *Ibid.* pag. 65.
(2) *De l'Esprit*, pag. 176 et 232.
(3) *Ibid.* pag. 73.
(4) *Disc. sur la Vie humaine*, pag. 106.

trui, comme nous voulons qu'on nous fasse, est celle-ci : »Fais ton bien avec le moins de » mal d'autrui qu'il est possible (1) « ; qu'interdire les passions aux hommes, c'est leur défendre d'être hommes ; conseiller à une personne d'une imagination emportée de modérer ses désirs, c'est lui conseiller de changer son organisation ; c'est ordonner à son sang de couler plus lentement (2) ; que la diversité des passions et des goûts décide de nos vertus et de nos vices (3) ; que le sentiment est l'ame des passions, et que le sentiment n'est point libre ; que tout sentiment qui naît en nous de la crainte des souffrances,

(1) Rousseau, *Discours sur l'Origine de l'inégalité des conditions*, pag. 75. Eh ! que de gens parmi nous, en appliquant, au gré de leur intérêt et de leurs passions, la doctrine d'un tel Sage, ont cru ne pouvoir faire leur propre bien, qu'avec tout le mal d'autrui qui leur étoit possible !

(2) *Système de la Nature*, 1re. partie, ch. 17.

Un homme, qui, par conviction, change de principes, et se convertit, par exemple, à la Religion, d'emporté qu'il étoit devient doux et pacifique ; d'orgueilleux devient humble ; d'injuste, d'impudique, de ravisseur du bien d'autrui, tel qu'on l'avoit vu jusqu'alors, devient juste, répare tous les torts qu'il a faits, se montre chaste, plein de mœurs, charitable et bienfaisant ; ce même homme a donc changé d'organisation en bien peu de tems !

(3) Helvétius, *de l'Esprit*, pag. 53.

et de l'amour des plaisirs, est légitime et conforme à notre instinct (1); que suivre ses désirs, c'est l'unique moyen de s'affranchir de leur importunité (2); que pour être heureux, il faut étouffer les remords, qui sont inutiles avant le crime, et qui ne servent pas plus après, que pendant qu'on le commet : la bonne philosophie se déshonoreroit en pure perte, en réalisant des spectres et en s'arrêtant à ces vieux préjugés (3); qu'il faut songer au corps avant que de songer à l'ame, la vraie philosophie n'admettant qu'une félicité temporelle, et n'y ayant qu'une vie et une félicité (4); que les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espèce de sentimens et de vertus; que ce sont ces plaisirs qui font agir et penser les hommes, et qui peuvent seuls mouvoir le monde moral (5); que les Philosophes ne comprennent pas, sous quels prétextes on qualifieroit de crime le concubinage (6); que les femmes galantes sont fort utiles au public, et que les femmes sages sont moins bien conseillées

(1) *Les Mœurs*, pag. 81.
(2) *Ibid.* p. 72.
(3) *Disc. sur la Vie heureuse*, p. 30, 63.
(4) *Ibid.* p. 148, 30, 35.
(5) *De l'Esprit*, p. 36, 366.
(6) *Les Mœurs*, p. 347.

par ceux qui les dirigent, que les femmes galantes par le désir de plaire (1); que si les femmes étoient communes, et les enfans déclarés enfans de l'État, le libertinage alors n'auroit plus rien de dangereux (2); qu'il est clair que le premier qui se fit des habits, se donna en cela une chose peu nécessaire (3); que l'amour filial est très-susceptible de dispense, et que de ce qu'un père nous a donné le jour, on ne voit pas qu'il lui soit dû aucune reconnoissance à ce titre (4); que rien n'est plus dangereux dans un État que les gens sensés, idoles des gens médiocres, et que c'est à l'imprudence et à la folie que le Ciel a attaché la conservation des Empires et la durée du monde; que cette raison tant vantée, synonyme du mot de *Bon sens*, ne mérite que peu d'estime, et que la prudence seroit sans contredit le plus

(1) *De l'Esprit*, p. 158.

(2) *Ibid.* p. 147.

L'Auteur du Livre de l'*Esprit*, répète ailleurs le même vœu, second Disc. c. 5; et en parlant de certains abus, inévitables dans toute société, mais qu'il lui plaisoit de regarder comme la source des plus grandes calamités, il ajoute : » Calamités, auxquelles, peut-être, on ne peut soustraire les peuples, qu'en brisant entre les hommes les liens de la parenté «. C'est-à-dire, les rapports de père, de fils, etc.

(3) Rousseau, *de l'Inégalité des Conditions*, p. 27.

(4) *Les Mœurs*, p. 59, 459.

funeste des dons du Ciel, s'il le rendoit co
mun à tous les Citoyens (1); qu'un enfa
ne naît sujet d'aucun pays ni d'aucun G
vernement (2); que de ce que la Natur
donné à chacun des moyens suffisans
pourvoir à son existence, il résulte a
évidence qu'elle a constitué tous les homn
indépendans les uns des autres; qu'elle
a créés libres; que nul n'est soumis à autr
que chacun est propriétaire absolu de s
être (3); et de ce que tout individu est m

(1) *De l'Esprit*, p. 164, 583, 582.

(2) Encyclop. au mot *Gouvernement.*

(3) c. 17, p. 130. de l'ouvrage cité dans la note, p.
Propriétaire *absolu* de son être ! L'homme n'est
né cependant pour un état purement isolé : on pro
très-bien qu'un des principes constitutifs de son êt
est la sociabilité ; que celle-ci ne peut exister sans
rapports de subordination : que cet homme *créé libre*,
peut subsister sans dépendre en naissant, et pendant b
des années, de tous ceux qui l'entourent; que l'homn
réellement isolé et dans une entière indépendance,
roit le plus malheureux de tous les êtres. C'est ce
Sénèque a si bien développé dans un passage assez éte
que nous citerons dans un des chapitres suivans, et
commence par ces mots : » Quel seroit le sort du ge
» humain, si chacun vivoit à part « ! etc. C'est à l'
de société, dit Ferguson, que l'homme doit non-s
lement l'énergie, mais l'existence même des plus h
reuses, des plus douces émotions. C'est à lui qu'il
redevable, je ne dis pas, de la plus grande partie, m
de ce qui forme en total son caractère d'être raisonna
Mettez-le seul, croissant dans un désert; il est com

tre absolu de sa personne; il suit que la liberté, pleine de son consentement, est une condition inséparable de tout engagement (1); qu'enfin par ses sensations, l'homme, tantôt détourné de ce qui blesse ses sens, tantôt entraîné vers ce qui les flatte, est nécessité d'aimer et de conserver sa vie (2).

Quant aux principes de certitude, qu'on ne nous parle pas de ce qui saute aux yeux, de ce que l'on conçoit clairement. L'évidence est, de toutes les démonstrations, celle qu'on recherche le plus; et elle est la plus foible, quand on n'est pas prévenu (3). Les Mahométans croient que l'Alcoran est véri-

une plante, qui, arrachée de son sol, se dessèche et se flétrit; il n'a plus d'humain que la figure; tout ce qui fait l'homme s'évanouit. *An essay on the History of civil Society*, sect. 3, pag. 30. O Philosophes, que vos vues sont donc courtes! vous ne voyez jamais les choses que du plus petit côté.

(1) De l'ouvrage ci-dssus, pag. 131. *La liberté pleine de son consentement!* La société toute entière ne peut donc elle-même imposer une Loi qui oblige tout individu, à moins que chaque individu n'y consente? Elle ne peut faire un devoir à aucun Citoyen de défendre l'État auquel il doit tout, et dont il est membre?

(2) *Ibid.* chap. 5, pag. 32. *Est nécessité de conserver sa vie*; par conséquent d'abandonner son poste, s'il devient trop périlleux; d'enfreindre toute espèce de Loi, toute espèce de devoir, s'il compromet sa sûreté personnelle.

(3) *Pyrrhonisme du Sage*, §. 24.

table ; les enfans que les fantômes sont redoutables ; donc il n'y a rien d'évident (1).

Eh, voilà ce que nos Sages appèlent de la philosophie (2) ! c'est là ce qui leur inspire ce saint respect, cette admiration profonde dont ils se sentent pénétrés pour eux-mêmes ! c'est là sur-tout ce qui leur fait dire, en s'adressant à ceux qui sont initiés à leur doctrine et à leurs mystères : » Considère le

(1) *Ibid.* §. 25.

(2) Que Rousseau peint à grand traits nos Philosophes modernes, lui qui les connoissoit si bien, lorsqu'il dit : » Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres ; » j'examinai leurs diverses opinions : je les trouvai tous, » fiers, affirmatifs, dogmatiques même, dans leur scepti- » cisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se » moquant les uns des autres ; et ce point, commun à » tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. » Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur » en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont » que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est » réduit à la sienne, ils ne s'accordent que pour disputer. » Les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incer- » titude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain » est la première cause de cette prodigieuse diversité de » sentiments, et que l'orgueil est la seconde «.

Quand on a étudié nos Sages du dix-huitième siècle ; on n'est que trop en droit de leur appliquer ce que Platon disoit des faux Sages de son tems : » Nous ne leur ferons » aucune injustice, en les appelant *Philodoxes, plutôt que Philosophes* « ; c'est-à-dire, *amateurs de l'opinion, plutôt qu'amateurs de la sagesse*, de Republ. l. 5. *in fin.*

» monde comme ton école, et le genre hu-
» main comme ton pupille (1) «.

Mais je le demande encore, est-ce à une école telle que la leur, que je puiserai les lumières les plus propres à procurer ma félicité et celle de mes semblables ? O mes amis ! vous êtes, sans doute, effrayés de l'abîme que ces prétendus Sages creusoient sous nos pas ; vous ne pouvez qu'être saisis d'horreur à la vue de ce renversement de toute raison, de tout ordre, de toute vertu, et de tout devoir. Vous les avez entendus parler ; il y a plus aujourd'hui ; vous les avez vus agir d'après leurs maximes : et qu'en est-il résulté pour le bonheur de chacun de nous, pour celui des nations (2) ? Cependant que nous avoient-ils promis ? ils avoient fait retentir à nos oreilles les grands mots de liberté, de patriotisme, d'utilité publique, de bienfaisance et de philantropie. A les en croire, l'âge d'or alloit renaître, et ils ne nous ont amené qu'un siècle de fer. Jamais ils n'ont fait de mal, s'est écrié leur plus illustre Chef, parce que ce sont des Philosophes.

(1) *Encyclopédie*, au mot Encyclopédie.

(2) » Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux ; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité «. *Rousseau.*

Hélas! tous nous buveurs de sang étoient aussi des Philosophes. Nos Sages se sont appellés eux-mêmes *les pacificateurs des Empires :* quelle pacification, grand Dieu! quelle paix ils nous ont apportée! il n'est que trop vrai que, dans les derniers tems, ils étoient parvenus à régner sur nous; mais quelle a été, sous nos yeux, leur domination, que l'empire du crime et le règne des méchans (1)? Ah! laissons tous ceux qui n'ont rien à perdre, qui croient même ne pouvoir que gagner au déchaînement de toutes les passions, laissons les ambitieux, les riches, ceux du moins qui ne se sont enrichis que des dépouilles de leurs concitoyens, les hommes de plaisir et les esclaves de la volupté, tous ces faux raisonneurs, et ces ames de boue que rien n'éclaire, que rien n'instruit et ne corrige; laissons-les se contenter d'une pareille philosophie, de cette philo-

(1) Rousseau n'avoit pas vu tout ce qu'ils étoient capables d'opérer, lorsqu'il a dit: » Oui; si pour être Philosophe, il faut noircir la réputation de mes semblables, » publier aux yeux de l'Univers des choses qui devroient » rester ensevelies dans un éternel silence, tramer et » conduire de sourds complots, y présider; en un mot, » si, pour être Philosophe, il faut renoncer à l'humanité, à la justice, à la bonne foi: je renonce à la Philosophie et à la dénomination de Philosophe, et j'en laisse » le titre à tant de fourbes dignes de le porter «.

ophie hideuse et mensongère, qui a laissé tomber son masque, et qui s'est montrée, de nos jours, dans toute sa nudité. Pour nous, amis et concitoyens, cherchons ailleurs la vérité et le bonheur.

CHAPITRE IV.

De la Religion révélée.

SORTI du chaos ténébreux de l'ancienne et de la moderne philosophie, où pourrai-je trouver un guide plus sûr, pour me conduire au terme où tendent mes désirs? Des opinions si absurdes, des systêmes si contraires entre eux, me disposeroient-ils à penser que la vérité est inaccessible aux hommes? Errai-je plus long-tems, sans savoir où porter mes pas; et las de tant de recherches, me plongerai-je dans un doute universel? Mais, comme l'a dit un de nos Poëtes, vraiment philosophe:

> Le doute, qui souvent est la marque du Sage,
> L'est du Fou, quand il est outré.

Il est, j'ose le croire, une vraie philosophie, compagne du bonheur, amie de l'homme, et qui ne se couvre point, pour nous surprendre, d'un masque trompeur.

Émanée de l'Être suprême et portant son auguste empreinte, elle ne démentira pas sa céleste origine; elle dissipera nos ténèbres; elle nous conduira au port à travers tous les écueils, loin de nous aveugler et de nous égarer.

Cette philosophie, me direz-vous, qu'est-elle autre chose qu'une raison saine et bien dirigée? J'en conviens, si elle est aidée d'un autre secours; mais seule où nous mènera-t-elle, qu'à l'aveu de son insuffisance?

Nest-ce pas la raison que les Sages de tous les siècles ont consultée? Ils s'en vantoient du moins; et trop souvent leur raison prétendue n'étoit que l'interprète de leurs affections corrompues, ou qu'un orgueil déguisé. Ils vouloient, pour la plupart, se faire un nom, et s'embarassoient peu que leurs opinions fussent vraies, pourvu qu'elles fussent de nature à flatter leurs désirs et les nôtres, ou qu'à l'aide de notre ignorance, elles surprissent notre admiration. S'il s'en est trouvé parmi eux, qui se soient montrés de meilleure foi, sans être exempts de bien des écarts; ils ont reconnu les limites étroites de notre foible raison : j'entends les Socrates, les Platon, avouer hautement le besoin qu'ils ont de lumières plus pures, et de la parole de Dieu même qui leur serve

de guide. Ils attendent un Maître qui les instruise de sa part (1). Ce Maître, la Religion révélée nous le présente.

Au seul nom de Révélation, nos nouveaux instituteurs se récrient. A leur suite, une foule de menus Philosophes, pour me servir d'une expression de Cicéron, incrédules sur parole, séduits par l'espoir de mettre leur esprit d'accord avec les penchans de leur cœur (2), et remplis de préventions, accréditées plus que jamais par le ton du jour, la traitent de *préjugé*; et ils ignorent ou semblent ignorer, qu'un sentiment quel-

(1) Voyez ces aveux dans l'*Epinomie* de Platon; dans le *Phédon*, où il énonce les sentimens de Socrate, son maître, par la bouche d'un de ses disciples : et d'une manière plus précise encore, dans le *second Alcibiade*, où il fait parler Socrate lui-même. Ce qui mérite d'ailleurs d'être observé, c'est que Platon, Aristote, Plutarque, ont regardé les dogmes d'un Dieu qui a créé ou qui a formé le monde, de la providence, de l'immortalité de l'ame, non comme des connoissances acquises par le seul raisonnement, mais comme d'anciennes traditions. Plat. *de Leg.* l. 4; Aristot. *de Mundo*, c. 6; Plut. *de Isid. et Osirid.*

(2) Le désir de n'avoir plus de frein dans ses passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plus encore que l'illusion des sophismes, un grand nombre d'incrédules, qui, selon l'expression de Montagne, tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent ». D'Alembert, *Mélanges*, etc. *De l'abus de la critique en matière de Religion.*

conque n'est un préjugé dans celui qui l'adopte, qu'autant qu'il n'est appuyé sur aucun fondement raisonnable. Des préjugés! quels hommes y sont plus sujets que nos Philosophes, et tiennent plus fortement à ceux qu'ils se sont formés (1)? Par le même défaut de logique, mais qui est en eux un chef-d'œuvre de l'art, ils appèlent encore la Religion révélée *une superstition*, croyant par cela seul avoir tout dit; et plus superstitieux eux-mêmes qu'on ne le fut jamais dans quelque secte religieuse que ce puisse être, ils rendent à la *Nature* le culte qu'ils refusent à son Auteur (2); ils s'extasient devant elle; ils lui attribuent un mouvement, des forces, et un arrangement qu'elle ne peut avoir par elle-même. Que dirai-je enfin? admirateurs enthousiastes des opinions les plus

(1) » Je ne sache pas, a très-bien dit Rousseau, d'état où l'on en ait tant «.

» La Philosophie, a-t-il dit encore (du moins celle de nos prétendus Sages), bravera toujours la raison, la vérité, et le tems même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses «. Puisque Rousseau s'est expliqué sur ces objets avec tant de franchise et de vérité, faut-il s'étonner qu'un si grand nombre de nos Philosophes n'aiment pas Rousseau, quoique Philosophe lui-même?

(2) Voyez l'*Invocation* adressée à la *Nature*, à la fin d'un des Ouvrages les plus renommés en ce genre, de celui que M. Holland a si victorieusement réfuté.

absurdes, ils traitent la croyance raisonnée à la révélation, de *fanatisme*; et ils ne savent pas, ou ils feignent de ne pas savoir, que le fanatisme, ce terme si odieux, et si souvent mal appliqué, est le propre de toute imagination exaltée, et de toute passion portée à l'excès. Dans ce sens le plus vrai, personne de plus fanatique que les Philosophes de nos jours (1) : ce n'est plus à nous qu'il faut en demander la preuve; ils ne l'ont eux-mêmes que trop bien prouvé. C'est en emprisonnant, en septembrisant, en noyant, en torturant de toutes les manières, que leurs disciples, et leurs échos fidèles, ne cessoient de répéter, *tu fanatises*.

Du reste ne voulant rien entendre; se refusant à toute solution de ces difficultés tant de fois rebattues, auxquelles on a répondu tant de fois, et qu'ils croient encore insolubles; frémissant au seul aspect d'un homme

(1) Spécialement les Athées. Qu'on lise, à ce sujet, ce que disoit de son tems, le célèbre Adisson, dans le 185me. N°. du *Spectateur*, où, après avoir parlé de ce zèle inconcevable qu'ils font paroître pour répandre leur doctrine, de cette crédulité stupide, comme il l'appelle, qui leur fait adopter les systêmes les plus bizarres, de monstrueuses contradictions et des chimères, il finit par ces mots : *Ils crient sans cesse contre le fanatisme et la bigoterie; et ils ne prennent pas garde qu'ils sont les bigots de l'extravagance et les fanatiques de l'impiété.*

vraiment religieux, à proportion de ce qu'il leur paroît plus instruit et plus éclairé; ils honorent d'une haine implacable quiconque ose les contredire, et affectent pour tous ceux qui ne pensent pas comme eux le mépris même qu'ils n'ont pas.

Que ces Sages, si fiers de leur monstrueuse philosophie, insultent donc à la mémoire, je ne dis pas, des Justin, des Tatien, des Athénagore, des Théophile d'Antioche, des Clément d'Alexandrie, des Origène, des Minutius Félix, des Tertullien, des Cyprien, des Arnobe, des Lactance, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Jérôme, des Ambroise, des Augustin, des Chrysotôme, des Léon, et de tous ces hommes célèbres, qui, dans les premiers siècles du Christianisme, de Littérateurs et de Philosophes qu'ils étoient pour la plupart, sont devenus les Disciples et les Apologistes de la Religion; mais à celle des plus grands génies du dix-septième siècle, du *grand siècle*, comme l'appeloit Voltaire, (Lettre à la suite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet sur la langue françoise*), tandis que, dans ses Mèlanges, il nomme celui-ci *le siècle des petitesses*; que, plus tard encore, il eût pu appeler le siècle des horreurs et des crimes. Pour ne parler ici que de quelques-

ques-uns de ces hommes vraiment faits pour l'immortalité, les Bacon (1), les

(1) Le respect pour la mémoire de Bacon ne fait que croître de jour en jour, loin de s'affoiblir. On est forcé d'avouer combien nous sommes redevables à ce puissant génie, qui, dans son admirable Ouvrage *de la Dignité et de l'Accroissement des Sciences humaines*, et dans son *Nouvel Organe des Sciences*, où il alla bien plus loin encore, saisit la chaîne de toutes nos connoissances, examina tout ce que l'on savoit déjà, fit un catalogue immense de ce qui restoit à découvrir, et nous ouvrit les routes dans lesquelles nous devions entrer pour y parvenir. « En considérant, dit M. d'Alembert, les vues saines et les » études de ce grand homme, la multitude d'objets sur » lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style, » qui réunit sur-tout les plus sublimes images avec la » précision la plus rigoureuse, on seroit tenté de le re- » garder comme le plus grand, le plus universel, et le » plus éloquent des Philosophes ». *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*.

C'est pourtant ce grand homme, ce génie si vaste et si profond, qui, ayant fait toute sa vie une étude particulière de la Religion, se montroit si convaincu de sa divinité. Voyez-en les preuves dans sa Confession de foi, *a Confession of faith*, tom. 3, pag. 453, et dans le *Christianisme de François Bacon*, 2 vol. in-12.

Cet Ouvrage est du même Auteur, qui nous a donné l'*Esprit de Léibnitz*, dont il prépare une nouvelle édition, en même tems qu'il rassemble les matériaux les plus propres à nous faire mieux connoître encore les sentimens dont Descartes et Newton étoient pénétrés pour la Religion. Consultez ce qu'il en dit en passant dans la préface du dernier Ouvrage que nous venons de citer, et ce peu qu'il en a dit seroit plus que suffisant pour nous don-

Descartes (1), les Léibnitz (2), les New-

ner un juste idée de leur croyance raisonnée à la révélation.

Je demanderois volontiers à ces détracteurs, qui regardent en pitié ceux qui ont assez de bonne foi pour se rendre aux preuves multipliées de son authenticité, 1t. si, dans leur vaine présomption, ils oseroient se croire à la hauteur d'un Bacon, et de la plûpart de ceux que nous nommons après lui. 2t. S'ils ont étüdié avec autant de droiture et de soin que ces grands hommes l'ont fait, à en juger par leurs propres ouvrages, cette Religion, dont ils saisissent si mal l'esprit et tout l'ensemble, qu'ils connoissent si peu, lors même qu'ils la combattent avec tant d'acharnement. Ah ! qu'ils cessent au moins de nous traiter d'imbécilles, s'ils ne veulent pas que, plus honnêtes qu'eux, nous nous bornions à les soupçonner de mentir à leur conscience.

Qu'on nous permette, après tout, de nous écrier avec la Bruyère, (*chap. des Esprits-Forts*), » Quel plaisir d'aimer la Religion, et de la voir crue et soutenue par de » si beaux génies et de si solides esprits « !

(1) Descartes non-seulement respectoit la Religion, mais il la professoit, il la chérissoit, et il apprenoit aux autres hommes à la chérir et à la professer comme lui. Voyez-en les témoignages dans ses *Lettres* et dans sa *Vie*, écrite par Baillet.

(2) Léibnitz, qui, selon l'expression de Fontenelle, *a mené de front toutes les Sciences*, les possédoit toutes dans un degré éminent, et il y joignoit un vrai zèle et un attachement sincère pour la Religion.

» Je me fais, dit M. Bonnet, dans sa *Palingénésie*, » tom. 1, part. 7, un devoir de remarquer, et ce devoir » est cher à mon cœur, que la piété de notre Auteur » (Léibnitz) aussi vraie qu'éclairée, ne laissoit échapper » aucune occasion de rendre au PHILOSOPHE par excel» lence (JÉSUS-CHRIST) l'hommage le plus respectueux

ton (3), ces hommes qui font la honte de nos

» et le plus digne d'un être intelligent. Il citoit avec com-
» plaisance jusqu'aux moindres paroles de ce DIVIN
» MAÎTRE, et y découvroit toujours quelque sens caché,
» d'autant plus beau qu'il étoit plus philosophique.....
» Celui qui se plaisoit à découvrir, dans l'ÉVANGILE,
» cette Philosophie si haute, étoit une *Encyclopédie* vi-
» vante et un des plus profonds génies qui aient jamais
» paru sur la terre. Je prie ceux qui n'ont ni les lumières
» ni le génie de ce grand homme, et qui ne possèdent pas
» au même degré l'art de douter philosophiquement, de se
» demander à eux-mêmes, s'il leur sied bien après cela
» d'affecter de mépriser l'ÉVANGILE, et de s'efforcer
» d'inspirer ce mépris à tout le genre humain «.

A la suite de ce passage de M. Bonnet, si religieux et si savant lui-même, le lecteur nous saura gré de faire parler ici Léibnitz, pour rapporter, de ce génie vaste et profond dans tous les genres, une singulière prédiction, qui montrera jusqu'à quel point il prévoyoit de si loin les funestes influences d'une fausse Philosophie et de l'abandon de la vraie Religion, dont la raison même nous fait sentir l'excellence et la nécessité. Cette prédiction si remarquable se lit dans les *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*, ouvrage qu'il composa dans les premières années du dix-huitième siècle, ainsi qu'il paroît par ses Lettres, c'est-à-dire, plus de quatre-vingt ans avant la révolution, et qu'il destinoit à être le supplément et le correctif du *Traité* de *Locke* sur le même objet. Cet ouvrage, qui est devenu très-rare parmi nous, est aussi considérable que la *Théodicée* de Léibnitz.

Il débute ainsi (pag. 429) : » On a raison de prendre
» des précautions contre les mauvaises doctrines qui ont
» de l'influence dans les mœurs et dans la pratique de la
» piété.... Si l'équité veut qu'on épargne les personnes,
» la piété ordonne de représenter, partout où il appar-
» tient, le mauvais effet de leurs dogmes, quand ils sont

prétendus esprits-forts et l'éternel honneur » nuisibles.... Ceux qui sont venus à ces erreurs, par la » spéculation, ont coutume d'être naturellement plus » éloignés des vices dont le commun des hommes est sus- » ceptibles, outre qu'ils ont soin de la dignité de la secte » dont ils sont comme chefs.... Mais ces raisons cessent le » plus souvent dans leurs disciples ou leurs imitateurs, » qui se croyant déchargés de l'importune crainte d'une » Providence surveillante et d'un avenir menaçant, lâ- » chent la bride à leurs passions brutales, et tournent » leur esprit à séduire et à corrompre les autres; et s'ils » sont ambitieux et d'un caractère un peu dur, ils seroient » capables, pour leur plaisir, et pour leur avancement, » de mettre le feu aux quatre coins de la terre; et j'en ai » connu de cette trempe que la mort a enlevés.

» Je trouve, continue Léibnitz, que des opinions ap- » prochantes (de celles d'Épicure et de Spinosa) s'insi- » nuant peu à peu dans l'esprit des hommes du grand » monde qui règlent les autres, et dont dépendent les af- » faires, et se glissant dans les livres à la mode, disposent » toutes choses à la révolution générale dont l'Europe est » menacée, et achèvent de détruire ce qui reste dans le » monde des sentimens généreux des anciens, qui préfé- » roient l'amour de la Patrie et du bien public, et le soin » de la postérité, à la fortune et même à la vie. Ces *Pu- » blicks spirits*, comme les Anglois les appellent, dimi- » nuent extrêmement, et ne sont plus à la mode; et ils » cesseront davantage, quand ils ne seront plus soutenus » par la bonne morale et par la vraie Religion, que la » raison naturelle même nous enseigne. Les meilleurs du » caractère opposé qui commence de régner, n'ont plus » d'autre principe que celui qu'ils appellent de l'*honneur*; » mais la marque de l'honnête homme et de l'homme » d'honneur chez eux, est seulement de ne faire aucune » bassesse, comme ils la prennent.... L'on se moque de » l'amour de la Patrie; on tourne en ridicule ceux qui ont

de l'esprit humain ; ce Gassendi, qui en combattant Descartes, eut la gloire de voir les Philosophes de son tems se partager entre Descartes et lui ; les Bernouilli (1), les Eu-

» soin du public ; et quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la postérité, on répond, *alors comme alors*. Mais il pourra arriver à ces personnes d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles croient réservés à d'autres. Si l'on se corrige encore de cette maladie d'esprit épidémique, dont les mauvais effets commencent à être visibles, ces maux seront peut-être prévenus : mais si elle va en croissant, la Providence corrigera les hommes par la révolution même qui en doit naître. Car, quoi qu'il puisse arriver, tout tournera toujours pour le mieux, au bout du compte ; quoique cela ne doive et ne puisse arriver sans le châtiment de ceux qui ont contribué même au bien par leurs actions mauvaises «.

(3) Newton, qui a commenté les Livres Saints, étoit, comme l'observe l'Auteur de l'*Esprit de Léibnitz*, si pénétré, si plein de la Religion, qu'il la rappelle et lui rend hommage dans son *Optique*, où assurément aucune considération d'intérêt ou de bienséance ne l'obligeoit à déguiser ses sentimens. Voyez ce que dit Fontenelle de la croyance de Newton, dans son éloge.

(1) » Sincèrement attaché à la Religion, dit M. d'Alembert dans *l'Éloge de Bernouilli*, il la respecta toute sa vie sans bruit et sans faste. On a trouvé parmi ses papiers des preuves par écrit de ses sentimens pour elle ; et il faudra augmenter de son nom la liste des grands hommes qui l'ont regardée comme l'ouvrage de Dieu ; liste capable d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs esprits ; mais suffisante au moins pour imposer silence à une foule de conjurés, ennemis impuissans de quelques vérités nécessaires aux hommes, que Pas-

ler (1), les Wolf, les Boïle, les Clarke, les Grotius, les Adisson, les Derham, les Malle-

» cal à défendues, que Newton croyoit, et que Des-» cartes a respectées «. Nous avons vu dans une des notes précédentes que Descartes avoit fait bien plus que de les respecter. Bernouilli, dont il s'agit ici, étoit l'ami et l'émule de Léibnitz. Tous deux étoient liés par les mêmes études, la même croyance, et le même attachement pour la Religion chrétienne. En 1716, peu de jours avant la mort de Léibnitz, Bernouilli lui écrivoit :

» Je n'ai point encore eu le loisir de lire avec attention » toute votre *Théodicée*, qui est assurément un très-bel » ouvrage ; mais j'ai lu avec un très-grand plaisir votre » discours sur *la conformité de la Foi avec la raison*. Je l'ai » trouvé très-solidement écrit ; et dans la plupart de ses » points, je ne sais même si ce n'est pas en tous, il me plaît » infiniment «. *Commercii Epistolici*, t. 2, *epistola ultima*.

(1) » Euler, né en 1717, et mort en 1783, digne élève de Bernouilli, Physicien et surtout Géomètre du premier ordre, étoit, dit M. de Condorcet, dans l'éloge de M. Euler, lu à l'Académie des Sciences, *un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la Nature ait jamais produits ;* un homme dont le génie fut également capable des plus grands efforts et du travail le plus continu, qui multiplia ses productions au-delà de ce qu'on eût osé attendre des forces humaines, et qui cependant fut original dans chacune....

» Parmi tous ceux qui ont suivi la même carrière que lui, un caractère particulier qui m'a semblé le distinguer, c'est, dit encore M. de Condorcet, d'avoir embrassé les Sciences Mathématiques dans leur universalité, d'en avoir perfectionné successivement les différentes parties, et en les enrichissant toutes par des découvertes importantes, d'avoir produit une révolution utile dans la manière de les traiter....

» M. Euler avoit étudié presque toutes les branches de

branche, les Cassini, les Varignon; les Corneille, les Racine, les la Fontaine, et ce

la Physique, l'Anatomie, la Chimie, la Botanique; mais sa supériorité dans les Mathématiques ne lui permettoit pas d'attacher la plus petite importance à ses connoissances dans les autres genres, quoiqu'assez étendues pour qu'un homme plus susceptible des petitesses de l'amour-propre, eût pu prétendre à une sorte d'universalité...

» Tous les Mathématiciens célèbres qui existent aujourd'hui, sont ses élèves; il n'en est aucun qui ne se soit formé par la lecture de ses ouvrages, qui n'ait reçu de lui les formules, la méthode qu'il emploie, qui, dans ses découvertes, ne soit guidé et soutenu par le génie d'Euler. Il doit cet honneur à la révolution qu'il a produite dans les Sciences mathématiques, en les soumettan toutes à l'analyse; à sa force pour le travail, qui lui a permis d'embrasser toute l'étendue de ces Sciences; à l'ordre qu'il a su mettre dans ses grands ouvrages; à la simplicité, à l'élégance de ses formules; à la clarté de ses méthodes et de ses démonstrations, qu'augmentent encore la multiplicité et le choix de ses exemples. Ni Newton, ni Descartes même, dont l'influence a été si puissante, n'ont obtenu cette gloire; et jusqu'ici, seul entre les Géomètres, M. Euler l'a possédée toute entière et sans partage «.

Hé bien cet homme presque universel, et grand Géomètre, ce grand homme, étoit pénétré de la divinité du Christianisme. » Il rassembloit tous les soirs, pour la » prière commune, ainsi que nous l'apprend M. Condor- » cet lui-même, ses petits-enfans, ses domestiques, et » ceux de ses élèves qui logeoient chez lui; il leur lisoit » un chapitre de la *Bible*, et quelquefois accompagnoit » cette lecture d'une exhortation.

» Il étoit très-religieux : on a de lui une preuve nou- » velle de l'existence de Dieu et de la spiritualité de

Jean-Baptiste Rousseau, dont la mort édifiante a réparé la vie; les Despréaux, les

» l'ame : cette dernière même a été adoptée dans plusieurs » Écoles de Théologie «.

Mais pour mieux se convaincre encore du Christianisme de M. Euler, il suffira de lire ses *Lettres à une Princesse d'Allemagne sur différentes questions de Physique et de Philosophie.*

» Ouvrage précieux, dit l'Auteur de l'*Eloge*, par la » clarté singulière avec laquelle il a exposé les vérités les » plus importantes de la Mécanique, de l'Astronomie-» Physique, de l'Optique, et de la Théorie des sons.... » Le nom d'Euler, si grand dans les Sciences, l'idée im-» posante que l'on se forme de ses ouvrages, destinés à » développer ce que l'analyse a de plus épineux et de » plus abstrait, donnent à ces Lettres si simples, si fa-» ciles, un charme singulier. Ceux qui n'ont pas étudié » les Mathématiques, étonnés, flattés, peut-être, de » pouvoir entendre un ouvrage d'Euler, lui savent gré de » s'être mis à leur portée; et ces détails élémentaires des » Sciences acquièrent une sorte de grandeur par le rap-» prochement qu'on en fait avec la gloire et le génie de » l'homme illustre qui les a tracés «.

Tout cela est vrai; et ce n'est pas néanmoins dans la nouvelle édition qu'ont donnée de ces Lettres M. de Condorcet et de la Croix, et à la tête de laquelle ils ont placé cet éloge, qu'il faut chercher les preuves les plus frappantes, les plus multipliées, des sentimens profonds et raisonnés de M. Euler pour la Religion chrétienne, qu'il professoit avec un zèle si marqué. Presque tous les endroits où il en parle de la manière la plus expresse, presque tout ce qu'il dit contre la fausse Philosophie, contre les délires de nos prétendus esprits-forts, et qui, en général, n'a dans le fond aucun rapport à des *dogmes particuliers* d'une communion plutôt que de l'autre, se trouve

la Motte, les la Bruyère, les Bossuet, les Fénélon, les Condé, les Turenne, les Luxembourg (1), les Catinat, les d'Aguesseau, les Lamoignon, et tant d'autres qui ont fait la gloire du dernier siècle, étoient-ils donc des superstitieux, des fanatiques, des hommes à préjugés en matière de Religion? Avouons-le plutôt, ô nos prétendus Sages! ce sont les préjugés qui vous ont rendus Philoso-

dans cette nouvelle édition, retranché ou altéré par un genre d'infidélité, qui sied bien mal à des gens qui s'arrogent le titre de Philosophe, mais qui, sans doute, se sentoient accablés du poids d'un aussi grand nom que celui d'Euler.

On peut, en comparant l'ancienne et la nouvelle édition, vérifier ces altérations et ces retranchemens, principalement dans le premier volume; par exemple, dans les Lettres 18, 20, 21, 41, etc. Des rapprochemens si intéressans n'ont pu échapper à l'Auteur du *Christianisme de Bacon* et de l'*Esprit de Léibnitz*, non plus que les réflexions qu'ils font naître; et nous ne saurions trop l'inviter à les publier, non pour l'honneur de la Philosophie du jour, mais pour celui de la Religion. Au reste, ces sortes d'infidélités sont devenues si fort à la mode parmi nos faiseurs de nouvelles éditions, ou nos traducteurs d'ouvrages modernes, dans lesquels ils changent ou suppriment à leur gré tout ce qui fait honneur à la Religion, qu'il seroit aisé, en multipliant les rapprochemens, de faire voir jusqu'à quel point on peut compter sur leur droiture et leur loyauté.

(1) On nous a conservé, du Maréchal de Luxembourg, que le Prince de Condé appeloit le *Tapissier de Notre-Dame*, à cause des drapeaux pris sur les ennemis dont il

phes. Le luxe dans tous les genres, la mode, la fureur du bel-esprit, le goût de l'indépendance, l'orgueil, en un mot, et la volupté, voilà ce qui, de nos jours, a fait les incrédules; ajoutons, ce qui ne se rencontre que trop souvent, un demi-savoir pire que l'ignorance, et qui ne va guère sans beaucoup de présomption (1).

Quoi qu'il en soit, si cette révélation dans laquelle je prétends puiser les idées vraies et les sources du bonheur; si cette Religion, l'objet de votre haine, encore plus que de vos mépris, m'offre les caractères les plus frappans de sa divinité; en croirai-je votre autorité, qui nous est devenue si suspecte, préférablement à la sienne? Me refuserai-je à son témoignage, lorsqu'elle m'apportera en

ne cessoit de la décorer, ces paroles mémorables qu'il proféra à l'article de la mort:

» J'aimerois mieux, dans cet instant, le souvenir d'un » verre d'eau, donné aux pauvres pour l'amour de » Jésus-Christ, que le souvenir de toutes mes victoires «.

(1) C'est ce que faisoit observer assez récemment un Philosophe converti, comme tant d'autres, par la révolution, et qui ayant joué un rôle distingué, non seulement dans le monde littéraire, mais dans le monde savant, s'étoit trouvé à portée, plus que personne, d'apprécier, à leur juste valeur, ceux dont il avoit si long-tems partagé les opinions; c'est en même-tems, ce dont il citoit les exemples les plus frappans, et que par discrétion, je me dispenserai de citer d'après lui.

preuve, je pourrois dire avant tout, le besoin même que nous avons d'elle, et qui nous est rendu sensible par celui qu'en a le commun des hommes, incapables de discussions et de recherches; par ces affreuses et innombrables superstitions, ces épaisses ténèbres, répandues sur la surface de la terre, et que sa seule lumière a pu dissiper; par ces aveux si remarquables des plus sages d'entre les Philosophes Païens (1), qui ont mieux senti que vous le besoin qu'ils en avoient, n'étant pas favorisés, comme vous l'êtes, des secours que plusieurs d'entre vous ont empruntés d'elle, et dont ils ont méconnu la source; par vos systêmes si multipliés, vos opinions si diverses et si flottantes, que chacun de vous a la sienne, toujours prêt à en changer, et ne sachant au fond à laquelle se fixer; disons-le enfin, par vos contradictions perpétuelles et vos propres écarts. Voilà ce que j'appercevois dans les autres, et ce que je retrouvois en moi, lorsqu'avec autant de bonne-foi qu'il pouvoit m'en rester encore, j'étois Philosophe comme vous. Mais je m'arrète à des preuves plus directes.

La Religion révélée a pour elle, 1[t]. la plus ancienne, la plus belle origine, qui, rapprochée de tous les grands faits que la Religion

(3) Consultez la note ci-dessus, pag. 45.

nous expose, depuis l'époque de la création jusqu'à la confusion des langues, jusqu'aux premiers établissemens qui en ont été la suite, s'accorde le mieux avec les vrais monumens de l'histoire (1); celle qui, de génération en génération, remonte jusqu'aux Patriarches, et par eux, jusqu'à la naissance du Monde. Est-il en effet de tableau plus unique en son genre et plus frappant que cette généalogie, telle que l'Évangile nous la présente (2), qui, transmise de siècle en siècle sans altération, et se terminant à la personne de Jésus-Christ même, tient, en remontant de degré en degré, par une suite non interrompue, au premier Père du genre humain, et au Créateur qui lui a donné l'existence (3)?

2t. La suite imposante d'évènemens, liés avec le plus grand ordre, et disposés avec la plus grande sagesse, pour conserver, parmi

(1) Voyez sur ces objets si importans et qui méritent si bien d'être approfondis, les premiers volumes de l'*Histoire Universelle des Savans Anglois*, et d'une manière plus succincte, *a New general history of the world*, London 1762, tom. 1 et suiv., les *Leçons de l'Histoire*, tom. 1, et le *Comte de Valmont*, ou *les Egaremens de la Raison*, t. 2, lettre 35.

(2) Saint-Luc, ch. 3, vers. 23 et suiv.

(3) *Qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei.* Ibid. vers. 38.

:s descendans de Sem, dans la famille d'Araham, le plus célèbre et le plus saint des 'atriarches, chez tout un peuple choisi pour e sujet, le dépôt de la promesse faite à nos remiers parens ; et pour y maintenir en iême tems la connoissance du vrai Dieu, ui se perdoit chez les autres nations, à meıre que les traditions primitives, dont je re:ouve partout les traces (1), commençoient s'altérer.

3t. Une législation formée sur cet unique lan, dirigée toute entière vers ce grand ob:t, publiée par un Législateur, qui en anonce lui-même un autre, pour les tems à enir; qui rend sa propre mission sensible à ıut son peuple, par l'usage constant d'un ouvoir supérieur à toutes les forces de la ature, et dont les effets, universellement ;pandus sur tous les Israélites, à leur sortie 'Égypte, au passage de la mer Rouge, se erpétuent sous leurs yeux, et pour leur ;age, pendant l'espace de quarante ans ; :ls que la nuée qui les défend des ardeurs du

(1) Jusque dans le siècle d'Auguste, ces traces si préeuses, tout altérées qu'elles étoient, se retrouvoient ıcore çà et là chez les Historiens et chez les Poëtes, ırticulièrement dans *Ovide*. Voyez le commencement presque tout le premier livre de ses *Métamorphoses*.

soleil pendant le jour; la colonne de feu, qui les guide et les éclaire, au milieu des ténèbres de la nuit; la manne qui, pour leur subsistance, tombe régulièrement chaque jour, excepté celui du sabbat, pour lequel ils devoient en recueillir d'avance une double mesure; leurs vêtemens qui se conservent durant le même espace de tems. Seroit-ce bien sur de pareils faits que Moïse eût pu leur en imposer? eût-il pu les leur rapporter tant de fois, et avec tant de confiance, pour en faire le fondement de sa législation, si eux-mêmes n'en eussent pas été l'objet et les témoins? eût-il osé leur reprocher si hautement, et leur peindre d'une manière si vive leur ingratitude et leurs révoltes, leur idolâtrie, tant de traits odieux, tant de choses avilissantes pour eux, s'ils eussent été en droit de les démentir, de s'inscrire en faux contre tous les évènemens, contre tous les prodiges qu'on leur rappeloit comme s'étant passés sous leurs yeux? et est-ce donc ainsi qu'on se laisse tromper et qu'on nous trompe?

4t. Cette législation de Moïse, avec tout ce qui l'accompagne et qui la confirme, transmise dans des livres, les plus anciens que nous ayons, où se retrouvent l'origine, la filiation des peuples, et leur situation res-

ve, de la manière la plus exacte et la précise (1); dans des livres, où les notions)ieu et sur ses attributs, sur l'homme, on état, en sortant des mains de son teur, et sur ses devoirs, sont l'expres- de la raison la plus éclairée et la plus iement inspirée; dans des livres d'ail- dont l'authenticité est appuyée sur de monumens conservés avec le plus d soin; sur tant de rites et d'institutions ifs aux évènemens qui les ont fait naître. ii datent de la même époque; sur les té- ;nages de tant d'écrivains, qui ont suc- à Moïse, et se sont succédés les uns aux

Voyez sur-tout le Chapitre X de la *Génèse*.
s des choses qu'on doit le plus admirer dans Moïse, t, comme le dit M. Court de Géblin, dans son *ide Primitif*, en apprenant aux Israélites leur pro- origine, d'avoir tracé de main de maître la première e géographique qui ait existé; reste précieux des iques connoissances qu'on iroit acheter au poids de chez les Indiens, les Chinois, ou les Mexicains, et on dédaigne, parce qu'on les trouve dans l'ouvrage 1 Législateur, qui, n'eût-il été qu'un homme ordi- e, auroit droit de nous étonner par ses profondes noissances dans les Arts et dans les Sciences; et qui noit à l'avantage d'être Historien, celui de Poëte lime «. *Discours Prélim. sur les origines Grecques*, 13, du *Monde Primitif*, pag. CXLVI.
)ans le récit de Moïse, dit M. Pluche, on trouve, roue, des lieux et des peuples que l'éloignement des a obscurcis; mais de tout ce qu'il nomme, ce qui est

autres pendant une longue suite de siècles, en partant toujours des mêmes faits et de la même doctrine; sur la garantie de toute une nation, qui n'eût pu recevoir ces livres d'une si haute importance pour elle, si elle ne les eût pas tenus des mains de son Législateur; qui, non seulement n'eût pu se soumettre aux loix que ces livres lui imposoient, loix religieuses, morales, et cérémonielles, les plus assujétissantes pour elle, si, comme nous l'avons dit, elle n'eût été le témoin oculaire des faits qu'ils contenoient; mais qui, de plus, étoit partagée en douze tribus, dont chacune, soit dans la distribution des terres, soit dans la détermination de priviléges particuliers, avoit ses intérêts divers, et qui toutes, sans aucune réclamation, même après le schisme des dix tribus, se réunissant

encore reconnoissable dans des tems postérieurs, justifie sa narration par une étendue de connoissances, qui prouvent ou l'inspiration ou le souvenir d'une tradition fidèle «. *Prép. Evang.* 1re. part. pag. 105; et consultez *la Concorde de la Géographie*, du même Auteur.

» J'ai vu, dit-il encore dans le premier ouvrage que » nous venons de citer, des hommes, plus que suspects » d'incrédulité, qui étoient singulièrement frappés ou » embarassés de l'*exacte correspondance qui se trouve* » *d'âge en âge entre les différens récits de la Bible et l'état* » *contemporain de la Société*. Je les ai toujours trouvés in» quiets et ébranlés, à proportion de ce qu'ils avoient » d'érudition et de droiture dans l'esprit «.

en faveur des mêmes livres, forment autant de lignes traditionnelles, dont le témoignage combiné est au-dessus de toute exception (1).

5t. Un peuple, toujours sous la main du Tout-Puissant, qui, par une Providence toute spéciale, le dirige constamment, malgré son indocilité et ses révoltes continuelles, vers le but qu'il se propose; le châtie, le récompense; l'asservit au joug impérieux et tyrannique des autres nations, quand il est infidèle; le délivre, quand il crie vers lui et qu'il brise ses idoles; l'abaisse, le relève tour à tour; et toujours par une vigilance soutenue, par une conduite admirable, le préserve d'une destruction totale.

6t. Le ministère sublime des Prophètes, continué pendant tant de siècles; des Prophètes, ces hommes d'une fermeté inébranlable, parmi tous les genres de contradictions et d'épreuves; d'un désintéressement qui les met au dessus de toute considération personnelle; d'un zèle ardent pour la gloire du vrai Dieu et pour la pureté de son culte;

(1) Voyez, dans l'*Encyclopédie*, l'article *Certitude*, justement vanté par Diderot, et où l'on puisera, dans tout leur développement, d'excellentes règles de critique, qui ne s'appliqueront jamais mieux qu'à nos divines Écritures.

d'une extrême sensibilité sur les maux de leur Patrie et de leurs concitoyens; des Prophètes, ces organes de la vérité, qui en font entendre le langage sévère dans les palais des Grands comme dans les places publiques et dans les cabanes des pauvres; qui adressent aux Rois comme aux peuples, les menaces effrayantes de celui dont ils se montrent les interprètes, par l'accomplissement de leurs prédictions, par l'intégrité de leur vie, par la pureté de leur doctrine, et par les prodiges qu'ils opèrent; qui, reprochant aux uns leurs déréglemens et leur tyrannie, et mettant par-là un frein au despotisme du Monarque, ne se lassent point de peindre aux autres, sous les couleurs les plus vives, leurs égaremens et leur idolâtrie; des Prophètes, de ces hommes dont les Oracles n'ont rien de commun avec les Oracles supposés, équivoques, et trompeurs du paganisme; de ces hommes qui, inspirés d'en haut, annoncent aux Juifs, sous différens règnes, les châtimens qu'ils se préparent, et mêlent à ces avertissemens salutaires les exhortations les plus touchantes, les motifs d'espérances les plus propres à les ranimer, à les soutenir, à les consoler; qui leur prédisent et la durée et la fin de leur captivité, et le rétablissement de leur temple, et la reconstruction

nurs de Jérusalem ; qui appellent Cyrus
son nom, cent cinquante ans avant sa
ance, pour être leur libérateur ; qui
t, dans l'avenir le plus reculé, la desti-
des Princes, la succession des quatre
ds Empires, qui doivent être suivis de
du Christ, en qui Daniel voit comme *le*
le l'homme, auquel *l'ancien des jours* a
ié la puissance, l'honneur, et un em-
universel, fait pour subsister éternel-
nt ; qui prédisent également la désola-
de l'Égypte, la ruine de Ninive, la
de Babylone, avec toutes les circons-
es dont elle devoit être accompagnée ;
iute de la superbe Tyr, quoique toutes
rilles, au moment de ces prédictions,
nt élevées au plus haut point de gran-
; l'Empire d'Alexandre, qui ne passera
t à sa postérité ; le partage de ses États,
e ceux qui sont appelés à lui succéder ;
s guerres et leurs alliances (1).

ais ce qu'il y a encore de plus frappant
s ces prophéties, c'est qu'elles semblent
oir pour objet que de donner plus de
it et d'autorité à celles qui concernent

Pour la citation des textes et pour les époques et
pprochemens de la plupart de ces Prophéties, voyez
les Leçons de l'Histoire, les deux dernières Lettres
iatrième volume.

le Messie, et qui se développent de plus «
plus, à mesure qu'elles touchent de plus pr
à son avénement : c'est sur lui que, da
chaque âge, dans chaque siècle, les Proph
tes fixent, avec le plus de complaisance, le
attention et leurs regards.

Déjà en faisant d'Abraham, d'Isaac,
de Jacob, les dépositaires de la grande pr
messe, Dieu leur avoit annoncé que tou
les Nations seroient bénies dans la race
ces mêmes Patriarches, que leur fidélité l
avoit rendus si chers (1). Jacob avoit de
fixé l'époque où devoit naître le Messie,
l'avoit considéré, en mourant, comme le s
lut qui étoit l'unique objet de son attente (2
déjà, comme nous l'avons observé, Moï
avoit promis aux Hébreux, au nom du Di
d'Israël, un autre Envoyé, suscité comme l
du sein de leur Nation, du milieu de leu
frères, dans la bouche duquel il mettroit
parole, et qu'il leur ordonnoit d'écouter (3

A ces annonces sur le Messie, les Pr
phètes ajoutent sans cesse des clartés pl
vives, et qui répandent sur lui un nouve
jour. Ils nous révèlent sa génération da

(1) *Genes.* ch. XII, vers. 3; XVI, 18; XXII, 1
XXVI, 4; XXVIII, 14.

(2) *Ibid.* ch. XLIX, vers. 10. 18.

(3) *Deut.* ch. XVIII, vers. 15 et suiv.

le sein de son père avant tous les siècles (1), son Sacerdoce éternel (2), son règne tout spirituel, qui s'étendra sur tous les peuples, et qui ne sera jamais détruit (3). Ils le voient en qualité de Rédempteur (4); et c'est ainsi que Job, antérieur à Moïse, et né dans l'Idumée, l'avoit envisagé dans ces anciens tems (5). Ils le voient comme le Sauveur du monde: que la terre s'ouvre, dit Isaïe, qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse avec lui (6); Dieu l'a établi, dit-il encore, pour être la lumière des Nations et le salut qu'il envoie jusqu'aux extrémités de la terre (7). Rejeton de la tige de Jessé, l'esprit du Seigneur reposera sur lui; esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété; et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur (8). Le Prophète avoit élevé encore plus haut ses pensées, par rapport au Messie; un petit enfant nous est né; il sera appelé Dieu, le père du siècle futur, le Prince de la paix (9).

(1) *Ps.* 109, vers. 3. Michée, ch. V, vers. 2.
(2) *Ps.* 109. vers. 5.
(3) *Ps.* 2, vers. 6. 8. Daniel, ch. VII, vers. 13. 14.
(4) *Isa.* ch. LIX, vers. 20.
(5) *Job.* ch. XIX, vers. 25.
(6) *Isa.* ch. XV, vers. 8.
(7) *Ibid.* ch. XLIX, vers. 6 et suiv.
(8) *Ibid.* ch. XI, vers. 1 et suiv.
(9) *Ibid.* ch. IX, vers. 6.

C'est de Béthléem, l'une des moindres villes de Juda, que doit sortir celui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité (1). Son précurseur lui préparera la voie (2) : aussitôt l'Ange de l'alliance, si désiré, viendra dans son temple (3), et par sa présence, la gloire de ce second temple sera plus grande que celle du premier (4). Filles de Sion, s'écrie le Prophète Zacharie, soyez comblées de joie; filles de Jérusalem, poussez des cris d'alégresse : voici votre Roi qui vient à vous, ce Roi juste qui est le Sauveur; il est pauvre, et il est monté sur le poulain de l'ânesse (5). Telle a été en effet l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem.

Mais ce qui fixe le plus l'attention des Prophètes, ce sont les abaissemens, les souffrances du Messie, et tout ce qui concerne son auguste sacrifice : forcés de nous resserrer dans des bornes étroites, qui ne nous permettent pas de citer les textes dans toute leur étendue, empruntons du moins de ces

(1) *Mich.* ch. V, vers. 2.
(2) *Isa.* ch. XL, vers. 3. Malach. ch. III, vers. 1.
(3) *Malach. ibid.*
(4) *Agg.* ch. II, vers 8. 10.
(5) *Zach.* ch. II, vers. 9.

divins oracles quelques traits ; et, sur toutes choses, n'oublions pas que ces prophéties nous sont présentées par les plus grands ennemis du Christianisme ; qu'elles ont pour garans tous les Juifs, contre lesquels on en faisoit usage dès sa naissance, et qui n'ont pu permettre en aucun tems qu'elles fussent insérées dans leurs livres par les Chrétiens, comme ils n'ont pu les recevoir de leurs mains.

Ainsi parlent les méchans dans le livre de la Sagesse : » Faisons tomber le juste dans nos piéges, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à notre genre de vie, qu'il nous reproche les violemens de la loi, et qu'il nous déshonore en décriant notre conduite. Il dit qu'il a la science de Dieu, et il s'appelle le fils de Dieu. Il est devenu le censeur de nos pensées mêmes..... Sachons donc si ce qu'il dit est vrai ; voyons quelle sera sa fin.... Interrogeons-le par les outrages et par les tourmens, afin que nous fassions l'épreuve de sa douceur et de sa patience ; condamnons-le à la mort la plus infâme. S'il est vraiment le fils de Dieu, alors Dieu prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis. Ils ont eu ces pensées, et ils se sont égarés, parce que leur propre malice

les a aveuglés. Ils ont ignoré les secrets de Dieu (1)». A ces traits qui ne reconnoîtroit pas Jésus-Christ, et les Princes des Prêtres, les Saducéens, les Scribes et les Pharisiens qui l'ont crucifié ?

Le Roi Prophète détaille plus particulièrement les circonstances de la mort du Sauveur, chargé, non de ses propres péchés, mais du poids immense des péches des hommes. » Je suis, lui fait dire le Prophète, un ver de terre, et non un homme ; je suis l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple. Ceux qui me voyoient se sont moqués de moi, et remuoient la tête en m'outrageant. Il a espéré au Seigneur, disoient-ils ; que le Seigneur le délivre ; qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime.... Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté mes os ; ils se sont appliqués à me considérer ; ils ont partagé entr'eux mes habits, et ils ont jeté ma robe au sort. Mais, pour vous, Seigneur, n'éloignez point votre assistance de moi.... La terre, dans toute son étendue, se convertira au Seigneur.... Mon ame vivra pour lui, et ma race le servira. La postérité qui doit venir sera déclarée appartenir au Seigneur,

(1) Voyez tout ce passage dans *le Livre de la Sagesse*, ch. II, vers. 12-22.

neur ; et les Cieux annonceront sa justice u nouveau peuple qui doit naître (1) «.

Isaïe, dans cette longue et superbe Prophétie, qui est comme un Évangile anticipé, et qu'on ne sauroit trop lire toute entière dans le texte même, nous donne les plus grandes idées du Messie. Il l'envisage comme le Sauveur que Dieu doit nous envoyer. Il sera rempli d'intelligence ; il sera grand, élevé ; il montera au plus haut comble de gloire «. Et tout-à-coup, le Prophète, changeant de langage, le voit » comme le dernier des hommes, comme un homme de douleur, et qui sait ce que c'est que de souffrir. Son visage étoit, en quelque sorte, caché. Il paroissoit méprisable ; et nous ne l'avons point reconnu. Il a pris sur lui nos langueurs et les peines qui n'étoient dues qu'à nous seuls. Nous l'avons considéré comme un homme frappé de Dieu et humilié ; et cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devoit nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Dieu l'a chargé de l'iniquité de tous ; il a été offert, parce que lui-même l'a voulu ; et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une

(1) *Ps.* 21.

brebis qu'on va égorger ; il demeurera dans le silence, comme un agneau est muet devant celui qui le dépouille de sa toison. Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné par des Juges. Qui racontera sa génération?... S'il livre son ame à la mort pour le péché, la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite ; il verra le fruit de ce qu'il a souffert. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes. Je lui donnerai une multitude de personnes pour partage, parce qu'il a livré son ame à la mort ; qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a pris sur lui les péchés des hommes, et qu'il a prié pour les violateurs de la Loi. Réjouissez-vous, stériles qui n'enfantiez pas.... votre postérité aura les nations pour héritage.... et le Saint d'Israël qui vous rachetera s'appellera le Dieu de la terre (1) «.

Une foule de preuves viennent à l'appui de la Religion ; mais, je l'avoue, les livres sacrés que les Juifs me présentent, n'eussent-ils à m'offrir que cette seule Prophétie, qui date de plus de 750 ans avant le Messie ; avec un cœur droit, c'en seroit assez pour me rendre Chrétien.

(1) Isaïe. ch. LIX, vers. 7 et suiv. ch. LIII, LIV, vers. 1-5.

Dans le Prophète Daniel, il en est une autre, non moins frappante, et toujours relative au sacrifice de Jésus-Christ. Le Prophète nous y remet sous les yeux, comme Isaïe, la mission et la mort du Christ, tant de fois promis; il fait plus encore; il en détermine l'époque (1), en comptant par des années sabbatiques, ou des semaines d'années, telles que Moïse les avoit énoncées dans le Lévitique (2); et fixe à cette époque l'accomplissement de toutes les Prophéties dans la personne du Saint des Saints. » Sachez donc ceci, dit le Seigneur, et gravez-le dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ Chef, il y aura sept semaines et soixante et deux semaines. Les places et les murs seront rebâtis dans des tems difficiles; et après soixante et deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera plus son peuple. Une nation conduite par son Chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire; et

(1) Consultez sur ce sujet, *les Leçons de l'Histoire*, tom. 4, pag. 619 et suiv. Voyez aussi, pour l'ensemble des Prophéties, le *Traité historique de la vraie Religion*, par Bergier, tom 7, pag. 174 et toute la suite; et pour un rapprochement plus abrégé et plus précis, *le Comte de Valmont*, tom. 2, XIme. édition, pag. 347 et suiv.

(2) Levit. ch. XXV, vers. 8.

cette guerre ne finira que par une ruine et une désolation entière «. C'est aussi l'époque où doivent être effacées les iniquités, l'époque de la nouvelle alliance, après laquelle tous les autres sacrifices seront abolis (1).

Ainsi Daniel avoit vu, plus de 500 ans avant Jésus-Christ, le grand sacrifice qui devoit être offert pour l'expiation des péchés, pour la rédemption du genre humain, et qui devoit ôter aux sacrifices de l'ancienne Loi tout le mérite qu'ils ne pouvoient emprunter que de la seule victime capable de satisfaire pour les péchés des hommes.

Nous ne nous arrêterons pas à une foule d'autres Prophéties que renferment les livres saints, sur la vocation des Gentils, sur le règne de la grâce et l'effusion des dons de l'Esprit Saint, sur l'Église, sur cette autre Jérusalem dont la première n'étoit que l'ombre et la figure. En laissant aussi à part beaucoup d'autres textes relatifs à Jésus-Christ, avouons-le du moins, d'après ceux que nous venons de parcourir, et pour peu qu'il reste en nous un esprit de droiture et quelque amour pour la vérité; que cette chaîne de traditions est belle! quelles lumières éclatantes elle répand sur le Messie!

(1) Daniel, ch. IX, vers. 19-27.

7t. Le Messie lui-même, avec tous ses caractères de grandeur et de divinité. Grand dans sa naissance, il est de la race de David; il est ce rejeton de Jessé que les Prophètes avoient annoncé. Il paroît au moment où l'autorité s'échappe des mains de Juda, et dans les circonstances les plus propres à exciter l'attention des Juifs et des autres peuples sur son avènement (1). Il naît à Bethléem; sa naissance est révélée aux pauvres, à de simples bergers; et elle est célébrée par ce beau cantique : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. Elle est révélée aux Mages qui viennent l'adorer et lui offrir leurs présens (2). Elle l'est par les Mages à Hérode, qui tremble sur son trône;

(1) Voyez, dans le *Traité historique de la vraie Religion*, par Bergier, tom. 8, pag. 14, 15, 16, 247, 248, les témoignages de Suétone, de Tacite, de Josèphe, sur l'opinion *ancienne et constante*, répandue alors dans l'Orient; et sur les faux Messies, qui, selon la remarque que Josèphe et Celse en ont faite, ont paru vers le même tems.

(2) Parmi les Auteurs Païens, Chalcidius, Philosophe Platonicien, que l'on croit avoir fleuri au commencement du quatrième siècle, fait mention dans ses *Commentaires sur le Timée*, » d'une étoile observée par des Sages de la Chaldée, et qui, destinée à annoncer la venue d'un Dieu descendu sur la terre pour le salut et le bonheur du genre humain, les *conduisit vers cet* auguste enfant, auquel ils

et les craintes de ce Roi soupçonneux et cruel se manifestent par le massacre des innocens (1).

Grand dans toute sa vie, Jésus-Christ paroît dans le Temple à l'âge de douze ans, et s'y fait admirer des Docteurs de la Loi par sa sagesse et par ses réponses. Lorsque le moment de son ministère public est arrivé, il reçoit le témoignage le plus éclatant, celui de Jean-Baptiste, son Précurseur et son premier Apôtre, que les Juifs eux-mêmes étoient disposés, par la sainteté de ses

rendirent leurs hommages comme à un Dieu, quoique sa Majesté fût cachée sous les voiles de l'enfance ». *Chalcid. Comment. in Tim.* pag. 209, édit. Meursii, 1617.

(1) Un autre Auteur Païen, Macrobe, qui fleurissoit vers la fin du quatrième siècle, confirme cet autre fait par le mot qu'il rapporte de l'Empereur Auguste. Ce Prince, qui apprit qu'Hérode, par une cruauté inouie, avoit fait mourir à Bethléem tous les enfans mâles âgés de deux ans et au-dessous, et que, pour comble de barbarie, il avoit enveloppé son propre fils dans ce massacre, dit, à ce sujet, qu'il aimeroit mieux être le pourceau d'Hérode, que son fils. (Macrob. *Saturnal.* l. 1, ch. IV).

Auguste n'ignoroit pas que ce n'étoit pas le seul de ses enfans qu'il eût fait mourir, sous divers prétextes. Le dernier qu'il sacrifia fut Antipater, quoiqu'il l'eût d'abord destiné à lui succéder au Royaume de Juda. La mort de ce Roi fut aussi cruelle pour lui-même qu'il l'avoit été pour les autres pendant sa vie ; il mourut rongé de vers, peu d'années après la naissance de Jesus-Christ.

mœurs, à regarder comme le Messie. Il évangélise les pauvres (1), et ne fait acception ni des Juifs, ni des Samaritains, ni des Gentils. L'épreuve dont il use à l'égard de la Chananéenne ne sert qu'à mettre la foi de cette étrangère dans tout son jour, et qu'à lui obtenir la guérison qu'elle demandoit pour sa fille. Son entretien avec la Samaritaine est un modèle de bonté, d'indulgence, et de charité. Il accueille les pécheurs, et essuie les larmes que la pénitence fait couler; il n'est point de grâces qu'il n'accorde au repentir et à l'amour: » Beaucoup de péchés, dit-il, en parlant de Magdeleine, lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé «. C'est au pécheur que s'adressent ces paraboles si touchantes du bon

(1) De toutes les preuves que Jésus-Christ présentoit aux Juifs de sa mission, par sa doctrine et par ses œuvres, il n'en est pas de plus touchante à mes yeux que la dernière qu'il en donne aux disciples de Jean-Baptiste, lorsque celui-ci pour les instruire et les convaincre par eux-mêmes, lui envoie deux d'entre eux, qui lui demandent en son nom: Êtes vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Allez dire à Jean, leur répond Jé- » sus, ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu: » Les aveugles sont éclairés, les boiteux marchent, les lé- » preux sont guéris, les sourds entendent, les morts res- » suscitent, l'*Evangile est annoncé aux pauvres*. Matth. » ch. XI «. Que ce dernier mot est divin, et que c'est bien-là le sublime d'action autant que de langage!

Pasteur, de l'Enfant prodigue, des ouvriers qui ne se présentent même qu'à la dernière heure du jour. Il guérit les infirmes; il se signale en tous lieux par ses bienfaits, et mérite le plus beau de tous les éloges, et le plus digne de lui; il ne s'est montré que pour faire du bien (1). Si deux de ses Disciples demandent à faire descendre le feu du ciel sur une ville qui a refusé de le recevoir: Vous ne savez pas, leur répond-t-il, de quel esprit vous devez être animés: je ne suis pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. Et ailleurs, il les nomme les enfans du tonnerre, tandis qu'il n'est pour tous que le Dieu des miséricor-

(1) *Pertransiit benefaciendo*, Act. ch. X, vers. 38. Telle est la devise que j'ambitionnerois le plus; elle étoit réservée dans toute sa plénitude à Jésus-Christ. Cette devise est bien moins sujette à illusion que celle du Philosophe de Genève, *vitam impendere vero*. Employer sa vie à la recherche de la vérité, avec un cœur vraiment droit et pur, seroit en effet une belle chose: mais par-dessus tout, fasse le Ciel que j'emploie la mienne à faire le bien; *vitam impendere bono!* De ces deux devises, la première pourroit ne faire de moi qu'un dangereux sophiste: la seconde, en me faisant vivre constamment pour le bonheur de mes semblables, me conduiroit bien plus sûrement au vrai, par la bonté et par la vertu même. Heureuse perspective et doux repos de l'ame, pour quiconque sent vivement qu'il est né pour une autre félicité que celle dont on peut jouir dans cette vie! faire le bien, et puis mourir.

les. Si on veut le contraindre à prononcer une sentence de mort contre la femme adultère : Que celui d'entre vous, dit-il, qui est sans péché, lui jette la première pierre.

Sa doctrine, l'unique remède à toutes les passions qui nous déchirent, est l'expression la plus pure de la divine sagesse, et ne peut paroître trop sévère qu'à des cœurs entièrement dépravés. L'humilité, qui détruit en nous l'orgueil du moi humain, le plus grand ennemi des autres et de nous-mêmes, en est le fondement; la charité qui nous fait aimer Dieu par-dessus tout, et les hommes pour Dieu, en est l'essence. Son sermon sur la montagne est le plus beau code de morale qu'un homme-dieu ait pu laisser aux hommes. Ce Législateur suprême forme en nous, par ses leçons comme par ses exemples, l'égalité d'ame, la douceur, la patience, et nous propose même ici-bas la paix, pour récompense des vertus qu'il nous inspire. Il nous prescrit le pardon des offenses, l'amour de nos ennemis; et si l'accomplissement de ce précepte tout divin est difficile à la nature, il nous le rend facile par l'esprit de son Évangile, par sa grâce; il nous fait envisager nos semblables comme les enfans d'un même père, comme le prix du même sang qui nous a rachetés. Bénissez, nous dit-il, ceux qui vous

maudissent; priez pour ceux qui vous persécutent; rendez le bien pour le mal; et vous serez ainsi les enfans de votre père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchans (1). A ces actes héroïques, à ces sentimens généreux, il attache le pardon de nos propres offenses : quoi de plus beau que la formule de prière qu'il nous dicte à ce sujet, que la manière dont il nous enseigne à prier !

S'il nous révèle des dogmes supérieurs à notre foible intelligence, s'il se donne pour le fils de Dieu, pour le Verbe, qui, dès le commencement étoit en Dieu, qui étoit Dieu; il en appelle au témoignage de son Père, aux Prophètes, à sa doctrine, à ses œuvres, aux prodiges qu'il opère (2). La na-

(1) Les ennemis de la Religion prétendent quelquefois s'élever jusqu'à sa hauteur; mais par des motifs bien inférieurs à ceux qu'elle nous fournit : » Pardonne les injures; parce que la vengeance éternise les haines. Fais du bien à celui qui t'outrage, afin de te montrer plus grand que lui et de t'en faire un ami «. *Système de la Nature*, 2me. partie.

Indépendamment de la grande différence dans la pureté des vues et dans la grandeur des mérites, je doute bien qu'en prescrivant ainsi les mêmes devoirs, on donne aux hommes, par ce beau langage, la même force que leur donne la religion pour les remplir.

(2) Quant à la possibilité des miracles, c'est ainsi qu'en parle Rousseau lui-même : » Dieu peut-il faire des

ture est à ses ordres : d'un mot, il calme les tempêtes ; par la multiplication d'un petit nombre de pains et de poissons qu'on lui présente, il nourrit, en deux fois, neuf mille hommes ; ses miracles sont toujours des miracles de bienfaisance : il rend l'usage de leurs membres aux paralytiques, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles de naissance, la vie à la fille de Jaïre, un des chefs de la Synagogue, au fils de la veuve de Naïm, que l'on portoit en terre, suivi, d'une grande quantité de personnes, à Lazare, enseveli depuis plusieurs jours. Ces prodiges s'opèrent devant une foule de témoins, et sont si avérés que, ni parmi les Juifs, ni parmi les Païens, les plus grands ennemis du Christianisme n'ont jamais osé les démentir (1). Des Mar-

miracles? c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies? Cette question sérieusement traitée seroit impie, si elle n'étoit absurde. Ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement, que de le punir; il suffiroit de l'enfermer. *Lettres de la Montagne* «.

» Il peut y avoir des miracles, dit aussi M. Hume, des violations du cours de la Nature, qui soient telles qu'elles puissent être prouvées par le témoignage humain «. *Essai sur les Miracles* pag. 37.

(1) Voyez-en les preuves, par les citations des textes originaux, dans l'ouvrage du savant Bullet, qui a pour titre, *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls Auteurs Juifs et Païens*, depuis la page 72, jusqu'à la page 96.

Les Juifs ont constamment attribué ces miracles à la

tyrs, et qui l'ont été pour garantir ces mêmes faits qui s'étoient passés sous leurs yeux; les Évangélistes, les Apôtres, le grand nombre des Disciples de Jésus-Christ, en ont scellé le témoignage de leur sang. Pourroit-on bien nous opposer encore ces prétendus miracles du Paganisme, qui tendoient à une fin toute contraire à celle d'épurer les mœurs, de corriger les vices, d'établir le culte du vrai Dieu, et qui disparoissent d'ailleurs comme de vains prestiges, dès qu'on se donne la peine de les soumettre aux règles de la saine critique.

Les vertus que Jésus-Christ fait éclater, viennent à l'appui des leçons qu'il nous donne, des vérités qu'il nous révèle, et des miracles qu'il opère. Quelle vertu fut jamais

magie, ou plus communément à ce que Jésus avoit su dérober adroitement, dans le lieu du Temple appelé le *Saint des Saints*, le nom ineffable de Dieu, qui étoit gravé sur une pierre, avec la vraie manière de le prononcer.

Parmi les Païens, Celse, Porphyre, Hiéroclès, Julien, s'en tenoient aux enchantemens et à la magie pour les expliquer, et n'en reconnoissoient pas moins dans Jésus-Christ une puissance et une vertu supérieure, qui dérangeoit les loix de la Nature, dit Celse, et qui *forçoit* même les Dieux, comme parle Porphyre. (*Origen. contr. Cels.* l. 7). D'autres encore, en donnant aussi Jésus-Christ pour magicien, prétendoient qu'il avoit volé, dans le sanctuaire des Egyptiens, les noms des Génies puissans, et la doctrine la plus cachée.

pure que la sienne, aussi exempte de
dérations humaines et d'intérêts per-
els ? Il ne flatte point les passions des
s ; il ne cherche point à s'étayer de la
ır des grands ; il ne travaille point à
er les suffrages des Sages du moment,
aducéens, des Scribes et des Pharisiens.
'est ni pour les heureux du siècle, ni
ceux qui, amassant des trésors sur la
, s'inquiètent peu d'être riches devant
, ni pour les despotes, ni pour ces tyrans
lternes, qui dominent avec encore plus
pire que leurs maîtres, ni pour tous les
its vains et orgueilleux, pour les Sages,
ı le Monde, et les hypocrites, qu'est fait
Évangile. On ne le voit point se mêler
administration publique, ambitionner
laces, les distinctions et les préséances.
noment où une foule de peuple, dans les
sports de son admiration et de sa recon-
sance, veut l'élire pour Roi, il se dérobe
empressemens. Son royaume, a-t-il dit
même, n'est pas de ce monde. Il paye le
ıt pour lui et pour ses Apôtres, et or-
ne de rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu,
César, ce qui appartient à César. Si la
e des enfans de Zébédée lui demande,
r ses fils, d'être assis à sa droite, lorsque
oque de son règne sera arrivée; Que celui

d'entre vous, dit-il à ceux-ci et à tous ses Apôtres, qui veut être le plus grand parmi vous, se rende le serviteur des autres, comme le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs ; c'est-à-dire, de ceux qui ne négligeront pas de s'en appliquer les mérites. Brûlant de zèle pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes, il n'est point de soins qu'il ne prenne il n'est rien qu'il ne souffre pour les procurer Bon, indulgent, miséricordieux, compâtissant, ami tendre et sensible, plein d'affection pour ses concitoyens et pour sa patrie, se faisant tout à tous, il s'environne des plus petits enfans, et leur donne des marques de sa prédilection : il supporte la grossièreté de ses Apôtres, et permet au Disciple bien-aimé de prendre sur sa poitrine quelques instans de repos : il frémit, et pleure la mort de Lazare, au moment où il se dispose à lui rendre la vie; il verse des larmes sur Jérusalem, dont il prédit les désastres et la ruine. Eh ! combien de fois, pour me servir de ses tendres expressions, n'a-t-il pas voulu rassembler ses enfans, comme une poule rassemble ses petits, sous ses aîles ! Partout il se montre le meilleur, le plus aimant, et le plus aimable des enfans des hommes. Non, si l'on n'aim

sus-Christ, c'est qu'on ne l'a pas étu-
est qu'on ne le connoît pas.
nd dans sa passion, c'est là sur-tout
illent, dans tout leur jour, sa bonté,
neté, sa patience, tout l'héroïsme de
rtus, et que se manifeste le plus sa di-
. Déjà il n'avoit cessé d'annoncer à ses
les ses souffrances et sa mort. Judas le
: Mon ami, lui dit-il, en recevant ses
les caresses, qu'êtes-vous venu faire?
ivrez le Fils de l'homme par un baiser.
ius, un de ceux qu'on a envoyés pour
ir de lui, est blessé par l'un de ses Apô-
il le guérit: Remettez, dit-il à Pierre,
épée dans le fourreau; ne faut-il pas
boive le calice que mon père m'a des-
Si Jésus se réserve dans cet instant
ue autorité, ce n'est que pour assurer la
é des Disciples qui l'accompagnent. Ani-
par les Princes des Prêtres, les Juifs de-
lent sa mort: Que son sang, s'écrient-
tombe sur nous et sur nos enfans; et
is plus de dix-sept cents ans, il y est
nbé. Pilate souscrit à sa condamnation,
s'en lave les mains en présence du peu-
Le perfide Judas avoue publiquement
a livré le sang du juste, et se donne la
dans l'excès de son désespoir. Pierre
celui dont il avoit reconnu hautement

la divinité : un seul regard de Jésus lui
répandre sur son infidélité les larmes les
amères, et il finit par donner sa vie]
son cher maître. Interrogé par le souve
Pontife, par Pilate, par Hérode, Jé
Christ paroît également grand dans se
ponses et dans son silence. Il n'ouvre la
che que pour rendre témoignage à la vé
Êtes-vous le fils de Dieu, lui demanc
Grand-Prêtre ? Je le suis, répond-il ;
sait que par ce seul mot, il prononce lui-
me l'arrêt qui va le condamner. Ne s'agi
que de confondre ses ennemis, que de
truire les accusations vagues intentées co
lui, que de se rendre ses juges favorable
se tait, et fait seulement connoître qu'
donne sa vie que parce qu'il l'a bien vo
On le livre à toute la rage de ses bourrea
et dans ses plus grandes souffrances, i
lui échappe pas la moindre plainte. Si
s'attendrit sur son sort ; Filles de Jérusal
dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur
et sur vos enfans : si le bois verd n'est
épargné, que sera-ce du bois sec et stér
Un des criminels crucifiés à ses côtés, ép
ve les effets de sa grâce puissante ; et dan
tel moment, Jésus-Christ lui promet,
son Royaume, la place qu'il lui dema
Ses derniers soins sont pour sa mère : te

pour elle le testament de son amour, et pour Saint Jean, le gage de sa tendresse : à l'une, Voilà, dit-il, votre fils ; et à l'autre, Fils, voilà votre mère. En mourant, il prie pour ses bourreaux. Remettant son ame entre les mains de son père, *tout est consommé*, s'écrie-t-il, et en prononçant ces mots, il expire. Rousseau avoit donc bien raison de dire : » Oui, si la vie et la mort de Socrate sont » d'un Sage, la vie et la mort de Jésus sont » d'un Dieu (1) «.

Cependant la Nature reconnoît son maître ; et la plupart de ceux qui sont présens à ces grands évènemens, s'en retournent en frappant leur poitrine et en disant à haute voix : Cet homme étoit vraiment le Fils de Dieu. La terre tremble ; le voile du temple

(1) Non, que nous veuillions faire entendre par-là que Jésus-Christ a souffert dans sa Divinité même : il seroit trop absurde de le prouver, mais c'est-à-dire qu'il a souffert et qu'il est mort avec ce caractère de grandeur, de force et de majesté, que pouvoit seule donner à l'homme en Jésus-Christ, la divinité qui lui étoit si étroitement unie.

Quelle qu'ait été la manière de penser du Philosophe de Genève, on ne sauroit trop se rappeler le portrait si frappant qu'il a fait de Jésus-Christ, et que l'on peut rapprocher de celui qui en est tracé aussi dans *le Comte de Valmont*, où l'on trouvera l'un et l'autre, pag. 26 et suiv. et pag. 42, note (4), tome 3, XIme. édition.

se déchire ; le soleil refuse sa lumière (1) ; Jésus-Christ ressuscite par sa propre vertu ;

(1) Phlégon, Auteur Païen, affranchi d'Adrien, et qui a vécu jusques vers le milieu du deuxième siècle, parle en ces mots, dans l'*Histoire des Olympiades*, de l'obscurcissement total du Soleil et du tremblement de terre, arrivés dans la même année et à la même heure où est mort le Sauveur du monde : » La quatrième année de la deuxième Olympiade, il y eut une éclipse de Soleil, la plus grande qu'on eût encore vue. Il se forma à la sixième heure du jour, (celle de Midi selon la manière de compter des Romains) une nuit si sombre que les étoiles paroissoient dans le Ciel ; et un grand tremblement de terre renversa plusieurs maisons de la ville de Nicée en Bithynie «. *Apud Euseb. in Chronic.*

Cette éclipse, ou plutôt cette soudaine cessation de lumière en plein midi, étoit d'autant plus surnaturelle, qu'il n'a pu y avoir d'éclipse proprement dite durant tout le cours de cette année, et qu'au tems même de la mort de Jésus-Christ, la Lune, en son plein, étoit en opposition avec le Soleil.

Origène, qui écrivoit dans un siècle où cette histoire des Olympiades étoit toute entière et entre les mains de tout le monde, se prévalut contre Celse de cette autorité ; et ni Porphyre, ni Julien, ni aucun des anciens ennemis de la Religion, n'ont jamais eu rien à repliquer sur ce sujet. Avant Origène, Tertullien avoit déjà parlé aux Romains, dans son *Apologétique*, ch. XXI, des ténèbres répandues tout-à-coup, au milieu du jour, dans le tems de la mort de Jésus-Christ, comme d'un événement consigné dans leurs archives ; *eum mundi casum relatum in archivis vestris habetis*. Lucien, Philosophe et Martyr, très-instruit en toute espèce de Littérature grecque et romaine, dans l'interrogatoire qu'il subit au sujet de sa Religion, et dans le compte qu'il rendit de sa croyance,

rifie en lui ces paroles du Prophète (1) : Le rejeton de Jessé sera exposé ne un étendard devant tous les peuples, 1 sépulchre sera glorieux. Il vérifie la tesse qu'il en a faite lui-même; et sa rection est un des faits les mieux at- s (2), par toutes les circonstances qui accompagnée, par le caractère des té- s qui ont déposé en sa faveur, et le e de témoignage qu'ils lui ont rendu; es subterfuges qu'ont employés et par nduite qu'ont tenue, à l'égard de ce e fait, ceux d'entre les Juifs qui étoient

yoit également les Païens aux annales de l'Empire, fait important. *Consulite annales vestros.* Eusebe *Ecclés.* l. 8 et 9.

llus, Auteur Païen comme Phlégon, et encore ncien que lui, ayant vécu dans le premier siècle de e, a marqué expressément dans le troisième livre *Histoires Syriaques*, les ténèbres soudaines qui obs- ent la terre en plein midi, la dix-huitième année de ire de Tibère, celle de la mort de Jésus-Christ.

Isa. ch. XI, vers. 11.

Voyez, *les témoins de la Résurrection de Jésus- examinés et jugés selon les règles du barreau*, par ock, Ouvrage traduit de l'Anglois sur la sixième n. Voyez aussi la troisième partie du célèbre Ou- de Ditton, Mathématicien Anglois, qui a pour *la Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection us-Christ*; et joignez à ces deux Ouvrages les *Ob- ions sur l'Histoire et sur les preuves de la Résurrection us-Christ*, Ouvrage traduit aussi de l'Anglois de Chevalier Gilbert West sur la quatrième édition.

le plus intéressés à l'éclaircir, à en démor
trer la fausseté, et qui avoient pour cela tou
pouvoir en main; par l'impossibilité absolu
où étoient les Apôtres d'enlever le corps d
leur maître, à moins d'une connivence de l
part des gardes, la plus aisée à vérifier et
prouver : et cependant nulles recherches
ce sujet, et pour le prétendu sommeil,
mal-adroitement supposé, nulle espèce d
châtimens. Joignez à cela le peu de motifs
disons-mieux, tous les motifs contraire
qu'auroient eus les Apôtres, pour oser se por
ter, même en la supposant possible, à un
pareille entreprise, dans un moment où tou
tes les promesses de Jésus-Christ eussent ét
fausses, où toutes leurs espérances eussen
été trompées. Ajoutez encore à ces preuve
tous les faits qui ont été une suite nécessai
de la résurrection du Sauveur, et qu'on n
pourroit expliquer sans elle.

8[t]. L'Évangile et sa morale : l'Évangile
ce livre si universellement répandu dès le
premiers tems; si bien distingué de tous le
Évangiles apocryphes (1); soutenu d'un

(1) Voyez Bergier, *de la certitude des preuves du Chri
tianisme*, où il prouve de la manière la plus convaincan
l'authenticité des Évangiles, contre les fausses allég
tions de Frèret : voyez aussi l'*autorité des livres du Nou
veau Testament*, par Duvoisin.

ne de traditions si constante, des écrits Apôtres, adressés aux Romains, aux reux, aux Corinthiens, aux Galates, Éphésiens, aux Colossiens, aux Thessiciens, aux Chrétiens répandus dans es les Provinces de l'Asie mineure, dans nt, la Cappadoce, la Bithynie (1), en ot, à tous les fidèles en tant de lieux rs; soutenu des écrits des premiers Pères Église, des Apologistes de la Religion, osophes pour la plûpart et convertis à par les évènemens qui se passoient sous yeux, par les mœurs des premiers Chrés (2), par la discussion profonde des di-

1. Petr. ch. I, vers. 1.

On connoît à ce sujet, la fameuse Lettre de Pline ne à Trajan (*Epist.* 97. l. 10). Il commence par deer à l'Empereur, si c'est le nom seul qu'on doit dans les Chrétiens, ou seulement les crimes qu'on era attachés à ce nom. Il déclare ensuite qu'ayant ogé jusqu'à trois fois ceux qui lui avoient été dénont les ayant menacés du dernier supplice, il les y fait condamner sur leur propre aveu, ne doutant u'ils ne dussent être punis de mort pour leur inle opiniâtreté. Il ajoute qu'il s'en étoit rencontré eux qui nioient qu'ils fussent Chrétiens, et que là avoient adoré l'image de l'Empereur, les acres des Dieux et avoient maudit le Christ, e refusoient obstinément ceux qui étoient vrai-Chrétiens; qu'il s'en étoit trouvé d'autres qui nt qu'ils avoient été Chrétiens, disoient qu'ils nt cessé de l'être, et faisoient en conséquence tout

vines écritures et de tous les faits reta
cette même Religion qu'ils embrasso

ce que l'on exigeoit d'eux. » Ceux-ci assuroient qu
» leur erreur ou leur faute avoit été renfermée d
» points : qu'à un jour marqué ils s'assembloient a
» lever du Soleil, et chantoient tour à tour des ve
» louange du Christ, comme s'il eût été Dieu; qu'i
» gageoient par serment, non à quelque crime,
» ne commettre ni vol, ni larcin, ni adultère, à n
» manquer à leur promesse, à ne point nier un
» qu'après cela ils avoient coutume de se séparer
» suite de se rassembler pour manger en comm
» mets innocens; ce qu'ils ont même cessé de faire
» Pline, depuis l'édit par lequel, d'après vos ordre
» leur ai défendu «. Il dit encore à Trajan, que, p
quérir de nouvelles lumières, il avoit fait appliqu
torture deux filles Chrétiennes, du nombre de ce
étoient attachées au service du culte, et qu'il
trouvé autre chose qu'une mauvaise et excessive
tition, qui n'avoit pas seulement infecté les ville
qui s'étoit répandue dans les villages et dans t
campagne.

Qu'il nous suffise d'observer ici que c'est un
teur superstitieux des fausses divinités du Paga
qui traite la Religion chrétienne, dans laquelle
a en horreur, de mauvaise et excessive supe
Ainsi, de siècle en siècle, les hommes, d'après le
cipes qu'ils se sont faits, se renvoient-ils les uns a
tres, des qualifications, que, souvent, ils mériten
plus juste titre que ceux auxquels ils les donnent

Julien, dans une lettre, dont on trouve l'origi
ce qui nous reste des ouvrages de cet Empereur
est adressée à un prêtre des Idoles, nommé Arsac
verain Pontife de la Galatie, rend aux mœurs de
tiens un témoignage non moins suspect que c
Pline, et qui, par la haine déclarée de Julien

: tous les préjugés et tous les intérêts les
.pables de les en éloigner : l'Évangile,

ıisme, a même plus de force encore. » Nous de-
nettre à profit, dit-il à Arsace, l'exemple des
ɜns, (c'est ainsi qu'il appelle les Chrétiens) qui,
ıospitalité qu'ils exercent, par le soin qu'ils ont
ɔultures, et par cette gravité concertée dont ils
: si bien se parer, ont trouvé le secret de donner
e cours à leur impie athéisme «.
t bien honteux pour nous, lui dit-il dans la même
, que les impies Galiléens, outre leurs pauvres,
issent encore les nôtres, que nous laissons sans
rs «.
un fragment considérable qui nous reste d'une
ȝttre, adressée à un Pontife du Paganisme dont on
le nom, Julien s'exprime de nouveau en ces
: » Les impies Galiléens voyant que nos prêtres
que de l'indifférence et de la dureté pour les pau-
se sont fait un devoir essentiel et un point capital
assister ; et par leur hospitalité, par leurs aga-
pour parler leur langage, et par les autres œuvres
charité séduisante qu'ils pratiquent, à l'envi les
les autres, ils ont su engager une multitude de
dans leur malheureux athéisme «.
s venons de voir non plus seulement le titre de
itieux, mais celui d'*impie*, que Julien donne aux
ɜns, qu'il accuse si gratuitement d'*athéisme*. Ce re-
fait à des hommes, qui ne vouloient reconnoître
ıeul Dieu, créateur du Ciel et de la Terre, est tout
ɔndé que celui qu'on leur faisoit de renouveller les
de Thyeste, d'être de vrais antropophages, qui
lantoient leurs repas, en y mangeant la chair d'un
, couvert de pâte, et en suçant avidement son
(*Athénag. orat. pro Chr. Orig. contr. Cels*, liv. 7).
t pas nécessaire de faire observer que c'est du plus

ce livre si saint, dans les maximes qu'il renferme, dans les conseils qu'il nous suggère, dans les préceptes qu'il nous donne et les loix qu'il nous prescrit; si relevé, si noble, et si pur dans les fins qu'il nous propose, dans le but auquel il nous fait tendre, et dans le sage discernement qu'il nous fait faire de l'homme spirituel et de l'homme animal et terrestre; si puissant et si efficace dans les moyens qu'il nous fournit, dans les exemples qu'il nous trace, dans les motifs qu'il nous présente (1); si sublime dans sa naïve

saint de nos Mystères que les Gentils abusoient d'une manière si étrange, pour colorer cette affreuse calomnie, et lui donner une apparence de vérité.

(1) Un des caractères les plus distinctifs de la doctrine de Jésus-Christ, c'est cette pureté de vues, cette noblesse et cette force de motifs qui l'accompagnent. C'est constamment à Dieu qu'elle nous rappelle, et vers lui qu'elle nous élève. C'est sa gloire, c'est son Royaume, c'est notre sanctification, notre salut, qu'elle nous offre partout pour but et pour récompense.

Il n'est point, dit très-bien Rousseau, *de vertu sans force : et le chemin du vice, c'est la lâcheté.* Voilà une très-belle maxime philosophique. Mais voyez comment Jésus-Christ l'exprime, non pas seulement en Philosophe, en Juge, mais en Législateur tout divin : *Le Royaume du Ciel souffre violence ; et il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emportent.*

Des plus petites précautions, dit encore Rousseau, *dépendent les plus grandes vertus, et surtout la pureté qui les nourrit toutes.* Jésus-Christ, en aussi peu de mots, va droit

simplicité;

licité; et à l'authenticité, à la divinité
el, l'écrivain, le moins suspect de par-
é, a rendu de nos jours le témoignage
us éclatant et le mieux fondé (1).

ce de toute pureté, qui est le cœur, et nous pro-
possession de Dieu pour motif: *Heureux ceux qui*
cœur pur, car ils verront Dieu!

nous enseigne les moyens d'être pur, c'est encore
manière aussi précise, et qui nous ramène à Dieu,
prière, comme au principe de toute vertu. *Veillez*
z, pour ne pas entrer en tentation; car l'esprit est
t et la chair est foible.

ougir de la vertu, c'est le plus grand des vices »
n de nos Poëtes.

ui, dit Jésus-Christ, *qui rougira de moi et de mes pa-*
le Fils de l'homme en rougira à son tour, lorsqu'il
a, dans toute la gloire de son Père.

de belles choses les Philosophes ont débitées,
beaucoup d'appareil et bien peu de fruit, sur le
des grandeurs et des richesses! Que de vrais
, que de Saints, Jésus-Christ a formés par ces
paroles: *Que sert à l'homme de gagner le monde en-*
'il vient à perdre son ame, et que donnera-t-il en
e pour elle?

C'est ainsi qu'en parle Rousseau: » L'Évangile, ce
livre, le seul nécessaire à un Chrétien, et le plus
e tous à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que
médité pour porter dans l'ame l'amour de son au-
t la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la
n'a parlé un si doux langage; jamais la plus pro-
sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de
cité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir
ur qu'auparavant.

rez les livres des Philosophes avec toute leur pompe;

9°. Les Apôtres, et par eux l'établissement du Christianisme. Que sont en effet les Disciples de Jésus-Christ, ces premiers interprètes de son Évangile, ces hérauts de la Religion ? Les hommes les plus grossiers; ce que seroient parmi nous les pêcheurs et les bateliers de la Seine ou de la Loire; des hommes sans éducation, sans lettres, sans science, sans richesses, sans crédit, dénués de toutes ressources et de tout secours humain; des hommes lâches et timides, jusqu'au moment, où, revêtus de la force d'en haut, ils sont transformés en d'autres hommes : et ce sont eux, néanmoins, qui, ne s'attendant plus désormais qu'à toutes les

qu'ils sont petits auprès de celui-là ! se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes ! se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire « ? Et plus loin, » Dira-t-on que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de divinité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros «.

épreuves que leur maître leur avoit tant de fois promises comme l'unique salaire ici bas des travaux entrepris pour sa loi, prêchent, à Jérusalem, dans toute la Judée, aux Grecs, aux Romains, aux peuples les plus policés comme aux nations les plus barbares, Jésus crucifié. Ce sont ces mêmes hommes qui, assistés de sa grâce, armés de son pouvoir, opérant comme lui et en son nom les miracles les plus éclatans (1), triomphent de tous les obsta-

(1) Un homme, boiteux de naissance, âgé de plus de quarante ans, et porté régulièrement à la porte du Temple, appellée la *belle porte*, pour y demander l'aumône, s'adresse à Pierre et à Jean : Je n'ai, lui dit Pierre, ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne, *Levez-vous au nom de Jésus-Christ et marchez.*

Voyez, dans les *Actes des Apôtres*, ch. III et IV, les suites de cette guérison, qui convertit environ cinq mille hommes, à laquelle les Sénateurs eux-mêmes, les Princes des Prêtres et les Scribes ne purent rien opposer, et qui donna lieu au discours admirable de Saint Pierre, en présence d'une foule de peuple, ainsi qu'à cette réponse noble et ferme des deux Apôtres en plein Sénat, sur la défense qu'on leur faisoit de prêcher Jésus-Christ : » Jugez vous-mêmes, s'il est juste, devant le Seigneur, de vous obéir plutôt qu'à Dieu «.

Dans la ville de Lidda, Pierre trouve un paralytique nommé Enée, qui, depuis huit ans, étoit couché sur un lit : *Enée*, lui dit-il, *le Seigneur Jésus-Christ vous guérit.* Enée se lève à l'instant : la multitude, qui, depuis si longtems, étoit témoin de son infirmité, l'est de sa guérison ; et tous les habitans de Lidda et de Saronne, ville très-prochaine, se convertissent au Seigneur. (*Ibid.* c. 9.)

cles, du glaive des persécuteurs, de la fausse sagesse du siècle et de l'orgueil de l'esprit

Assez près de Lidda, étoit aussi Joppé : y ayant entendu parler de cette guérison, on envoie deux hommes à Pierre pour le prier de s'y rendre. Tabithe, veuve recommandable par ses bonnes œuvres et ses aumônes, venoit de mourir; on la lave, selon la coutume; on l'expose; et l'usage étoit, comme nous l'avons remarqué, d'exposer les morts à visage découvert. Les veuves montrent à Pierre les robes et les vêtemens qu'elle leur faisoit. Touché de leurs gémissemens, il commande à la mort même : *Tabithe, levez-vous ;* et il la leur rend pleine de vie. Ce miracle est connu de toute la ville de Joppé; et l'Apôtre, pour recueillir les fruits de conversion que ce prodige opère, s'arrête plusieurs jours dans cette même ville, chez un Corroyeur, nommé Simon. (*Ibid. ch.* 9.) On ne peut lire toute entière l'Histoire intéressante des Actes des Apôtres, sans être vivement frappé du ton de simplicité et de vérité qui règne dans ce récit. On peut dire, sans être désavoué par le vrai goût et la saine critique, que c'est un chef-d'œuvre en ce genre.

Dans les détails, rien n'est inutile, rien n'est oublié. Mais ce qu'il est essentiel d'observer, c'est que les ennemis du Christianisme ne nioient pas plus ces miracles, qu'ils ne désavouoient ceux de Jésus-Christ. Le Juif que Celse introduit pour combattre les Chrétiens, désigne les Apôtres et les Disciples du Sauveur, sous le nom de Magiciens. (*Apud* Orig. *contr.* Cels. l. 2. n. 55.) C'est celui que leur donne Lucien, dans son Dialogue intitulé *Philopatris*. Julien parlant des Apôtres en général, dit qu'il est vraisemblable qu'ils ont exercé la magie avec plus d'habileté encore que leurs Disciples à qui ils ont laissé ces secrets pernicieux. (*Apud* Cyrill. l. 10.) Il dit ailleurs que Paul surpasse tous les Magiciens qui ont jamais existé. (*Ibid.* l. 3.) N'eût-il pas été plus court de

tiers des préjugés de l'idolâtrie, du choc
is les intérêts, de la résistance de toutes
ssions, conjurées contre un Évangile
eur oppose les saintes maximes de la
le la plus contraire à leur dérèglement.
ont eux qui bravant les menaces, af-

tir les faits, s'ils n'eussent eu ni fondement ni
ticité.

e dis rien de l'Apostolat de Saint Paul en particu-
ie pouvant pas tout dire : mais aux yeux d'un Cri-
raiment éclairé, et d'un Observateur attentif, il
oit lui seul une preuve invincible en faveur de la
on. C'est ce qu'a très-bien exposé l'illustre Auteur
Contemplation de la Nature, Charles Bonnet, dans
cherches Philosophiques sur le Christianisme, c. 22 :
t ce qui est développé avec plus d'étendue dans
lent Ouvrage de Mylord Lyttelton, traduit en
ois, sous ce titre : *la Religion Chrétienne démon-
r la Conversion et l'Apostolat de Saint Paul*; Ou-
que Lyttelton composa à l'occasion d'un entretien
nt sur la Religion, avec le Chevalier Gilbert West,
paroître, de son côté, un Traité profond et rempli
lus saine critique, cité dans une des notes précé-
, sous ce titre : *Observations sur l'Histoire et les
de la Résurrection*. Ces deux Savans, liés par la plus
amitié, s'étant livrés l'un et l'autre à l'étude de
e qui tient à la Religion révélée, avec un désir sin-
e s'instruire, et avec toute l'application que de-
un objet de cette importance, ont souvent répété
: que tout honnête homme, qui l'étudie sérieuse-
lans les dispositions convenables, ne tarde guère
nnoître le foible des objections que l'on forme con-
e, et la solidité des preuves sur lesquelles elle est
.

frontant les supplices, publiant ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont touché, et l'attestant aux dépens de leur vie, soumettent les Nations à l'empire de la Croix.

Qu'on mette en parallèle, si on l'ose, avec ce genre de conquêtes, celles qui n'ont été dues, en fait de Religion, qu'au tranchant de l'épée, qu'à l'attrait des plaisirs, qu'au glaive et au paradis de Mahomet.

Que nos Philosophes essayent, de leur côté, la conversion d'une seule bourgade, d'un seul hameau, par des maximes d'une vertu aussi entière, aussi pure que celle de l'Évangile, ou qu'ils reconnoissent au moins qu'ils n'ont de pouvoir sur les peuples que pour répandre parmi eux les erreurs qui flattent le plus la cupidité, l'orgueil, et l'esprit d'indépendance, que pour les aveugler, les corrompre, et leur faire perdre, tout à la fois, l'innocence, la paix, et le bonheur (1).

Sur les traces des Apôtres, une foule im-

(1) Quel contraste, en effet, entre la propagande philosophique et celle des Apôtres et de leurs successeurs; soit que l'on compare l'objet que l'une et l'autre se proposent; soit qu'on observe la différence des moyens qu'elles emploient; soit que l'on considère les fruits de la mission évangélique, qui par-tout répand ses vraies lumières sur Dieu et sur l'homme, réforme les mœurs, civilise les nations les plus sauvages; et qu'on oppose à celle-ci les tristes résultats des enseignemens ténébreux,

mense de Martyrs, de tout rang, de tout sexe, de tout âge, partageant avec eux le don des langues, le pouvoir sur les maladies, sur les démons, sur les Oracles qui se taisent en leur présence (1); forts de leur

des principes pervers, et des épouvantables missions de nos Philosophes.

Nous laissons au lecteur non prévenu et qui n'a pas l'ame d'un terroriste, à faire, en détail, ces utiles rapprochemens. Et qu'on ne dise pas, pour peu qu'on se rappelle, depuis ses premières époques, l'histoire de nos jours, que les maux, qui ont affligé sous nos yeux une si grande partie du genre humain, ne sont pas l'œuvre, le très-grand œuvre de la Philosophie du dix-huitième siècle, que nous serons toujours loin de confondre avec la vraie Philosophie.

(2) Voyez dans l'*Apologétique* de Tertullien, le défi que les premiers Chrétiens faisoient aux Païens, en les provoquant à permettre publiquement, et devant les tribunaux, l'épreuve du pouvoir que le nom de J. C. leur donnoit sur les démons et sur leurs oracles, sous peine à ceux d'entr'eux qui ne rempliroient pas leur promesse, de subir le dernier supplice. Vous trouverez dans Lactance (*Instit. div.* l. 4, c. 37.) le même défi fait à tout Païen, et au Prêtre même d'Apollon de Delphes. Ce nom de Jésus, dit Arnobe (*Adv. gent.*), met en fuite les mauvais esprits et fait taire les oracles. Minutius Félix (*in octav.*) en prend à témoin les Païens eux-mêmes. Juvenal disoit, dès le premier siècle, ou au commencement du second : *Delphis oracula cessant.* Sat. VI, v. 554.

Le Poëte Ennius s'en étoit déjà plaint dès le milieu du premier siècle; et Plutarque a fait un Traité exprès sur la cessation des oracles.

» Il n'est pas étonnant, disoit Porphyre, dans le troi-

propre conscience, et des vertus qu'on leur a enseigné à pratiquer, soutiennent avec une constance héroïque les tourmens les plus recherchés (1), pour attester, du moins

» sième siècle, que Rome soit affligée de maladies, depuis tant d'années ; Esculape et le reste des Dieux » n'ayant plus le même commerce avec les hommes qu'ils » avoient auparavant. Car depuis que Jésus a commencé » à être adoré, personne n'a reçu de secours marqué de » la part des Dieux ». *Apud.* Euseb. *Præp. Evang.* l. 5.

(1) On ne peut nombrer la quantité de martyrs qui furent immolés dans les diverses persécutions suscitées ou tolérées par les Empereurs Romains, ni tous les genres de tourmens qu'on faisoit souffrir aux Chrétiens. Les fouets, les peignes et les ongles de fer, les tenailles, les chevalets, les fers rougis et les grils, le plomb fondu, l'huile bouillante, les roseaux pointus mis sous les ongles, les chairs raclées avec des morceaux de pots cassés, et les corps jetés ensuite au feu, les bêtes féroces, les croix et les bûchers, des malheureux ensevelis tout vivans ou cousus dans des sacs avec des rats, des souris, et des scorpions, ou frottés de miel pour être mangés par les mouches ; toute cette variété de supplices, et tous ces rafinemens de cruauté, nous autoriseroient presque à demander lequel des deux doit nous surprendre le plus, ou de la force plus qu'humaine que les Chrétiens, de l'âge même le plus tendre, du sexe le plus délicat, de la constitution la plus foible, faisoient paroître pour les braver et les endurer, ou de l'ingénieuse férocité avec laquelle des hommes se sont portés, comme de concert, à tourmenter ainsi d'autres hommes ?

Tacite dit, en parlant des supplices que Néron fit souffrir aux Chrétiens : » On en revêtit quelques-uns de peaux de bêtes, pour les faire déchirer par des chiens ; d'autres furent attachés à des croix ; on en fit périr quelques au-

dans les premiers tems, comme les Apôtres, non des opinions seulement, mais des faits; et leur sang répandu pour confesser le nom de Jésus-Christ, devient la semence féconde qui engendre de nouveaux Chrétiens.

10t. Le châtiment des Juifs et sa durée. Nous ne saurions trop nous rappeler, à ce sujet, la prophétie de Daniel : » Le Christ sera mis à mort; et le peuple, qui doit le renoncer, ne sera plus son peuple. Une nation, conduite par son chef, qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire; et cette guerre ne finira que par une ruine et une désolation entière (1) «.

Jésus-Christ avoit annoncé plus d'une fois la réprobation des Juifs et la vocation des Gentils, substitués à ce peuple ingrat et déicide (2) : » N'avez-vous jamais lu, lui disoit-il, cette parole dans les écritures : la pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissoient est devenue la première pierre de l'angle? C'est le Seigneur qui l'a fait; et nos yeux l'ont vu avec admiration. C'est pourquoi je vous déclare que le Royaume de

tres par les flammes, en les couvrant de poix et de cire, et en les faisant servir comme de torches pour éclairer pendant les ténèbres de la nuit «. *Annal.* l. 15.

(1) Dan. c. 9. v. 26.

(2) Math. c. 20. v. 33 et suiv. ch. 22. v. 2 et suiv.

Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui se laissera tomber sur cette pierre s'y brisera; et elle écrasera celui sur qui elle tombera (1) «. Jésus avoit dit à Jérusalem, en pleurant sur elle : » Si tu connoissois, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut t'apporter le salut et la paix ! mais tout cela est maintenant caché à tes yeux. Il viendra pour toi un tems où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts; ils te renverseront par terre, toi et tes enfans qui sont au milieu de toi ; et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le tems auquel Dieu t'a visitée (2) «. Il avoit répété la même chose à ses Disciples, à l'égard du temple, dont ils admiroient la structure et la richesse : » Il viendra un tems où tout ce que vous voyez ici sera tellement détruit, qu'il n'y restera pas pierre sur pierre (3). Lorsque vous verrez, leur dit-il encore, une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche. Alors que ceux qui sont dans la Judée, s'enfuient ur les montagnes; que ceux qui se trouve-

(1) Mat. c. 21. v. 42-44.
(2) Luc. c. 19. v. 41-44.
(3) Luc. c. 21. v. 6.

ront dans le milieu du pays s'en retirent; et que ceux qui seront dans les pays d'alentour ne rentrent pas dans cette contrée. Ce seront les jours de la vengeance, afin que tout ce qui est dans l'Écriture s'accomplisse. Malheur aux femmes enceintes ou à celles qui nourriront dans ce tems-là; car ce pays sera accablé de maux, et la colère de Dieu tombera sur ce peuple. Ses habitans seront emmenés captifs chez toutes les Nations; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le tems des Nations soit accompli (1) «.

Pour savoir maintenant jusqu'à quel point ces Prophéties, jointes à quelques autres cisconstances également prédites, se sont vérifiées, il nous suffira de consulter l'Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains, écrite par Josèphe, et qui a pour garant de son authenticité, non-seulement Agrippa, dernier Roi des Juifs, qui, s'étant ligué contr'eux, se trouva au siège de Jérusalem avec Titus, et qui, dans une lettre adressée à l'Historien, relève l'exactitude de son récit; mais Titus lui-même, qui ordonna que l'ouvrage fût rendu public, et qui le souscrivit de sa propre main (2). Nous

(1) *Ibid.* v. 20-24.
(2) Voyez la Vie de Josèphe écrite par lui-même.

verrons d'ailleurs l'Histoire de Josèphe, confirmée par ce que Tacite a dit de cette guerre, qui commença la trente-troisième année de la mort de Jésus-Christ, et finit aux environs de la trente-huitième. Elle avoit été précédée des prodiges les plus sinistres (1), et des plus grandes calamités. A une foule de brigands, qui, pendant vingt ans, avoient désolé la Judée, en avoient succédé d'autres, nommés Sicaires, qui remplirent Jérusalem de meurtres et de carnages. Vers le même tems de faux Prophêtes, trompant le peuple, le menoient

(1) » Il étoit arrivé des prodiges, dit Tacite, mais ce » peuple superstitieux ne les expia ni par des vœux, ni » par des sacrifices, parce qu'il déteste toutes les reli- » gions. (On retrouve ici le langage de la prévention). On » vit des armes étinceler dans le ciel, des corps de ba- » taille s'entrechoquer. Une flamme se détachant des » nues, rendit le temple tout brillant de lumière; ses » portes s'ouvrirent tout-à-coup; une voix plus forte que » la voix humaine annonçoit en même tems que les Dieux » partoient, et il se fit un mouvement tel que dans un » départ «. (Tacit. *Hist.* l. 5.) Josèphe, qui rapporte plus en détail ces prodiges et quelques autres, dit avec plus d'exactitude en parlant du dernier, qu'on entendit du bruit dans le temple, où étoient les Sacrificateurs, la nuit d'une fête solennelle; et aussitôt après, on ouit une voix qui répéta plusieurs fois, *Sortons d'ici*. (Josèph. *De Bell. Jud.* l. 6. c. 31.) Jésus-Christ avoit dit: il paroîtra des choses épouvantables dans le ciel, et il y aura des signes extraordinaires. Luc. c. 21. v. 11.

dans les déserts, sous prétexte de lui faire voir des signes manifestes que Dieu alloit les affranchir de la servitude (1). Un d'eux, entre tous les autres, rassembla trente mille hommes sur la montagne des Oliviers, dans le dessein de se rendre maître de la capitale, et d'y établir sa domination; mais la plupart furent taillés en pièces par Festus, alors Gouverneur de la Judée. Quelques années après, sous le gouvernement de Gessius Florus, les Juifs essuyèrent de sa part toutes les horreurs de la plus affreuse tyrannie. De premières séditions, quelques soulèvemens présagent bientôt de plus grands malheurs; des guerres particulières ajoutent encore à toutes les infortunes de ce peuple (2), chargé en tous lieux de malédiction; les Syriens en armes ravagent la Judée, dont les habitans reportent les mêmes ravages dans la Syrie. Vingt mille Juifs sont massacrés à Césarée, treize mille à Scytopolis, cinquante mille à Alexandrie, tant dans la campagne que dans l'intérieur de ses murs. A Tyr, à Ascalon, à Damas, à Ptolémaïde, et dans beau-

(1) Joseph. *De Bell. Jud.* l. 2. c. 22, 23.

(2) » Quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, avoit dit le Sauveur, ne vous effrayez pas; car il faut que ces choses arrivent auparavant, et ce ne sera pas encore la fin «. Luc. c. 21. v. 9.

coup d'autres villes, ils subissent le même sort (1). Gessius Florus avoit redoublé ses horribles persécutions. Quelque grandes que fussent celles qu'ils avoient éprouvées sous les Gouverneurs qui l'avoient précédé, leur patience ne s'étoit point lassée : ils la perdirent enfin sous ce dernier tyran, et la guerre entre eux et les Romains fut ouvertement déclarée. Cestius Gallus, Gouverneur de Syrie, voulant les réduire, livra plusieurs combats, la plupart à son désavantage (2). Les Chrétiens, comme nous l'apprend Eusèbe, instruits par les prédictions de leur divin Maître, se retirèrent, dans ces entrefaites, à Pella, située dans un pays de montagnes, sur les confins de l'Arabie et de la Judée. Josèphe, choisi par les Juifs pour Gouverneur de la haute et basse Gallilée, avoit rétabli parmi eux le plus grand ordre. Mais Néron ayant chargé Vespasien de la conduite de cette guerre, ce même Josèphe, qui nous en a transmis les détails comme Historien, fut fait prisonnier de guerre dans Jotapat, où les Juifs avoient

(1) Josèph. *Ubi supra.* c. 33, 36, 41.

(2) Josèph. *Ibid.* c. 37 et suiv. *Duravit tamen patientia judæis, usque ad Gessium Florum, procuratorem. Sub eo bellum ortum, et comprimere cæptantem Cestium Gallum, Syriæ Legatum, varia prælia, ac sæpiùs adversa, excepere.* Tacit. *Histor.* l. 5.

fini par se tuer tous entre eux d'un commun accord, et il s'attacha au général Romain, dont il captiva la bienveillance (1). Point de villes dans la Judée qui ne fussent agitées de divisions domestiques; et les armes des Romains ne leur laissoient pas plutôt le loisir de respirer, que ces villes les prenoient contre elles-mêmes (2). Ces divisions intestines régnoient à Jérusalem plus que partout ailleurs, et il faut en lire les épouvantables suites, dans l'Historien qui les a décrites (3). Après plusieurs campagnes, pendant lesquelles les armées Romaines étoient aux prises les unes avec les autres, ou avec des Nations étrangères, Vespasien, qui, de son côté, avoit temporisé pour laisser les Juifs se détruire par leurs propres forces, mais qui se disposoit enfin à assiéger la capitale de la Judée, dont il s'étoit borné jusques là à réduire plusieurs villes, ayant été nommé Empereur par son armée, chargea Titus, son fils, de la continuation de la guerre (4). Il s'étoit formé dans Jérusalem trois factions qui se déchiroient mutuellement, et ne se réunissoient que contre l'ennemi qui étoit à

(1) Joseph. l. 2. c. 42 et suiv. l. 3. c. 1-27.
(2) *Ibid.* l. 4. c. 10.
(3) *Ibid.* c. XI-24. c. 30 et suiv.
(4) *Ibid.* c. 21-42.

leurs portes. Le sang couloit à grands flots jusques dans le Temple; les Sacrificateurs étoient immolés avec ceux qui offroient les victimes. » Ainsi l'on voyoit, dit Josèphe, des gens qui étoient venus des extrémités du monde pour adorer Dieu dans ce lieu saint, tomber avec leurs victimes, et arroser de leur sang un autel révéré, non-seulement par les Grecs, mais par les Nations les plus barbares «. Le fer et le feu sont employés tour à tour dans l'intérieur de la ville. Une quantité incroyable de blé est consumée, et la plus horrible famine se fait sentir (1). En vain Josèphe, au nom de Titus, exhorte-t-il plusieurs fois les Juifs à se rendre : en vain leur crie-t-il : » Sauvez la Sainte Cité; sauvez le Temple, la merveille du monde, que Titus ne voit périr qu'à regret : sauvez toute la Nation, et vous avec elle « : en vain Titus lui-même, placé de manière à se faire entendre, les presse-t-il de profiter de sa clémence, et de cesser de souiller le Lieu saint de leurs abomina-

(1) *Ibid.* c. 3.

Tacite, en rappelant ce qui se passoit alors à Jérusalem, réunit en peu de mots tout ce que Josèphe nous apprend en détail. *Tres duces, totidem exercitus, ... prœlia, dolus, incendia inter ipsos, et magna vis frumenti ambusta. Hist.* l. 5.

tions : » Je prends à témoin, leur dit ce » Prince en terminant son discours, et les » Dieux que j'adore, et celui qui a autre- » fois regardé ce Temple d'un œil favora- » ble : eh, y a-t-il maintenant une seule » Divinité qui n'en détourne la vue ? Je » prends à témoin toute mon armée, tous » les Juifs qui se sont retirés auprès de moi, » que je n'ai aucune part à une telle pro- » fanation ; que, si vous voulez sortir de ce » saint Lieu, nul Romain n'approchera du » sanctuaire, ni ne commettra aucune in- » solence ; et qu'enfin malgré vous je con- » serverai ce Temple célèbre (1) «. Toutes ces instances et ces promesses n'inspirent aux Juifs que plus d'audace.

En dépit, néanmoins, de tous les prodiges de valeur que peuvent opérer la plus aveugle témérité et le désespoir le plus fé-

(1) Josèphe, l. 5. c. 25, 26, 35. l. 6. c. 8. 10.

Nous sommes forcés de passer sous silence une foule d'autres circonstances intéressantes de ce siège à jamais mémorable. Nous ne disons rien en particulier de tous les travaux entrepris par Titus pour se rendre maître de la ville, des attaques réitérées, et des courageuses défenses qu'on y oppose. Nous n'insisterons pas non plus sur tant de cruautés commises entr'eux par les Juifs, et contre eux par les Soldats Romains, par les Arabes et les Syriens. On peut lire, sur ce sujet, les cinquième et sixième livres de Josèphe tout entiers.

roce, Jérusalem, serrée de plus près, est réduite aux abois. Une mère arrache son fils de son sein, le fait rôtir et se nourrit de sa chair. Titus jure d'ensevelir sous ses ruines une ville si détestable (1). Il veut cependant que l'on conserve le Temple : mais on ne défère point à ses ordres ; un de ses soldats y met le feu. Avant qu'il ait gagné tout l'intérieur, Titus pénètre dans le sanctuaire ; il admire ce temple fameux ; et contraint par les flammes de se retirer, il n'est pas même en son pouvoir de faire éteindre l'incendie, ni d'empêcher que l'édifice ne soit entièrement consumé. Les Romains s'étoient emparés de la ville par un massacre général, et Jérusalem est réduite en cendres. Les fortifications et les tours, retraite sûre que les Juifs avoient abandonnée, restoient encore. Titus, après avoir considéré attentivement leur hauteur extraordinaire, l'énorme grandeur des pierres, et avec combien d'art elles avoient été jointes ensemble, s'écrie : » Il paroît bien que Dieu a combattu pour nous, et a chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il n'y avoit point de forces humaines, ni de machines qui fussent capables de les en faire sortir (2) ». Titus fit ruiner toutes ces forti-

(1) L. 6, ch. XI, XXI.

(2) C'est ainsi que Tacite parle de Jérusalem, de sa

fications jusques dans leurs fondemens, et ne laissa subsister, de ces ouvrages extérieurs, que trois superbes tours, pour servir de monument à la postérité du bonheur sans lequel il lui eût été impossible de s'en rendre maître (1).

Josèphe fait monter le nombre de ceux qui furent faits prisonniers dans cette guerre

situation, des travaux qui la défendoient, et qui la rendoient capable de soutenir un siége beaucoup plus long encore. Nous allons emprunter ici la traduction du père d'Otteville : » A la situation de la ville, se joignoient des ouvrages assez forts pour la défendre, même en rase campagne. Deux collines d'une hauteur prodigieuse étoient bordées de murs, dont les côtés rentrans et les angles pratiqués avec art, mettoient le flanc des ennemis à découvert. Le roc, taillé à pic, étoit surmonté de tours hautes depuis soixante jusqu'à cent vingt pieds, suivant les différentes élévations du terrein. De loin, l'œil surpris les jugeoit toutes de la même hauteur. Autres fortifications dans la ville autour du Palais des Rois. Le faîte de la tour Antonia, ainsi nommée par Hérode du nom de son bienfaiteur, s'élevoit au dessus de tout.

Le Temple, espèce de citadelle, avoit aussi ses remparts, construits avec encore plus d'art et de soins ; des portiques tout autour, autre défense très-forte ; une source d'eaux vives ; de vastes souterrains dans l'intérieur de la montagne ; des piscines ; des citernes, pour conserver l'eau des puits. Les fondateurs de Jérusalem avoient prévu que la différence des mœurs attireroit des guerres fréquentes. De-là tant de précautions contre le plus long siége «. Tacite *Hist.* l. 5.

(1) Josèphe, l. 6, ch. XLIII.

à quatre-vingt-dix-sept mille; et, selon lui, le siège de Jérusalem coûta la vie à onze cent mille hommes; une foule de Juifs rassemblés de tous les pays pour célébrer la Pâque, s'étant trouvés enveloppés dans cette guerre (1).

Ce que nous venons d'extraire de cet historien, si peu suspect, nous montre assez quel a été l'épouvantable châtiment des Juifs dans la ruine de Jérusalem, et avec quelle exactitude les prophéties se sont accomplies. La justice et la puissance divine étoient si bien empreintes dans tous ces évènemens, que Tite lui-même ne faisoit pas difficulté de reconnoître que c'étoit à une cause supérieure, et à une force plus qu'humaine, qu'il devoit ses succès. Aussi, comme nous l'apprend un auteur Payen, qui, en cela du moins, supplée à ce que nous avons perdu de l'histoire de Tacite, Titus refusa-t-il constamment après sa conquête les congratulations et les couronnes que venoient lui offrir les villes et les provinces voisines, disant que de tels honneurs ne lui étoient pas dûs; que ce n'étoit pas lui qui avoit vaincu; qu'il n'avoit fait que prêter sa main à la colère divine, dont il reconnoissoit de bonne foi qu'il

(1) *Ibid.* ch. XLVI.

; été que le foible instrument (1). Il t donc pas s'étonner, si comme nous nd un autre auteur profane (2), Ves- et lui s'obstinèrent à ne point rece- titre de vainqueur de la Judée, que le Romain vouloit leur donner; ce qui ècha pas que, d'après les ordres de ce sénat, leur conquête ne fût immor- par deux monumens qui nous restent . Le premier est une médaille de Ti- une autre de Vespasien, qui se trouve nze, en argent, et en or, dans les cabi- es curieux, et au revers de laquelle t la figure d'une captive assise et pleu- pied d'un palmier, avec cette légende, *a capta*, la Judée conquise : le second arc de triomphe érigé à Rome en eur de Titus, et où l'on voit encore d'hui la figure de ce Prince, avec celle table d'or, du chandelier d'or à sept hes, porté par huit personnes, et des

itus, captis Hierosolymis omnia circùm loca cadave- leverat. Finitimæ autem gentes ob victoriam coro- um voluerunt. Ille verò tali honore indignum se esse t : Non enim se esse talium operum autorem, sed Deo am contrà Judæos demonstranti, suas manus præ- Philostr. *de vitâ Apoll. Tyan.* éd. gr. et lat. l. 6, 305.

Dio. *in vit. Vespas.*

autres principales dépouilles de la Judée e de son Temple.

On sait au reste tout ce que fit Julien pa la suite, pour démentir les prophéties d Jésus-Christ sur les Juifs et sur la destruc tion de leur Temple (1). Il commença pa leur écrire une lettre que nous avons en core (2), et dans laquelle, après s'être re commandé à leurs prières, il leur annonc que le tems est venu enfin de rétablir leur cérémonies, leurs loix, et leur Temple fa mieux. Ayant de plus adressé en particulie aux principaux de la Nation qu'il assembl dans son palais, et qu'il avoit fait venir de toute part, de grands reproches de ce que depuis long-tems ils n'offroient plus à leur Dieu de sacrifices, quoique ce fût là un point expressément ordonné par leur loi; sur la réponse qu'il en reçut qu'elle ne leur permettoit de sacrifier que dans la ville de Jérusalem, dont ils étoient bannis, et dans le Tem-

(1) Il n'avoit été dit nulle part que ce Temple ne seroit jamais rebâti; et quand bien même Dieu n'auroit pas voulu confondre, par des preuves si éclatantes de son pouvoir, et d'après les vues toujours si admirables de sa sagesse, les desseins impies de Julien l'apostat, les prophéties sur la destruction de la ville et du Temple n'en eussent pas été moins remplies.

(2) Julien, *Epist.* 25.

ple, qui, depuis Titus, étoit démoli, il leur dit que, par cette raison même, il vouloit le faire rebâtir à ses frais. Pour accomplir sa promesse, il mit en œuvre les plus excellens ouvriers de l'Empire, qu'il avoit appelés de tous côtés, et donna l'intendance de cet ouvrage à Alypius, honoré de sa confiance.

A cette nouvelle, les Juifs, transportés d'allégresse, accoururent de toutes les parties du monde pour coopérer à cette entreprise, qui devenoit pour eux d'une si haute importance, ne parlant d'ailleurs que d'exterminer les Chrétiens et de les traiter comme ils avoient été traités eux-mêmes par les Romains. C'est à ce sujet que Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, employa tous ses soins à rassurer les fidèles (1), en leur inspirant la plus ferme confiance, que, malgré tous les efforts de Julien, le Temple ne seroit point rétabli. Quelle fut en effet la suite de cette entreprise concertée avec tant d'éclat et d'appareil? C'est encore un historien profane, ami et très-partisan de Julien, qui va nous l'apprendre. » Pendant, dit Ammien Marcellin, qu'Alypius, secondé du Gouverneur de la Province, pressoit extrêmement l'ouvrage, de terribles globes de feu

(1) Ruffin, liv. 10, ch. 38.

» s'élancèrent près des fondemens, ébranlés
» par des secousses réitérées, et rendirent
» ce lieu inaccessible aux travailleurs, qui
» furent brûlés à diverses reprises ; en sorte
» que les flammes s'obstinant à les repousser,
» on fut contraint de se désister de l'entre-
» prise (1). « Sans parler de Théodoret, de
Sozomène, de Ruffin (2), et d'autres histo-
riens qui rapportent cet évènement dans le
plus grand détail, trois auteurs contempo-
rains, Saint Grégoire de Nazianze (3), Saint
Ambroise, dans une lettre qu'il écrivit, peu
d'années après, à l'Empereur Théodose (4),
Saint Chrysostôme (5), racontent unanime-
ment ce même fait avec des circonstances
encore plus particulières.

La punition si éclatante d'un peuple déi-
cide, ce châtiment caractérisé d'une manière
si frappante dans tout ce que nous avons sur-

(1) *Dum itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaret que Provinciæ Rector, metuendi globi flammarum propè fundamenta crebris assultibus erumpentes, fecere locum, exustis aliquoties operantibus, inaccessum : hoc que modo, elemento destinatiùs erumpente, cessavit inceptum.* Amm. Marcell. l. 23, *init.*

(2) Théod. l. 3, ch. XXVII; Sozom. l. 5, ch. XXI; Ruffin. l. 10, ch. XXXVIII, XXXIX.

(3) Greg. Naz. orat. 2, *in* Julian. orat. 4.

(4) Ambr. *Epist.* 40.

(5) Chrysost. *in Judæos*, orat. 2; *in Mat.* hom. 4.

tout

emprunté de Josèphe, de Tacite, de
, de Philostrate, ne s'est pas borné à
ine de Jérusalem et de son Temple, il
it s'étendre jusqu'au dernier âge du mon-
jusqu'aux tems où les Juifs reconnoî-
le Messie qu'ils ont fait mourir, et se
iront au peuple Chrétien. Nous avons
rqué cet anathême qu'ils prononcèrent
e eux-mêmes, lorsqu'ils demandèrent
ite voix la mort de Jésus-Christ : *Que
sang*, dirent-ils, *retombe sur nous et
os enfans*. Avec quelle continuité de
ges, et quelle manifestation d'une puis-
toute divine, ils ont porté, depuis
de dix-huit siècles, le poids de leur
e, et subi l'arrêt fatal auquel ils s'étoient
is! Ils subsistent, non pas rassemblés
une même contrée, mais dispersés sur
la face de la terre, sans pouvoir, quelle
oit leur nombreuse postérité, se réunir
orps de Nation; toujours dans l'abjec
et sous la dépendance de tous les peu
toujours l'objet de l'exécration et du
is des hommes de toutes les sectes et de
s les religions; ils subsistent, comme
ur a prédit un de leurs Prophètes (1),

*Dies multos sedebunt filii Israel sine Rege, sine Prin-
sine sacrificio, et sine altari.* Osée, ch. III, vers. 4.

sans Roi, sans Prince, sans autel, sans sacrifice; tandis que le plus grand, le plus auguste sacrifice, dont les leurs n'étoient que l'ombre et la figure, celui du Christ même qu'ils ont immolé, est offert en tous lieux. Ils subsistent, malgré toutes les causes de destruction, qui, depuis si long-tems, auroient dû les faire disparoître, les confondre avec les autres peuples : et cette preuve, qui est continuellement sous nos yeux, loin de perdre de sa force avec le tems, ne fait que l'augmenter de jour en jour par sa durée.

11. L'Église et sa perpétuité. Voulant réunir tous les fidèles en un même corps, sous la conduite des Pasteurs légitimes, voulant aussi leur laisser un tribunal toujours subsistant, pour les attacher constamment à une même foi, et les prémunir contre l'instabilité de l'esprit humain, contre les interprétations particulières, qui ne leur laisseroient aucun point de réunion, contre le danger toujours prochain de se laisser emporter à tout vent de doctrine; Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : » Toute puissance m'a été donnée » dans le Ciel et sur la terre. Allez donc; ins- » truisez tous les peuples, les baptisant au » nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, » et VOICI QUE JE SUIS AVEC VOUS TOUS LES

» JOURS, JUSQU'A LA CONSOMMATION DES » SIÈCLES (1) «. Déjà, donnant à Simon, l'un de ses Apôtres, un surnom (2) qui désignoit sensiblement l'usage essentiel et fondamental auquel il le destinoit, il lui avoit dit : » VOUS ÊTES PIERRE, ET SUR CETTE » PIERRE, JE BATIRAI MON ÉGLISE, ET LES » PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT » PAS CONTRE ELLE (3) «. Examinons comment ces promesses ont été accomplies.

L'Église de Jésus-Christ est établie au milieu des persécutions, qui se soutiennent avec le plus grand acharnement, et presque sans relâche, pendant l'espace de trois cents ans ; elle est cimentée du sang de ses Martyrs ; toutes les puissances ont conjuré sa ruine. Les hérésies naissent avec elle ; et il faut qu'il y ait des hérésies, dit Saint Paul (4) ; car elles devoient, plus que toute autre chose, manifester la croyance de l'Église universelle, et prouver sa stabilité. Elles se reproduisent sous toutes les formes ; elles se multiplient de siècle en siècle ; elles lui font essuyer les plus violens assauts, et ne servent qu'à la faire triompher avec plus

(1) Mat. ch. XXVIII, vers. 18.
(2) Marc. ch. III, vers. 16.
(3) Mat. ch. XVI, vers. 18.
(4) 1. Cor. ch. XI, vers. 19.

de gloire des combats qu'on lui livre, des erreurs qu'on lui oppose, et qu'à mettre sa doctrine dans un plus grand jour.

Supérieurs à tous les genres d'attaques, soit de la part des Philosophes de tant de sectes diverses, soit de celle des Païens ou des Hérétiques, d'illustres défenseurs de la foi, convertis pour la plupart d'une vaine et orgueilleuse philosophie, à la simplicité et à la sagesse de l'Évangile, distingués par la multitude et la variété de leurs connoissances, littérateurs profonds, orateurs célèbres, consacrent leur érudition, leur génie et leurs talens au soutien de la cause qu'ils ont embrassée. Un grand nombre d'entre eux méritent, et par la sainteté de leur vie, et par leurs lumières, le titre glorieux de Pères de l'Église. Ils succèdent aux Apôtres, et scellent l'authenticité des écrits évangéliques, du sceau d'une tradition non interrompue, dont ils sont tout à la fois les témoins et les organes, et qu'ils nous transmettent dans toute sa pureté. C'est dans leurs ouvrages, qu'apres avoir puisé directement dans les sources sacrées, nous empruntons de quoi achever de confondre, sur nos dogmes, sur nos mystères, sur nos plus anciens usages, la foule des novateurs. Déjà, de leur tems, l'Église s'étoit étendue presque en tous lieux.

Pierre avoit établi à Rome le siége de
postolat. D'autres églises avoient été
es par les Apôtres et par leurs disciples.
ı formoit sans cesse de nouvelles par la
ersion des Gentils; et toutes prouvoient
ıdation de leur siège, non seulement
ı date de son établissement, mais par la
me succession de ses Pasteurs. De toutes
glises répandues en tant de contrées di-
s, unies par la même foi et par les mê-
sacremens, se formoit l'Église catholi-
ı) et apostolique, telle qu'elle est énon-
ans le symbole attribué aux Apôtres,
i est du moins de la plus haute antiquité.
: même Église Catholique a toujours re-
u l'Évêque de Rome pour son chef, soit
siège à Rome même; soit que des cir-

Celse, Philosophe Épicurien du second siècle, et
ıi déclaré du Christianisme, nous fournit une
e sans réplique de la distinction que l'on faisoit de
ns, entre les différentes sectes, et l'Église Catho-
qu'il appelle LA GRANDE ÉGLISE. *Il y en a, par*
Chrétiens, disoit-il, *qui ne reconnoissent pas les tra-*
des Juifs; (c'est des Marcionites qu'il vouloit par-
Mais la grande Église les reçoit. (*Apud. Orig. contr.*
Aussi étoit-ce contre cette grande Église qu'il
t tout ses traits, comme l'ont toujours fait les en-
du nom Chrétien, et les diverses sectes elles-
s, qui, divisées entr'elles, ne se réunissent que
l'Église Catholique par une haine qui leur est
une, et qui lui fait honneur.

constances impérieuses le placent en quelque autre lieu que ce puisse être : elle a toujours regardé l'Église Romaine comme la principale Église (1), comme son centre d'unité ; et si quelques portions venoient à se détacher de sa communion par le schisme ou par l'hérésie, elles n'étoient plus censées, soit qu'elles le voulussent ou ne le voulussent pas, faire un même corps avec l'Église universelle. Tantôt les Évêques, toujours dans l'union et sous l'autorité du souverain Pontife, se rassemblant en Concile, d'après la forme du premier Concile tenu à Jérusalem, et se rendant témoignage l'un à l'autre de la foi de leurs Églises particulières, proscrivoient de concert les nouvelles erreurs ; tan-

(1) C'est le témoignage formel que lui rendoit, au second siècle Saint Irénée : *Ad hanc enim, propter potentiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam.* *Contr. hæreses*, l. 3.

Un Auteur Païen, Ammien-Marcellin, dans le quatrième siècle, désigne particulièrement l'Église Romaine, en parlant de l'Empereur Constance et de Saint Athanase, contre lequel les Ariens l'avoient si fort prévenu : » Cet Empereur, dit-il, souhaitoit ardemment » de le faire condamner par l'autorité dont jouissoient, » par-dessus tous les autres, les Évêques de la ville éter- » nelle, (c'étoit ainsi que Rome étoit appellée par les » Gentils). Mais Libère refusa constamment de faire ce » que l'Empereur demandoit, s'écriant souvent que ce » *seroit le plus grand crime de condamner qui que ce fût* » *sans l'avoir ni vu, ni entendu* «. *Amm. Marcell.* l. 15.

tôt le successeur de Saint Pierre les condamnoit avec son siège, comme il n'a cessé de le faire, et ses décrets avoient force de loi, par l'acceptation expresse ou tacite de l'Église dispersée. Régime admirable, qui, en matière de foi, sans rien laisser au despotisme ni à l'arbitraire, conserve l'unité!

Mais au milieu de cette divine économie, quel étonnant spectacle s'est offert au monde entier, et s'est perpétué jusqu'à nous! quel digne ouvrage de cette Providence, de laquelle dépendent tous les évènemens, et qui les maîtrise à son gré, pour les faire servir à l'accomplissement de ses desseins? Cette Rome superbe, qui, par sa célébrité et par l'étendue de sa puissance, avoit propagé en tous lieux ses superstitions, a vu arborer l'étendard de la Croix dans l'enceinte de ces murs, où elle avoit réuni les simulacres profanes de toutes les fausses divinités. Non seulement le seul vrai Dieu est adoré dans ce Temple renommé, dans ce fameux Panthéon, où chacune d'elles avoit autrefois sa statue et son autel; mais Rome a vu s'établir dans son sein le siège d'un nouvel Empire, celui du Christ et de son Église; et pour rendre cette Église plus visible encore à tous les peuples, pour en faire cette montagne sainte, fondée sur le haut des monts, où pus-

sent accourir toutes les nations (1) et que rien ne pût dérober à nos regards, la capitale du monde Païen devient celle du monde Chrétien. L'école de tous les arts, pour me servir des expressions d'un Ministre Protestant, que de pareilles réflexions avoient frappé, et qu'une étude plus approfondie, qu'une conviction entière a converti (2), devient l'école de la vérité, et le centre commun d'union entre tout les vrais fidèles qui croient en Jésus-Christ (3).

(1) Isa. ch. II, vers. 2.

(2) Voyez parmi les *conversions remarquables de quelques Protestans, la relation de la conversion de M. Thayer, écrite par lui-même.*

(3) Qu'on ne croie pas, néanmoins, que ce soit à l'existance du règne temporel des successeurs de Saint Pierre que soient liés essentiellement le triomphe de la Religion Chrétienne, et la durée de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine. Le siège de l'Église de Rome n'est pas renfermé dans les murs de cette ville et dans son territoire. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la résidence de son Évêque, du Vicaire de Jésus-Christ ici bas, peut être partout; quoiqu'il ait, d'ailleurs, des droits si légitimement acquis au genre de souveraineté dont il jouit depuis bien des siècles. La Providence, qui a voulu, par une souveraineté temporelle, donner un éclat extérieur à son règne spirituel, le seul dont il ait joui constamment depuis la fondation du Christianisme, ne s'oblige pas à la lui conserver immuable, en la mettant à l'abri des révolutions auxquelles sont sujettes toutes les choses de la terre. C'est à cette jurisdiction spirituelle qui lui est inhérente, c'est à l'union visible et permanente des Pas-

Cependant l'Église, au milieu de ses triomphes, est bientôt exercée par de nouvelles épreuves, plus terribles pour elle que ne l'avoit été le glaive de la persécution. La paix qui amollit, la sécurité qui endort, les richesses qui corrompent, amènent à leur suite le refroidissement de la charité, le relâchement de la discipline, l'altération des mœurs, les vices, les désordres de ses propres enfans, de ses Ministres, et de quelques-uns mêmes de ses premiers Pontifes; car Jésus-Christ ne s'étoit pas engagé à lui donner pour Pasteurs et pour Chefs des Anges, mais des hommes : s'il lui avoit promis son assistance, pour empêcher qu'elle ne fût détruite, et que l'erreur ne prévalût contre elle, il l'avoit aussi avertie des scandales qui naîtroient dans son sein, quoiqu'en disant malheur à ceux par qui le scandale arriveroit : et toutefois, malgré tant de causes d'un renversement total,

teurs légitimes, des Évêques de la *Grande Eglise*, de l'Église Catholique, qu'est attachée cette promesse : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Quelle que soit l'injustice des hommes, quels que soient, dans les secrets de la divine Sagesse, les bouleversemens des Empires, et les changemens qu'ils entraînent, l'Église Romaine n'en subsistera pas moins, toujours indéfectible, toujours inébranlable dans ses fondemens.... Eh par quelles voies encore, Dieu lui rend-il ce qu'elle sembloit avoir perdu!

malgré tant d'écueils qui sembloient la menacer du plus triste naufrage, la promesse de son divin Fondateur a toujours son effet. L'enseignement du corps de ses Pasteurs offre toujours une morale pure et sainte, et forme de grands Saints, dont l'exemple réclame sans cesse contre des abus, qui sont ceux de l'homme, et nullement de l'Église elle-même, non plus que de la Religion prise dans son véritable esprit. Des schismes considérables, celui des Grecs qui dure encore; d'épouvantables hérésies; le Mahométisme, qui, par le fer, par le feu, par une arme bien plus puissante que toutes les autres, l'attrait séduisant des plaisirs sensuels, enlève au Christianisme ses plus précieux héritages, et paroît dans les premières époques de son agrandissement, devoir asservir tous les peuples à l'empire du Croissant; une suite constante d'implacables ennemis, font à l'Église des plaies qui semblent incurables: et partout elle répare ses pertes avec avantage. Semblable au soleil, qui, dans son cours, pour parler le langage ordinaire, ne quitte un hémisphère que pour en éclairer un autre, elle répand sa lumière dans de nouvelles contrées, et y voit fleurir les beaux jours de son premier âge. Un *nouveau monde* découvert par la cupidité, tourmenté par l'avarice jointe à la cruauté, ou-

vre un vaste champ au zèle de ses missionnaires, qui adoucissent et soulagent en tous lieux des maux qu'ils n'ont pu empêcher, qui éclairent une foule de nations assises dans les ombres de la mort, et changent en êtres raisonnables, en Chrétiens fidèles, de nombreuses peuplades d'hommes brutes et féroces. Que dirai-je enfin! un philosophisme, destructeur de tous principes et de toute moralité, livre à l'Église catholique une guerre plus dangereuse encore que toutes celles qu'elle a essuyées depuis son origine : il avoit conçu le fol espoir de la détruire sans retour; et avant que de s'être montré dans toute sa difformité, il ne tendoit à rien moins qu'à asseoir son trône sur les débris du monde entier : mais il se détruit lui-même par ses propres principes et par ses excès. Ainsi l'Église, dans le cours de sa durée, a paru menacée, d'âge en âge, de sa ruine prochaine: les vents ont soufflé avec la plus grande violence; les fleuves se sont débordés; les plus horribles tempêtes sont venues fondre sur elle : et elle n'est point tombée, parce qu'elle repose sur Jésus-Christ et sur sa promesse inviolable. Par un miracle de sa puissance, toujours subsistant, ainsi que l'état des Juifs dispersés parmi les nations, l'Église, depuis près de dix-huit

siècles, s'est perpétuée jusqu'à nous. Par de nouveaux prodiges d'une Providence qu'on ne sauroit trop étudier, qu'on ne peut se lasser d'admirer, l'Église a son Chef, après que tous ses ennemis conjurés sembloient avoir dit : L'Eglise Romaine n'aura plus de Chef. Elle maintient sa doctrine invariable comme elle (1) ; et conserve, dans toute

(1) Sur l'un de nos dogmes, par exemple, contre lequel les novateurs se sont élevés avec le plus d'acharnement, celui de l'Eucharistie ; que l'on consulte, non-seulement les paroles si expresses de l'institution de ce sacrement (Mat. ch. XXVI, vers. 26, 27 et 28) ; le discours de Jésus-Christ à ceux d'entre les Juifs assemblés à Capharnaüm (*Joan.* ch. VI, vers. 48 et suiv.) ; les textes de l'apôtre des Nations (1. *Cor.* ch. X, vers. 14 et suivans ; ch. XI, vers. 24 et suiv.) ; mais toute la suite des témoignages que nous offrent à ce sujet les plus anciennes traditions, tels que les passages de Saint Ignace, Évêque d'Antioche, au premier siècle de l'Église (*Epist. ad Smyrn.*), de Saint Justin, martyr dans le second siècle (*Apolog.* 2, *ad Anton. Pium*), de Saint Irénée, qui a vécu dans le même siècle, et qui a été disciple de Saint Polycarpe, lequel l'avoit été lui-même des Apôtres (l. 4, *Contr. Hæreses*, ch. XVII, XVIII, XXXII, XXXIV, et l. 5, ch. II), de Tertullien, qui a fleuri dans le second et le troisième siècle (l. *de Idol.* ch. VII, *de Resurrectione carn.* ch. VIII), d'Origène, qui est mort au milieu du troisième (*homil.* 13, *in Exod. homil.* 7, *in Num. homil.* 15, *in Evang.*), de Saint-Cyprin vers le même tems, (*de Lapsis* et dans l'explication qu'il fait de la quatrième demande de l'Oraison Dominicale) ; pour tout dire enfin, de la foule des Pères dans les siècles suivans. Voyez aussi les Actes du Concile de Nicée.

Nous pourrions rappeller encore ce crime supposé, que

ntégrité, les caractères qui la distin-
(1).

ns imputoient aux premiers fidèles, de manger,
urs repas, la chair d'un enfant couvert de pâte, et
r avec avidité son sang; ce qui n'étoit évidemment
fausse interprétation du sacrement de l'Eucha-

Hérétiques anciens et modernes se sont récriés
e culte qu'on rend dans l'Église Catholique, à la
aux reliques, aux images, aux cendres et aux
es des Martyrs. Mais qu'on lise l'ouvrage de Ju-
ntre la Divinité de Jésus-Christ; on y verra ce
d'une manière si précise du culte public que leur
ent les Chrétiens de son tems. On y verra aussi ce
pporte du nom de *Théotocos*, ou mère de Dieu,
ne cessoient de donner à Marie, mère de Jésus,
ui étoit dû en effet, comme ayant porté dans son
lui en qui la Divinité étoit unie à l'humanité. On
sé d'idolâtrie les cultes dont je viens de parler,
e la croix, des reliques, des images, etc. Mais ce
t être que la suite d'une ignorance profonde dans
, et d'une mauvaise foi très-prononcée dans les
, après les réponses péremptoires qu'on a faites à
eilles imputations. (Voyez, en particulier, l'ou-
avoué si universellement sous ce titre, *Exposition
loctrine de l'Eglise Catholique*, par Bossuet, n. 3,
). Qui ne sait que le rapport de ces choses à l'objet
s nous rappellent, ne leur suppose, dans le sens de
se, aucune vertu par elles-mêmes; que l'usage
e en fait tient en partie à ce sentiment naturel qui
nous remettre sous les yeux, d'une manière plus
t plus expresse, ce qui mérite le plus nos adora-
notre vénération, notre amour, et qu'en cela
une des fins qu'elle se propose est de nourrir plus
ent en nous le desir d'imiter ces mêmes objets que

121. L'ensemble de la Religion. Ce qui est l'ouvrage de l'erreur et du mensonge, est na-

le vrai Chrétien chérit, et qu'il adore ou qu'il révère ? Le fils qui conserve avec soin le portrait de son père, et y attache tendrement ses regards en se rappellant ses vertus et ses bienfaits, l'épouse qui se fait un bracelet des cheveux de son époux, qu'une mort cruelle lui a ravi, et qui le presse de ses lèvres ou l'arrose de ses larmes, seront-ils regardés comme idolâtres, lorsqu'ils n'attacheront à ces marques de souvenir que le degré de sentiment que la raison, la nature, et la Religion, leur permettent ?

On pourroit faire des remarques semblables sur tous les dogmes de l'Église Catholique, attaqués par les novateurs, et y montrer toujours, comme dans celui du Purgatoire, de la prière pour les morts, etc., non-seulement une chaine continue de traditions, à remonter aux premiers tems du Christianisme, mais même l'accord le plus parfait avec la raison bien consultée, et avec l'économie sublime de cette Religion sainte, qui lie toutes les intelligences destinées à la même fin, par une chaîne d'amour dont Dieu est tout à la fois le principe et le terme.

(1) » Il y a toujours, dit Bossuet, un fait malheureux contre les Hérétiques : ils se sont séparés du grand corps de l'Église. Mais, pour nous, quelle consolation de pouvoir, depuis notre souverain Pontife, remontez, sans interruption, jusqu'à Saint Pierre, établi par Jésus-Christ ; d'où, en reprenant les Pontifes de l'ancienne loi, l'on va jusqu'à Aaron et Moïse ; de là, jusqu'aux Patriarches et jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite ! Quelle tradition ! Quel enchaînement merveilleux « !

» Si, comme le dit encore un Auteur plus moderne, notre esprit, naturellement incertain, et devenu, par son incertitude même, le jouet de ses propres raisonnemens, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église Catholi-

urellement décousu, sans suite, sans liai-
on proprement dite entre les diverses par-

ne, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles
ssés et les anciennes traditions du genre humain jus-
n'à sa première origine; qui se justifie elle-même par
propre suite, et porte, dans son éternelle durée, le ca-
ctère de la main de Dieu « ! Lhomond, *Hist. abrégée*
l'Église.

On trouve des aveux bien précieux et fortement pro-
ncés sur ce sujet, dans un petit ouvrage de M. Camus,
-devant Représentant du peuple, et qu'il a publié sous
titre : *Mes pensées et ma déclaration sur la Religion*.

» Plusieurs sociétés professent la Religion Chrétienne;
cependant, loin d'être unies entre elles, elles s'atta-
ient et se combattent..... à laquelle de ces sociétés pré-
rerai-je d'être uni?

» A celle qui me présente, depuis Jésus-Christ jusqu'à
s jours, une chaîne continue d'enseignement et de
steurs; ceux-ci toujours liés les uns aux autres par leur
ion à un centre commun, à l'Évêque successeur du
emier des Apôtres. Deux motifs me déterminent : l'É-
ngile m'apprend que Jésus-Christ a établi dans son
glise un centre d'unité, vers qui tout doit se réunir pour
érer la liaison sans laquelle aucune société ne peut sub-
ter. Je m'attache à ceux qui ont conservé l'unité; tel
mon premier motif. Le second est, que je n'apperçois,
ns aucune des sociétés qui se sont séparées de l'Église
Rome, des autorités suffisantes pour justifier soit leur
paration, soit les interprétations qu'elles donnent aux
ritures dans les points de foi controversés entre elles et
glise Catholique.

» C'est donc, de l'Église dont le chef visible est l'Évê-
e qui siége aujourd'hui à Rome, sous le nom de *Pape*,
e je me déclare membre «.

Nous citerons, en terminant cette note, une au-

ties qui le composent; et ce défaut de liaison et de rapports se fait d'autant plus sentir, que les parties sont en plus grand

torité bien imposante pour ceux de nos frères égarés, qui ont fait la plaie la plus profonde à l'Église, mais qui lui sont toujours si chers, et dont elle désire si ardemment le retour.

C'est le témoignage du célèbre et savant Grotius, parlant de lui-même à la troisième personne: » Quiconque, dit-il, connoît Grotius, sait qu'il a toujours désiré de voir tous les Chrétiens réunis en un même corps. Il pensoit en même tems que tout ceci pouvoit commencer par l'union des Protestans entre eux. Mais il s'est apperçu depuis que la chose étoit impossible, non-seulement parce que les Calvinistes sont fort éloignés pour la plupart de tout esprit de conciliation, mais encore parce que les Protestans ne sont liés par aucune forme de Gouvernement Ecclésiastique; ce qui est cause que, séparés en divers partis, ils ne peuvent former un seul corps, et doivent même s'attendre à voir naître au milieu d'eux des sectes nouvelles. Il conçoit donc nettement, et bien d'autres le conçoivent comme lui, que cette union des Protestans ne peut jamais avoir lieu, à moins qu'ils ne se réunissent à ceux qui se tiennent fortement attachés au siége de Rome, sans lequel il ne peut y avoir dans l'Église de Gouvernement commun. C'est ce qui fait désirer à Grotius que la séparation cesse enfin, avec les causes qui l'ont occasionnée. Mais on ne peut mettre au nombre de ces causes la primatie canonique de l'Évêque de Rome, comme l'avoue Mélanchton lui-même, qui pense que cette primatie est nécessaire pour maintenir l'unité ». *Rivetiani Apologetici discussio. sub fin.* C'est par ce même amour de l'ordre, et dans ce même esprit d'unité, que Léibnitz formoit le même vœu qu'a formé Grotius.

nombre et plus étendues : ne portant sur aucune base solide, n'ayant point d'ensemble, point d'unité, il se contredit lui-même, et se dément toujours par quelqu'endroit. Tel est par exemple le philosophisme de nos jours, que je nomme ainsi pour le distinguer de la vraie et saine philosophie, qu'on ne trouve dans toute sa pureté que dans la Religion révélée: variant sans cesse dans ses principes, ne nous offrant rien de fixe et de permanent, toutes ses opinions se croisent entre elles, et se démentent les unes les autres. Il nous promène, tour-à-tour, d'une sorte de Religion naturelle au Déisme, de celui-ci au Pyrrhonisme, et de ce dernier au Matérialisme, à l'Athéisme. Pour lui, nul point de réunion; ou si nos prétendus Philosophes s'accordent entre eux, c'est seulement à combattre, à détruire, s'il étoit en leur pouvoir, tout ce qui les embarrasse et les importune.

La vérité, au contraire, toujours d'accord avec elle-même, toujours stable dans ses principes, toujours exacte dans les conséquences qu'elle en tire, est liée dans toutes ses parties, quelque diverses et quelque nombreuses qu'elles puissent être, et en forme un ensemble parfait. Cet ensemble, ce vaste édifice, dont la vérité seule a posé

dent l'espoir toujours plus vif et l'attente plus prochaine. De là cette venue du Messie lui-même, accompagnée de tous les caractères qui lui ont été attribués par les Prophéties, et qui sont les plus propres à le faire reconnoître pour le Législateur, le Rédempteur, et le Modèle de tous ceux qui croiront en lui, revêtue d'ailleurs de toutes les circonstances, qui manifestent, avec le plus d'éclat, la vérité de sa mission. De là aussi ces mystères profonds, liés si étroitement à tout l'ensemble de la révélation, et dont il a plu à la Divinité de ne nous dévoiler que ce qui est nécessaire à la croyance d'un Dieu fait homme pour relever la nature humaine, et réparer avantageusement ses pertes, pour rendre au souverain Être, à l'Être infini, un culte qui répondît à sa majesté suprême, un honneur infini comme lui-même, et pour expier dignement les péchés des hommes. De là ce sacrifice auguste, perpétué sur nos autels, qui, à la place de tous les sacrifices sanglans, nous offre une hostie pure et sans tache, sous des élémens simples et d'un usage journalier, sous les apparences d'un pain qui n'est plus. De là ces Sacremens qui nous appliquent les mérites du Rédempteur; qui sont pour nous le canal de ses grâces; qui nous régénèrent;

us purifient; qui nous suivent dans
:s états de la vie humaine, religieuse,
ale; qui nous unissent à Jésus-Christ
ıs font vivre de sa vie. De là encore
Morale sublime seule capable de ren-
l'homme sa dignité originelle, et de
mourir en lui tout ce qui tient à la
ption, à la dégradation de son être;
Morale, si bien appropriée à tous nos
ıs; si propre en effet à servir de contre-
à nos vices les plus naturels, de frein
passions les plus déréglées, de re-
à toutes les maladies de notre ame
son état de dépravation, à notre or-
et à notre cupidité, principes de tous
ésordres et sources de tous nos maux.
enfin cette Église établie par Jésus-
t, pour nous transmettre sans altéra-
les vérités qu'il nous a enseignées, et
nous conserver, en leur entier, les
qu'il nous a faits. Ainsi, dans tant de
es diverses qui forment l'ensemble de
eligion révélée, tout est lié, comme il
dans la chaîne immense des êtres dont
vers est composé; tout publie en elle,
hautement que le fait cette chaîne si
dans le grand ouvrage de la création,
ıissance et la sagesse de celui qui est
eur de notre foi; puisqu'on ne voit,

dans toute la révélation, qu'accord, que proportions, qu'ensemble et unité.

Après toutes ces preuves que je n'ai fait qu'ébaucher, et qui tiennent à une foule de détails, dont chacun en particulier seroit une preuve suffisante par elle-même, mais dont le développement nous entraîneroit bien au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites; n'ai-je pas droit de m'écrier avec Richard de Saint-Victor: » Si notre » croyance est une erreur, c'est vous, Sei» gneur, qui nous avez trompés, puisque la » Religion est marquée à des caractères de » vérité, que vous seul avez pu lui impri» mer (1) «?

Mais si la Religion a ses preuves si belles et si frappantes, n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, et n'a-t-on pas formé, dans tous les tems, bien des objections contr'elle? oui sans doute; et est-il quelque vérité importante, de celles sur-tout qui contrarient nos passions, contre laquelle on n'en forme

(1) *Domine, si error est quem credimus à te decepti sumus: quoniam iis signis prædita est Religio, quæ non nisi à te esse potuerunt.*

C'est ce que la Bruyère a aussi rendu à sa manière: » Si ma Religion étoit fausse, voilà le piége le mieux dressé, qu'il soit possible d'imaginer. Il étoit inévitable (*au moins, pour un esprit juste et un cœur droit*) de ne pas donner tout au travers «.

as ? L'existence de Dieu, sensible à tous les ommes, ne fût-ce que par ses œuvres, et u'on ne peut nier sans tomber dans une oule d'absurdités, n'a-t-elle pas trouvé des ontradicteurs opiniâtres; et ne lui a-t-on pas pposé des argumens en tout genre, tels qu'il 'en trouve dans *Lucrèce*, dans *Spinosa*, vec ses formes géométriques et ses prétenlues démonstrations, dans *Bayle*, dans le *ystéme de la Nature* si victorieusement éfuté par Holland ? N'en a-t-il pas été ainsi le la loi naturelle, quoique fondée sur les apports des choses et gravée dans tous les œurs (1) ? L'immatérialité de l'ame et son

(1) Combien de difficultés et d'objections n'a-t-on pas élevées contre la loi naturelle, qui se sont trouvées précisément les mêmes que celles que ses partisans formoient contre la Religion révélée, et qui toutefois n'avoient pas plus de force pour détruire les preuves manifestes de l'une, que pour renverser ce qui sert de démonstration à l'autre. Aussi les incrédules modernes, qui ont commencé par faire hautement profession de la première, en rejetant la seconde, ont-ils reconnu que ce poste où ils se croyoient en sûreté, n'étoit pas tenable pour eux; que les objections qu'ils dirigoient contre le Christianisme étoient telles qu'on pouvoit, avec autant de raison, les tourner contre eux; et forcés dans tous leurs retranchemens, ils ont fini par se jeter en désespérés dans le matérialisme.

Quelques-uns néanmoins ont paru vouloir en revenir, de nos jours, à ce qu'il leur a plu d'appeler la *Théophilantropie*. On les a entendus prêcher un Dieu de la même

immortalité, appuyées sur les idées les plus claires de notre entendement (1), et la dernière, en particulier, sur les attributs essentiels de la Divinité, sur l'instinct de la nature humaine, sur les penchans et les besoins de notre cœur, n'ont-elles pas éprouvé des contradictions? Pourquoi donc la Religion, qui suppose toutes ces vérités et leur prête un nouveau jour, n'en éprouveroit-elle pas? Pourquoi sortiroit-elle de cette économie si sage, établie par l'Auteur même de la nature, qui a voulu, en formant des êtres libres, capables de mériter et de démériter, qu'ils eussent toujours, dans l'ordre des vérités morales, assez de lumières pour s'éclairer et se convaincre, mais jamais assez

bouche dont quelques-uns d'entre eux avoient prêché, peu d'années avant, l'Athéisme, et on les a vus même, autant qu'ils le pouvoient, singer plusieurs des rites catholiques. Mais combien de tems se passera-t-il sans qu'ils retournent à leur ancienne doctrine; si, après tout, les nouvelles couleurs qu'ils lui prêtent ne sont pas au fond, pour les initiés, un voile spécieux dont ils la couvrent, et un piége de plus, pour les imbécilles? Quelle autorité d'ailleurs, quelle suite, quelle sanction donnent-ils à leurs enseignemens; et tout en parlant de lumière naturelle, que chacun, comme on le sait, voit à sa manière, sur quelle base vraiment stable, sur quel fondement solide, les font-ils porter? Hélas! quelle conscience ils se sont faite! et que devient en eux cette droiture dont l'homme devroit toujours s'honorer?

(1) Voy. sur l'immatérialité de l'ame, la note p. 19 et s.

pour

ır être contraints dans leur adhésion, nme ils le sont dans les vérités mathétiques, qui ne sont point du ressort des eurs et de la liberté (1)? Tenons-nous donc à cette règle de Léibnitz, digne n Philosophe tel que lui, que dès qu'une :ité a pour elle des preuves certaines, tout qu'on peut y opposer n'en détruit pas la :titude.

Mais, dira-t-on encore, pourquoi des ıstères; et ces mystères sont-ils croyables? urquoi des mystères dans la Religion? :, où n'en trouve-t-on pas! L'éternité, inacısible, comme nous l'avons déjà observé, 'imagination et à la raison de la plupart s hommes, est un mystère; et cependant

(1) Encore ne faut-il pas croire que ces vérités mêmes ient jamais reçu d'atteintes, quoique les habiles Géotres se soient fort peu mis en peine des objections de ıliger contre Archimède, ou de celles de Hobbes contre ılide. Qu'eût-ce été si la géométrie eût heurté nos sions? Berkelei, dans ses Dialogues entre Hylas et ilonoüs, a élevé des difficultés bien plus réelles, ou du ins bien plus spécieuses contre l'existence des corps, ıt cependant personne ne pourroit douter sérieuseınt, quand il le voudroit, que celles que l'on élève, par ımple, contre la spiritualité de l'ame. Il en est de la ıpart de ces difficultés comme de celles que Zénon léé formoit, dit-on, contre le mouvement. Pour ıte réponse, Diogène le cynique se mit à marcher deıt ceux qui faisoient valoir de pareils sophismes.

on démontre que rien n'existeroit, que ne pourroit exister, si quelque chose n' pas existé de toute éternité (1). Un gra matière, dans sa divisibilité, qu'on même porter à l'infini, quoique cet i ne soit qu'un inassignable, où l'on m ligne de compte, comme le dit Volt ce que nous ne pouvons déterminer une autre sorte de mystère. La géomé ainsi que nous l'avons dit ailleurs (2), lignes asymptotes, qui, toutes démon qu'elles sont, offrent dans la réalité un grand mystère. La distinction de la s tance spirituelle et de la substance n rielle, de l'ame et du corps, qui se pr par la différence intrinsèque de leurs

(1) Voyez ci-dessus pag. 18, note.

Voltaire s'exprime ainsi, sur ce sujet : » Nous so obligés d'admettre des choses que nous ne com pas. J'existe ; donc quelque chose existe de tout nité, est une proposition évidente : cependant, c vons-nous l'éternité » ? *Remarques sur les pensées de cal*, addition 4.

C'est avoir trop bonne opinion de nous-même très-bien Locke, que de réduire toutes choses aux l étroites de notre capacité, et de conclure que tout passe notre entendement est impossible ; comme : chose ne pouvoit être, dès là que nous ne saurions cevoir comment elle peut se faire. *Essai, etc.* li ch. 10, §. 19.

(2) Voyez pag. 18, la note citée plus haut.

buts et de leurs opérations, est, dans l'union de ces deux substances, et dans leur action réciproque, un nouveau genre de mystère Le feu électrique, qui a donné lieu, de notre tems, à des expériences curieuses et utiles tout à la fois, ne renferme-t-il pas dans sa nature de vrais mystères pour nous? L'aimant, dont la découverte a présenté à nos recherches et fait servir à notre usage, les phénomènes les plus inexplicables; cet aimant, dont aucun Physicien n'a pu jusqu'ici comprendre ni expliquer d'une manière bien satisfaisante les propriétés, n'est-il pas pour nous plus mystérieux encore? Dans le règne animal, que dirons-nous des pucerons, qui vivipares, dans la belle saison, et ovipares jusqu'au milieu de l'automne, se suffisent à eux-mêmes pour propager leur espèce (1); de ces mouches, connues assez vulgairement sous le nom de mouches Bretonnes ou d'Espagne, qui s'attachent particulièrement aux chevaux, et que Réaumur appelle *mouches-araignées*, lesquelles naissent d'un œuf d'une grandeur démesurée, et qui, dès l'instant où elles sortent de l'œuf n'ont plus

(1) Sturm, *Considérations sur les œuvres de Dieu*, 30 Juin : Réaumur, préface du sixième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*.

à croître en grandeur (1) ? Que dirai-je surtout des polypes d'eau douce, qu'on coupe et partage en dix, en vingt, en trente parties et plus, dont chacune, reprenant ce qui lui manque, devient un animal parfait (2) ; de tous ces zoophytes ou animaux-plantes, qui se reproduisent par des graines, qui, tout insectes qu'ils sont, se multiplient par des greffes et des boutures ? Quiconque auroit hasardé, il y a environ un demi-siècle, de nous proposer l'idée d'un animal, qui puisse être enté comme un prunier, retourné comme un gant, et qui produise ses petits, comme une tige d'arbre pousse une branche, comme une branche pousse un rameau, n'auroit-il pas été traité de visionnaire ? ne l'auroit-on pas aussi mal reçu que le fut cet Ambasssadeur, qui, envoyé auprès d'un Prince, dans le pays duquel l'eau ne geloit point, s'avisa de dire que, dans le sien, on passoit les fleuves à pied sec, en certains tems de l'année ; et pourrions-nous croire aujourd'hui les faits

(1) Réaumur *ubi supr.* et 14me. *Mémoire* de ce 6me. volume.

(2) Voyez l'ouvrage de Trembley sur les *Polypes ;* la *Lettre d'Eugène à Clarice* sur le même sujet ; Stürm, Bonnet, *Contemplation de la Nature ;* Réaumur, *Mémoires*, etc. préface du 6me. volume.

je viens de parler, si une expérience
ante, et avouée de tous les Naturalistes,
çoit pas les esprits les plus incrédules à
iter foi ? Quelque chose d'un peu plus
à expliquer (1), mais qui nous paroî-
encore fort étrange, si nous n'y étions
ccoutumés, c'est la métamorphose de
utres insectes, qui, ayant percé l'œuf
s étoient renfermés, commencent par
des vers rampans, qui se filent ensuite
coque, et, sous la forme de chrysalide,
itent quelque tems ensevelis comme
leur tombeau, pour en sortir un jour et
icer dans les airs sous celle de papillon.
penser de la plante même, dont un
grain peut fournir des millions d'autres
tes, et qui dans un seul grain contient
en petit sa racine, sa tige, son écorce,
anaux, distribués avec tant d'ordre et
ymmétrie pour y faire circuler la sève,
euilles, ses fleurs, ses fruits, tout ce
ert à la reproduire (2); sans parler de
ie bien des Physiciens y supposent de
merveilleux encore : et ce que nous di-
de la moindre plante doit se dire éga-

Voyez Réaumur, t. 1, 8me. *Mémoire.*
Voyez Derham. *Théol. Physique*, l. 10, avec les
irs qu'il cite, et en particulier Malpighi, dans son
de la *Végétation de la semence.*

lement de l'arbre le plus étendu et le plus élevé. Tout est merveille dans la nature aux yeux d'un observateur attentif ; tout y seroit un mystère pour celui à qui on en feroit connoître les prodiges, sans lui fournir, pour les expliquer, le secours des lumières que de longues et pénibles recherches ont répandues sur ce qui nous environne ; et l'on veut que Dieu n'ait pu nous révéler, sur son essence la plus intime et la plus cachée, des secrets et des mystères incompréhensibles à notre foible raison ; qu'il n'ait pu en réserver le dévoilement et l'entière clarté pour le jour de ses manifestations ; et qu'en attendant cet heureux jour, il n'ait pas eu le droit de soumettre notre entendement à son autorité, quand tout nous atteste que c'est Dieu qui a parlé (1).

(1) Si l'on disoit à un homme peu instruit, que, par le moyen des éclipses, on peut déterminer la vraie position et la distance des Villes et des contrées ; que l'on est parvenu par cette voie à tracer avec exactitude la carte géographique des pays les plus éloignés ; que pourroit-il comprendre à cette assertion? Il sauroit ce que c'est qu'une éclipse de Soleil ou de Lune, ce que c'est qu'une carte géographique où est marquée par des degrés la distance des lieux ; mais il ne pourroit concevoir le rapport qu'il y a entre ces deux choses, et comment l'une a pu servir à l'autre ; parce qu'il n'auroit aucune connoissance des idées qui les lient. Il seroit donc obligé de s'en tenir à

On insiste, en demandant : ces mystères sont-ils croyables ; devons-nous les croire, s'ils sont en contradiction avec la raison même que Dieu nous a donnée ? En contradiction, dites-vous ; ce n'est pas assez de l'avancer : après les témoignages éclatans que la Religion nous offre de sa divinité, il faudroit le démontrer ; et l'on a suffisamment prouvé que ses mystères sont, à la vérité, au-dessus de notre foible raison, comme le dit Léibnitz (1), mais qu'ils ne lui sont pas opposés. Lui-même l'a fait voir pour la Trinité (2). Descartes en a jugé ainsi relativement à l'Eucharistie, dont il a mon-

l'autorité de savans, reconnus pour tels, qui lui garantiroient cette assertion.

Le Chevalier Guillaume Temple a bien connu l'homme, lorsqu'il a dit en plaisantant : » Son orgueil est plus » grand que son ignorance, et ce qui lui manque en lu- » mières, il le supplée par la présomption. Quand il a » regardé autour de lui aussi loin que sa vue peut s'éten- » dre, il conclut qu'il n'y a plus rien à voir au-delà. » Quand il est au bout de la ligne qu'il s'est tracée, il s'i- » magine être aux bornes de l'Océan. Il fait de sa propre » raison la mesure certaine de la vérité ; et des connois- » sances qu'il peut avoir, la mesure des possibles «.

His pride is greater than his ignorance, and what he wan's in knowledge, he supplies by sufficiency, etc.

(1) *Discours de la conformité de la Foi avec la Raison*, n. 23. Voyez le t. I des *Essais de Théodicée*, nouvelle édition par M. le Chevalier de Jaucourt.

(2) Dans un Écrit, qui a pour titre : *Sacro-Sancta Tri-*

tré la possibilité (1). Le célèbre Varignon, excellent Mathématicien, a aussi prouvé cette possibilité, dans un ouvrage (2), cité, sous ce même point de vue, avec le plus grand éloge, par d'Alembert; d'autres écrivains, et entr'autres, l'Auteur des *Lettres à un Américain*, dans un écrit en réponse au défi d'un journaliste Hollandois sur cette matière (3), l'ont prouvée également; mais

nitas per nova argumenta logicæ defensa. La Sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnemens de logique.

Bossuet (*Disc. sur l'Hist. Univ.* seconde partie, n°. 67) nous a fait observer dans nous-mêmes l'image des deux principaux mystères qui sont le fondement de notre foi, la Trinité et l'Incarnation; image nécessairement imparfaite, mais fidèle cependant, autant que peuvent le permettre les rapports réels, et d'un autre côté, la distance infinie, qui sont entre Dieu et l'homme.

Ce qu'il y a de plus essentiel à remarquer, c'est que l'unité et la Trinité ne sont en Dieu que sous les différens rapports de nature et de personnes. Or la contradiction, proprement dite, ne peut se trouver que dans l'opposition entre deux objets considérés sous le même rapport.

Voyez, pour un plus grand détail, *le Comte de Valmont*, Lettre XXXIe. sur les mystères, tom. II, p. 140 et suiv. de la onzième édition, avec les notes correspondantes, et Lettre XLII, p. 401 et suiv.

(1) Consultez la note (3) à la suite de la XXXIe Lettre que nous venons d'indiquer, ainsi que la note (4).

(2) Cet Ouvrage se trouve dans un Recueil sur l'Eucharistie, imprimé à Genève, 1730, *in*-8°.

(3) Voyez la note (4) de la XXXIe. Lettre de *Valmont*, citée plus haut.

tous nous ont prévenus que l'explication qu'ils nous donnoient, pouvoit ne pas être celle d'après laquelle Dieu lui-même nous dévoileroit un jour les mystères, et que c'étoit assez pour faire tomber tout reproche de contradiction, de nous présenter une hypothèse, une explication, selon laquelle l'objet du mystère fût possible, loin d'être absurde, comme les incrédules le supposent.

Une seule réflexion devroit suffire pour trancher toute difficulté : ce qui est évidemment absurde et impossible, ne peut être cru par qui que ce soit ; à plus forte raison par des esprits réfléchis (1). Entreprenez de leur faire croire, si vous l'osez, qu'une chose peut être et ne pas être en même temps, qu'elle peut être telle et ne peut pas l'être

(1) » Si l'incrédule, a très-bien dit M. de Maupertuis, » avoit des armes victorieuses contre les dogmes du Chris» tianisme ; si ces dogmes étoient tels qu'on pût en dé» montrer l'impossibilité, personne ne seroit Chrétien ni » ne pourroit l'être «. *Essais de Philosophie Morale.*

» Le grand argument des Esprits-forts contre nous, » dit-il encore, est fondé sur l'impossibilité de nos dog» mes ; et en effet si ces dogmes étoient impossibles, la » Religion qui ordonne de les croire seroit détruite. Quel» que captieux qu'aient été sur ce point les raisonnemens » de quelques incrédules, ceux qui liront les réponses qui » y ont été faites par des hommes bien supérieurs (Leib» nitz, Mallebranche, etc.), verront combien ces rai» sonnemens sont frivoles «. *Ibid.*

tout à la fois; ce que Léibnitz appelle *le principe de contradiction*, parce que c'est lui qui réduit à l'absurde le développement d'une proposition. Faites leur croire que le tout n'est pas égal à toutes ses parties prises ensemble; que deux quantités, égales chacune à une troisième, ne sont pas égales entr'elles; que la partie est plus grande que le tout; on levera les épaules ou on rira de pitié: et cependant les plus grands hommes, ceux qui ont le plus étudié la Religion, ont cru nos mystères, et après le plus scrupuleux examen, tout en y appercevant une obscurité qui tient de l'essence du mystère, ils n'y ont rien trouvé de contradictoire.

Dieu ne se seroit-il pas en effet contredit lui-même s'il avoit pu permettre, non que des choses incompréhensibles, mais que des absurdités manifestes fussent revêtues de toutes les preuves, qui, dans leur ensemble, attestent le plus hautement une révélation divine?

Disons-le au reste à ceux qui ont un cœur fait pour l'entendre; rien n'explique mieux les mystères du Christianisme que l'idée même qu'il nous donne de la charité immense de notre Dieu, selon le beau mot de Saint Jean, *Deus charitas est*: Dieu est charité. L'univers publie sa grandeur et sa puissance

infinies; toutes ses créatures sont autant de chefs-d'œuvre qui nous démontrent sa souveraine sagesse; la Religion chrétienne, dans ses mystères, me prouve l'infinité de son amour; et je me rappelle, d'après eux, cette vérité si profondément sentie : *à tant d'amour je reconnois mon Dieu*. Aussi est-ce un des grands bienfaits de Jésus-Christ, et un des plus grands caractères de sa mission, non-seulement d'avoir fait connoître Dieu au monde, qui, excepté le peuple Juif, ne le connoissoit pas; mais de lui avoir appris combien Dieu est aimant, combien il est aimable, et jusqu'à quel point nous devons l'aimer. . . . .

Mais, ajoutera-t-on encore, on a tant abusé de la Religion. Eh quoi! la société elle-même, qui tient si essentiellement à la nature de l'homme et aux desseins du Créateur, n'entraîne-t-elle pas les plus funestes abus? » Si je voulois, dit Montesquieu, raconter tous les maux qu'ont produit dans le monde les loix civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirois des choses effroyables (1) «. On a abusé des sciences, des arts, et plus que tout, de la philosophie. Faudra-t-il qu'il ne soit plus permis à l'hom-

(1) *Esprit des Loix*, l. 24, c. 2.

me d'être vraiment Philosophe et vraiment sage; qu'il se replonge dans l'ignorance et dans la barbarie; qu'il détruise toutes loix, qu'il renverse tout gouvernement, qu'il s'enfonce dans les forêts, et ne soit plus un être ni civilisé ni sociable? On a étrangement abusé de la Religion: mais étoit-ce, en suivant son esprit et ses maximes, ou en les méconnoissant et en les violant ouvertement? Les faux sages de nos jours ont fait le mal par une suite des principes énoncés dans leurs écrits (1); et toutes les horreurs auxquelles ils se sont livrés, n'en étoient, comme on l'avoit si bien prévu, qu'un effet naturel et une juste conséquence: c'est au contraire, en heurtant de front les principes mêmes de la Religion, que, sous un masque hideux et qui lui ressembloit si peu, l'ambition, la vengeance, la cruauté, l'avarice, l'esprit de révolte et d'indépendance, toutes les passions déchaînées, ont enfanté les maux auxquels, à certaines époques, elles l'ont

(1) C'est, entre autres choses, ce qu'ont si manifestement prouvé les réponses de Babœuf, lorsqu'il n'a pas craint, devant ses Juges, d'appeler en témoignage de la sagesse et de la justice de ses horribles complots, les écrits et les maximes des plus célèbres Apologistes de la Philosophie moderne. Cela seul, indépendamment de tout ce qui s'est passé, lui imprime, j'ose le dire, une tache ineffaçable.

fait servir de prétexte. On a abusé de la Religion : mais si l'on est encore d'assez mauvaise foi pour lui imputer des excès qu'elle désavoue formellement par sa doctrine ; qu'on reconnoisse du moins, avec l'Auteur de l'*Esprit des loix*, les biens infinis dont, par sa nature même, elle a été la source (1).

Considérez, après tout, ce qui forme le caractère le plus général de nos mécréans (2). Quelles idées, quels sentimens occupent et remplissent tout entier un homme sans religion et sans principes ? Son intérêt d'abord, couvert, autant qu'il le peut, du voile spécieux du bien public ; ses passions *concentrées*, selon l'expression de Rousseau parlant de l'esprit philosophique de nos jours, *dans l'abjection du moi humain* ; ses goûts désordonnés et ses plaisirs ; tels sont, au vrai, ses agens et ses mobiles. Comme il lui paroît fort doux d'être, à tous égards, sans frein et sans entraves, de faire partager aux autres les penchans les plus chers à son cœur,

(1) L. 24, c. 2 et 3.

(2) C'est en les voyant agir d'après leurs principes, que Duclos s'est écrié plusieurs fois : » Ils en feront tant qu'ils me rendront dévot «. Combien donc le fût-il devenu s'il eût vécu de nos jours ! Voyez *Mémoires secrets sur le Règne de Louis XIV et de Louis XV*, page 14 de la notice sur la *Vie et les Ouvrages de M. Duclos*.

de faire taire les scrupules de quiconque p
l'objet de ses infâmes désirs, et d'étendre s
jouissances aussi loin qu'il peut les porte
il a, par là même, en horreur, tout ce q
tient en échec son orgueil, son intérêt pe
sonnel, et ses penchans déréglés. De là s
acharnement contre la Religion, ses do
mes, et sa morale, contre son culte et s
ministres, qu'il regarde comme autant d'ol
tacles à ce qui peut le satisfaire. De là to
ces sophismes entassés pour faire illusion au
autres et se la faire à soi-même; toutes c
accusations vagues, toutes ces imputatio
fausses et calomnieuses, toutes ces objectio
surannées, répétées tant de fois, et tant
fois si solidement réfutées; tout ce mépi
affecté de ce qu'il y a de plus digne de sa v
neration et de ses hommages. Que nos i
crédules sondent leur propre cœur; et s'i
peuvent être encore de bonne foi avec eu
mêmes, ils se retrouveront ici trait po
trait (1).

(1) Que ne sont-ils aussi sincères que M. Bougue
de l'Académie des Sciences, qui fut chargé en 1736, av
quelques autres Académiciens, d'aller déterminer
figure de la terre à l'équateur, tandis que quelques aut
de ses confrères alloient faire la même opération au Nor
et à la mort duquel, arrivée en 1758, M. d'Alembert
put s'empêcher de dire: *Nous venons de perdre la meille
tête de l'Académie.*

Opposez-leur un Chrétien instruit et fidèle. Il a étudié, avec un esprit droit, tout ce qui sert de fondement à sa croyance. Il en a pesé les preuves ; et sacrifiant à la vérité toute considération humaine, tous ses intérêts et ses goûts les plus chers, il ne lui reste plus d'autre désir que celui d'obéir à la voix de cette vérité qui l'éclaire, de procurer, autant qu'il est en lui, la gloire de son Dieu, de se perfectionner de jour en jour, et de faire aux autres hommes tout le bien qui est en son pouvoir. Ses passions sont soumises à la raison ; sa charité est toujours active et universelle ; sa justice est entière et inébranlable ; sa vertu est douce et compatissante. Sévère pour lui-même, il est plein de support et d'indulgence pour les autres. Fidèle aux loix, et le premier à les observer, dès qu'elles n'offensent ni la Nature ni la Religion, il leur obéit par principe de conscience, et se montre le meilleur des citoyens, comme le plus bienfaisant et le plus juste des hommes. Ainsi trouve-t-il ses jouissances

Dans les entretiens qu'il eut avec le Père la Berthonie, et qui opérèrent sa conversion, qu'il rendit publique, ce Savant fit l'aveu le plus remarquable : *Je n'ai été incrédule que parce que j'étois corrompu ;* et il ajoute aussitôt après : *Allons au plus pressé, mon Père ; c'est mon cœur plus que mon esprit, qui a besoin d'être guéri.* Relation de la conversion de M. Bouguer, etc. par le P. la Berthonie.

les plus pures dans l'accomplissement de ses devoirs et dans la pratique constante de tout le bien qu'il peut faire.

Quel contraste, mes chers amis, entre le Chrétien se conduisant d'après sa croyance, et l'incrédule agissant d'après sa manière de voir et de sentir, prise dans les motifs et dans la nature de son incrédulité même !

Convaincus maintenant de la vérité de la Religion révélée, par l'enchaînement et l'ensemble de ses preuves, ainsi que par l'insuffisance et le peu de fondement des difficultés qu'on lui oppose, il est tems de vous rappeler à ce vrai bonheur dont elle est une des sources les plus réelles, après que nous aurons fixé les idées saines que la Religion et la droite raison s'accordent à nous offrir sur ce qui nous touche de plus près ; que nous aurons examiné la nature des biens et des maux pour en tirer de justes conséquences qui deviennent pour nous autant de règles propres à nous rapprocher du bonheur ; et qu'enfin nous aurons observé les différentes causes d'erreur qui contribueroient le plus à nous en éloigner.

CHAPITRE V.

es idées saines puisées dans la raison et dans la Religion sur ce qui importe le plus à notre bonheur; des règles les plus propres à nous en rapprocher; et des principales sources d'erreur qui tendent à nous en éloigner.

SECTION PREMIÈRE.

Des idées saines, etc.

LIEN n'est plus intéressant pour nous que : nous former des idées justes sur Dieu, sur ›us-mêmes, sur les rapports que nous pou›ns avoir avec celui qui est le principe de ›tre existence, et sur les relations que nous rons avec les autres hommes.

Si nous étions des êtres indépendans, si ›us ne devions qu'à nous-mêmes notre exisnce, et que nous n'eussions que nous pour ·bitres de notre sort; n'ayant, dès-lors, en reçu de qui que ce soit, ne devant rien à ıcune cause étrangère, n'en pouvant rien ·aindre ni rien attendre, nous n'aurions plus ı'à consulter nos forces, pour en faire la

mesure de nos droits et la règle de nos penchans.

Mais tout nous dit que nous dépendons d'une cause extérieure, quant à notre existence; que nous ne nous la sommes pas donnée, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de la prolonger ici-bas au gré de nos désirs. Tout nous dit, à ne consulter même que la structure de notre corps (1), que nous avons été formés par une cause intelligente et sage. Tout nous apprend que la matière étant indifférente, de sa nature, au mouvement ou au repos, étant susceptible de tel ou tel mouvement, sans en avoir aucun de déterminé, ni qui lui soit nécessaire, pouvant en changer par la rencontre d'autres corps, perdre en tout ou en partie celui qu'elle a reçu, et en acquérir un autre plus ou moins considérable, et souvent contraire, n'ayant en un mot que des mouvemens communiqués d'après certaines loix qui lui sont prescrites; elle n'a point conséquemment de mouvement par elle-même, par son essence; qu'elle dé-

(1) Voyez Galien, *De usu partium*; Neuwentyt, *l'Existence de Dieu, démontrée par les Merveilles de la Nature*, première partie, où l'on traite de la structure du corps de l'homme; Derham, *Théologie Physique*, l. 4. Lisez aussi ce que dit à ce sujet Cicéron, *de Nat. Deor.* l. 2; n. 53-61.

pend d'un souverain moteur, et que ce n'est point à elle qu'est dû l'arrangement de cet univers, où tout est contingent, où toutes les parties sont dans une dépendance réciproque et dans un perpétuel changement. Tout nous dit que cet arrangement n'est point l'effet du hasard, qui n'est qu'un mot vide de sens, et qui n'offre, en dernière analyse, que des effets sans cause proprement dite; mais qu'il répond, comme la structure de notre corps, à un principe souverainement puissant, et rempli d'intelligence et de sagesse. Dans les plus petites parties de ce monde, ainsi que dans les plus grandes, dans l'insecte qui rampe ou qui vole (1), dans la plante qui végète, dans ces pro-

(1) Nous ne citerons ici que deux espèces d'insectes parmi une foule d'autres, qu'on ne peut se lasser d'admirer; la teigne, qui a des procédés si industrieux et si peu connus, et le cousin, dont l'aiguillon est un composé si parfait et si merveilleux, quoique nous nous en doutions si peu. Voyez les *Mémoires de Réaumur, pour servir à l'Histoire des Insectes*, t. III, second Mém. et les suivans; t. IV, troisième Mém.

» Ce que nous connoissons, dit M. de Réaumur, des corps aussi peu à la portée de nos yeux, que le sont les parties, qui, par leur réunion, forment l'aiguillon complet d'un cousin, suffit au moins pour nous faire trouver des caractères frappans d'une puissance et d'une intelligence sans bornes, dans la trompe d'un si petit insecte. Si on eût su, du tems de Pline, ce que les microscopes nous

ductions sans nombre, répandues sur la surface de la terre, comme dans ces étoiles qui brillent au firmament, ces soleils, ces vastes corps qui roulent avec tant d'ordre dans des espaces où l'imagination se perd, où l'esprit se confond (1), tout publie cette puissance infinie, et cette suprême sagesse qui l'accompagne (2). L'enchaînement des dif-

ont appris de la structure de cette trompe, il eût été encore plus fondé à soutenir que nous devions plus d'admiration aux cousins, malgré leur petitesse, qu'aux éléphans chargés de tours «.

(1) Voyez la *Théologie astronomique* de Derham.

(2) » Je ne sais, dit Voltaire, s'il y a une preuve métaphysique plus frappante, et qui parle plus fortement à l'homme que cet ordre admirable qui règne dans le monde; et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: *Cœli enarrant gloriam Dei.* (Les Cieux racontent la gloire de Dieu) «. Aussi Newton ne trouvoit pas de raisonnement plus convaincant et plus beau en faveur de la Divinité, que celui de Platon, qui fait dire à un de ses interlocuteurs : » Vous jugez que j'ai une ame in- » telligente, parce que vous appercevez de l'ordre dans » mes discours et dans mes actions ; jugez donc, en » voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une ame souve- » rainement intelligente «. *Volt. Métaph.* c. 1.

» Est-ce donc être homme, dit également Cicéron, que d'attribuer, non à une cause intelligente, mais au hasard, les mouvemens du ciel si certains, le cours des astres si régulier, toutes ces choses si bien liées, si bien proportionnées, et conduites avec tant de raison, que notre raison s'y perd elle-même? Quand nous voyons des machines qui se meuvent artificiellement, une sphère, une horloge, et autre semblables, nous ne doutons pas que

êtres, leurs rapports immenses, leurs rtions entre eux pour en faire un même démontrent l'unité de celui qui les a s; et puisque les effets, quels qu'ils :, ne peuvent être plus excellens que cause, nous sommes forcés d'en con- qu'il renferme éminemment en lui, ie principe unique, tout ce qui peut se er de perfections dans les êtres qu'il a

l les a produits, c'est lui qui les conserve; s a produits avec intelligence, il les di- vers les fins les plus dignes de sa sagesse, nformément à leur nature; les êtres phy- s, par des loix qu'ils sont contraints de

t n'ait eu part à ce travail. Douterons-nous que le soit dirigé, je ne dis pas simplement par une in- nce, mais par une excellente, une divine intelli-, quand nous voyons le ciel se mouvoir avec une gieuse vîtesse, et faire succéder annuellement l'une à les diverses saisons qui vivifient, qui conservent Car enfin, il n'y a plus besoin de preuves : il n'y a xaminer, avec des yeux attentifs, la beauté des cho- ont nous rapportons l'établissement à une Provi- divine «. Cic. *de Nat. Deor.* l. 2, n. 38.

sont ces mêmes considérations qui ont fait dire à ire : » Je serai toujours persuadé qu'une horloge re un horloger, et que l'univers prouve un Dieu «.

yez ci-dessus, page 27, la preuve tirée uniquement iverses espèces d'animaux, et à laquelle nous avons les Athées de répondre d'une manière nette et pré-

suivre sans les connoître ; les êtres mo
tels que l'homme, par des loix qu'ils co
sent ; qu'ils peuvent enfreindre, mais
au-delà de ses desseins, et qu'ils ne v
toutefois qu'en s'écartant de l'ordre da
quel, d'une ou d'autre manière, sa just
forcera tôt ou tard de rentrer. Il les re
Législateur suprême, il leur commai
maître, il les surveille en juge, il les co
il les gouverne en père ; et un des indi
plus frappans, un des argumens le
invincibles de sa Providence, par ra
à nous, c'est ce regard que nous
vers le Ciel, dans les circonstances i
critiques, cette exclamation si unive
ô mon Dieu! ce cri que, d'un pôle à l'
les hommes poussent vers lui dans leu
pressans besoins ; c'est la prière par la
l'Auteur même de la nature apprend
les hommes à implorer son assistanc

(1) La plus commune objection des faux Sage
la Providence, c'est la conséquence qu'ils prétend
de l'énorme distance qui est entre Dieu et sa cré
est trop au-dessus de nous, disent-ils, et nous
trop peu de chose à ses yeux, pour qu'il daigne s'
de nous : comme s'il étoit moins digne de Dieu de
soin de l'homme, qu'il n'a été digne de lui de le
comme si une bonté constante dégradoit sa maje
que, semblable aux Dieux d'Épicure, ce fût un
pour lui de veiller sur ces êtres, qui n'existent qu

Pourquoi, depuis que le monde existe, la nature leur enseigneroit-elle, en tous lieux, à prier, si Dieu étoit sourd à nos vœux, s'il ne prenoit nul soin de sa créature, et aucun intérêt à ce qui nous concerne?

Nous venons de retracer, d'une manière succincte, ce que la raison la plus droite et la plus éclairée nous dicte sur la Divinité; et c'est ce que la Religion nous dit encore mieux, en mettant ces vérités si essentielles dans tout leur jour, en les abaissant à la portée de tous les esprits, par la simplicité et la publicité de ses enseignemens, en les appuyant de tout le poids de son autorité, et en

seul, et auxquels il est toujours présent par sa science par son immensité, et par sa toute-puissance.

Mais, disent encore ces prétendus Sages, Dieu n'a-t-il pas pu, en nous créant, établir des loix générales, qui renfermassent tous les cas particuliers? Cette supposition n'ouvriroit pas un plus vaste champ à l'esprit d'indépendance, que l'action continuelle d'une Providence spéciale, elle ne seroit d'ailleurs admissible que dans le cas où Dieu n'eût pas formé des êtres moraux, dont la liberté a besoin, à tout moment, d'être aidée, restreinte, et dirigée vers un certain ordre et une fin quelconque, des êtres, qui, pour le redire encore, crient sans cesse vers leur père commun, et, par un instinct naturel, réclament son secours. Comment pourrions-nous, après tout, ne pas reconnoître en Dieu, dans le degré le plus éminent, cette Providence, que lui-même a mise en nous, pour notre famille, pour nos amis, pour tous ceux qui implorent notre protection et notre bienfaisance?

les purgeant de toutes les erreurs qu'un
fausse philosophie, ou que la superstitic
païenne y avoient mêlées. On connoît ass
ce que la révélation nous apprend à ce suje
pour qu'il nous suffise d'exposer en peu d
mots sa doctrine. Dieu a créé tous les êtres.
a dit : Que la lumière se fasse, et elle a ét
faite (1). Tout existe par lui; il existe seu
par lui-même. Je suis celui qui est, a-t-il d
à Moïse : *ego sum qui sum* (2); mot sublim
et vraiment divin, par lequel l'Être suprêm
nous a donné la notion la plus juste et la plu
précise de son essence, long-tems avant qu
les Sages du Paganisme fissent de la natur
de ce grand Être l'objet de leurs dispute
Comme il a tout créé, il a aussi tout dispos
avec nombre, avec poids, et avec mesure (3)
Il a réglé le cours des astres ; il a jeté les fon
demens de la terre, et l'a affermie sur se
bases; il a resserré la mer dans ses limites, e
lui a dit : Tu viendras jusqu'ici, et tu
briseras l'orgueil de tes flots (4). Moïse, l
livre de Job, les Psaumes, les Prophètes
tous les Écrivains sacrés, nous tracent le
plus magnifiques comme les plus touchante

(1) Gen. c. 1, v. 3.
(2) Exod. c. 3, v. 14.
(3) Sap. c. 11, v. 21.
(4) Job. c. 38, v. 4-12.

images

nages de sa sainteté, de sa bonté, de sa sa-esse, de sa puissance, de sa justice et de sa iséricorde. Sa perfection est sans bornes; ternel, immense, infini, il embrasse tous s lieux, tous les tems : c'est en lui que nous vons la vie, le mouvement et l'être (1); c'est e lui que nous viennent les dons les plus récieux (2). Lorsque tout change autour de ui, il est seul exempt de toute ombre de vicissitude (3). Sa Providence, toujours ac-ive, s'étend sur tous les ouvrages de ses nains. De célestes intelligences, avouées par es traditions les plus anciennes et le plus niversellement répandues, des esprits purs, clairés de sa lumière, brûlant des feux de on amour, s'élèvent de degré en degré, jus-qu'au trône de sa gloire, et sont les Ministres le ses volontés (4). Dans ce monde des intel-igences, tous ces esprits dégagés de la ma-ière, et continuant néanmoins la chaîne des tres, en forment une nouvelle entre eux, elle que nous l'offrent, dans ce monde visi-le, les êtres matériels, sensibles, animés, et eux qui unissent comme nous une substance pirituelle à une substance corporelle, l'es-

(1) Act. c. 17, v. 28.
(2) Jac. c. 1, v. 17.
(3) *Ibid.*
(4) Ps. 103, v. 4. *Hæbr.* c. 1, v. 14.

prit à la matière. Dieu préside à tout: tenant le fil de nos destinées, voulant le bonheur de ses créatures, selon la mesure qui leur convient, et en proportion de nos mérites, il pèse toutes nos actions dans la balance de l'équité; il dirige tous les évènemens dans sa justice ou dans sa clémence; par sa puissance et sa sagesse, il atteint avec force, d'une extrémité jusqu'à l'autre, et dispose toutes choses avec douceur, pour les fins qu'il se propose (1): tout est soumis à son empire; il est le principe de tout, comme il en est la fin (2).

Tel est le précis des notions sur la Divinité, dont les simples comme les savans sont redevables à la Révélation, bien plus encore qu'à la raison. Considérons maintenant quelles sont celles que la raison et la Religion nous donnent à l'égard de l'homme; et nous connoîtrons ainsi ce qu'il nous importe le plus de bien connoître: Dieu et nous-mêmes.

Nous avons vu, il n'y a qu'un instant, que nous sommes des êtres dépendans d'une première cause; que c'étoit d'elle que nous avions tout reçu; que nous lui devions tout; qu'elle nous gouvernoit par sa Providence,

(1) Sap. c. 8, v. 14.
(2) Joan. *Apoc.* c. 1, v. 8.

et que nous étions soumis à son souverain empire (1). La raison qu'elle nous a donnée en partage, nous élevant jusqu'à cet Être suprême, nous rend sensibles nos rapports avec lui, rapports de cause et d'effet, de supériorité et de dépendance, de bienfaits et de reconnoissance.

En nous examinant de plus près, nous découvrons en nous une loi, une conscience, une moralité; une loi qui naît, à tous égards, de rapports fondés sur la nature des choses (2), de ceux que nous avons non seulement avec Dieu, mais avec nous-mêmes et avec nos semblables, auxquels nous sommes liés par cette identité de nature qui est entre eux et nous; par la *sociabilité*, ce principe si naturel à l'homme, et qui met en commun leurs intérêts et les nôtres; par des services mutuels, et par des dépendances réciproques,

(1) Ci-dessus, p. 161 et suiv. 168 et suiv.

(2) » Les êtres particuliers, intelligens, peuvent avoir des loix qu'ils ont faites; mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il y eût des êtres intelligens, ils étoient possibles: ils avoient donc des rapports possibles, et par conséquent des loix possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste et d'injuste que ce qu'ordonnent les loix positives; c'est dire, qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étoient pas égaux. Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit «. Montesquieu. *Esprit des Loix*, l. 1, c. 1.

qui, dans les mêmes circonstances, nous donnent les mêmes droits, et nous assujettissent aux mêmes devoirs : loi qui nous impose une obligation réelle, puisqu'étant prise dans la nature de notre être et des êtres avec lesquels nous sommes en relation, nous ne pouvons la contredire, sans nous mettre en contradiction avec la vérité, qui prend sa source dans les idées éternelles et immuables de la Divinité, avec l'Auteur de la nature, avec la raison dont il nous a doués, et qui fait partie de la nature humaine (1) : loi en-

(1) » Il y a dans l'homme, dit Cicéron, une puissance qui porte au bien, et détourne du mal, non seulement antérieure à la naissance des peuples et des villes ; mais aussi ancienne que ce Dieu par qui le ciel et la terre subsistent, et sont gouvernés. Car la raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine ; et cette raison qui est en Dieu détermine nécessairement ce qui est vice ou vertu... Ainsi, quoique du tems de Tarquin, la loi contre l'adultère ne fût pas encore écrite ; il ne s'ensuit pas que le fils de ce Roi, en violant Lucrèce, n'ait péché contre la loi, qui est de toute éternité. En effet, l'homme avoit dès-lors une raison, qui naturellement le portoit au bien, et le détournoit du mal ; raison qui a force de loi, non du jour qu'elle est écrite, mais du moment qu'elle a commencé ; et elle a commencé au même instant que l'intelligence divine «. *De Legib.* l. 2, n. 4.

» Cette loi de la raison, dit ailleurs Cicéron, commande le bien, défend le mal ; mais de manière que ses commandemens et ses défenses, qui ne s'adressent pas en vain à d'honnêtes gens, ne font nulle impression sur

qui est gravée dans le fond de nos cœurs
la conscience. Nous ne saurions en effet
de notre raison, sans approuver ce que
e loi approuve et prescrit; sans désap-
iver ce qu'elle condamne. Un applaudis-
ent secret de notre part, une satisfac-
intérieure, une juste estime de nous-
nes, sont les premiers fruits de notre con-
nité à la loi de l'équité, de la nature, et
raison; au lieu que la violation de cette
ntraîne des reproches amers, qu'un sen-
ent intérieur élève en nous, contre nous-
es et malgré nous : c'est un mal-aise,
un tourment que l'ame éprouve, parce
lle est sortie de l'ordre, et qu'une voix,
forte encore que les passions, lui crie d'y
rer. Cette voix, cependant, on peut
venir à l'étouffer; mais ce n'est qu'à force
user de sa raison par des sophismes, de
rader de plus en plus son être, de se rou-
lans la fange des plus sales voluptés, ou
'autres genres, d'ajouter crimes sur cri-

échans. On ne peut ni l'abolir, ni en retrancher, ni
des loix contraires à celle-là. Personne n'en peut
lispensé, ni par le Sénat, ni par le peuple.... Elle
point autre à Rome, autre à Athènes, autre aujour-
, et autre demain. Universelle, immuable, elle obli-
toutes les nations et dans tous les tems ». Cic. *Fragm.*
publ. l. 3. *Apud. Lactant. Instit. divin.* l. 6, c. 8.

mes; d'éteindre en soi le sens moral (1), où de mettre, au moins pour long-tems, autour de sa conscience; cette triple cuirasse dont parle Horace (2). De tout ce que nous venons de dire sur la nature de l'homme, se forme sa moralité. Il voit le bien; il peut le faire; il est libre; et c'est parce qu'il sent qu'il est libre, qu'intérieurement il approuve ou désapprouve sa propre conduite; qu'il mérite, de la part de ses semblables, l'éloge ou le blâme, le châtiment ou la récompense. Le fou, proprement dit, n'est que l'objet de la pitié. On ne lui impute rien, parce qu'il n'y a plus en lui de liberté (3).

Si l'Auteur de notre être a gravé en nous une loi, il doit y avoir attaché, selon la re-

(1) Voy. Hutcheson, *An inquiry into the original of our ideas of beauty and virtue.*

(2) *Et æs triplex circà pectus erat. Carm.* L. II, od. 3.

(3) Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin;
Entends comme il consulte, approuve, délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comme d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit un fils, et le veut corriger.
Il le croyoit donc libre? Oui sans doute; et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer,
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave:
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

VOLTAIRE, *Disc. en vers, sur la Liberté.*

marque que nous en avons déjà faite, une sanction, conformément à sa sagesse et à son pouvoir; c'est-à-dire, qu'il a attaché, par une suite de sa législation divine, une peine à l'infraction de cette loi, et un prix à notre fidélité à la remplir: sanction d'autant plus nécessaire, que, sans elle, il auroit mis une contradiction formelle entre le penchant irrésistible qu'il a imprimé en nous pour le bonheur, et le sacrifice de tout nous-mêmes, que, dans bien des occasions critiques auxquelles nous exposent la nature de nos obligations, la violence de nos passions, celles des autres hommes, nous sommes forcés de faire à la loi du devoir. Cette sanction n'est toutefois rien moins qu'assurée et complette ici bas. A parler en général, la vertu, il est vrai, y trouve déjà une sorte de récompense en elle-même, et le vice une sorte de châtiment; l'une obtient des avantages, qu'on refuse communément à l'autre. Celui-ci éprouve des accidens fâcheux; il encourt le mépris et la haine; celle-là se concilie l'estime, le respect, la confiance, et l'amour. Mais cette règle générale souffre de grandes exceptions. Dans une foule de circonstances, la vertu est opprimée; elle nous fait immoler toutes nos jouissances, et jusqu'à la vie même, aux loix qu'elle nous impose. J'en atteste tant

d'hommes justes et reconnus pour tels, que nous avons vus, pour satisfaire aux droits sacrés de la vérité, de l'équité, de l'humanité même, et de la conscience, porter leur tète innocente sur l'échafaud. Le vice, au contraire, ne ravit que trop souvent à la vertu le prix et les hommages qui n'étoient dûs qu'à elle. Il a pour lui, dans de certaines rencontres, la voix du peuple, et se montre glorieux et triomphant; triomphe passager, si l'on veut, et dont la courte durée manifeste une Providence suprême et un Dieu vengeur. *J'ai vu l'impie élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, il n'étoit plus* (1). Mais tant que la prospérité dure, elle éblouit, et elle semble quelquefois, comme celle de Cromwell, durer jusqu'à la mort; mais la vertu n'en a pas moins été persécutée, souffrante, et immolée. C'en est assez, après tout ce que nous venons de dire, pour nous démontrer qu'il y a une autre vie que celle-ci, où la sanction de la loi aura son entier effet, où toutes les vues du Législateur seront remplies, où l'ordre sera rétabli, où régnera le plus parfait accord entre la vertu et le bonheur, et où la justice rentrera dans tous ses droits.

(1) Ps. 36, v. 35-36.

Aussi l'immortalité de l'ame est-elle comme la foi de la Nature, et la croyance de tous les hommes. De là, chez tous les peuples, le respect pour les morts et la religion des tombeaux, qui, à une des plus désastreuses époques de notre histoire, a été si indignement violée parmi nous.

Aussi l'homme s'élance-t-il sans cesse dans l'avenir par l'espoir de se survivre à lui-même, et de ne pas mourir tout entier.

Le désir du néant convient aux scélérats,

dit un de nos Poëtes (1); et il ne convient qu'à eux seuls. Les méchans voudroient que le néant fût leur partage; et ils font ce qu'ils peuvent pour se le persuader, parce qu'ils appréhendent, malgré eux, un Dieu juste et incorruptible. Ils sautent, ils dansent, ils folâtrent sur le bord de la tombe; ils s'enivrent, pour endormir leurs craintes, et finissent par se précipiter en aveugles, en forcenés, ou en lâches, dans cette nuit éternelle qui va les engloutir; tandis que, toujours serein, toujours tranquille au sein des tribulations et sous le glaive des persécuteurs, comme les dix-huit Vierges de Compiègne, qui, dans le charriot qui les conduisoit à la

(1) Gresset. *Edouard III*, Trag.

mort, chantoient en chœur des cantiques, le juste se console et jouit d'avance, par l'attente où il est d'un avenir plus heureux. Dans les fers, et sur le point d'être immolé, si on lui annonçoit sa délivrance, il lui faudroit plus de résignation pour vivre, qu'il ne lui en falloit pour mourir.

Aussi, pour tout dire enfin, portons-nous, au fond de notre cœur, ce désir du bonheur que tout accroît, et que rien ici-bas, de ce qui est en nous et hors de nous, ne peut satisfaire. Le même être qui embrasse les vastes et sublimes idées de l'Éternel, de l'Infini, s'y unit donc tout à la fois et par ses pensées et par ses désirs. Dieu est en effet le premier de tous les besoins, pour un esprit éclairé et pour un cœur sensible.

Qu'il est grand cet être, matériel et mortel par son corps, spirituel et immortel par son ame; cet être, qui tient, par l'une de ces deux substances dont il est composé, à tout le monde sensible, et par l'autre, à Dieu même; qui est placé sur la terre pour être comme le Roi et le Prêtre de la Nature, afin d'en rendre l'homage à son Auteur! Que l'homme est grand, puisqu'il a pour première loi la raison suprême; qu'il est doué de la noble faculté de connoître la vérité et la justice; qu'il est libre, par un sen-

timent intime contre lequel il ne peut réclamer qu'en s'aveuglant lui-même ; qu'il devient, avec l'usage de la raison, un être moral, susceptible de mérites et de démérites, de se repentir, de se réformer, et de se perfectionner ! Je ne dis pas assez ; l'homme est d'autant plus grand, que, balancé continuellement par ses passions, heurté par leur choc violent, il peut s'élever au-dessus d'elles et en triompher. Environné d'objets qui l'attirent, ou d'objets qui l'affligent et l'importunent, il peut surmonter l'attrait dangereux qui le porte vers les uns, et supporter les autres avec un courage mâle et une constance héroïque. Trouvant en lui, et dans tout ce qui l'environne, la matière des plus pénibles épreuves comme des plus grands sacrifices, il peut, aidé du secours d'en-haut (1), et s'il le veut fortement,

(1) La plupart des Philosophes Païens, ou du moins plusieurs d'entre eux, ont reconnu la nécessité de cette assistance divine, pour faire le bien. Bias, l'un des sept sages de la Grèce, ordonnoit de rapporter aux Dieux toutes les bonnes actions que nous faisons. (Diog. Laert. l. I, segm. 88). Socrate, dans le *Phædon* de Platon, demande aux Dieux la beauté intérieure. (Plat. *in Phæd.* t. III, p. 379). On lit sur la fin du *Ménon*, que la vertu est un présent de la Divinité. (Plat. t. II, p. 100). Selon Maxime de Tyr, c'est Dieu qui nous aide à acquérir la vertu. (Dissert. 22, p. 264). C'est à nos intrigues, dit Arrien, que nous devons les honneurs ; mais la vertu

déployer dans ces épreuves toute l'én
de son ame, et en faire l'objet et l'ex
habituel des plus hautes vertus.

Faut-il encore s'étonner que Dieu é
sur lui, d'une manière toute spécial
soins et sa providence? Que seroient
yeux du souverain Être, tous les cor
lestes, si on les suppose vides de cré
intelligentes et raisonnables? Que se
que l'harmonie de toutes les sphère
comparaison d'un sentiment, et sur
d'un sentiment d'amour pour l'Être S
me, de bienveillance pour ses sembl

nous vient des Dieux. (Sur Épictete, l. 4, c. 4,
Telle est, à ce sujet, la prière d'Iamblique, Phi
Platonicien : » Je vous prie, Seigneur, qui êtes
et le Père de cette raison qui habite en nous, de no
ressouvenir de cette grandeur que nous avons r
vous; de nous aider à nous purifier des passions de
nables, à nous rendre supérieurs à elles, en so
nous ne nous servions de nos organes que d'une r
convenable, que nous ne soyons occupés qu'à
tionner la raison qui est en nous, et à nous unir
vérité. La troisième chose que je vous demande en
mon Sauveur, c'est d'ôter ce nuage qui est sur l
de notre esprit, afin que, comme dit Homère
puissions connoître Dieu et l'homme «. (Iambl.
à la fin des notes de Gale). Cette même prière se t
la fin des Commentaires de Simplicius sur Épictète
cependant convenir qu'Iamblique, quoique Phil
Païen, étoit d'un tems à avoir pu profiter des lumi
Christianisme.

de pitié pour les malheureux ? Une larme, un soupir d'une ame tendre et bienfaisante, ne seroient-ils pas, relativement à cette souveraine Intelligence, d'un prix bien supérieur à toute la matière dont seroit formé ce vaste univers ? N'y eût-il sur la terre qu'un homme, qu'un seul homme capable de tendre les mains, d'élever ses regards et son cœur vers son Créateur, ah ! sans doute, il y seroit pour lui le plus intéressant de tous les êtres.

Mais si l'homme est grand par le digne usage de toutes ses facultés, qu'il devient petit et abject, quand il en abuse ! et malheureusement cet abus ne lui est que trop ordinaire. L'homme est bon, a dit Rousseau; et les hommes sont méchans. Eh, comment les hommes, pour la plupart, sont-ils méchans, si l'homme est naturellement bon ?

Ici la révélation vient nous éclairer de son flambeau. Laissant dans l'ombre du mystère ce qu'il lui a plu de nous tenir caché; elle nous apprend ce qu'il nous est essentiel de savoir, et ce qui tient à toute l'économie de la Religion révélée. Oui, l'homme étoit bon, en sortant des mains de son Auteur; mais le péché, en s'introduisant dans le monde, a détruit cet accord qui étoit

entre Dieu et l'homme, entre l'homme et les créatures soumises à son empire, entre son entendement et sa volonté, entre sa raison et ses sens, qui lui étoient subordonnés. Nés d'un père coupable, son péché ne nous a pas été imputé de la même manière, que si nous l'eussions commis nous-mêmes, n'ayant pu en être complices avant de naître; puisque le péché, proprement dit, ne peut être qu'un acte de la volonté, qu'un acte libre, et l'abus de notre liberté. Ne prêtons pas à la foi, dont l'Église est l'unique interprète, des dogmes plus rigoureux que ceux qu'elle nous enseigne strictement (1); et pour ne pas nous ôter toute

(1) Par exemple, la damnation des enfans morts sans le Baptême, n'est nullement, et à beaucoup près, un dogme de foi. Ils naisssent sans aucun droit à la souveraine Béatitude; mais, selon la doctrine de Saint Thomas, il y a loin de là à la damnation. » Je n'ose assurer, dit aussi Saint Augustin, qu'il vaudroit mieux pour eux ne pas exister, que d'être où ils sont «. (*Contr. Julian.* l. 5, c. 8. *Op.* t. X, p. 650). Rien n'empêche donc qu'on n'embrasse à cet égard le sentiment le plus favorable pour eux, et le plus conforme aux idées, quoiqu'incomplètes, que nous pouvons nous former de la justice et de la bonté divine.

Il est un autre dogme plus réel que celui de la damnation des enfans qui meurent sans avoir été baptisés, mais qu'on interprète mal, et qu'on tourne dès-lors aussi faussement contre la Religion : *Hors de l'Église, point de salut.* Ceci est à la vérité, un dogme de foi; et il ne doit s'en-

ègle de croyance, tout moyen de discerner la vrai d'avec le faux, ne la mettons pas en contradiction avec d'éternelles vérités; ce n'est qu'en conservant avec soin les droits de la raison et ceux de la foi, qu'on peut sentir jusqu'à quel point elles sont nécessaires l'une à l'autre, et se soutiennent réciproquement. Dieu est la souveraine justice; et quelqu'élevées que soient

ndre que de ceux qui sont sciemment et volontairement ors de l'Église. Voyez à ce sujet, dans l'Ouvrage si onnu de M. Bergier, qui a pour titre, *le Déisme réfuté*, développement de la Doctrine catholique, par rapport ux Hérétiques et aux Infidèles. (Avertissement à la tête e la cinquième édition, p. iij et suivantes, et Lettres, . VI, p. 230 et suivantes).

Ce dogme, bien conçu, ne blesse d'ailleurs en rien la tolérance sociale et la tolérance civile, autant qu'elle peut contribuer à la tranquillité publique; et il ne borne point esprit de support, ni tous les sentimens qu'inspire la charité chrétienne, qu'il rend au contraire plus compatissante plus empressée à éclairer, ou à ramener par la persuasion, la seule arme propre à la vérité comme à la charité, eux de nos semblables, qui n'ont pu être instruits dans foi, ou qui auroient eu le malheur de s'égarer.

Si la Religion révélée, prise dans ses détails et dans n ensemble, est vraiment divine, ne seroit-ce pas, après ut, une contradiction réelle, que, relativement à ceux ui sont à portée de la connoître, Dieu leur permît de recevoir ou de la rejeter au gré de leurs passions et de urs caprices, de fermer volontairement les yeux à sa mière, d'adopter une Religion fausse, ou de finir par 'en point avoir.

ses pensées au-dessus de nos pensées, sa justice n'en est pas moins la règle de la nôtre. Il ne nous imputera donc pas ce qui, par la nature des choses, ne sauroit, à proprement parler, nous être imputé. Mais telle est du moins l'effet de la tache originelle, qu'elle nous a fait perdre les droits que l'obéissance de notre premier père nous eût acquis pour toujours. C'est ainsi que, dans la position actuelle, nous voyons, sans accuser la justice de Dieu, un père de famille, par sa mauvaise conduite, priver ses enfans, tout innocens qu'ils sont, de la fortune de leurs ancêtres, qui devoit être leur partage. C'est ainsi que, sous nos yeux, sans que les enfans soient coupables des fautes de leur père, il entre néanmoins dans les vues de la divine Sagesse de permettre que des générations entières portent le poids des iniquités de ceux qui les ont précédées; sauf à elles à s'éclairer par les fautes d'autrui et à mériter un meilleur sort, en devenant plus sages et plus fidèles. Dieu, en formant sa créature, étoit le maître de ses dons et des conditions qu'il y attachoit. La chute du premier homme nous a placés dans un autre ordre de choses, où l'homme, par un mêlange étonnant de grandeur et de bassesse, de lumières et de ténèbres, de force

et de foiblesse, est un mystère à lui-même; où l'ignorance, les passions, et les préjugés mettent un voile épais entre lui et la vérité; où l'imagination et les sens ont usurpé une partie du pouvoir qui n'étoit dû qu'à la raison; où les objets, créés pour notre agrément, sont devenus pour nous une source continuelle de tentations, et se sont armés contre nous. Tel est le monument le plus sensible, et si j'ose m'exprimer ainsi, telle est la médaille la plus frappante du péché originel (1).

(1) » La chute de l'homme dégénéré, dit M. de Voltaire, dans la *Philosophie de l'Histoire*, ch. 17, p. 109, est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes Nations «. Mais comment presque tous les anciens peuples, malgré la distance des lieux, la diversité des climats, des mœurs, et des opinions, eussent-ils été réunis dans ce point fondamental de leur théologie, s'ils n'y eussent été amenés par un sentiment comme naturel de notre dégradation, ou plus encore, par la plus ancienne tradition? Zoroastre, chez les Perses, a fait du péché originel, du péché de Meschia et Meschiané, un dogme de sa Religion (*Zend-Avesta*, tom. II, p. 378 et 592). D'anciens Philosophes ont si bien senti l'état de dégradation de la nature humaine, que voulant en déterminer la cause, ils l'ont attribuée à des fautes commises dans une autre vie, qui avoit précédé celle-ci. Quelques-uns, parmi eux, ont pensé que c'étoit pour expier ces fautes, que les ames humaines avoient été réunies à des corps, dans lesquels elles étoient enfermées comme dans une prison. (Iambl. *Exhort. ad Philos.* ch. 8),

Mais, dans ce nouvel ordre de choses, un plan plus relevé, plus magnifique, dans lequel Dieu trouve toute la gloire qui peut lui convenir, et l'homme regagne bien au-delà de ce qu'il avoit perdu, se développe en notre faveur. C'est celui qui nous offre ce Réparateur, ce Médiateur, que nous avons vu promis dès la chute d'Adam; annoncé toujours plus clairement d'âge en âge; et, dans le tems prescrit, donné au monde par l'union ineffable du Verbe avec l'humanité. Ainsi l'Être Suprême reçoit par son Verbe, qu'il a engendré de toute éternité dans l'unité d'une même essence, une réparation digne de lui, un hommage d'un prix

Saint Augustin se servoit de ces erreurs mêmes pour montrer aux Pélagiens combien étoit répandue la croyance d'un péché originel (*Contr. Julian.* l. 4, ch. 12 et 15). *Hujus evidentia miseriæ gentium*, dit-il dans le dernier chapitre de ce 4[me]. livre, *Philosophos compulit dicere, ob aliqua scelera suscepta in vita superiore, pœnarum luendarum causâ, nos esse natos.* Le dogme de la Métempsycose ou de la transmigration des ames, qui, des Égyptiens, au rapport d'Herodote (l. 2, p. 137, *Edit.* Jungerm.), avoit passé chez les Grecs, qui a toujours été reçu chez les Indiens, qui l'est encore chez la plupart des Nations qui ne sont pas éclairées des lumières de la Religion (Burigny, *Théologie Païenne*, tom. II, p. 34 et suiv.), paroît tenir en partie aux mêmes idées, ou du moins avoir été la suite d'une tradition universelle, quoiqu'altérée, relative à cet objet.

infini. Ce n'est plus par l'homme seul que Dieu est adoré, glorifié ; c'est par son Fils, de même nature, de même snbstance que lui ; c'est par l'homme uni à Jésus-Christ, relevé, purifié, ennobli par sa grace, et revêtu de ses mérites.

Économie sublime ! et telle qu'un Philosophe célèbre (1) s'élevant aussi haut que la Philosophie, aidée de la Religion, pouvoit le faire, se sentoit disposé à croire que, » quand bien même l'homme n'eût pas péché, une Personne divine n'eût pas laissé » de s'unir à l'univers pour le sanctifier, » pour le tirer de son état profane, pour lui » donner une dignité infinie ; afin que Dieu, » qui ne peut agir que pour sa gloire, en » reçût une, qui répondît parfaitement à » son action «.

Après avoir conçu de Dieu et de l'homme les idées les plus conformes à leur nature, à la raison, et à la Religion, il nous est encore essentiel, pour achever de poser les bases sur lesquelles doit porter, même ici-bas, notre félicité la plus vraie, de faire une juste estimation des biens et des maux, comme étant les élémens de notre bonheur ou

(1) Mallebranche, *Entretiens sur la Métaphysique et sur la Religion*, 9me. Entretien.

de notre malheur; et de prévenir les e
dans lesquelles l'abus de notre raison
roit nous entraîner.

SECTION II.

De la juste appréciation des biens maux, et des règles les plus propres rapprocher du bonheur.

Le bonheur se formant de la plus g somme des biens auxquels nous pouvo tendre, et de la moindre somme possil maux que nous sommes dans le cas d' ver, il n'y a que deux moyens pour notre condition aussi bonne qu'ell l'être : l'un consiste à augmenter la s des biens, et l'autre à diminuer cel maux (1). Pour y parvenir nous ne sa trop nous appliquer à les bien conn afin d'être en état de les comparer entr de faire choix des biens qui nous rappr le plus du bonheur, et d'éviter les ma contribueroient le plus à nous en éloign

(1) Voyez l'*Essai de Philosophie morale* de M. pertuis, de l'Académie Françoise et de l'Acad Sciences, ch. 4.

(2) Lisez, sur tout ceci, Burlamaqui, *Prin Droit Naturel*, ch. 6, et les notes de Barbeyrac *devoirs de l'Homme et du Citoyen*, par Puffendorf §. XI.

1[t]. Il y a des biens réels et des biens apparens.

Nous remarquons fréquemment que les pparences nous trompent, et que ce qui ous avoit d'abord paru un bien, se trouve ellement un mal; tandis qu'un mal appant cache souvent un très-grand bien.

Nous ne devons pas considérer comme un en réel ce qui peut détériorer notre être, ut ce qui tend à l'altérer ou à le corrome; puisque ce seroit, par-là même, sapper fondemens de notre félicité. Ainsi la raia étant la plus noble partie de l'homme, mme elle est son premier guide, tout ce i est incompatible avec elle ne sauroit faire a bonheur. Disons la même chose de tout qui est en opposition avec les rapports is dans la nature, qui sont entre nous et s êtres qui nous environnent; puisque ces pports font partie de notre constitution, que les contredire c'est altérer notre consution même et détériorer la nature de noe être.

On peut mettre, à certains égards, au ombre des biens apparens, tout ce qui tient partie à l'opinion. La gloire, les granurs, les richesses, etc. considérées comme écessaires à notre bonheur, n'ont, sous ce oint de vue, qu'une apparence de réalité.

Combien d'hommes, combien de sages en su trouver, au sein de l'obscurité, de la médiocrité, d'une sorte de dénuement et de pauvreté, la paix qu'ils n'avoient pu rencontrer parmi tout l'éclat de la renommée dans la plus haute fortune, et dans le rang le plus élevé. N'oublions jamais que c'est dans les principes de la vraie sagesse, et dans les dispositions d'un cœur maître de soi et bien ordonné, que se puisent le plus sûrement le contentement et la paix.

2t. Tous les biens ne sont pas du même genre; tous ne sont pas égaux.

Nous devons préférer un plus grand bien à un moindre; nous devons aspirer toujours aux biens les plus excellens qui peuvent nous convenir, et proportionner nos désirs et nos recherches à la nature de chaque bien.

Ce principe est évident par lui-même; puisque plus un bien est excellent et de nature à nous convenir, plus il doit ajouter à notre bonheur.

3t. Il y a des biens durables et des biens passagers.

Nous devons, toutes choses égales, préférer un bien plus durable, et à plus forte raison un bien qui nous reste, à celui qui passe et qui a moins de durée. Dans l'inégalité même, la raison nous dicteroit encore

parer à l'intensité du plaisir qu'un us procure, sa brièveté, et à la moin- ensité du plaisir que l'autre nous as- a longue durée, qui, par sa conti- ième, rendroit plus grand par la suite ien-être, et ajouteroit ainsi à la som- notre bonheur.

armi les différentes sortes de biens, appartiennent plus directement à et les autres au corps; ceux de l'ame, qu'ils ont pour objet des choses pure- piritueIles, se réduisent à deux genres ceptions, l'une qu'on éprouve par la la vérité, l'autre par la pratique de la (1).

s le choix, les biens de l'ame doivent it plus l'emporter sur ceux du corps, ont plus excellens par leur nature et dre aussi supérieur à l'autre, que l'a- rituelle et immortelle est supérieure os matériel et périssable.

itons que, loin de passer rapidement affoiblir par la jouissance, les plaisirs biens de l'ame procurent sont dura- durée et la répétition les augmentent; ssance de ces plaisirs, au lieu d'affoi- me et de l'énerver, comme l'énervent

(1) ...aupertuis, *Essai*, etc. ch. 3.

à la longue les plaisirs des sens, la perf tionne au contraire et la fortifie.

5t. Il y a des biens généraux et des bie particuliers.

Ceux-ci n'affectent que quelques indiv dus; ceux-là sont communs et universels. I s'étendent du moins sur tous les membres la grande société à laquelle nous sommes li le plus étroitement.

D'après la loi de l'ordre et de la raison qui subordonne les parties au tout; d'apr cette préférence que nous devons aux bien les plus excellens dont nous sommes cap bles, *nous devons préférer le bien commu au bien particulier.*

Un des plus sûrs moyens d'apprécier a juste la valeur des choses, est d'en jug comme nous concevrons sans peine que do le faire celui qui est la raison suprême, cel qui est la source de tout ordre, de toute ju tice, de toute vérité, et d'estimer chaqu chose à proportion de ce qu'il l'estime lu même. Or, un des principes que le suprêm législateur, à l'aide de la raison qu'il nous donnée en partage, fait briller avec le plus d force et le plus de clarté à l'esprit de l'homm qu'il rend le plus sensible à son cœur, lorsqu l'un et l'autre n'ont pas été dépravés par se passions

passions; c'est cette loi de l'ordre, telle que nous venons de l'exposer (1).

C'est du bien général, de ce qui fait le bien du tout, que doit résulter, d'ailleurs, le bien de chacune des parties qui le composent; et quel que puisse être, de notre part, le sacrifice que cette loi de l'ordre exige, nous ne pouvons douter que, d'une ou d'autre manière, sous l'empire de celui dans la sagesse duquel cette loi prend sa source, un tel sacrifice ne tourne, pour nous-mêmes, à notre plus grand bien (2).

En consultant, avec la même attention, les idées éternelles et immuables de l'Être suprême, la raison, le sentiment, et notre propre intérêt bien entendu, nous poserons aussi pour principe *de ne pas faire aux autres ce que nous serions en droit de ne pas vouloir qu'on nous fît, et de leur faire ce que nous voudrions, à juste titre, qu'on nous fît à nous-mêmes.* Il est non-seulement injuste, mais insensé, de vouloir faire son bonheur aux dépens des autres. Chaque membre de la société auroit le même droit: et que

(1) » Qu'on me montre, dit Voltaire, un pays, une compagnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui est utile au bien commun; et alors je conviendrai qu'il n'y a pas de règle naturelle «. *Métaph.* c. 5.

(2) Voyez ci-dessus p. 174 et suiv.

deviendroit la société toute entière, q
viendrions-nous nous-mêmes, si chac
dividu, s'arrogeant un pareil droit, p
doit en user à notre préjudice.

Rien ne seroit donc plus naturel e
raisonnable, pour se prémunir contre
lence de ses passions, pour se défen
toute injustice, et ne pas exposer les
aux tristes et cruels effets qu'entraîne
justice et les passions, que de comn
par se mettre, en esprit, à la place d
qu'on seroit tenté d'en rendre les victin

6t. Il y a des biens et des maux pr
des biens et des maux à venir.

Instruits, comme nous le somme
l'expérience, que les choses ont souv
effets bien différens de ce qu'elles seml
promettre; ensorte que les plus ag
ont des suites amères, et qu'au contra
grand bien coûte d'abord à acquérir;
dence ne permet pas de s'arrêter uniqu
au présent; il faut étendre ses vues su
nir, et considérer également l'un et l
afin de porter un jugement solide, qu
à nous déterminer.

(1) C'est une règle essentielle, qu'inculque en p
endroits Muratori, et dont nous ne saurions tr
pénétrer. Voyez *Della Philosophia morale*, ch.
ordine che dobbiamo conservare verso gli altri uomi

Pour peu que nous y réfléchissions, nous nous appercevrons sans peine qu'il est contre la raison de rechercher un bien qui nous causera par la suite un mal beaucoup plus grand; nous reconnoîtrons aussi que rien n'est plus raisonnable que de se résoudre à souffrir un mal dont il doit nous revenir un bien plus considérable. Ce sont, dans la comparaison que nous sommes dans le cas d'en faire, comme deux sommes différentes, dont l'excès de l'une sur l'autre ajoute tôt ou tard à la somme de notre bonheur; ou à celle de notre malheur, si nous avons fait un mauvais choix (1).

(1) » Comme les objets qui sont près de nous, dit Locke dans son *Essai sur l'entendement humain*, passent aisément pour être plus grands que d'autres d'une plus vaste circonférence, qui sont plus éloignés; de même, à l'égard des biens et des maux, le présent prend ordinairement le dessus; et, dans la comparaison, ceux qui sont éloignés ont toujours du désavantage. Ainsi la plupart des hommes, semblables à des héritiers prodigues, sont portés à croire qu'un petit bien présent est préférable à de grands biens à venir; de sorte que, pour la possession présente de peu de chose, ils renoncent à un grand héritage qui ne peut leur manquer. Or que ce soit là *un faux jugement*, chacun doit le reconnoître, en quoi que ce soit qu'il fasse consister son plaisir; parce que ce qui est à venir doit certainement devenir présent un jour, et alors ayant le même avantage de proximité, il se fera voir dans sa juste grandeur, et mettra dans tout son jour la prévention déraisonnable de celui qui a jugé de son

7[t]. Il n'est pas nécessaire d'avoir une entière certitude à l'égard des biens et des maux considérables : la seule possibilité, et encore plus la vraisemblance, suffit pour engager une personne raisonnable à se priver de quelques petits biens, et même à souffrir quelques maux légers, en vue d'acquérir des biens beaucoup plus grands, ou d'éviter des maux beaucoup plus fâcheux.

La raison veut en effet qu'au défaut de la certitude, nous prenions la probabilité pour règle de nos jugemens et de nos déterminations, sur-tout quand il s'agit pour nous d'un très-grand intérêt; car alors, la probabilité est l'unique lumière, le seul guide que nous ayons; et à moins qu'il ne vaille mieux errer à l'aventure que de suivre un guide; à moins qu'on ne soutienne qu'il faut éteindre notre lampe, quand nous sommes privés de la lumière du soleil; il est raisonnable de nous conduire par la probabilité, lorsque l'évidence ou la certitude nous manquent. On parvient encore mieux au but, à l'aide d'une

prix par des mesures inégales ». *Essay concerning human understanding*, liv. 2, ch. 21, §. 63.

» Si la douleur de colique, dit Montaigne, nous venoit avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache sa suite ». *Essais*, liv. 1, ch. 38.

foible clarté, que si l'on restoit dans les ténèbres (1).

8t. Il ne faut rien négliger pour faire prendre à notre esprit le goût des vrais biens; en sorte que la considération des biens excellens, et reconnus pour tels, en excite en nous le désir, et nous fasse faire les efforts nécessaires pour en acquérir la possession.

Cette dernière règle vient naturellement à la suite des autres, pour en assurer l'exécution, et nous en garantir les effets. Il ne suffit pas d'avoir éclairé l'esprit sur la nature des biens et des maux qui peuvent nous rendre véritablement heureux ou malheureux; il faut encore rendre ces principes actifs et efficaces, en formant la volonté à se déter-

(1) Presque toute la vie humaine roule sur les vraisemblances. » C'est ainsi, dit Sénèque, que nous semons, que nous entreprenons sur mer des voyages de long cours, que nous allons à la guerre, que nous nous marions, que nous élevons des enfans. Quoique l'événement de toutes ces choses soit incertain, il suffit pour nous déterminer que nous ayons quelqu'espoir de réussir. Qui répondra à celui qui sème qu'il aura une bonne récolte, à celui qui se met en mer qu'il arrivera au port, au guerrier qu'il remportera la victoire, à l'époux qu'il aura une femme honnête, au père que ses enfans tourneront à bien? Nous nous laissons conduire où la raison nous mène, et non l'évidence. Si nous attendions celle-ci pour agir, notre vie entière se passeroit dans l'inaction «. *De Benef.* l. 4, ch. 33.

miner par goût et par habitude, conformément aux conseils d'une raison éclairée. Et que l'on ne pense pas qu'il soit impossible de changer les inclinations et de réformer les goûts. Il en est du goût de l'esprit comme de celui du palais. L'expérience montre que l'on peut changer l'un et l'autre, et faire en sorte que nous trouvions enfin du plaisir dans des choses qui nous étoient désagréables. On commence avec peine, et par des efforts de raison; ensuite on se familiarise peu à peu avec elles; des actes réitérés nous les rendent plus faciles; la répugnance cesse; on les voit d'un tout autre œil qu'on ne les voyoit; et l'usage enfin nous fait aimer ce que nous regardions auparavant avec aversion. Tel est l'effet des habitudes; elles font trouver insensiblement tant de commodités et d'attraits dans ce que l'on a coutume de faire, qu'on a de la peine à s'en abstenir (1).

(1) Locke s'exprime ainsi sur ce même sujet : » C'est une erreur de s'imaginer que les hommes ne sauroient changer leurs inclinations jusqu'à trouver du plaisir dans les actions pour lesquelles ils ont du dégoût, s'ils veulent s'y appliquer de tout leur pouvoir. En certains cas, un juste examen de la chose produira ce changement; et dans la plupart, la pratique, l'application, et la coutume feront le même effet..... Quoique chacun soit convaincu, par sa propre expérience, qu'il peut en venir là, c'est néanmoins un devoir que les hommes négligent

Les principes que nous venons de poser, pour nous conduire au bonheur, sont tels qu'une raison éclairée et tranquille, dégagée des préjugés et du trouble des passions, ne peut s'empêcher d'en reconnoître la vérité. Mais qu'il est peu d'hommes assez sages pour se détromper des fausses idées qu'ils se sont faites, pour renoncer aux penchans qui les entraînent, et pour écouter la raison, lors même qu'elle leur parle du bonheur !

Cependant, chers amis, si ces hommes qui dédaignent de la consulter se rendoient plus attentifs à sa voix, que de regrets ne s'épargneroient-ils pas? Pour nous éviter un si cruel repentir, traçons, en peu de mots, les principales sources de nos erreurs. C'est beaucoup faire que de parvenir à les bien connoître, afin de réussir plus sûrement à nous prémunir contre elles. Apprendre à devenir plus sages, c'est apprendre à devenir plus heureux.

si fort dans la conduite qu'ils tiennent par rapport au bonheur, qu'on regardera peut-être comme un paradoxe si je dis que les hommes peuvent faire que des choses ou les actions leur seront par la suite plus ou moins agréables, et par-là remédier à cette disposition d'esprit à laquelle on peut justement attribuer une partie de leurs égaremens «. *Essay concerning, etc.* l. 2, ch. 21, §. 69.

SECTION III.

Des causes principales de nos erreurs.

PREMIÈRE SOURCE D'ERREURS, L'INDIFFÉRENCE POUR LA VÉRITÉ. Nous ne sentons pas assez le rapport essentiel qui est entre elle et notre bonheur. Nous supposons vrai tout ce qui nous flatte, au lieu de considérer que ce qui nous paroît tel et qui pourroit être faux en soi, ne mériteroit pas alors le cas que nous en faisons. Quoique nous n'appercevions que la moindre partie de l'espace que nous devons parcourir, nous croyons trop aisément que, quelque trajet qu'il nous reste à faire, il nous conduira sûrement au port: affrontant, sur une barque fragile, tous les dangers d'un élément perfide, nous suivons au hasard la première route qui se présente, pour peu que nous nous y trouvions engagés par l'attrait des richesses, de la domination ou du plaisir; et nous ne nous inquiétons pas si, à quelque distance du rivage, nous n'irons pas échouer contre un écueil où se briseront tous nos projets et toutes nos espérances.

A l'indifférence pour le vrai, tiennent la nonchalance et l'insouciance, le défaut d'examen ou une étude superficielle, la précipitation et les jugemens anticipés, la présomp-

tion, la témérité, et ce qui en est plus voisin qu'on ne pense, le découragement et la pusillanimité.

Près de là viennent se ranger encore la légèreté, la frivolité, l'enchantement de la bagatelle; et à leur suite, toutes les inconséquences qui font de notre vie un tissu d'extravagances, de contradictions, et de calamités.

Nulle leçon ne profite à des esprits ainsi disposés. Les plus étonnantes révolutions, les catastrophes les plus sanglantes, l'expérience et la démonstration la plus complète du néant et de l'instabilité des choses humaines, leurs propres maux et ceux des personnes qui devroient leur être les plus chères, ne font sur eux que l'impression du moment. Rien ne les éclaire; rien ne les change et ne les corrige. Toujours également frivoles, ils donnent, aux nations étrangères comme à leurs concitoyens, le spectacle indécent des joies et des plaisirs, parmi les plus grands sujets de deuil et de larmes; celui de la vanité et du luxe, au sein de la misère; celui de l'avilissement et de l'opprobre, avec des titres réels à la considération et au respect, ne fût-ce que par leurs malheurs; celui, pour tout dire en un mot, de la déraison et de l'immoralité la plus

scandaleuse, lorsque tout devroit servir à les ramener à des principes plus sages, et à réformer leurs mœurs.

O coupable indifférence pour la vérité, pour la sagesse! ô légèreté et bizarrerie de l'esprit humain, quels obstacles vous apportez à notre bonheur! On sent peut-être jusqu'à un certain point l'importance de tel ou tel objet qu'on devroit se proposer pour fin; et on est détourné des soins nécessaires pour l'obtenir, par le peu de réflexions suivies que l'on se permet sur le prix dont il seroit pour nous, sur les moyens de prévenir ou de surmonter les difficultés qui peuvent nous empêcher de l'acquérir, sur la constance qu'on doit mettre dans sa conduite, pour s'en assurer la possession. Au lieu de cette attention réfléchie qu'on y devroit donner, de ces précautions qu'il faudroit prendre, on se laisse distraire de la pensée et de la poursuite d'un si grand bien, par des idées vaines et mensongères, par des futilités, par des choses de caprice qui nous flattent et nous amusent quelques instans. On imite un voyageur qui, après s'être mis en route pour l'affaire la plus sérieuse et qui exige le plus d'activité et d'empressement, s'écarte du chemin, s'arrête à cueillir des fleurs, à ramasser des coquillages, à acheter, dans la première

foire qui se rencontre, des colliers de verre, des jouets d'enfant, tous les grelots de la folie; et qui, ayant manqué, par ses écarts et ses retardemens, le but de son voyage, se désole inutilement de la perte qu'il vient de faire.

SECONDE SOURCE D'ERREURS, LES PRÉJUGÉS. L'énumération en seroit trop longue, si nous voulions la rendre complète; bornons-nous aux différentes classes des préjugés les plus ordinaires: ceux qui naissent de l'éducation, quand elle n'a pas été éclairée par des principes raisonnés et solides: ceux de l'habitude; on pense, on agit d'après elle, sans faire attention si ce qu'elle nous a rendu le plus agréable et le plus facile, est aussi le plus honnête et le plus vrai: ceux de l'autorité, de l'exemple et de la coutume; ce sont des sages, des savans, des hommes célèbres qui l'ont dit. Nous avons vu néanmoins à quoi se réduisent la plupart du tems cette sagesse et ces prétendues lumières sur les objets qui nous importent le plus, et combien il est insensé de jurer sur la parole de tels maîtres. Tout le monde, dit-on encore, se conduit ainsi; c'est la mode; c'est une opinion reçue; et l'on se laisse entraîner par l'usage, on est subjugué par l'exemple, on sa-

crifie tout, mœurs, bienséances, avantages réels, à la mode et à l'opinion; tandis que le vrai sage, pour son bonheur et pour celui des autres, sacrifie tout à la raison, soutenue, affermie par la Religion: préjugés de parti; soit par quelques-unes des causes que nous venons d'indiquer, soit par des vues qu'on n'oseroit peut-être s'avouer à soi-même. On s'est rangé d'un certain côté; on vient à en sentir le foible, le ridicule, quelquefois même la malignité, l'atrocité; mais on s'est engagé; et il nous paroîtroit trop honteux ou trop dangereux de reculer, quoique ce fût, dans la réalité, le plus sûr et le plus sage; et livré pour jamais à tout l'aveuglement, à tout le fanatisme que l'esprit de parti inspire, on se permet les moyens les plus injustes et les plus odieux pour étayer celui qu'on a pris, les mensonges, les calomnies, les vexations, les persécutions, la violence. On rêve, on médite nuit et jour, pour parvenir à entraîner les foibles par de vaines promesses ou par de fausses alarmes, à séduire la multitude imbécille par des raisonnemens captieux, à nourrir les autres d'impostures qui retombent tôt ou tard sur ceux qui les inventent; et après avoir fait ainsi une foule de malheureux, on finit presque toujours par l'être soi-même.

N'oublions pas d'observer ici que ceux qui

crient le plus hautement contre les préjugés, sont, la plupart du tems, ceux qu'on en voit le plus remplis, et qui y tiennent avec le plus d'opiniâtreté (1).

TROISIÈME SOURCE D'ERREURS, LES SENS. Ils nous montrent les apparences des corps, mais ils nous trompent ou peuvent aisément nous tromper sur ce que les corps sont en eux-mêmes, sur leur forme, leur grandeur, leur mouvement, leurs distances, leurs propriétés. Un bâton, plongé à moitié dans l'eau, semble rompu à la vue; et on découvre qu'il est droit, en le touchant. L'éloignement fait paroître ronde une tour quarrée; il rend à nos yeux les objets plus petits qu'ils ne sont: l'étoile qui brille au firmament n'est pour nous qu'un point; et c'est cependant un monde, qui, plus il est éloigné de nous, plus il surpasse le nôtre en grandeur. Si nous descendons un fleuve rapidement, et d'un mouvement égal, le rivage semble fuir derrière nous, tandis que le bâtiment seul fait route, et que le rivage reste immobile. Nous prenons pour inhérentes dans les corps, des qualités qui ne résident pas en eux, et dont ils ne sont que la cause occasionnelle, par

(1) Voyez ci-dessus, pag. 45 et suiv. et les notes.

rapport à nous; telles que les couleurs, les odeurs, les saveurs, etc. Mais où ils nous trompent d'une manière bien plus dangereuse pour nous, c'est dans les idées que nous formons, à l'occasion des impressions agréables ou contraires à nos goûts, qu'ils nous font éprouver. Nous regardons les premières, celles qui tiennent à la sensualité, à la mollesse, aux plaisirs, comme les principaux élémens de notre félicité; et souvent, nous reconnoissons, mais trop tard, combien elles nous en ont écartés : nous repoussons indistinctement les autres, celles qui endurcissent notre corps par le travail, par des privations, par la frugalité, par des exercices pénibles; et c'est le plus généralement à elles que l'on peut être redevable de la santé, de la force d'ame, du contentement et du bonheur.

Les erreurs qui nous viennent des sens sont d'autant plus funestes qu'elles altèrent davantage notre manière de juger sur ce qui intéresse les mœurs. La morale des sens, si on peut l'appeler ainsi, est toute différente de celle de la raison, de celle de l'esprit et du cœur. Elle abrutit l'homme, elle dénature ses idées, sous le prétexte et avec la prétention même de les rendre plus conformes à la nature ; elle déprave ses penchans ; elle fait les matérialistes, les égoïstes, et produit tous

les genres de foiblesses et tous les vices. Celui au reste qui boit à longs traits dans la coupe de la volupté, ne trouvera au fond que l'âcreté des remords et le fiel du repentir.

QUATRIÈME SOURCE D'ERREURS, L'IMAGINATION. On parle assez de la force de ses prestiges et de son pouvoir; mais qu'il est difficile de se soustraire à son empire! Riante ou sombre, selon le caractère de ceux qu'elle maîtrise, elle fait naître dans les uns de folles joies et de trompeuses espérances; elle plonge les autres dans une triste mélancolie, élève en eux de noires vapeurs, et leur offre partout des sujets de craintes et d'alarmes. Aliment de nos passions, tantôt elle nous fait brûler de tous les feux de l'amour; tantôt elle excite et fomente nos haines. Elle change tous les objets, et nous les présente sous des couleurs qui leur sont étrangères. Presque toujours elle nous les montre beaucoup plus grands qu'ils ne sont en eux-mêmes; d'une mouche, elle fait un éléphant. Elle se plaît dans les comparaisons, les figures et les hyperboles; elle donne de la vie aux êtres inanimés; elle réalise les chimères; c'est à elle qu'on dut les Nymphes, les Naïades, les Driades, les Hamadryades, les Satyres, les Faunes et les Sylvains; ce fut elle qui peupla

le ciel et la terre de ces dieux fantastiques. Sans remonter si haut, tous les jours, sous nos yeux, elle épouvante ceux-ci par des spectres et des fantômes, ou plus tranquille en apparence, et non moins agissante, elle les égare en idée loin du commerce des hommes, dans des îles désertes, dans de vastes solitudes et d'épaisses forêts; elle amuse ceux-là par de douces rêveries, elle les promène dans les pays des Fées, ou dans les agréables vallées de Tempée, parmi les bergers dont elle leur fait envier le sort. Plus altière, elle les nourrit des idées de chevalerie, et les passionne pour les Renaud, les Tancrède, les Amadi des Gaule. C'est l'imagination qui nous fait trouver tant de charmes dans la lecture des romans (1): et plût au Ciel du moins qu'il en existât un plus grand nombre, qui n'eussent d'autre but que celui de nous rendre meilleurs, sans mêler, comme il n'arrive que trop, à de nobles et touchantes images, celles de la volupté, et sans prétendre

(1) » On se plaint que les Romans tournent les têtes : je le crois bien ; en montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent ; ils leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est ; et voilà comme on devient fou «. *Rousseau.*

nous conduire à la vertu par de dangereuses peintures du vice ?

Sans aller chercher loin d'elle de quoi entretenir ses illusions et ses chimères, l'imagination les emprunte de tous les objets qui nous environnent, et de tout ce qui tient de plus près à nos passions ; elle attache une idée de grandeur à tout ce qui paroît imposant, à des distinctions frivoles, à des marques exterieures, qui ne couvrent que trop souvent, dans l'homme qu'elles décorent, sa petitesse et sa nullité. Elle attache une idée de bravoure à l'insolence et à la férocité; des idées nobles à la vengeance; une idée de force et de grandeur d'ame à ce qui n'est en soi que foiblesse, que défaut de courage pour supporter la vie (1) ; des idées d'honneur à ce qui n'est digne que de honte et de mépris; des idées de victoire et de conquête à l'infâme séduction ou à la violence; l'idée des vrais plaisirs, à la crapule et à la débauche; une idée de bonheur, à la possession de biens frivoles, de biens faux et trompeurs, qui ne rendent point heureux, quand on est parvenu à en jouir, et qui nous rendent souverainement malheureux quand on les perd (2).

(1) *Majore animo tolerari adversa quàm relinqui.* Tacit. *Hist.* l. 2, ch. 46.

(2) A ne parler que de leur jouissance, ces sortes de

Je n'ai rien dit encore de l'abus le plus funeste que nous puissions faire de notre imagination. Nous lui donnons tant de pouvoir, que nous avons beaucoup de peine à admettre les choses qui ne tombent pas sous nos sens, et dont nous ne saurions nous faire aucune image. C'est pour cela que les enfans, que les esprits peu éclairés que l'imagination domine, ne voyant pas l'éternité qui ne se découvre que par la raison et non par les sens, ne croient pas qu'elle puisse exister. C'est à ce genre d'illusion que se laissent aller ceux même qui se piquent le plus de force d'esprit : ils ne voient que la nature, parce que Dieu ne nous est visible ici-bas que par ses ouvrages ; et la nature, qui n'est qu'un assemblage d'êtres produits par une cause supérieure et toute puissante, devient leur unique divinité ; ou plutôt, il n'est point de Dieu pour eux. De même aussi ils ne voient point notre ame (1) ; et quoique le sentiment

biens nous rappellent assez constamment cette pensée de la Motte :

> Ce qu'on désire est vu du bon côté ;
> Ce qu'on possède est vu de l'autre.

(1) » De même que, par les ouvrages de Dieu, dit Cicéron, vous jugez de son existence, quoique vous ne le voyiez pas ; de même aussi, quoique vous ne voyiez pas votre ame, cependant toutes les perfections qui l'accompagnent, doivent vous faire reconnoître qu'elle est divine «. *Tuscul*, l. 1.

les avertisse assez de son existence, quoique les preuves les plus convaincantes en démontrent la spiritualité (1), pour eux néanmoins tout est matière. Il en est d'autres qui, ne pouvant pas imaginer l'état de l'ame après la mort, et sa séparation d'avec le corps, sont, par cela seul, disposés à croire que l'ame meurt avec lui. Ils voient d'ailleurs notre ame languir, s'affoiblir avec nos organes, et sans faire attention à l'étroite correspondance que Dieu a établie entre les deux substances dont l'homme est composé, ils les confondent, comme si elles n'en formoient qu'une. Ils devroient cependant observer en même tems que l'ame est tellement distinguée des sens, qu'ils cessent de l'affecter, quand elle ne se rend pas présente, en quelque sorte, à leurs opérations. Que mon ame soit absorbée toute entière dans ses idées, je ne vois rien, je n'entends rien, quelquefois même je ne sens rien de ce qui se passe de plus sensible en moi et autour de moi. Un ancien Écrivain du tems d'Auguste, en avoit fait la remarque importante : *Cœci sunt oculi, cùm animus alias res agit.*

Tous ces demi-Philosophes dont nous ve-

(1) Voyez ci-dessus pag. 20, note, depuis l'alineà, *Sans parler des preuves*, etc.

nons de parler, tous ces hommes qui ne voient que par l'imagination et par les sens, ne savent ni remonter des effets à la cause, ni distinguer les causes diverses, pour en assigner les véritables effets, ni déduire des vrais principes les conséquences qui en résultent.

Si l'on séparoit, comme nous venons de le faire, ce qui tient à l'empire de l'imagination d'avec ce qui est du ressort de la raison, on parviendroit aisément, au moins sur bien des objets, à discerner les vraies et les fausses idées.

Sans prétendre épuiser, à beaucoup près, un sujet aussi vaste et aussi intéressant, ajoutons une dernière réflexion. On ne cesse d'admirer une imagination vive et féconde : sans doute, elle a bien son mérite, si elle est réglée par le jugement. Mais rarement est-il d'accord avec elle; rarement se soumet-elle au joug qu'il veut lui imposer; et pour le dire en un mot, avec ces imaginations si brillantes et si vives, on a pour l'ordinaire, *tout l'esprit du monde, et pas le sens commun.* Heureux encore, si, en tenant trop fortement à certaines idées qu'elle nous présente, et qu'on lui a trop permis de graver en nous, on n'en a pas rendu la trace si profonde, que, quelque désordre qu'elles por-

ent dans notre entendement, quelque voi-
ines même qu'elles soient de la folie, il ne
ous soit plus possible de les effacer !

Quand nous n'avons pas encore laissé l'i-
nagination nous maîtriser au point d'alié-
ier en nous la raison (1); quand celle-ci
ie lui a pas lâché toutes les rênes, un des
plus puissans remèdes que l'on ait à employer
contre elle, ainsi que contre les sens et les
passions, qui tirent d'elle la plus grande par-
tie de leur activité, c'est d'armer l'imagina-
tion contre elle-même. Pourquoi plusieurs
Sages de l'antiquité profane, et en particu-
lier, Socrate, Platon, Xénophon, nous ren-
voyoient-ils si fréquemment à la pensée de
la mort, cette pensée si sensible et si frap-
pante? Pourquoi disoient-ils que toute la
vie de l'homme ne doit être qu'un long ap-
prentissage à bien mourir? C'est que rien
n'est plus propre en effet à nous désabuser de

(1) Comme dans cet homme, dont parle Muratori, qui, à force de convoiter la pourpre et le chapeau de Cardinal, d'en parler, et de s'en juger digne, se mit en tête qu'on l'avoit élevé en effet au Cardinalat, et qui, tout en montrant l'esprit le plus pénétrant, le jugement le plus sain, et le discernement le plus exquis sur tout autre objet, resta, sur celui-là, absolument fou toute sa vie, quelque chose que l'on eût faite pour le dissuader. *Del buon gusto nelle arti e nelle scienze*. Voyez aussi l'ouvrage du même Auteur, qui a pour titre, *Della Philosophia morale*, c. 6

toutes les chimères auxquelles l'imagination attache un si grand prix. Dans ce qui nous flatte le plus, *toute chose*, comme dit un de nos Poëtes, *a deux faces; moitié défauts, et moitié grâces.* Opposez sans relâche et avec courage, aux agrémens qui vous séduisent, qui vous enchantent, l'image souvent hideuse et repoussante des maux funestes qu'ils n'entraînent que trop communément à leur suite; et ils cesseront bientôt d'avoir pour vous les mêmes charmes. C'est au reste ce que la Religion nous aide à faire bien mieux encore que la Philosophie.

CINQUIÈME SOURCE D'ERREURS, LES PASSIONS. Il n'est, lorsqu'on s'y abandonne, presque point d'homme qui n'en soit la dupe; il en très-peu qui ne finissent par en devenir la victime; et cependant personne n'ignore les illusions et les désordres qu'elles produisent en nous.

A commencer par l'amour propre, non cet amour de nous-mêmes, qui est inné dans tout être intelligent et sensible, et sans lequel nous ne pourrions ni aimer ni haïr; mais cet amour de soi qui se complaît en lui-même, qui se compare et se préfère, qui se remplit de l'idée de notre propre excellence et de nos avantages personnels; l'amour pro-

pre, ainsi entendu, nous fait tenir avec opiniâtreté à nos sentimens bien ou mal fondés; nous fait rejeter avec mépris, et presque sans examen, tout ce qui les contredit; nous suggère, pour les faire valoir, les plus fausses idées, les paradoxes les plus étranges, et les argumens les plus captieux. L'amour propre nous exagère les qualités dont la Nature nous a doués, nous déguise nos défauts, et excuse à nos yeux toutes nos foiblesses. Il nous fait trouver bon tout ce qui vient de nous, et nous rend mécontens, ou très-difficiles au moins, sur ce qui n'en vient pas. Il nous aveugle en faveur de tout ce qui nous appar tient, de tout ce qui nous est cher, et nous prévient injustement contre tout ce que nous n'aimons pas. L'amour propre est, selon nos affections diverses, tantôt une loupe qui grossit pour nous les objets, tantôt un verre qui les rapetisse ou qui les déguise.

L'intérèt est une source non moins féconde d'injustice et d'aveuglement. Il ne connoît d'autre règle de vérité, d'autre mesure de ce qui est juste, que ce qui lui est utile, et en général d'autre utilité que celle du moment. Pour se justifier à lui-même ses excès, il change le bien en mal et le vice en vertu.

L'intérêt d'un seul mot, se fait une raison :
Et lorsqu'il s'érige en Apôtre;
Ce qu'il nous défend sous un nom,
Il nous le permet sous un autre.

Voy. la Fable de LA MOTTE.

L'ambition, l'amour, le goût des plaisirs, la haine, la colère, l'envie, la vengeance; quelle est la passion qui ne soit en nous le principe des illusions les plus grossières, et qui portée à un certain degré, n'enfante tous les crimes ? Quelle est celle qui ne nous trompe pas sur la fin qu'elle se propose et sur la nature des choses auxquelles elle s'attache, sur la légitimité des moyens qu'elle emploie pour se satisfaire, sur le fol espoir d'un bonheur qu'elle est loin de nous procurer? L'esprit se déconcerte, la raison se tait, quand la passion commande. Plus celle-ci nous agite et nous transporte, plus elle brouille toutes nos idées et les rend peu nettes et peu exactes. Une eau limpide, un clair ruisseau, rend fidélement les objets qu'on lui présente; le moindre vent en trouble-t-il la surface, elle ne rend plus les mêmes objets que d'une manière confuse, et en fait disparoître la fidèle image.

Ce n'est pas assez de nous mettre en garde contre nos propres passions; il faut nous défier de celles des autres, et nous prémunir

contre

contre les impressions, que, par une sorte de sympathie qui tient tout à la fois au sentiment, à l'imagination et aux sens, elles font naître si naturellement en nous. Elles nous passionnent nous-mêmes; elles nous électrisent avec autant de force que de rapidité; elles font passer dans notre ame les affections, les jugemens, les préventions de ceux qui nous entourent, et à l'aide du discours, du geste, de l'action, elles font sentir leur commotion aussi loin qu'elle peut s'étendre.

Sixième source d'erreurs. Les faux principes, les fausses maximes.

Partez d'un principe faux, et vous vous égarerez dans une suite de conséquences, toutes plus absurdes, toutes plus dangereuses peut-être, les unes que les autres (1).

Posez, par exemple, pour principe, qu'il faut retrancher tout ce qui est susceptible d'abus; et comme il n'y a rien, ainsi que nous l'avons fait voir, dont on ne puisse abuser, rien de si avantageux qui n'ait ses inconvéniens; vous vous verrez conduit de conséquences en conséquences, à détruire tout régime, toute institution, toute société; vous reconnoîtrez que ce que vous croyiez le plus utile dans la spéculation est devenu le plus

(1) Voyez ci-dessus, pag. 19 et suiv., note, ce que dit Bayle à ce sujet.

funeste dans la pratique, et vous serez forcé de convenir de la vérité de ce proverbe : Le mieux est souvent le plus grand ennemi du bien.

Établissez pour fondement unique de nos connoissances, qu'il ne faut admettre que ce qui est évident; qu'il ne faut recevoir que des vérités géométriquement démontrées; et tous les principes de certitude physique ou morale, qui forment un autre genre de connoissances non moins réelles, et d'un plus fréquent usage, tombent à l'instant. Tous les calculs de probabilité, toutes les règles de vraisemblance qui dirigent le train ordinaire de la vie, n'étant plus recevables, nous sommes condamnés, dans presque tous les cas et contre notre propre jugement, à rester en suspens, sans aucune raison suffisante pour nous déterminer (1). Il en seroit de même à peu-près, de cet autre principe : Qu'on ne doit croire que ce que l'on voit. Le témoignage des autres hommes, l'expérience des siècles passés, tous les faits consignés dans l'histoire, n'auroient plus aucune autorité et seroient perdus pour nous. L'existence de Rome, de Londres, d'Amsterdam, seroit pour nous un problême, et nous serions ré-

(1) Voyez ci-dessus, pag. 196 et suivantes.

duits à douter si Alexandre et César ont existé.

Sans faire les Philosophes à contre-sens, tenons-nous en donc à dire, avec plus de sagesse et de vérité, qu'on ne doit admettre comme évident que ce qui l'est en effet; comme certain; que ce que, d'après les règles de certitude, on doit reconnoître pour tel; et qu'on ne peut regarder que comme plus ou moins probable, ce qui a plus ou moins de degrés de probabilité et de vraisemblance.

Reste à se former des notions exactes et précises de ce qui constitue l'évidence, soit des idées, soit du sentiment intime; la certitude proprement dite, et la probabilité; ce qui nous conduiroit trop loin, pour le moment, si nous voulions en assigner les caractères, en établir les règles, et ce qu'on trouvera d'ailleurs dans tous les livres bien faits, qui nous apprennent à raisonner (1).

C'est un principe assez généralement reçu, que le salut du peuple est la loi suprême :

(1) Je regrette qu'on n'ait pu mettre la dernière main à un Ouvrage entrepris, il y a long-tems, sous ce titre : *Essai sur les vrais principes, relativement à nos connoissances les plus importantes*, et qu'une foule d'autres travaux ont forcé d'interrompre. Si nos prétendus Sages s'étoient livrés plus sérieusement à ce genre d'étude, que de bévues ne se seroient-ils pas épargnées, et que de maux, dont nous n'aurions pas à gémir!

Salus populi suprema lex esto. Mais quoi ! si ce qu'il plaît d'appeler le salut du peuple, ne peut s'acheter que par la violation du droit des gens, que par celle de tous les devoirs et de ce qui forme les liens les plus sacrés ; faudra-t-il que ce salut si mal conçu, si mal nommé, s'opère par la subversion de toute justice, de toute moralité, de tout ce qui sert de base à la sûreté, à la tranquillité, au bonheur du genre humain ? Ah ! disons le plutôt avec les vrais Sages, et nous ne saurions trop le redire : Rien de ce qui n'est pas honnête ne sauroit être vraiment utile (1).

C'est un autre principe pour bien des gens, que la voix du peuple est la voix de Dieu : *Vox populi, vox Dei.* » Je ne sache pas, dit » Locke à ce sujet (2), que Dieu ait jamais » rendu ses oracles par la multitude, ni que » la Nature ait communiqué ses secrets par » les mains de la foule «. On n'ignore pas que le peuple ne parle communément que comme on le fait parler ; que son opinion est presque toujours influencée par ceux qui le mènent,

(1) Socrate avoit bien lieu, dit Cicéron, de détester, comme il faisoit, celui, qui le premier avoit séparé l'utile de l'honnête ; car il prétendoit que c'étoit de là que provenoient tous les désordres. *De Legibus*, l. 1.

(2) De la conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité. Voyez *The works of Locke. London*, 1768.

selon l'avantage qu'ils trouvent à le diriger d'un ou d'autre côté : on sait que le peuple, par lui-même, est un assez mauvais juge de la vérité des choses ou du mérite des personnes ; quand on lui permet de faire un choix. » Dans les jugemens qu'il porte, et les » éloges qu'il fait du mérite, dit Bacon (1), » le commun des hommes est semblable à » l'eau de la rivière, qui élève ce qui est lé- » ger et enflé, et qui laisse aller au fond ce » qui est de poids et solide «. S'il s'agit, pour le peuple, de prendre parti dans des choses qui le concernent directement, c'est presque toujours l'intérêt du moment qui le décide, sans qu'il considère ni qu'il devine jamais ce qui peut en résulter. Les Ardéates ayant soumis au jugement du peuple Romain une contestation qui s'étoit élevée entre eux et leurs voisins sur un territoire qu'ils prétendoient, de part et d'autre, leur appartenir ; ce peuple, qu'ils avoient choisi pour arbitre, s'adjugea sans pudeur à lui-même la portion de terre qui étoit en litige (2), au risque de révolter, par une si criante injustice, tous ses alliés.

Ce n'est pas que la multitude n'ait quel-

(1) *Essais of Politicks.*

(2) Tite-Liv. l. 3, ch. 66-72.

quefois des élans de sentiment et de droiture, qui feroient honneur aux plus sages; et nous en verrons par la suite un exemple pris des Athéniens. Mais ce sont là de ces dispositions passagères sur lesquelles on ne peut compter.

Convenons cependant que, quoique la voix du peuple ne soit rien moins que ce que dit le proverbe, il ne s'ensuit pas qu'on doive rejeter les opinions vulgaires, comme si elles étoient toutes fausses et ridicules. C'est l'excès contraire où donnent certaines gens dont parle Locke (1): » Aussitôt, » dit-il, que la bête à plusieurs têtes em- » brasse un parti, cette raison leur suffit » pour conclure que la vérité ne s'y trouve » pas..... Ces rares génies n'ont de goût que » pour les notions extraordinaires: tout ce » qu'on reçoit communément, a pour eux » la marque de la bête; et ils croient qu'il » est indigne de leur pénétration d'y prêter » l'oreille ou de le recevoir. Toutes leurs » pensées ne roulent que sur des paradoxes; » ils les cherchent, ils les embrassent, ils » les débitent, et c'est par-là qu'ils espèrent » se distinguer de la foule. Mais qu'une chose » soit commune ou non, elle n'en est pas

(1) *De la conduite de l'Esprit*, etc. §. 22.

» plutôt vraie ou fausse, et par conséquent
» cela ne doit pas former contre elle un pré-
» jugé dans nos recherches....... Il est vrai
» que la multitude ne raisonne pas trop
» bien, et qu'ainsi on doit la tenir pour sus-
» pecte et ne la suivre pas comme un guide
» infaillible : mais les Philosophes qui ont
» abandonné les opinions du vulgaire, sont
» tombés eux-mêmes dans des erreurs aussi
» extravagantes que celles des peuples «;
et souvent plus extravagantes encore.

En genre de maximes, ou de règles de conduite, il en est une qui détermine un grand nombre de personnes : *Il faut*, disent-elles, *vivre et mourir dans la religion de ses pères*. Comme si, dans la chose la plus importante, il suffisoit de l'autorité de ceux qui nous ont instruits, pour légitimer les erreurs dans lesquelles ils nous auroient fait tomber, lorsque, par la suite, il n'auroit tenu qu'à nous de nous éclairer; comme si la vérité n'exigeoit pas de plus sûrs fondemens, et qu'en soi il fût indifférent d'être d'une religion vraie ou fausse, dès qu'on a été à portée de faire usage de sa raison.

C'est une maxime encore, pour une foule de personnes, qu'*il faut faire comme tout le monde*; c'est-à-dire, que, si tout le monde, ou du moins le plus grand nombre, se con-

duit mal, on se croira justifié, parce qu'on aura fait comme les autres; c'est-à-dire encore, que si la plupart des hommes sont assez peu sages pour placer leur gloire dans ce qui fait leur honte, leur grandeur dans ce qui n'est que petitesse et puérilité, leur bonheur dans ce qui les en éloigne, il faudra être assez insensé pour se dégrader, se rendre vain, petit, et frivole, se préparer des maux et des tourmens réels, s'égarer et se perdre avec la multitude, dans la seule vue de faire comme tout le monde.

C'est enfin une maxime pour bien des gens, qu'*il faut suivre la Nature;* et cette maxime seroit vraie, si elle étoit entendue comme elle doit l'être, la Nature bien ordonnée étant toujours conforme à la raison, qui fait essentiellement partie de la nature humaine (1). Mais elle est fausse, dans le sens qu'y attachent nos modernes Epicuriens; car ils prétendent par-là nous inviter

(1) C'est ce qui a fait dire à Cicéron : » Rien n'est si » fort contre la nature, que toute espèce de turpitude. La » nature ne veut dans l'homme que la droiture, la bien- » séance, une conduite toujours soutenue, toujours uni- » forme, et rejette avec mépris tous les vices contraires.

Nihil est tam contrà naturam, quam turpitudo. Recta enim, et convenientia, et constantia, natura desiderat, aspernaturque contraria. Cic. *De Offic.* l. 3.

à suivre tous les penchans d'une nature même viciée et corrompue.

Je hais, a dit quelque part Rousseau, les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions ; et il en donne la raison : c'est que les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, et ne laissent point de ressources pour revenir au bien. Ajoutons que les unes passent, et les autres restent.

SEPTIÈME SOURCE D'ERREURS, LES FAUX RAISONNEMENS. Dans son *Essai sur l'Entendement humain* (1), Locke a prouvé d'une manière assez claire, qu'on pouvoit raisonner conséquemment sans connoître et sans employer les formes syllogistiques. On le faisoit très-bien avant Aristote, à qui nous les devons, et après lui on le fait souvent fort mal, en se servant de syllogismes. On ne réussit avec eux, la plupart du tems, qu'à embrouiller la matière ; et c'est alors que le raisonnement tue la raison. Aussi Locke s'arrête-t-il, par-dessus tout, aux principes d'où l'on doit partir, et à l'enchaînement naturel des idées qui conduisent à

(1) L. 4, ch. 17.

une juste conséquence. On peut avouer toutefois que l'art syllogistique, quand il est simplifié, peut aider du moins, en certaines rencontres, à rendre un raisonnement plus concis et plus frappant, ou à démèler plus aisément le vice caché qui s'y rencontre.

Quoi qu'il en soit, nous devons nous borner ici à exposer le plus succinctement qu'il nous sera possible, les causes les plus ordinaires des faux raisonnemens. Ces causes, indépendamment des autres sources d'erreurs que nous avons indiquées dans les articles précédens, peuvent se réduire à celles-ci.

1°. PARTIR DE PRINCIPES DOUTEUX, OU CONTESTÉS; PROUVER UNE CHOSE INCERTAINE PAR UNE AUTRE QUI NE L'EST PAS MOINS, UNE CHOSE OBSCURE PAR CE QUI L'EST ÉGALEMENT, OU PEUT-ÊTRE MÊME PAR CE QUI EST PLUS OBSCUR ENCORE; APPORTER EN PREUVE, OU SUPPOSER POUR VRAI CE QUI EST EN QUESTION. Toutes choses, qui rentrent, à peu près, dans le même vice de raisonnement.

Qu'on ouvre presque tous les livres des aveugles partisans de la nouvelle Philosophie, on y trouvera mille exemples pour un de cette pétition de principe, qui con-

siste à mettre en preuve les choses mêmes qu'on nous conteste, et qu'il s'agit de prouver. Prenons au hasard, dans le *Système de la Nature*, quelques-uns des passages par lesquels l'Auteur s'efforce d'établir que tout, en nous et hors de nous, est le produit du mouvement et de la matière.

» Si on nous demande, dit-il, d'où vient » à la matière *la sensibilité*, nous dirons » qu'elle est le résultat d'un arrangement, » d'une combinaison propre à l'animal; en » sorte qu'une matière brute et insensible » cesse d'être brute et insensible *en s'anima-* » *lisant*, c'est-à-dire, en se combinant avec » l'animal. Toute *sensation* n'est qu'une sé- » cousse donnée à nos organes... la *réflexion* » est l'exercice du pouvoir qu'a l'organe in- » térieur de se modifier lui-même, et de se » replier sur lui-même. *Le jugement* est la » faculté qu'a le cerveau de comparer entre » elles les modifications ou les idées qu'il » reçoit ou qu'il a le pouvoir de réveiller en » lui-même, afin d'en découvrir les rap- » ports et les effets (1).

» L'homme peut être comparé à une » harpe sensible qui rend des sons d'elle- » même, et qui se demande, qui est-ce qui

(1) *Système de la Nature*, 1re. partie, ch. 8.

» les lui fait rendre : elle ne voit pas qu'en
» sa qualité d'être sensible, elle se pince
» d'elle-même, et qu'elle est pincée et ren-
» due sonore par tout ce qui la touche (1).

» Ce n'est qu'une secousse distincte ou la
» modification marquée qu'éprouve le cer-
» veau, qui constitue la *conscience*. On nom-
» me *esprit, sagesse, bonté, prudence, vertu*,
» des dispositions ou des modifications cons-
» tantes ou passagères de l'organe intérieur
» qui fait agir les êtres de l'espèce humaine.
» L'*amour de soi*, n'est qu'une tendance ou
» direction, qu'une *gravitation sur soi*,
» qu'une *force d'inertie*; le penchant pour
» un objet quelconque, qu'une *attraction*,
» telle qu'elle est répandue dans toute la
» Nature; la haine qu'une *répulsion*; car
» c'est ainsi que l'attraction rapproche tous
» les êtres lorsqu'ils sont dans la sphère de
» leur activité réciproque, et la répulsion
» les sépare (2) «.

Qui ne s'appercevra, avec un peu de droiture d'esprit et d'attention, que, dans ces différens passages, et nous pourrions en citer une foule d'autres semblables, l'Auteur part de ce qui est contesté, de ce

(1) *Ibid.* ch. 7.
(2) *Ibid.* ch. 8.

qui est démontré faux par les argumens invincibles qu'on oppose en faveur de l'immatérialité de l'ame (1), et qu'il met pour le moins en fait ce qu'il étoit question, pour lui, de mettre en preuve. La matière brute et insensible, qui cesse d'être brute et insensible en s'animalisant, c'est-à-dire, en se combinant avec l'animal; les molécules de la matière, qui produisent, comme il le dit au chapitre 5, toutes les opérations de l'entendement; cette matière, qui agit sur elle-même, quoiqu'elle n'ait réellement que des mouvemens étrangers, reçus, et communiqués; cette matière, qui, dans l'homme, peut être comparée à une harpe sensible, qui rend des sons d'elle-même, qui se pince d'elle-même; cette secousse distincte, qui constitue la conscience; ces modifications de l'organe intérieur qui forment l'esprit, la sagesse, la vertu; cette gravitation sur soi; cette attraction et cette répulsion physiques, pour expliquer les affections de l'ame : qu'est-ce que tout cela, indépendamment des idées obscures que tout cela renferme, sinon des pétitions de principes et une suite de paralogismes?

(1) Voyez ci-dessus, pag. 19, la note, et particulièrement les trois derniers alinea de la note correspondante.

2t. PROUVER TOUTE AUTRE CHOSE QUE CE QU'IL S'AGIT DE PROUVER, ET QUE L'ON A DESSEIN D'ÉTABLIR.

Si l'on se propose, par exemple, de nous convaincre que les plaisirs rendent heureux, on s'égarera, et on ne pourra tout au plus que nous séduire, en nous faisant la peinture la plus riante de tout ce que les plaisirs ont d'agréable ; car il s'agit de prouver, ainsi qu'on l'a avancé, qu'ils nous rendent heureux : or le bonheur ne se forme pas de quelques jours, de quelques instans de la vie ; il suppose quelque chose de plus solide, de plus constant, et de moins sujet au repentir que des jouissances et des agrémens passagers, dont les suites sont souvent si amères, qui entraînent si souvent après eux le dégoût, la satiété, l'ennui, les regrets les plus cuisans, sans parler du plus cuisant de tous, le remords, la perte de son repos, de son honneur, de sa fortune, de sa santé, de toutes les douceurs de la vie, dans un âge plus avancé. Par toutes les images les plus séduisantes de ce qui flatte nos passions, de ce qui charme nos sens, on auroit prouvé seulement, ce dont personne ne doute, que le plaisir est du plaisir (1), et nullement que ce soit là ce qui fait le vrai bonheur.

(1) Encore, comme le dit Voltaire, *toujours du plaisir*

3t. PROUVER UNE CHOSE PAR ELLE-MÊME, ET FAIRE CE QU'ON APPELLE *UN CERCLE VICIEUX*.

On tombe dans ce vice de raisonnement, lorsqu'après avoir bien tourné autour de la proposition qu'on a avancée, on finit par l'exposer comme le résultat et la confirmation de tout ce qu'on vient de dire, sans avoir abordé le fond de la question. On veut établir, par exemple, que la vertu est une affaire d'usage et de convention; et après avoir discouru à perte de vue sur certaines coutumes qui, au lieu de tenir à la nature des choses, ne tiennent qu'aux erreurs et aux préjugés de l'éducation, on en revient à donner pour preuve et à poser en principe que les usages et les conventions décident de ce qui est vice ou vertu. Il auroit fallu montrer avant tout que rien n'est bien ou mal de sa nature, que rien en soi n'est juste ni injuste, et que, sous ce rapport, ce qui nous paroît le plus horrible attentat, ne diffère que dans l'opinion, de ce que nous regardons comme l'acte de vertu le plus héroïque (1).

Le cercle vicieux a lieu encore, lorsqu'on

n'est pas du plaisir. C'est aussi la pensée de Cicéron : *Omnibus in rebus, voluptatibus maximis fastidium finitimum est. Quarè, bellè et festivè nimiùm sæpè nolo.* De Orat. l. 3.

(1) Voyez ci-dessus, pag 33, note (3).

fait servir deux propositions de preuve
à l'autre, ou lorsqu'on se sert tour à t
l'une pour éluder la force de l'autre; c
si, dans le premier cas, on vouloit éta
bonté de la cause que l'on soutient,
mérite de ceux qui s'en sont déclarés l
fenseurs, et le mérite de ceux-ci,
bonté de cette même cause qu'ils ont p
main; ou dans le second cas, comme
recouroit à la voie de l'examen, pour
blir l'autorité qu'on nous oppose, et qu
revînt ensuite à l'autorité, pour rép
ceux de son parti qui presseroient t
voie de liberté et d'examen.

4t. NE CONSIDÉRER LES CHOSES QU
SEUL CÔTÉ; FAIRE UN DÉNOMBREMEN
PARFAIT.

La vie, dira quelqu'un, est un prése
neste. Pour le prouver, il s'étendra f
long sur les maux dont elle est méla
et après tout cela, il n'aura rien prouv
n'a pas fait en même tems l'énumératio
biens qui l'accompagnent, de ceux q
nous prépare, lorsque nous la dirigeons
entière vers la fin pour laquelle elle r
été donnée; et s'il n'a pas démontré c
somme des maux l'emporte sur cell
biens.

On voudra se prouver à soi-même que, dans l'excès du malheur où l'on se croit plongé, on est en droit de s'ôter la vie : on fera valoir ces vers si connus :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

Et toutefois, avant que de prendre un parti si extrême et d'une si grande conséquence, il seroit question d'examiner, 1t. s'il est bien vrai qu'il ne reste plus aucun soulagement, aucune espérance, parmi tous les changemens inopinés qui peuvent apporter un remède aux maux qui nous semblent les plus désespérés ; 2t. si nous avons la propriété absolue de cette vie, que nous ne nous sommes pas donnée, et dont le bon usage consiste, non seulement à jouir avec modération et avec sagesse des biens qu'elle nous présente, mais encore à supporter avec courage les peines dont elle est traversée, et qui en font alors le principal mérite ; 3t. si, en usurpant le souverain domaine qu'a sur nous l'Auteur de nos jours, nous n'aurions pas à craindre des maux bien plus affreux et bien plus réels que ceux dont nous prétendons nous délivrer par la mort.

On déclamera contre l'invention des sciences et des arts, pour nous forcer d'avouer

qu'ils sont funestes au genre humain; mais on ne pourra rien conclure de toutes ces déclamations, si on n'a pas pesé dans une juste balance les abus qui naissent des arts et des sciences, et les fruits qu'on en retire. De même aussi on se proposera d'établir que telle forme de gouvernement ne convient pas à tel peuple; et on ne parlera que des inconvéniens qui peuvent en résulter, sans examiner si, dans la comparaison qu'on en doit faire, et vu toutes les circonstances physiques et morales qui ont lieu par rapport à ce peuple, ils ne seront pas surpassés de beaucoup par les avantages qu'il y rencontreroit pour sa sûreté, son repos, ses propriétés, et sa liberté. Tous ces raisonneurs, selon la pensée de Terrasson sur un autre objet (1), ne voient rien qu'avec un seul œil : ils n'ont jamais ouvert les deux. Tous les hommes passionnés, tous les gens de parti, quelque savans qu'ils puissent être, sont de cet ordre.

Nous ne saurions trop en faire la remarque : à moins qu'on n'ait cet amour pour la vérité, qui nous met en garde contre les fausses idées et les faux raisonnemens, cette liberté d'esprit, qui ne peut subsister avec

(1) *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, ch. 3, sect. 4.

les préventions et les passions, un grand fond de justesse et de discernement; on n'est que trop porté à donner dans les extrémités, au lieu de saisir le point précis, qui, nous éloignant également de l'une et de l'autre, nous ramène seul au vrai. S'agit-il, par exemple, de déterminer l'influence que le tempérament peut avoir sur notre conduite et sur nos mœurs, les uns donneront tout aux causes physiques; les autres, par une crainte peu réfléchie de blesser la liberté, attribueront tout aux causes morales; tandis que, pour bien connoître les ressorts de l'ame, les maladies auxquelles elle est sujette, et les remèdes qu'on peut y apporter, il faudroit combiner l'action réciproque des causes physiques et morales tout ensemble.

Donnons encore un exemple des extrêmes auxquels l'esprit humain se laisse si aisément entraîner. S'agira-t-il de fixer la conduite que Dieu même doit tenir à notre égard? Dieu est bon, se diront bien des coupables qui croient encore en lui, mais qui cherchent à s'aveugler; et de quelque manière que je me comporte, il ne m'a pas fait pour me perdre: au lieu que s'ils étoient assez raisonnables pour ne pas s'en tenir à un seul de ses attributs, ils se diroient: Dieu est bon, mais il est juste; et par un effet de sa justice, il ren-

dra à chacun selon ses œuvres: si je continue à lui être infidèle, ce ne sera pas lui qui aura voulu me perdre; ce sera moi qui, par le mauvais usage que j'aurai fait de ma liberté, me serai perdu moi même. D'autres, au contraire, ne voulant voir que sa justice après leurs crimes, s'abandonneront au désespoir, plutôt que de recourir à lui, et d'effacer leurs fautes par leur repentir; parce qu'ils fermeront les yeux sur les ressources de sa miséricorde et de sa bonté.

Avouons-le donc, rien n'est plus important que de garder en tout le juste milieu qui fait seul la vraie rectitude, comme la vraie sagesse (1).

5t. PRENDRE POUR SIGNE, POUR INDICE, CE QUI NE L'EST PAS; PRENDRE POUR CAUSE CE QUI N'EST PAS CAUSE.

C'est aux prétendus signes de la volonté des Dieux, que tenoient la plupart des superstitions païennes, les aruspices, les augures, les divinations de toute espèce. Ainsi, l'inspection des entrailles fumantes des vic-

(1) On peut appliquer à tout, comme maxime générale, ce que dit Horace :

Est modus in rebus; sunt certi denique fines,
Quos ultrà, citrà que, nequit consistere rectum.

SAT. I, l. I.

times, le vol et le chant des oiseaux, l'éclair partant de la droite ou de la gauche, le plus ou moins d'avidité avec laquelle mangeoient les poulets sacrés, déterminoient ou suspendoient les entreprises les plus importantes, et présageoient leur bon ou leur mauvais succès. Ils servoient ou d'instrument à la politique des Chefs et des Magistrats, pour gouverner les peuples (1), ou de moyens à la cupidité, pour tirer parti de leur crédulité. On connoît le mot de Caton l'ancien, qui, ayant été Augure lui-même, ne concevoit pas, disoit-il, comment deux Augures pouvoient se regarder sans rire (2).

Les hommes, toujours curieux de pénétrer dans l'avenir, dont toutefois la connoissance anticipée romproit l'équilibre de leur liberté, et ne leur seroit que trop souvent funeste, en faisant, d'un mal prévu, la source continuelle de leurs tourmens, attachoient

(1) Des charlataneries, si propres à amuser la multitude, secondoient, chez les Romains, les desseins du Sénat, qui s'en moquoit intérieurement. Tite-Live et Valère-Maxime rapportent le trait de Claudius Pulcher, qui, sur le point de livrer un combat naval, ayant fait consulter les poulets sacrés qui ne voulurent jamais sortir de leur cage, les fit jeter dans la mer, en disant : Qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger. *Dicens : Quia esse nolunt, bibant.* Tit.-Liv. l. 19. Val. Maxim. l. 1, c. 4.

(2) Cic. *De Divin.* l. 2, c. 4.

des pronostics assurés aux songes, aux s
à des paroles fortuites, à des rencontres i
nées, à des éternumens, à des tintemen
reilles, etc. Jusque dans des tems peu rec
l'apparition d'une comète annonçoit la
de quelque grand personnage, et peu de
étoient jugés dignes d'un si grand hom

Aujourd'hui même, des esprits simp
bornés croient aux horoscopes, et o
bonhomie de se faire dire leur bonne a
ture, ou par les linéamens de leurs mair
leur visage, ou dans un seau d'eau, o
les cartes, etc. On en voit, sur-tout p
les femmes, qui s'effraient du nomb
treize, d'une salière renversée, et qui
chent de l'importance, en bien ou en
à mille autres petitesses de cette nature

On a vu, pour relever ici quelque
de plus remarquable, des pluies peu
naires et de différentes espèces, qui p
geoient, disoit-on, les plus grands malh
et qui n'étoient que l'effet de causes trè
turelles, qu'alors on ne connoissoit pas

(1) M. de Réaumur parle, dans ses *Mémoires*
insectes, de la découverte que fit M. Peiresc de la
ble cause d'une prétendue pluie de sang qui tom
1608, dans les faubourgs d'Aix et à plusieurs mil
environs. Elle tacha les murs de larges gouttes,
couleur on prit réellement pour du sang, et qui n'

Ceci nous conduit aux objets pris pour causes, et qui ne le sont pas. Personne n'ignore l'influence que l'on attribuoit autrefois aux astres, sur les destinées des hommes, sur leurs mœurs, sur leurs vices et sur leurs vertus. Sans aller plus loin, combien d'hommes, sous nos yeux, s'en prennent au Ciel de leurs propres foiblesses, et des maux qu'ils se font à eux-mêmes par le déréglement de leurs passions! Dans un autre genre, combien se sont fait, comme ne l'atteste que trop la grande histoire de l'univers, un art infernal d'abuser leurs semblables, en donnant, sous les plus fausses couleurs, des causes étrangères aux calamités dont eux-mêmes étoient la source. Par exemple, dans les famines plus ou moins factices, qui, malgré les récoltes les plus abondantes, ont affligé plusieurs contrées, à diverses époques de l'histoire, combien n'a-t-on pas vu d'hommes factieux et turbulens égarer le peuple, en les faisant retomber, ainsi que tous les autres fléaux, tantôt sur la puissance publique, tantôt sur certaines classes de la société, pour les rendre odieuses à leurs concitoyens; jusqu'à ce qu'enfin la multitude,

dans le fait que des gouttes de liqueur déposées par des papillons. *Mém. etc.* t. I, p. 639 et suiv.

qui ne sait discerner les vrais auteurs de ses désastres, que lorsqu'il lui reste à peine quelque ressource dans son infortune, les ait vus, enrichis de ses dépouilles, et n'ayant plus personne à accuser auprès d'elle de sa disette et de ses malheurs, se démasquer eux-mêmes.

6t. JUGER D'UNE CHOSE PAR CE QUI NE TIENT POINT A SA NATURE, ET QUI LUI EST PUREMENT ACCIDENTEL.

L'orgueil, l'ambition de quelques hommes entreprenans, les auront portés à former des sectes, à élever des troubles, à exciter, sous prétexte de religion, des guerres civiles : donc, s'écrieront des esprits prévenus et mal intentionnés, la Religion est par elle-même un principe de guerres et de dissentions. Disons plus vrai ; elle est faite, par sa nature, pour lier tous les hommes ; et quel que puisse être l'abus qu'ils en font, que seroient-ils sans elle ! La Philosophie, quand on en fait un mauvais usage, quand on la fait porter sur de faux principes, est la source des plus grands maux ; s'ensuivra-t-il que la Philosophie, prise en elle-même et dans l'idée juste qu'on doit s'en former, soit un vrai mal ?

7t. JUGER DES CHOSES PAR L'ÉVÈNEMENT. Un plan aura été sagement combiné : mal-

gré

gré toutes les règles et toutes les prévoyances de la prudence humaine, une circonstance à laquelle on ne devoit pas s'attendre, en a rompu les mesures et l'a fait échouer; donc, concluera-t-on, le plan étoit mal concerté. Une chose a été faite avec les intentions les plus droites et les précautions les plus sages : on lui a donné pourtant des interprétations sinistres, elle n'a pas eu un heureux succès; donc elle a été entreprise dans de mauvaises vues, et elle cachoit des desseins perfides. Telle autre, quoiqu'hasardée, dangereuse, et plus qu'équivoque dans les vues qu'on s'y proposoit, a tourné heureusement, peut-être contre l'intention même de celui qui en étoit l'auteur; et il a fait un œuvre admirable, qui lui procure les plus grands éloges. Ainsi raisonnent la plupart des hommes.

8t. SUPPOSER DE GRANDES CAUSES A DE GRANDS ÉVÈNEMENS.

Et l'histoire est remplie de grands évènemens produits par de petites causes. Mais aussi, par une affectation puérile et par systême, s'obstine-t-on quelquefois à donner les causes les plus frivoles et les moins fondées à des évènèmens qui ont été de la plus haute importance. Un très-petit objet a pu d'ailleurs y entrer pour quelque chose,

comme mille autres; mais c'est plutôt comm incident, que comme cause proprement dit

9t. CONCLURE DU GÉNÉRAL AU PARTICULIER.

Comme s'il n'y avoit point de règles qu ne souffrissent des exceptions; et presqu toutes en sont remplies.

CONCLURE DU PARTICULIER AU GÉNÉRAL.

A peu près comme ce voyageur dont parl Voltaire, qui, ayant eu, en passant pa Blois, un démêlé avec son hôtesse, écrivi sur son album: *nota,* Que toutes les femme de Blois sont acariâtres. Combien de classe d'hommes qu'on juge par quelques individu et par des faits particuliers! On a vu tels e tels se conduire d'une manière très-répréhensible, très-peu convenable à leur état; et ce sont ceux qui se montrent et qui marquent le plus: on en conclut que tous les hommes de la même classe, du même état, sont capables des mêmes déréglemens et des mêmes excès. On ira plus loin; on fera tomber sur cette classe entière la faute de quelques-uns de ses membres. C'est comme si l'on disoit: Ce fruit ou plusieurs de ces fruits sont gâtés; donc l'arbre entier ne vaut rien. Si ce ne sont pas là des raisonnemens justes, ce sont

au moins, sur-tout dans une révolution, des raisons tranchantes.

Dans la physique, dans l'étude de l'histoire, on tirera, très-légèrement quelquefois, d'un petit nombre d'observations particulières, une conséquence générale, qu'on érigera en principe. De même, dans la conduite ordinaire de la vie, il n'est pas rare de voir tirer plus hardiment encore, d'un ou deux exemples, une conclusion universelle. Tel et tel ont réussi; ils ont échapé au danger malgré leur témérité; donc j'y échaperai aussi; donc je réussirai aussi bien qu'eux. Un tel a dit cela; et c'est, pour bien des gens, comme si tout le monde l'avoit dit: ils le répandent, et la nouvelle devient bientôt le cri public.

> Que d'échos comptés pour des hommes!
>
> LA MOTTE.

10t. ABUSER DE L'AMBIGUITÉ DES TERMES.

Ceci mérite bien que nous le placions entre les principales sources d'erreurs, et que nous en formions, comme nous allons le faire dans un instant, un article séparé.

Après ce que nous venons d'exposer sur les causes les plus ordinaires des faux raisonnemens, qu'il nous suffise de dire en deux mots ce qu'on a dit tant de fois, et ce que, l'

plupart du tems, on observe si peu, que tout l'art de bien raisonner consiste à partir d'idées claires et distinctes, et à en tirer des conséquences clairement déduites, ce qui se fait par l'enchaînement des idées mêmes, tellement rapprochées, que, jusqu'à la dernière qui renferme la conclusion, elles tiennent toutes au sujet, et soient liées étroitement l'une à l'autre.

Ainsi, la plus sûre manière de découvrir si un raisonnement est juste et concluant, est de le dépouiller de la pompe et des ornemens du discours, des idées étrangères et superflues, qui, mêlées et confondues avec celles d'où dépend la conséquence, semblent faire voir une connexion où il n'y en a aucune; ou qui du moins empêchent qu'on ne découvre clairement qu'il n'y en a pas. Ayant ramené ainsi le raisonnement à ses élémens primitifs, aux idées principales, desquelles dépend la force de l'argument, il faut placer ces idées nues dans leur ordre naturel; et l'esprit les considérant dans une telle position, voit dès-lors quelle liaison elles ont entre elles, et peut juger, par ce moyen, du plus ou moins de justesse de la conséquence que l'on en tire, sans avoir nul besoin de recourir au syllogisme (1).

(1) Cette règle importante, qu'établit Locke, et que

10me. SOURCE D'ERREURS, ET L'UNE DES PLUS FÉCONDES, L'ABUS DES MOTS (1).

On a vu, par tout ce qui a été dit ailleurs (2), combien on a abusé de ces mots, *Philosophie*, *Philosophe*. Au lieu d'être l'amour du vrai et la pratique de la sagesse, la Philosophie n'a plus été qu'un odieux et vain charlatanisme, mis en œuvre pour obscurcir toute vérité, pour détruire tous principes. Ceux qui se sont dits *Philosophes*, loin d'éclairer leurs semblables et de mériter leurs hommages, en les rendant plus sages et plus heureux, n'ont fait que les plonger dans les plus épaisses ténèbres, que les ranger dans la

nous dicte la plus saine raison, est si bien rendue dans le texte même, qu'en faveur de ceux qui possèdent la langue originale, je ne craindrai pas de le citer tel qu'il est.

» To shew the weakness of an argument, there needs no more to strip it of the superfluous *ideas*, which blended and confounded with those on which the inference depends, seems to shew a connexion where there is none, or at least hinder the discovery of the want of it; and then to lay the naked *ideas* on which the force of the argumentation depends, in their due order; in which position the mind taking view of them, sees what connexion they have, and so is able to judge of the inference without any need of syllogism at all. *Essay concerning human Understanding.* Book, 4, c. 17, *of Reason.*

(1) Voyez ce qu'en dit Locke, *ubi supr.* l. 3, c. 10 et 11.

(2) Ci-dessus chap. 3, page 40 et suiv. et les premières pages du chap. 4.

classe des êtres purement physiques, ou les réduire au moins à la condition des brutes; qu'éteindre en eux l'idée et le sentiment de toute moralité; que les rendre égoïstes, en leur parlant de Philantropie, et les disposer à devenir, tels qu'on les a vus, injustes et barbares. Eux-mêmes se sont montrés, de nos jours, sous des formes plus hideuses, plus abjectes et plus ridicules encore, que celles sous lesquelles les Philosophes du tems de Lucien (1), ont si bien mérité d'être l'objet de ses sarcasmes, ainsi que de la haine et de la dérision de leurs contemporains.

La Nature, comme nous l'avons également observé, ce terme si équivoque, quand on fait abstraction du vrai Principe et de l'Ordonnateur de tous les êtres, n'est plus, dans leur bouche et dans leurs écrits, qu'un mot sans idée, ou qu'un amas de contradictions.

Mais, sans insister sur ces exemples, il en est d'autres encore, qui nous rendront à jamais sensible le danger de l'abus des mots.

Nous avons déjà parlé de l'usage, très-

(1) Voyez dans Lucien, son *Banquet des Philosophes*, *Les Philosophes à l'Encan*, etc. *Symposium vel Lapithæ*, *Vitarum auctio*. Lucian. Samosat. *Opera*. Édit. in-12. grec. et lat. t. 2, p. 843, t. 1, p. 360.

philosophique pour *ce siècle de lumières*, des mots *Superstition, Fanatisme* (1), appliqués directement à la Religion, quelque contraire que la Religion soit en elle-même au fanatisme et à la superstition. Dans aucun tems peut-être on n'a tiré de ces mots un plus grand parti qu'on l'a fait de nos jours. Ceux qui, par état, étoient, depuis tant de siècles, parmi nous, les dépositaires de la morale publique, et qui, à ce titre du moins, auroient mérité quelque tribut de reconnoissance, n'étoient plus traduits au tribunal du peuple, par des hommes vraiment ivres du fanatisme le plus cruel, et de la plus délirante Philosophie, que comme des superstitieux et des fanatiques, auxquels on ne devoit que de la haine et du mépris.

Tolérance, Tolérantisme : Voilà ce que n'ont cessé de réclamer nos Philosophes modernes, tant qu'ils ont jugé très-nécessaire pour eux d'être tolérés, et ce qu'ils ont si hautement méconnu, lorsqu'ils ont cru n'avoir plus besoin de tolérance pour eux-mêmes.

Qu'ils nous citent, au reste, un seul Etat, une seule République, où l'on ait souffert qu'on publiât des dogmes contraires à la croyance de tous les peuples sur l'existence

(1) Voyez ci-dessus pag. 43 et suiv.

d'un Être suprême, et qui tendissent à la subversion de toute morale et de toute société.

C'est sur-tout à ce qu'ils appellent l'intolérance chrétienne qu'ils en veulent; et toutefois, qu'on réfléchisse sérieusement sur l'extrême différence qui se trouve entre la tolérance philosophique, et celle qu'inspire le véritable esprit de la Religion, tel que Jésus-Christ l'insinuoit à ses Apôtres, lorsqu'il leur reprochoit de se montrer les enfans du tonnerre. La fausse Philosophie tolère tout en matière de croyance, excepté cette Religion sainte qui met un frein à toutes les passions, et dont elle voudroit anéantir, si elle le pouvoit, jusqu'au dernier de ses Ministres. La Religion Chrétienne ne tolère rien de ce qui tient à l'erreur; mais conçue et sentie comme elle doit l'être, elle nous remplit de compassion et d'indulgence pour ceux qui s'égarent; c'est-à-dire, qu'elle a l'intolérance de la vérité, qui est *une*, et la tolérance de la charité, qui nous fait voir, dans tous les hommes, des amis et des frères.

Le mot de *Raison*, de cette raison, que, sous l'empire des préjugés philosophiques et des passions, chacun entend à sa manière et peint de ses couleurs, a été soumis lui-même à l'abus le plus étrange: on a fait, de nos

jours, comme on l'a si bien dit alors, de sa raison un Dieu, et de son usage un crime. Elle eut seule des Temples, et le vrai Dieu fut banni de la France. On choisit, pour la représenter, des Déesses, qu'on promena sur un char; eh, quelles Déesses! Eh! de quelle manière décora-t-on ses autels? A ce délire en succéda un autre: on fit la grace au Tout-Puissant de le laisser redevenir ce qu'il n'avoit cessé d'être; et il fut permis au Peuple François, par décret et par des inscriptions solemnelles, de croire à *l'Être Suprême et à l'immortalité de l'âme*. O extravagances de l'esprit humain!

Ce mot sacré, *la Loi*, qui ne doit être elle-même que l'expression de la droite raison, et qui ne peut être considérée comme une véritable loi, qu'autant qu'elle est conforme à la justice (1), nous en avions fait l'ex-

(1) » La Loi, a dit Cicéron, n'est autre chose que la droite raison, en tant qu'elle défend ou qu'elle commande.... Si la volonté des peuples, les ordonnances des Princes, le jugement des Magistrats, suffisoient pour établir le droit; le vol, l'adultère, la supposition de testament, deviendroient justes, en supposant qu'ils fussent autorisés par une loi formée par les suffrages de la multitude. Mais si les opinions et les suffrages des esprits déraisonnables ont assez de poids pour balancer la nature des choses, pourquoi n'arrêtent-ils pas entre eux que ce qui est mauvais et pernicieux passera désormais pour bon et pour salutaire? ou pourquoi, la loi

pression d'une volonté arbitraire et tyrannique. Des décrets vexatoires, des décrets spoliateurs, des décrets tyranniques, formoient le code sauvage et barbare d'un peuple civilisé. *C'est la Loi*, disoit-on; et que d'innocentes victimes périssoient au seul nom de *la Loi !*

Liberté, Égalité, Fraternité: voilà encore de ces mots, si beaux, si vrais en eux-mêmes, et dont on a tant abusé (1). *Les hommes*, avoit-on dit d'abord, *naissent et demeurent libres et égaux en droits.* Quelle liberté toutefois que celle de l'enfant qui vient de naître, et qui, enveloppé de langes, n'a pas même le libre usage de ses membres? Quelle liberté que celle de l'adolescent, qui est sous la discipline de ses maîtres, ou soumis, par ses propres besoins, à ceux dont il a reçu le jour! quelle liberté que celle de tant d'hommes, que leurs besoins encore, qu'une foule d'autres liens, nécessaires au bien, à l'harmonie, au maintien de la société, rendent dépendans les uns des autres : mais nos Ju-

pouvant faire que ce qui est injuste prenne la place du droit, la même loi ne convertira-t-elle pas le mal en bien »? Cic. *De Legib.* l. 1.

(1) Personne n'a mieux écrit sur cette matière que le Chevalier *Jenyns*. Voyez The works of *soame Jenyns*, Disquisition 7, on Government and civil Liberty.

risconsultes n'y regardoient pas de si près; et peu leur importoit que cela fût vrai, pourvu qu'ils flattassent les désirs de la multitude, et missent toutes les passions en liberté. Aussi, en vertu de cette liberté tant prônée, ne reconnoissoit-on plus ni père, ni mère, ni maître, dès qu'on croyoit pouvoir, sans aucun risque, se soustraire à l'autorité; aussi, dans un âge plus avancé, la liberté n'étoit-elle que la licence du crime, jointe à l'espoir de l'impunité; aussi, le lien conjugal, qui avoit été regardé, par tous les peuples policés, comme le lien le plus sacré, comme la base et le soutien de toutes les sociétés politiques (1), étoit-il devenu si libre, qu'on a vu des hommes mariés prendre et quitter successivement plusieurs femmes en moins d'une année. Par ce même principe, *naissent et demeurent libres et égaux en droits*, on croyoit ne plus rien devoir à personne. Les Chefs néanmoins sentoient assez les inconvéniens de ces notions si mal conçues et si mal énoncées; et nous eûmes, enfin, dans de nouveaux droits de l'homme, des définitions plus exactes de l'égalité et de la liberté civiles (2).

(1) Voyez Goguet, *de l'Origine des Loix, etc.* l. 1, c. 1.

(2) » Tous les hommes sont égaux par la nature, et devant la loi.

» La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de

Dans quel tems, au reste, faisoit-on retentir le plus ces grands mots (1)? Quoi qu'il en soit, avouons-le avec franchise, c'est dans la Religion Chrétienne que nous puisons les sentimens les plus nobles, les plus purs, et les idées les plus vraies de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Par elle, aussi éloignés de tout esprit de domination, que de tout esprit de bassesse et de servitude, nous chérissons une liberté bien ordonnée (2), qui soit la sauve-garde des loix, et en respecte l'autorité. Par elle, nous honorons, dans tous les hommes, la dignité de notre propre nature, qui leur est commune avec nous, et sans porter atteinte à cette subordination qui maintient la société et en lie tous les membres, nous leur rendons à tous, comme à nos semblables, comme à nos égaux devant Dieu et devant la Loi, tout ce qui leur est

faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui. Elle a pour principe la Nature, pour règle la Justice, pour sauvegarde la Loi; sa limite morale est dans cette maxime : *Ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait* ». A la tête de l'acte constitutionnel : *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.*

(1) *Cæterùm libertas et speciosa nomina pretexuntur; nec quisquam alienum servitium et dominationem sibi concupivit, ut non eadem illa vocabula usurparet.* Tacit. *Hist.* l. 4. p. 663, édit. *Batav. Elzevir.*

(2) I. *Petr.* c. II, vers. 16.

dû. Par elle, nous les considérons tous, et nous avec eux, comme les enfans d'un même père (1); nous les aimons comme d'autres nous-mêmes (2); et si nous étions tous animés de son esprit, nous n'aurions tous, à l'exemple des premiers fidèles, qu'un même esprit et qu'un même cœur (3).

Tyrans! Ce n'étoit plus, pour le moment, à des Décemvirs (4), à des Centumvirs, à des Denys de Syracuse, à des Phalaris d'Agrigente, à des Néron et des Caligula qu'on prodiguoit ce nom; il suffisoit, pour qu'on

(1) I. *Cor.* c. VIII, vers. 6. *Ephes.* c. IV, vers. 4.

(2) *Mat.* c. XXI, vers. 39.

(3) *Act.* c. IV, vers. 32.

(4) Pour bien apprécier ce que c'est que *Tyrans* et *Tyrannie*, voyez sur les Décemvirs, Dion. Halic. l. 10 et 11, Tit.-Liv. l. 3; sur un certain Aristodème, tyran de Cumes. Dion. l. 7, p. 418, 426; sur les quatre cents tyrans d'Athènes, auxquels succédèrent bientôt les trente, que Lysandre, Général des Lacédémoniens, leur donna. Thucyd. l. 7, *in fin.* et l. 3; Xénoph. l. 2; Diod. Sic. l. 13 et 14; Plut. in *Lysand.* et in *Alcib.* Cette malheureuse République des Athéniens, après une suite de victoires, s'étoit presque flattée de la conquête du monde, lorsque, par la plus déplorable défaite, elle vit sa puissance détruite et son nom devenu l'opprobre du nom Grec en Sicile. Elle ne se releva par quelques succès, que pour tomber de plus haut sous la domination des plus abominables tyrans. Consultez les Auteurs que nous venons de citer et les endroits indiqués, ainsi que la vie de *Nicias* dans Plutarque.

fût jugé digne de le porter, qu'on fût Empereur, que l'on fût Roi. Le bon Codrus, ce dernier Roi d'Athènes, qui s'étoit sacrifié pour ses sujets, les Tite, les Antonin, les Marc-Aurèle, les Henri IV, les Louis XII, le Père du peuple, étoient des tyrans; et le peuple le croyoit.

Aristocrate : Dans quelques Républiques de la Grèce, et en particulier dans celle d'Athènes, que de mouvemens et de fermentations, ce mot et celui de *Démocrates*, n'ont-ils pas excités? Parmi nous, le premier, sur-tout, qui, pris dans son étymologie, seroit un éloge, et veut dire toute autre chose que ce qu'on lui a fait signifier; qui, dans le sens le plus étendu, auroit très-bien pu s'appliquer à nos Représentans, dont le Gouvernement étoit devenu une sorte d'aristocratie; ce seul mot, que de sang n'a-t-il pas fait couler! on étoit riche, on étoit Noble, on étoit Prêtre; et communément, de quelque manière que l'on pensât, on étoit aristocrate, on étoit immolé.

Ainsi, les hommes se payent-ils de mots qu'ils reçoivent sans les comprendre, et qu'ils se renvoient tour-à-tour, en faisant usage de la même monnoie. C'est une monnoie fausse ou de mauvais aloi: n'importe; on *fait* avec elle tout le mal qu'on a prétendu

ire; et si une de ces dénominations tombe ı désuétude ou perd de son énergie, on ura lui en substituer d'équivalentes; toute ;nomination sera bonne, pourvu qu'en ompant la multitude, elle produise son ef· t. Mais, qui de nous voudroit encore, pour esser et pour nuire, avoir recours à ces strumens perfides? Comment peut-on ısser d'être homme (1)? Comment, au lieu être un peuple de frères, pourrions-nous ›nsentir de nouveau à nous montrer, par ırtifice et par la violence, plus que des ıimaux pleins de ruses, des loups ravissans ı des tigres envers nos semblables.

Le secret d'ennuyer est celui de tout re (2): et nous ennuierions à coup sûr, si ›us voulions relever tous les mots pris à ıntre-sens, pour égarer la foule et légitimer us les excès. N'omettons pas néanmoins

(1) Auroit-on dû jamais oublier ce beau mot de Té-ce, qui, lorsqu'il fut prononcé sur la scène, rétentit ıs tous les cœurs : *Homo sum ; humani nihil à me alie-n puto* : Je suis homme ; rien de ce qui appartient à ımanité ne m'est étranger?.... L'humanité! qui est le mier cri de la conscience, et constamment la voix de ature, quand des passions féroces ne l'ont pas étouffée. › hommes, soyez humains, a si bien dit Rousseau; ;t votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, ır tous les âges, pour toutes les conditions. Quelle esse y a-t-il pour nous, hors de l'humanité « ?

2) Volt. sixième *Disc.* en vers.

les mots de *Patriotisme* et de *Patriote*. Dans les beaux tems de Sparte, d'Athènes et de Rome, le patriotisme consistoit à brûler d'un saint zèle pour la gloire et pour le bonheur de sa patrie, à gémir sur ses désastres, à les réparer s'il se pouvoit par les plus grands sacrifices, à l'illustrer par ses actions, et à l'honorer par ses vertus, par des mœurs austères, qui formoient alors le caractère des vrais Républicains. De nos jours, par quel costume, dans quel esprit, et par quelles mœurs, se disoit-on *Patriote*. On l'étoit, ou on prétendoit l'être, en dénonçant comme *suspects*, des hommes soumis aux loix, mais paisibles, honnêtes et vertueux; en devenant membre d'un tribunal ou d'un comité révolutionnaire, pour s'enrichir en détail par les extorsions et les rapines, lorsqu'on n'étoit pas à portée de le faire en grand; en ne parlant que de mort, de sang, et de carnage; en faisant le tourment de ses concitoyens, l'opprobre de sa patrie, et en ne fraternisant qu'avec le crime et la noirceur. A ces traits, rendus si communs parmi nous, on n'a que trop été forcé d'avouer que si, en genre de bravoure, nous étions toujours des François, en fait de *patriotisme*, nous n'étions ni des Spartiates, ni des Romains.

Terminons cet article important par les

termes magiques dont on a fait l'abus le plus constant et le plus solennel, *Bien général*, *Bien public* (1). C'est par de tels mots pleins de prestige, sous ce voile imposteur, que les fourbes et les pestes publiques ont toujours couvert leur ambition et leur intérêt personnel. Pour le bien général, ils bouleverseront les États; ils armeront citoyen contre citoyen; ils donneront des fers à leur patrie; ils feront le malheur de la génération à laquelle ils appartiennent et de celles qui la suivront; et tout cela, en parlant de bien public. Ce sont ces hommes, qui, dans tous les tems, se sont élevés le plus hautement contre les abus, qui se vantent avec le plus d'audace d'en opérer la réforme, et qui, sous ce prétexte, en introduiront de plus terribles mille fois que ceux qu'ils auront prétendu détruire. Cependant de tels hommes promettent, sous leur domination, abondance, liberté, félicité; et ils ne portent en

(1) L'amour du bien général, du *bien commun*, quand on en est vivement pénétré, peut seul nous garantir de tout esprit personnel, de tout *esprit de parti*, ce terme encore si équivoque, par lequel on s'efforcera de décréditer ceux-mêmes qui sont le plus éloignés de toute espèce de faction, dès qu'ils ne seront pas de notre parti, ni des hommes de parti comme nous. Ce seront aussi ceux que, dans un autre tems, on aura cherché à rendre odieux ou ridicules, en les appelant du nom de *Modérés*.

tous lieux que la disette, la servitude et la misère. Ils jettent quelques appas à la foule imbécille; ils éveillent par de flatteuses espérances, son orgueil et sa cupidité; ils frottent de miel les bords de la coupe enchantée qu'ils lui présentent (1); et la foule, non moins avide qu'insensée, après s'être laissée prendre à ces douceurs perfides, ne trouve au fond de la coupe dorée et si adroitement préparée, qu'un poison subtil et que le fiel le plus amer.

Puissent au moins ceux qui sont capables de penser par eux-mêmes, lorsqu'on leur parlera de *Bien général*, de *Bien public*, s'attacher à démêler quelles sont les intentions, quel est le but de ceux qui empruntent ce langage spécieux! Puissent-ils se souvenir, dans tous les cas, que le bien général,

(1) On connoît ces vers du premier chant de la *Jérusalem délivrée :*

> Cosi, à l'egro fanciul, porgiamo aspersi
> Di soave licor, gli or gli del vaso, etc.

La différence est ici que les ambitieux, qui veulent séduire le peuple, frottent de miel les bords du vase, non pour lui faire boire, comme la tendre mère à son cher enfant, un breuvage fait pour lui rendre la santé et la vie, mais une liqueur empoisonnée, propre à lui donner, d'une manière plus ou moins lente, une mort presque assurée.

le bien public, n'est qu'un mot vide de sens; disons mieux, n'est qu'un contre-sens très-prononcé, quand il nous porte à violer les droits de l'humanité, de la justice, de la sociabilité, qui lient tous les hommes et toutes les Nations. Non, rien ne peut procurer le bien public d'une manière solide et durable, rien n'est vraiment utile pour l'État, comme pour les particuliers, dès qu'il cesse d'être juste (1).

C'est ce que comprit, dans une circonstance importante, le peuple d'Athènes, ou ce que lui dicta, indépendamment de toute réflexion, le sentiment du juste et de l'honnête. Eh combien de fois, n'eût-on pas dû nous rappeler, du haut de la tribune, ce beau trait; si nous eussions été de caractère à l'imiter, et plus dignes de l'entendre! Thémistocle avoit formé un projet qui devoit assurer aux Athéniens l'empire de la Grèce: il n'étoit question

(1) Dans un autre endroit que celui que nous avons déjà cité (p. 220, n. 1), Cicéron fait observer que Socrate avoit coutume de maudire ceux qui, par une malheureuse subtilité, étoient venus à bout de décomposer ce qui n'est qu'un même tout dans la nature, et d'y trouver deux choses différentes. Les Stoïciens, persuadés de la vérité de ce principe, ont tous dit, que ce qui étoit honnête étoit nécessairement utile, et que rien ne pouvoit être utile, de ce qui n'étoit pas honnête «. *De Offic.* l. 3.

pour cela que de brûler la flotte des alliés qui se trouvoit dans un port voisin. Le peuple étoit assemblé. Il lui propose, en termes généraux, le plan le plus avantageux pour la république, mais qu'il ne peut communiniquer qu'à un seul homme, pour ne pas divulguer ce qui exige le plus grand secret. On nomme Aristide; et l'on s'en rapporte à son jugement. Thémistocle lui fait part de son dessein. Aristide rentre dans l'assemblée: Rien, dit-il au peuple, ne peut contribuer davantage, que le projet de Thémistocle, à élever Athènes au plus haut degré de grandeur et de prospérité; mais rien n'est plus injuste. Nous n'en voulons pas, s'écrient les Athéniens, d'une voix unanime (1). O Français! sur combien de décrets eussiez-vous dû vous écrier tous ensemble: *Nous n'en voulons pas.*

J'en ai dit assez sur l'abus des mots, pour faire sentir jusqu'à quel point il peut devenir funeste; et je croirois avoir rendu le plus grand service aux hommes, à ma patrie, qui, parmi tous les objets que j'ai le plus aimés sur la terre, a été constamment le plus cher à mon cœur, si, par tant d'exemples, j'avois pu mettre mes semblables en garde, pour jamais, contre cet abus, source

(1) Plutarc. *in Aristid.*

hélas ! trop féconde d'égaremens et de crimes. Eh quel est donc le remède à un mal si contagieux ? Le plus sûr seroit de se former, de chaque terme un peu important, une idée nette et précise, de n'en employer aucun sans l'avoir bien défini, et de prendre, à ce sujet, pour règle, non l'opinion toujours flottante au gré des circonstances et des intérêts du moment, mais *la nature des choses*, qu'un esprit droit et sage ne sauroit trop consulter. Il faudroit de plus, ce qui malheureusement n'est pas facile, attendu la contrariété des vues et des sentimens, que ces définitions fussent généralement adoptées, et que l'application en fût aisée à faire dans tous les cas particuliers. Si ces précautions pouvoient avoir lieu, *l'abus des mots* seroit moins universel et moins fréquent. Mais, à prendre les hommes, et sur-tout le peuple, tels qu'ils sont, nous ne saurions nous empêcher de croire que ce sera toujours là une des armes les plus puissantes entre les mains des méchans pour opprimer les gens de bien, et le secret le plus usité parmi les fripons pour égarer la multitude. Toujours, par exemple, on donnera des noms odieux à ceux qu'on voudra perdre, à ceux-là mêmes dont on se sera servi avec avantage lorsqu'ils pouvoient nous être utiles ; et on les

rendra, par de nouvelles dénominations, l'objet du mépris et de la haine publique, quand ils paroîtront, sous un autre rapport, nous devenir nuisibles, ou seulement dangereux.

Nous avons fait après tout, mes chers amis, un grand pas vers le bonheur, 1t. si nous sommes parvenus à nous former des idées saines sur ce qui nous intéresse le plus (1); 2t. si nous avons appris, par la considération des différens genres de biens, et par la comparaison des biens et des maux, à nous tracer des règles sûres pour la conduite ordinaire de la vie (2); et 3t. si nous savons discerner les causes habituelles de nos erreurs (3).

L'espèce de logique, en particulier, que je viens de vous offrir, vaudra bien, je crois, celle de l'école, quant à l'art des syllogismes; et certainement elle vaut mieux que celle des passions. Si nous avions toujours fait usage de la première préférablement à celle-ci, que de maux, je le répète, nous nous serions épargnés !

(1) Ci-dessus Sect. 1.
(2) Sect. 2.
(3) Sect. 3.

CHAPITRE VI.

Développement des principales sources du bonheur.

Vous concevez, mes chers amis, qu'en vous rappelant au bonheur, je n'ai pas prétendu vous l'offrir ici-bas sans ombre et sans mélange.

. . . . Où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tous tems, dans toute la nature;
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.
VOLTAIRE, Ier. *Disc. en vers.*

Ce n'est pas une chimère que j'ai voulu réaliser en votre faveur; il ne s'agit point ici de spéculations vaines et mensongères, de ces rêves flatteurs qui se dissipent au moment du réveil. Apprenons à être heureux; mais de ce bonheur dont la Nature humaine nous rend capables sur la terre. En attendant un sort plus durable, soyons heureux ici-bas autant qu'on peut l'être; et que, dans toutes les circonstances où la Providence nous aura placés, il soit dit que nous avons su tirer, de chacune d'elles en particulier, le meilleur parti possible, pour notre félicité.

Que vous ai-je promis avant toutes c
Les sentimens les plus agréables, le
les plus intimes et les plus pures, l'
d'ame la plus constante, une paix pr
naltérable : telles sont les premièr
messes que je vous ai faites. Pour les r
complètement et ne pas tromper vo
poir, revenons aux idées saines que la l
et la Religion nous ont données.

Il est un Dieu, principe unique d
les Êtres, et source de toute perfectio
je le médite, tel qu'il est en lui-mêm
je contemple ses ouvrages ; et plus j'é
dans cette contemplation, un sentim
licieux, qui fait le charme de ma vi

Je vois réunies, dans un seul Êtr
existence nécessaire, absolue, ind
dante, immuable ; la plénitude de
existant par lui-même ; une durée san
mencement et sans fin, qui résulte de
cessité d'être, et ne fut jamais un co
de siècles, de jours, de momens, q
commenceroient, finiroient, et ne se
rien moins que l'Éternité que je suis
de reconnoître. J'y vois une perfecti
mitée, infinie, de laquelle émanent,
volonté toute puissante, sage et libr
ouvrages qu'il a formés. J'y vois ém
ment tous les degrés de perfection

tous les degrés de l'être, que tous les êtres dépendans et muables n'ont que par lui seul. L'idée de cet infini, propre mentdit, est en moi de la même nature que celle de l'Éternité : la supposer une aggrégation, une addition, un composé d'ètres finis, dont je ne ferois que reculer les limites, ce seroit la détruire. Je n'ai l'idée du fini que par elle; je n'ai l'idée de l'infini, et je ne puis l'avoir que parce qu'il existe; rien, hors de lui, rien de fini, n'étant capable de me la donner. » Nous pouvons bien, dit Rousseau, en parlant de l'Être éternel, disputer contre son essence infinie, mais non pas la méconnoître de bonne foi (1) «.

Ici je m'écrie, avec le Philosophe de Genève, et en partageant ses transports : » Être des êtres, je suis, parce que tu es; » c'est m'élever à ma source, que de te mé- » diter sans cesse. Le plus digne usage de » ma raison est de s'anéantir devant toi : » c'est mon ravissement d'esprit, c'est le

(1) Rien n'existe que par celui qui est, dit encore Rousseau.... C'est lui, c'est cette substance inaltérable, qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer; tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, et lui servent à rétablir ce que l'imposture et l'erreur avoient altéré. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence, est Dieu «.

» charme de ma foiblesse, de me sentir ac-
» cablé de ta grandeur «.

Ce qu'est l'infini par rapport à mes idées, il l'est par rapport à mes désirs; et mon esprit est en cela parfaitement d'accord avec mon cœur. J'éprouve un penchant invincible qui me porte vers un bien illimité, et qui est le même que celui qui m'entraîne vers le bonheur. Si je m'arrête à des biens particuliers, je sens qu'ils amusent, qu'ils flattent un instant mes désirs, mais qu'ils sont incapables de les satisfaire. J'y ajoute d'autres biens, je les accrois, je les multiplie, sans pouvoir m'y reposer tout entier et dire jamais, c'est assez. Je change d'objets; je parcours tout, j'effleure tout; et rien ne remplit mes vœux toujours renaissans. Je voudrois, en un mot, tout réunir, tout posséder; et quand je posséderois tout ici-bas, ma faim ne seroit pas encore rassasiée; je désirerois un autre univers à conquérir, comme Alexandre. *Est-ce là tout*, m'écrierois-je avec César, devenu enfin le maître du monde: je dirois, ainsi que l'Empereur Sévère, lorsque sur le point de mourir, il se fit apporter l'urne où devoient être déposées ses cendres: » Petite urne, tu vas donc ren-
» fermer celui que le monde entier n'a pu
» contenir «. Mais non; elle ne renfermeroit

quedes restes périssables; et mon ame survivroit encore pour le bonheur après lequel je soupire.

Sondons de plus en plus ces désirs immenses, qui sont pour moi l'instinct de la nature, et que je trouve gravés dans le fond de mon être, lorsqu'en me dégageant de l'empire des sens, je m'élève à toute la hauteur des pensées et des sentimens, dont le Dieu qui m'a créé m'a rendu susceptible. Il me faut un bien parfait; et de même que, pour l'avenir, une éternelle existence est en moi le vœu d'une ame impérissable, immortelle; de même aussi, un bien infini, Dieu tout entier, est le souverain besoin de mon cœur. Otez le moindre degré de perfection à l'objet qui doit me rendre heureux; et ce n'est plus là ma dernière fin; comme ce n'est plus là mon Dieu. Ce degré qui lui manqueroit, si quelque chose pouvoit manquer à l'infini, je le lui rendrois pour mon propre bonheur, si cela dépendoit de moi; et je consentirois à être moins encore que je ne suis, pourvu que, devant le posséder un jour, je pusse le rendre à jamais tout ce qu'il doit être, tout ce qu'il est.

C'est parce que rien ici-bas n'approche de ce bien suprême, que tous ces biens particuliers que nous poursuivons avec une

ardeur qui nous égare, laissent toujours en nous un vide aussi immense que nos désirs. C'est pour cela encore que notre imagination, féconde en illusions et en chimères, ajoute aux objets de nos recherches des perfections qu'ils n'ont pas, et que celles qu'ils ont en effet, dans quelque degré que ce puisse être, ne nous captivent que jusqu'au moment où nous sommes rappelés malgré nous au sentiment d'une perfection plus réelle. C'est pour cela enfin, que, selon la remarque d'Adisson, Dieu ayant constitué l'ame humaine de telle sorte qu'elle ne peut trouver sa fin complette, sa félicité, qu'en lui seul, et une partie essentielle de cette félicité devant consister dans la contemplation de son être, il lui a plu d'attacher à la considération des objets mêmes qui nous environnent, un plaisir d'autant plus vif, qu'ils ont quelque chose de plus vaste et de plus grand. Un lieu, si agréable et si orné qu'il soit de tout ce qui peut contribuer à l'embellir, me lasse bientôt, dès que j'apperçois les murs qui bornent son enceinte, et je ne commence à respirer en liberté que lorsque je me retrouve dans un espace illimité (1).

(1) One of the final causes of our delight, in any thing that is great, may be this: the supreme author of our

Ainsi, les idées de mon esprit et les penchans de mon cœur me ramènent également à Dieu, et me font jouir d'avance de la perfection de son être. Je m'y complais comme dans le souverain bien qui doit être un jour mon partage.

Mais une foule d'autres jouissances, qui partent du même principe et se rapportent au même objet, m'ouvrent une nouvelle source de joies pures et de sentimens délicieux. Je contemple la nature, et j'y lis, en caractères ineffaçables, la puissance, la sagesse, la bonté, l'amour constant de l'ordre, et tous les attributs de l'Être suprême.

Si dans les heures de silence et de paix, qui succèdent aux travaux du jour, j'élève mes regards vers le ciel, quel amas de merveilles! quel spectacle plein de grandeur et de majesté! flambeau de la nuit, un globe argenté, dont l'image mobile vient se peindre dans les eaux, réfléchit au loin sa paisible lumière. Il répand sur toute la nature assez de clarté pour la rendre visible en-

being has so formed the soul of man, that nothing but him self, can be his least, ad equate, and proper happiness. Because therefore, a great part of our happiness must arise from the contemplation of his being, that he might give our souls a just relish of such a contemplation, he has made them naturally delight in the apprehension of what is great or unlimited. *Adisson*, n°. 403 of the *Spectator*.

core, pour lui prêter même, par des teintes plus douces, de nouveaux attraits; mais pas assez pour troubler la méditation ou le repos. Une voûte azurée fait briller des étoiles sans nombre. J'en devine une foule d'autres, qui, dans l'enfoncement où elles se perdent, blanchissent du moins la voie qui les dérobe à mes yeux. Aidé de l'instrument qui prolonge ma vue, partout j'apperçois, dans l'espace, des astres étincelans; partout je vois des mondes; et à l'égard de chacun d'eux, la terre n'est qu'un point. Mais quelle main les a suspendus? quelle intelligence a réglé leur marche? quelle géométrie sublime a présidé aux loix qui dirigent leur course rapide. Mille et mille fois plus prompts que la foudre, et conservant, depuis l'origine des êtres, le même degré de vitesse et la même direction que leur imprima le Tout-Puissant, ils s'élancent d'un point donné, roulent dans leur orbite, et reviennent, dans un tems fixé, au point d'où ils sont partis. C'est peu encore; par des loix constantes, ils s'attirent les uns les autres (1), sans s'approcher de trop près, sans se heurter ni s'embarrasser. Des forces supé-

(1) Cette attraction est, comme l'a démontré Newton, *en raison* directe des masses des corps attirans et attirés, *et en raison* inverse du carré de leurs distances.

rieures les éloignent du centre de leur mouvement ; des forces opposées les ramènent, et ils sont contraints de s'en tenir à la dernière borne de la distance qui les sépare. Dans le mouvement perpétuel et simultané de ces masses énormes, quelles impulsions et quelles résistances ! quelles forces combinées ! quel balancement continuel et quelle harmonie ! comme tout se maintient avec la plus étonnante régularité ! comme tout concourt au bien du tout et à l'ordre universel ! ainsi tout est lié, tout est enchaîné dans ces vastes et célestes corps. Ainsi la mesure, le nombre, le poids, tout y est réglé, tout y est parfait (1). Mais où s'arrête ce chef-d'œuvre de la création ? Les étoiles fixes sont autant de soleils avec leurs systèmes planétaires, avec la foule d'habitans dont ces mondes sont peuplés ; et si je m'é-

(1) *Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti. Sap.* ch. 11, vers. 21.

L'Astronome Athée, a dit Young, ne peut être qu'un insensé.

Oui sans doute, c'est un insensé ; à moins que, par son cœur, il ne soit pire encore, il ne soit un monstre. Le Psalmiste a réuni dans l'Athée ces deux causes, dont l'une tient à l'autre, l'égarement de l'esprit, et la corruption du cœur : *Dixit insipiens, in corde suo : non est Deus. Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis. Ps.* 13, *vers.* 1 *et* 2.

lance sur les ailes de la pensée jusqu'à la plus haute des sphères que j'entrevois, ah! que je suis loin encore des confins de l'univers! O mon Dieu! dans le saisissement que j'éprouve, humblement prosterné devant toi, je jouis, j'admire, je t'adore, je me perds et me confonds dans l'immensité de ton être, aussi élevé au-dessus des cieux, qu'il reste d'intervalle encore entre le fini et l'infini!

Devant ces grands objets, que de petitesses dans nos folles passions! Homme terrestre, qui, sur un grain de sable, t'agites en tous sens et tourmentes tes semblables, pour un peu d'or, pour une fumée de gloire, pour de fausses grandeurs; que les jeux cruels de ton insatiable cupidité, que les hochets et les crimes de ta puérile ambition, te rendent vil et méprisable!

Mais les heures se sont écoulées pour moi comme des instans. La nuit replie ses voiles sombres; la splendeur des étoiles est effacée par une clarté plus vive; un nouveau spectacle vient enchanter mon esprit et mes sens. Les premiers feux de l'aurore rougissent le ciel et annoncent l'astre du jour. Il paroît; son disque radieux s'élève lentement sur la cîme des monts; et ses regards vivifians fécondent la nature, qu'il pare des

plus riches couleurs. Les oiseaux le saluent par leur tendre ramage ; ou plutôt leurs concerts sont un hymne à la gloire du Créateur. Ces chants mélodieux, le souffle des zéphirs, le murmure d'un clair ruisseau qui serpente dans la plaine et qu'ombragent des saules toujours verds, les gouttes de rosée qui brillent sur l'herbe des prairies, les fleurs dont ces prés sont émaillés, les doux parfums qui s'exhalent dans les airs, la fraîcheur du matin ; que de sources de plaisirs s'ouvrent à la fois aux ames pures et aux cœurs sensibles, à tous ceux qui voient Dieu dans la nature !

O toi, le seul être ici-bas qui soit en état de les goûter, le seul que Dieu ait rendu capable d'en sentir tout le prix, viens nombrer, s'il se peut, tes richesses. O homme ! c'est à toi sûr-tout que ces biens sont destinés. Jetons ensemble un nouveau coup d'œil sur cette prairie dont la nature fit tous les frais, et que tapisse un verd ami des yeux. Combien d'animaux divers elle entretient pour ton usage ! celui qui sillonne à pas lents tes fertiles guérets y trouve sa nourriture. La Providence lui a caché ses forces ; il cède, en quelque nombre qu'il soit rassemblé, à la baguette et à la voix d'un enfant. Sa compagne y puise, dans

l'herbe qu'elle rumine, le lait délicieux qui t'offre des alimens si doux et si variés. L'agile et superbe coursier dont nous tirons tant de services, y viendra réparer ses forces, et pour prix de ses travaux, te demandera sa part de l'herbe qu'on y recueille. Dans cette même prairie, que de simples, que de plantes salubres, dont chacune a des vertus qui lui sont propres ! Plus loin l'animal stupide, mais utile et sobre, qui porte tes fardeaux, se contente de chardons épineux et de la feuille des buissons. Près de là, paissent et bondissent de nombreux troupeaux, qui, pour te vêtir, t'abandonnent leur toison. Sur leurs pas, le chien fidèle, toujours attentif aux moindres signes, veille à leur garde, ou manège autour d'eux avec art; tandis que plus près de toi, il en est un autre qui te flatte, te caresse, partage tes plaisirs, t'avertit des dangers qui te menacent, et ne craint pas d'exposer sa vie pour te défendre. Un autre encore fera lever pour toi le gibier, qu'atteindra bientôt un plomb meurtrier.

Tourne ailleurs tes regards; vois ces champs couverts d'épis dorés, qui se balancent sur leur tige affermie par des nœuds si artistement disposés; et bénis le Créateur, dont tu tiens chaque jour le pain qui te

nourrit. Parcours de l'œil ces vallons où tu recueilles le seigle, l'orge, l'avoine, le trèfle, le sarrasin, tant de plantes, tant de grains propres à ta subsistance ou à celle des animaux dont tu peux le moins te passer. Ailleurs tu as vu croître le lin, le chanvre ; et tu connois l'usage si utile pour toi que l'industrie humaine en sait faire.

Jette maintenant la vue sur ces côteaux rians où la vigne te prépare une liqueur réjouissante et salutaire, et t'offrira, bientôt après la moisson, d'agréables vendanges. Lève les yeux sur ces monts sourcilleux qui bornent l'horizon : de là coulent ces ruisseaux qui arrosent et verdissent nos campagnes, ces rivières, ces fleuves si favorables à la navigation et au commerce, et dont les eaux, comme celles de l'Océan vers lequel ils précipitent leur cours, attirées dans l'atmosphère, raréfiées par la chaleur, dispersées par les vents, se changent en rosées, en sources, en nuées, en pluies, pour étancher ta soif, pour rafraîchir l'air, pour le purifier de ses exhalaisons nuisibles, et pour fertiliser la terre. Quel concert entre les élémens ! par quel sage mélange, et quel heureux accord, ils concourent tous ensemble à te procurer les plus précieux avantages, et au bien du monde entier !

Repose enfin ta vue sur cette antique forêt, sur ce bois solitaire; ou plutôt portons-y nos pas : allons chercher, sous son épais feuillage, un abri contre les ardeurs du soleil, qui, déjà à son midi, darde sur nous ses rayons. Sombre asile, où tout invite au recueillement, où tout inspire un saint respect pour le Dieu de la Nature, vous nous retracez de nouveaux présens de sa main libérale. Que d'usages divers, pour lesquels ces arbres des forêts nous ont été donnés! Ce n'est pas seulement pour qu'ils parent, qu'ils embellissent notre séjour, pour qu'ils récréent nos sens par leur verdure, leur fraîcheur et leur ombrage : ils doivent servir à préparer, à amollir, à fondre les métaux, à cuire nos alimens, à entretenir en nous, dans une saison rigoureuse, la chaleur et la vie. Ils entreront dans la construction de nos maisons, de nos navires, des digues que nous opposerons aux fleuves et à la mer, dans celle de nos meubles les plus recherchés, ou les plus communs et les plus nécessaires. Ils seront taillés, polis, sculptés, tournés et façonnés de mille manières différentes, au gré de l'artiste qui sait les mettre en œuvre : et pour qu'ils suffisent à tous nos besoins, vois comme ils se conservent, se reproduisent, se

multiplient; si toutefois par une funeste insouciance et l'appas trompeur du moment, nous n'abusons pas, contre tout ordre et toute règle, de leur fécondité (1).

Éloignés du tumulte des villes, rentrons dans ta paisible demeure, paisible et fortunée, si la tyrannie des passions n'en trouble pas le repos, ou si celle des hommes, remplaçant l'amour par la terreur, et l'abondance par la misère, ne fait plus, désormais, peser sur ta tête son sceptre de fer !

Au-devant de tes pas, accourent en folâtrant des enfans chéris; et leurs tendres baisers (2) te payent avec usure des soins que tu prends pour les former à la sagesse et les rendre heureux. Une chaste épouse (3), des amis fidèles, si tu es digne d'en avoir, et que

(1) On sait quelles précautions, quels soins on prenoit autrefois pour la conservation des forêts, et quelle terrible et universelle déprédation on en a faite depuis le commencement de la Révolution. Qu'on voie seulement dans quel état est le bois de Boulogne, à la porte même de la Capitale.

(2) *Intereà dulces pendent circùm oscula nati* : Virg. *Georg.* l. 2, vers 523.

> Cependant ses enfans, ses premières richesses,
> A son col suspendus, disputent ses caresses.
>
> De Lille.

(3) *Quòd si pudica mulier in partem juvet*
Domum, etc. Horat. *Epod.* 2, vers. 39.

tu ayes su les choisir, te témoignent à l'envi la joie que leur cause ton retour. Assis à ta table, ils vont partager avec toi les faveurs que le Ciel te dispense. Quoique servie sans faste et sans profusion, quelque frugale même que tu ayes pu la rendre, pour ne pas insulter au malheur des tems, et pour te ménager le plaisir si doux de venir au secours de l'indigence, combien d'alimens elle rassemble ! avec quelle variété ils se succèdent de jour en jour, et chacun dans sa saison ! l'habitude d'en jouir te feroit-elle oublier d'en rendre graces à l'Être bienfaisant, qui, ne se bornant pas en ta faveur au simple nécessaire, t'a prodigué l'utile et le superflu.

Pour rapprocher ici les détails et en mieux saisir l'ensemble, parcourons ton domaine champêtre, ton jardin, ses berceaux où se marient tour à tour le lilas et le chèvre-feuille, la rose et le jasmin, ses bosquets rians, ses fruits, ses fleurs si bien nuancées, si variées, et qui répandent de si douces odeurs ; ton potager si riche en herbages, en plantes et en légumes ; ton verger, ton vivier, ta basse-cour, tes étables, ta ferme. Si ce même jour te donnoit, par une juste possession, la jouissance de tant de biens, pour la première fois ; quels seroient tes

transports ! Ces biens auroient-ils perdu à tes yeux de leur prix, parce que ce n'est pas d'aujourd'hui que tu les possèdes ?

Revenons un instant à des objets, qui, s'ils ne t'appartiennent pas en propre, n'en ont pas moins été créés pour ton usage. Non-seulement cette terre que tu foules aux pieds a été disposée de manière à recevoir et à te rendre au centuple les productions que tu lui confies ; non-seulement elle n'est ni trop compacte pour se refuser à la culture, et pour que les végétaux ne puissent y étendre leurs racines et s'abreuver des sucs qu'elle contient, ni trop légère pour qu'ils ne puissent y être suffisamment affermis ; mais elle est d'ailleurs d'une nature assez diverse pour fournir à chaque plante le terroir qui lui convient le mieux. De ces espèces de terre si différentes entre elles, tu tires la glaise, l'argile, la tuile, la brique, le ciment, la chaux, le plâtre, tout ce qui sert à la poterie, à la maçonnerie, et qui contribue en partie à édifier la cabane du pauvre et les palais des Rois.

Ne t'arrête pas à la surface de la terre ; sonde ses profondeurs. Elles recèlent la pierre, le marbre, les métaux, une foule de trésors, qui, s'ils n'eussent pas été cachés

dans son sein, n'eussent fait qu'embarrasser et déparer ton séjour.

Je ne t'ai remis sous les yeux qu'une partie de tes richesses : ajoutons-y, par la pensée, la moindre partie encore de celles que t'apporte le commerce qui lie les deux Mondes, et qui te rend tributaires les pays les plus éloignés ; tu n'auras, après tout, qu'une foible idée des dons du Créateur. Eh ! quelle intelligence ici bas pourroit les connoître tous, parcourir tous ses ouvrages, et en saisir tous les rapports ?

Le plus beau, le plus riche de ses dons, c'est toi-même. L'admirable structure de ton corps (1) ; les organes de tes sens qui te font jouir de toute la Nature ; ceux en particulier de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, dont on ne se lasse point d'étudier le magnifique appareil, le jeu et les ressorts (2) ; la dignité de ton être gravée sur ton front ; la vive expression de tes regards, où ton ame se déploie toute entière ; ta tête élevée

(1) Galien, après en avoir décrit toutes les parties, et observé la destination, les fonctions propres à chacune d'elles, s'écrioit : J'ai chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité.

(2) Voyez Derham, *Théologie Physique*, l. 4, ch. 2, 3, 4 et 5 ; Nieuwentyt, 1re. partie, ch. 11, 12 et 13.

vers le Ciel (1), avec tous les signes du commandement; la souplesse et l'agilité de tes membres, appropriés à tant d'usages et à l'exercice de tous les arts; la parole qui n'est donnée qu'à l'homme pour être le signe de sa pensée; la raison qui lui assure l'empire sur tous les êtres dont il est environné, qui le met en relation avec les autres hommes et en société avec Dieu même; l'activité de ton génie, qui, par l'invention la plus féconde, achève, perfectionne en quelque sorte ici bas les ouvrages du Créateur; cette imagination brillante qui se retrace en un instant, qui rapproche, qui combine tant de tableaux divers, et qui crée en toi de nouveaux mondes; ta mémoire, immense dépôt de mots, d'idées, de faits, de connoissances acquises de siècle en siècle depuis l'origine du monde, et de l'histoire de tous les âges; plus que tout cela, ta volonté, ta liberté, ta conscience, ta moralité, tes penchans si vastes, ton cœur si sensible, si compatissant, quand tes passions ne l'ont pas dépravé; tout ce qui te lie à tes semblables, tout ce qui te rend capable de connoître Dieu, de l'aimer, de le servir,

(1) *Os homini sublime dedit, cœlumque tueri*
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

OVID.

goût délicat et épuré, des idées justes, et de nobles penchans; plus aussi nous aimons la vérité, la sagesse, la vraie grandeur, la justice, la bonté, la beauté, l'ordre et l'harmonie : mais toutes ces choses ne sont en nous, et dans les êtres créés, qu'une émanation de l'Être Suprême. Il est la vérité par essence; la vérité qui éclaire notre entendement, qui triomphe, par son éclat et sa durée, des vains prestiges de l'erreur, qui nous reprend, qui nous juge malgré nous au fond de notre cœur. Il est la souveraine Sagesse, qui a formé l'univers, qui en a lié toutes les parties, et qui en a dessiné (1) tous les êtres. Il est seul vraiment grand: toute autre grandeur n'est qu'une ombre et s'éclipse devant lui. Sa justice immuable est la règle de la nôtre. Sa bonté féconde

(1) Rien ne peut rendre plus sensible la vérité de cette expression qu'une étude approfondie de la Nature. Par-tout on y voit du dessin, dans l'ensemble et dans les parties, dans les plus petits êtres, comme dans les plus grands. Par-tout on y reconnoît, jusque dans le moindre insecte, dans la moindre fleur, la main du suprême dessinateur. Vu au microscope, il n'y a rien, jusqu'à une tranche très-mince d'un tuyau de paille ou de chanvre, qui ne soit parfaitement dessiné, et l'on conçoit aujourd'hui, plus que jamais, combien est exacte cette pensée de Saint-Augustin : Dieu n'est ni plus grand dans les grandes choses, ni plus petit dans les plus petites. *Nec major in maximis, nec minor in minimis.*

ępand sur tout ce qui existe, sans s'é-
er jamais. Il est tout ordre, toute règle,
arde en tout la justesse des proportions.
ıit, dit encore Léibnitz, l'harmonie
rerselle; et toute beauté est un épan-
nent de ses rayons (1).

lus on observe ses ouvrages, plus on
lie la Nature; et plus on admire, plus
hérit celui qui en est l'auteur. Ah! qu'il
doux de retrouver par-tout ce qu'on
e, et qu'on est tellement fait pour ai-
, qu'on ne peut être heureux qu'en
nant!

Iais s'élevant ensuite par degrés au-
ıus des objets sensibles, plus on parvient
ontempler d'un œil pur cette beauté
fable, qui subsiste par elle-même, sans
ıe, sans altération, sans mèlange; et
; on se complaît en elle, plus on goûte
plaisirs de l'ame, bien supérieurs aux
sirs des sens; on se perd dans le sein
la Divinité; on y jouit de Dieu même:
l est des momens où cette jouissance est
e qu'on ne tient plus à la terre. Heureux
mens pour qui les a éprouvés! s'ils de-
ent ici bas durer toujours, elle ne seroit
s, par rapport à nous, ce monde visible

) Théod. *ubi supr.*

auquel nous sommes liés par nos besoins, et par l'institution du Créateur; ce ne seroit plus la terre, ce seroit le Ciel..... ou plutôt, quel sera donc en effet le séjour du parfait bonheur!

Dans ces instans de ravissement, dans ces transports d'un amour tout divin, que sont pour nous et les richesses, et les grandeurs, et les plaisirs, et les chagrins de la vie? tout s'oublie; tout s'efface à nos yeux. Quand du moins on a joui ainsi, et qu'on est forcé de redescendre de cette élévation aux frivoles objets de nos désirs terrestres, aux misères humaines, combien il nous reste de lumières pour les apprécier à leur juste valeur, et de force pour en triompher!

Si notre condition présente ne nous permet pas de goûter constamment à un si haut degré, le plaisir d'aimer sans mesure ce qui est souverainement aimable, il est un autre sentiment qui remplace en quelque sorte ce plaisir si vif, mais si rapide, par une impression toujours renaissante, par des douceurs toujours nouvelles. O mes amis! lorsque je vous ai tracé les tableaux si touchans de la Nature, lorsque je vous ai détaillé vos richesses et les dons innombrables d'une Divinité bienfaisante, vos cœurs se sont ouverts à la reconnoissance, et vous avez

›uvé combien elle a de charmes. Qu'il loux en effet, de se dire, à chaque ins- ; de la vie, c'est à l'ami le plus tendre et lus fidèle, c'est au meilleur des pères que ois cette existence qu'il m'a donnée, ı moins encore pour une félicité passa- ;, que pour me conduire à une félicité ; bornes dans son intensité comme dans urée.

'est dans cette vue qu'il me conserve, l me défend et me protège, qu'il m'ac- le sans cesse de nouveaux secours pour riger mes erreurs, réparer ma foiblesse, ıccroître mes mérites. C'est à lui que je ı redevable de tous les biens que je par- rois il n'y a qu'un instant; de l'air que je ›ire; du jour qui m'éclaire; du spectacle nagnifique et si varié qui s'offre à mes ards; de la lumière qui brille pour moi jue dans l'obscurité des nuits; du travail me qui fournit à mon entretien, ou qui préserve des tourmens de l'ennui et de s les maux qui accompagnent la mollesse 'oisiveté; des douceurs du sommeil, qui, ès le travail, répare mes forces épuisées, jue suit un paisible réveil. Je lui dois tes les productions de la Nature et celles l'art, puisque cet art nous vient de lui; s ces alimens si appropriés à mes goûts,

si nécessaires à ma subsistance ; les vêtemens qui me couvrent ; la chaleur artificielle qui me ranime ; le toît propice qui me sert d'asile ; tant d'objets qui recréent mon loisir ; tous les charmes de la société, qui est le soutien de ma vie (1) ; ceux de l'amitié qui en fait les délices ; tout ce qui sert à mes besoins, ou qui contribue à mes plaisirs ; mais sur-tout la raison et le sentiment qui me mettent en état d'en jouir avec sagesse, et qui me lient à mon bienfaiteur.

Ah ! que l'animal stupide, insensible aux beautés de la nature, machinalement affecté, si tant est qu'il le soit, de ce qui nous flatte si agréablement, du parfum des fleurs, du

(1) » Quel seroit, dit Sénèque, le sort du genre humain, si chacun vivoit à part ? Autant d'hommes, autant de proies et de victimes pour les autres animaux. Mais les forces qui lui manquent, quand il est seul, il les trouve en s'unissant à ses semblables. La nature lui a donné deux choses, qui, d'inférieur qu'il seroit autrement, le rendent supérieur et très-fort : je veux dire, la raison et la sociabilité ; par où celui qui ne pourroit résister à qui que ce soit, devient le maître de tout. La société lui donne l'empire sur tous les animaux..... C'est cette même union qui lui fournit des remèdes dans ses maladies, des secours dans sa vieillesse, du soulagement à ses douleurs et à ses chagrins ; c'est elle qui le met pour ainsi dire, en état de braver la fortune. Otez la sociabilité, vous détruisez le lien qui unit le genre humain, et d'où dépend la conservation et tout le bonheur de la vie «. *De Benef.* l. 4, ch. 18.

murmure

murmure des eaux, de l'aspect du site le plus riant, de celui d'un ciel étoilé; la tête inclinée vers la terre, et n'ayant que l'instinct pour guide; paisse ou rumine l'herbe des prairies, sans remonter à celui dont il la tient; pour moi, Seigneur, que tu combles de tes dons, et que tu as fait pour en connoître l'Auteur, peux-tu consentir que je t'en refuse l'hommage; et lorsque je rougirois d'être ingrat envers les hommes, pourrois-je ne pas rougir de l'être envers toi? Ah! ce ne seroit plus jouir de ces mêmes dons que par mes sens; et tout le charme en seroit perdu pour mon cœur. C'est la reconnoissance qui y attache le prix le plus réel, et qui en fait le plus doux attrait. C'est elle qui assaisonne délicieusement tous nos mets; et jamais je ne jouis davantage, que quand je me dis à moi-même: voilà encore un des bienfaits de mon Dieu!

Quelquefois, il est vrai, la méchanceté des hommes m'en ravit la plus grande partie, et me réduit au strict nécessaire. Mais nécessaire, du moins, une Providence attentive me le conserve en dépit d'eux. Je offre en sacrifice ce qu'elle permet qui soit enlevé; je lui rends grâces de ce qui me reste; et je suis encore trop heureux. d'ailleurs, je ne cesse de l'adorer et de

la bénir, elle saura bien compenser, d'une ou d'autre manière, ce que j'aurai perdu.

Ici naît en moi un autre sentiment qui assure ma tranquillité et ajoute à mon bonheur; celui de la confiance. Je sais quelles sont la sagesse, la puissance, et la bonté de celui qui veille sur mon sort. Je ne peux me rappeler, sans la plus vive émotion, tous les soins qu'il a pris de ma jeunesse, au milieu même de mes écarts; les périls imminens dont il m'a sauvé; les épreuves auxquelles il ne m'a soumis que pour les faire servir à mon instruction, que pour m'en faire tirer les plus grands avantages; tous les ménagemens dont il a usé à mon égard; me reprenant en secret, me corrigeant en père, plutôt qu'en maître irrité. J'admire, surtout, par quelle suite d'évènemens, dont l'un, quoique par une chaîne invisible, tenoit étroitement à l'autre, il m'a appris à ne dépendre que de lui, à ne compter que sur lui seul, à ne faire aucun fond ni sur la prospérité, ni sur les plus puissans moyens, ni sur les hommes, dont la volonté est si changeante, dont les révolutions diverses auxquels il sont sujets, et la mort qui les frappe au moment le plus inattendu, nous démontrent l'impuissance et le néant. J'admire comment, et en combien d'occasions,

après avoir conçu la trop flatteuse espérance d'être, pour toujours, à l'abri du danger, du besoin, et des revers, j'ai été forcé de reconnoître que toutes mes ressources n'étoient qu'en lui; qu'il pouvoit seul me protéger efficacement, me tendre une main secourable, me soutenir ou me relever à son gré, prévenir ma ruine entière ou la réparer. Je me suis vu sous la hache du tyran, comme une victime dévouée et prête à être immolée; le tyran est tombé; la hache s'est brisée; et je me suis écrié, et une foule d'autres victimes se sont écriées comme moi:

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
RACINE, dans *Athalie*.

En combien d'autres rencontres, j'ai pu dire, et contraints par l'évidence, les plus obstinés l'ont dit avec moi: Le doigt de Dieu est ici.

Instruit par tant de faits, c'est donc en lui que j'ai mis tout mon espoir. Heureuse confiance, source de paix et de sécurité, tu m'as épargné les allarmes et les tourmens du règne de la terreur! Je m'endormois alors dans le sein de mon Dieu, sans m'inquiéter de ce que je deviendrois à mon ré-

veil; et je me disois, en rouvrant les yeux à la lumière : il n'appartient qu'à Dieu de nous donner des nuits tranquilles, et la confiance dans le Seigneur est le lit de repos le plus doux et le plus commode.

Avec ce sentiment, et une juste idée de ses divins attributs, que nous coûteroit-il, en dernier lieu, de lui être soumis en toutes choses, de ne vouloir que ce qu'il veut lui-même? Regarderois-je les loix qu'il m'impose, et qu'il a gravées en moi par les lumières de la raison, comme des loix trop pénibles? Mais elles ne sont, à mes yeux, que l'expression de son amour pour l'ordre, de sa sainteté, de sa sagesse, et du désir qu'il a de nous rendre heureux. Je ne puis les violer en effet sans nuire aux autres et à moi-même, sans détériorer mes facultés les plus nobles, sans contrarier ma nature et dégrader mon être. Je chercherois en vain à me justifier mes écarts; je me désapprouverois, je me condamnerois en dépit de moi; je perdrois ma propre estime et celle de mes semblables; et je tenterois inutilement d'y suppléer par les suffrages d'êtres aussi vicieux et aussi méprisables, que je le serois devenu en les imitant, et en travaillant comme eux à étouffer tous remords.

Mes passions déréglées me mettroient d'ail-

leurs en guerre avec les autres, comme elles me mettroient continuellement en guerre avec moi-même. J'aurois tout à craindre; et tout le monde me craindroit, jusqu'aux complices peut-être de mes égaremens et de mes crimes. Fidèle, au contraire, à la loi du Seigneur, j'évite tous les maux que la violation de cette loi entraîne; je jouis de tous les biens qui sont le fruit de mon exactitude à l'accomplir. J'ai pour moi l'estime de tous ceux qui m'environnent; et quand la noire calomnie, versant sur moi son affreux poison, me priveroit auprès d'eux de la justice que j'aurois droit d'en attendre; il me resteroit le témoignage le plus flatteur, celui de Dieu et de ma conscience.

Seroient-ce les épreuves par lesquelles il plairoit à Dieu de me faire passer, qui altéreroient ma soumission à sa volonté toujours sainte? Mais je sais que celui qui tient mon sort entre ses mains, que celui qui règle tous les évènemens par sa sagesse et son pouvoir suprême, ne peut rien vouloir, si je ne m'oppose point à ses desseins sur moi, qui ne contribue à ma perfection et à mon bonheur. Je sais que les plans qu'il s'est formés, tout cachés qu'ils me sont pour le moment, opèrent, en se développant, les effets les plus salutaires, et me procurent,

tôt ou tard, les plus grands biens. C'est par les afflictions qu'il exerce mon courage, qu'il me fait produire les actes les plus signalés de force et de grandeur d'ame, qu'il fait de moi un athlète vigoureux, qu'il en fait un homme. Le plus beau spectacle pour le Ciel, a dit Sénèque (1), c'est le juste aux prises avec l'adversité. Fallût-il sacrifier à la vertu ma vie, mon honneur devant les hommes, cet honneur qui est, même aux yeux du Sage, ce qu'il y a de plus difficile à immoler, je sais quel est le prix qu'un Dieu juste réserve à celui qui aura tout sacrifié pour lui plaire; et toute la gloire humaine ne seroit plus à me yeux qu'un fantôme; et le moment qui termineroit mes jours ne seroit plus pour moi que le plus bel instant de ma vie.

Que m'importe donc tout ce qui peut m'arriver de plus fâcheux en apparence? mon Dieu le permet; il veut que je m'y soumette; et cela me suffit. Dieu connoît mieux que moi ce qui est le plus conforme au bien général, ce qui m'est, en particulier, le plus avantageux; et quand il pourroit se faire qu'il me laissât le choix, ou de me reposer sur lui de mes véritables intérêts,

(1) *De Providentiâ*.

quoi qu'il dût m'en coûter ici bas, ou de régler le cours des évènemens par mes foibles lumières ; je ne voudrois en remettre la direction qu'à sa seule bonté et à sa sagesse.

Chaque jour, à mon réveil, je lui dirai : Mon Dieu, rendez-moi tel, que vous soyez toujours content de moi ; car je le suis souverainement de vous, ne désirant rien autre chose que ce que vous faites et que ce qu'il vous plaira de faire.

Dans cette disposition d'esprit, mes craintes sont modérées ; mes désirs sont réglés ; ces vœux si ardens, enfans de notre ignorance et de l'erreur où nous sommes sur ce qui constitue notre véritable bien, tous ces vœux, dont l'excès du moins, cause les troubles de notre ame et fait le tourment de la vie, je les soumets à la volonté de l'Être suprême ; et je vis tranquille et satisfait. L'unique secret, disons-le en un mot, pour que rien ne nous contrarie, pour être contens de tout, c'est de ne vouloir que ce que Dieu veut.

Quand la volonté souveraine
Ne règle pas tous nos désirs ;
L'oubli du Ciel suit les plaisirs,
Et le murmure suit la peine.
Mais tous les destins sont égaux
Pour les cœurs qu'enflamme un vrai zèle ;

Et, d'un esprit toujours humble et fidèle,
Le vrai juste reçoit et les biens et les maux.

LA MOTTE.

Déjà, chers amis, j'ai commencé à goûter les sentimens les plus doux, les joies les plus pures, la paix la plus constante. Mais en vous ouvrant, ainsi qu'à moi, une première source de bonheur, je n'ai parlé que d'après la nature bien ordonnée et la saine raison. Il est une autre source de félicité bien plus abondante et bien plus sûre encore : c'est la Révélation. Si la contemplation des ouvrages et des dons du Créateur, si des idées saines sur la Divinité, ont fait naître en moi la soumission, la confiance, la reconnoissance et l'amour ; quelle force, quelle énergie donne à ces sentimens, et quel nouveau charme y ajoute, la considération de ce que le Dieu de toute bonté a fait pour nous, dans un ordre infiniment supérieur à celui de la nature ! Ces mystères, par exemple, qui étonnent notre foible raison, parce qu'elle ne peut les comprendre ; mais que cette raison même, d'après les preuves qu'elle nous donne d'une Révélation divine, nous oblige de croire ; quelle toute autre impression ne font-ils pas sur une ame sensible ? Comment arrive-t-il, après tout, que la seule voix de la nature,

si douce, ce semble, si persuasive, prenne généralement sur nous si peu d'empire, lorsqu'il s'agit de rendre à Dieu le tribut que nous lui devons? Ici, mes amis, ne craignons pas de nous interroger nous-mêmes, et que notre propre conscience s'explique sans détour. Si la Religion chrétienne ne nous a pas animés de son esprit, si nous ne nous sommes approchés de Dieu que par la raison, en supposant même que, par ses seules forces, elle nous ait appris à le bien connoître; quels hommages réels a-t-il reçus de nous? Qu'avons-nous fait pour honorer ses perfections, et nous acquitter envers lui de ses bienfaits? ou plutôt, avec quelle ingratitude et quelle insensibilité, n'avons-nous pas joui de ses dons? Disons plus encore; avec quel excès d'audace et de délire, n'en avons-nous pas abusé? Les grandes et sublimes idées de la Divinité, que tout est fait pour nous rappeler, quelle force ont-elles eue par elles-mêmes, pour nous pénétrer de ce saint respect que doit inspirer le sentiment profond de sa présence et de sa majesté? Combien peu, de tant d'œuvres éclatantes de ses mains, de tant de prodiges de sa sagesse, nous est-il arrivé de remonter jusqu'à celui qui en est l'auteur? Combien peu encore, les témoignages de sa bonté, les

faveurs et les secours de sa Providence, ont-ils excité notre reconnoissance et notre amour? Dans des circonstances critiques, dans les évènemens qui nous paroissoient contraires, ave cquelle confiance lui avons-nous adressé nos prières? Quel appui, quelles ressources avons-nous cherchés en lui? quelle soumission avons-nous marquée à ses ordres? Aveugles, ingrats, opiniâtres et rebelles, hélas! nous l'avons oublié dans la prospérité, et méconnu, blasphémé, peut être, dans nos disgraces. Fiers ennemis du Christianisme! démentez-moi si vous l'osez; ou plutôt, avouez-le avec franchise, n'est-ce pas vous qui tournez en dérision ces élans de l'amour vers la Divinité, ces tendres et nobles sentimens dont je vous ai peint les chastes délices? N'est-ce pas vous, qui, tout fondés qu'ils sont sur la nature des choses, sur la raison, ne les regardez que comme des visions et des chimères? Ah! il n'y a donc que le Chrétien fidèle qui sache aimer son Dieu, et lui rendre, par sa gratitude, par sa confiance filiale et son humble soumission, l'honneur qui lui est dû!

Eh! comment ne seroit-il pas rempli de ces sentimens si doux, lorsqu'éclairé par la foi, et assuré qu'elle ne peut le tromper,

convaincu des mystères adorables qu'elle lui révèle, il réfléchit attentivement sur les marques d'amour que son Dieu lui a données. Le Verbe uni à la nature humaine, pour rendre à la Divinité l'honneur infini qui convenoit à la dignité de son être, à l'excellence de ses perfections; le Fils de l'Éternel, consubstantiel à son Père, s'offrant lui-même pour réparer nos offenses et nous remettre en possession de tous les droits que le péché nous avoit fait perdre; l'ouvrage admirable de la rédemption, le mystère de la croix; la vie entière d'un Homme-Dieu, consacrée à nous instruire et à nous servir de modèle; des leçons si belles et si touchantes; tout un ensemble de morale si sainte et si pure, si bien adaptée à nos besoins et à nos foiblesses, si bien d'accord avec la vertu, avec la vraie grandeur et le vrai bonheur de l'homme; des secours si propres à nous rappeler à nous-mêmes et à notre véritable fin, à nous soutenir, à nous fortifier, à nous faire croître sans cesse en grâces et en mérites; un sacrifice de tous les jours, sacrifice le plus auguste dont tous les efforts de l'esprit humain puissent jamais se former l'idée, substitué à des oblations de nulle valeur par elles-mêmes; et qui, perpétué sur nos autels,

quoique d'une manière non sanglante, est une suite et nous retrace la mémoire du sacrifice de la croix; dans ce même mystère, le Sacrement le plus ineffable, un Sacrement d'union, qui fait naître en nous des idées et des affections toutes célestes, qui répare si abondamment nos forces, et sans cesse les multiplie, qui nous fait vivre de la vie de Jésus-Christ même, qui est la plus belle invention d'une charité sans bornes, et pour nous le gage le plus précieux d'une union consommée dans le séjour de l'éternelle félicité; par-tout enfin, les dons, les effets, les caractères de cet amour infini, qui est l'attribut essentiel de la Divinité, comme il est en même-tems la clef de toute la Religion, de tous les Sacremens, et de tous les mystères; ô mes amis, je vous le demande, et que ceux d'entre vous qui n'ont pas contracté l'habitude d'appeler tout ce qui est sentiment, Raison, Religion, des noms d'enthousiasme et de fanatisme, que toute ame droite et sensible me réponde: est-il rien qui soit plus capable que tous ces objets réunis d'exciter en nous les plus doux sentimens, les plus vifs transports de reconnoissance, d'amour, de confiance, d'abandon de tout nous-mêmes; et de nous procu-

rer ainsi les plaisirs les plus intimes, les joies les plus ravissantes, tout ce qui renferme les vrais élémens du bonheur ?

Dans les fausses religions, les hommes n'ayant ni assez de sagesse, ni assez de force pour s'élever jusqu'à Dieu, rabaissoient leurs prétendues Divinités jusqu'à eux, en les faisant participer à leurs passions, et en les rendant complices de leurs désordres. Dans la Religion chrétienne, Dieu ne s'unit à la nature humaine, sans rien perdre de sa grandeur et de son essence, que pour élever l'homme jusqu'à lui, et le rendre participant de son esprit, de son amour, et de sa sainteté. . . . .

Voilà ce que sentent si bien des hommes simples et sans étude, dont on a cru dégrader la croyance, en la nommant la *Foi du charbonnier*. Ah ! si le sentiment moral, est, dans l'opinion du citoyen de Genève, le plus sûr instinct de l'ame, et sa plus pure lumière, cet homme rustique et grossier, cet homme simple et vrai, n'est pas dénué de motifs de conviction, qui valent bien mieux que tous les sophismes de l'incrédulité. C'est par cet instinct moral, qu'il est lié si étroitement à la Religion. Il voit en elle les vrais rapports de l'effet à la cause,

de l'univers à son Créateur. Il y voit ses relations les plus touchantes avec son Dieu. Il y découvre l'immense charité de celui qui l'a formé pour le connoître, l'aimer, le servir, et le posséder un jour. Il y trouve l'aliment de son bonheur, le soutien de sa foiblesse, son soulagement et sa force dans les peines de la vie, un préservatif continuel contre toutes les inquiétudes pour l'avenir (1); et à l'égard de son épouse, de ses enfans, de ses serviteurs, de ses amis, le meilleur garant qu'il puisse avoir de leur fidélité constante et de leurs vertus.

C'est aussi la beauté morale du Christianisme qui attache à la Religion ce sexe, qu'on se plaît quelquefois, par une sorte de dérision, à appeler le sexe dévot. S'il l'est en effet plus que nous, c'est qu'avec plus de sensibilité et de droiture, il a, en général,

(1) » Voyez, lui dit l'Évangile, les oiseaux du Ciel; ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans des greniers : et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas d'un tout autre prix à ses yeux?.... Ne vous inquiétez donc pas, en disant: Que mangerons-nous; que boirons-nous; de quels vêtemens serons-nous couverts?... Votre Père ne sait-il pas que vous avez besoin de toutes ces choses? Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice; et le reste vous sera donné par surcroît «. *Mat.* ch. 6, vers. 26 et suiv.

une conscience qu'il écoute et qu'il respecte davantage (1); c'est que, plus accoutumé que nous à mettre un frein à ses passions, tant qu'il a su conserver son honnêteté naturelle et sa pudeur, il ne cherche pas, comme nous, à se soustraire, par de subtils et faux raisonnemens, à la loi du devoir; c'est enfin parce que sentant mieux que nous le besoin qu'il a de secours abondans pour se prémunir contre les périls qui l'environnent de toutes parts, et pour supporter tous les genres d'attaques et d'épreuves auxquelles il est réservé, il les trouve dans les moyens efficaces et les puissans motifs que lui offre sa foi. Sexe aimable, compatissant, généreux, plein de délicatesse et de sentiment; toujours prêt à se sacrifier lui-même, pour se rendre utile et pour obliger; rempli de douceur, de grâces et d'aménité, toutes les fois que, par une vanité puérile, les recherches de l'art ne déparent pas en lui la nature; qu'un goût de modes capricieux et bizarre (2)

(1) » La conscience, dit Rousseau, est le plus éclairé des Philosophes «.

(2) Ce goût, devenu plus capricieux et plus bizarre qu'il ne l'a jamais été, est nourri aujourd'hui par l'éducation même qu'on donne aux jeunes personnes du sexe. Des mères peu prévoyantes et peu sages livrent leurs filles à de petites coteries de leur âge, où l'on ne s'entretient que de nouveaux plaisirs, de nouveaux habille-

ne le jette pas dans le ridicule et la frivolité, qu'un amour-propre aveugle et concentré ne le rend pas susceptible à l'excès, ne l'aigrit pas, ne lui inspire pas l'esprit de contradiction, de jalousie, et l'envie de dominer, toutes choses que la vraie piété prévient ou corrige; hors de là, et quand il échappe à

mens, de nouvelles parures, presque toujours extravagantes, si même elles ne sont pas indécentes; de tous les colifichets et de toutes les bigarrures de la mode; de tout ce qui peut rétrécir leur esprit, déssécher leur cœur, disons plus, le dépraver et le corrompre, en tournant toute leur sensibilité sur elles-mêmes, gâter leur goût et le dénaturer, bien loin de le former, les rendre enfin, sans qu'elles s'en doutent, la fable et la risée de ceux mêmes à qui elles ont le plus grand désir de plaire. Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens sortant de ces bals, qui sont, depuis un certain tems, la folie et la fureur du jour, s'écrier : De tout ce grand nombre de jeunes personnes avec lesquelles nous venons de danser, il en est quelques-unes que nous pourrions choisir pour maîtresses, et pas une que nous voulussions avoir pour épouse.

Tel étoit tout récemment, en ma présence, le langage d'un militaire qui a bien l'usage et la science du monde : » Je dirois volontiers aux mères et aux filles, si elles étoient disposées à m'en croire sur les vrais intérêts de cette vanité dont elles sont la dupe : Eh, mesdames, par coquetterie même, du moins par un amour-propre mieux entendu, rendez-vous plus intéressantes pour nous, à force de modestie, de sagesse, et de retenue; reprenez vos grâces naïves, celles qui font la plus belle parure de votre sexe, la simplicité, la décence, et la pudeur.

ces travers et à ces dangers, portant la bonté qui lui est si naturelle jusqu'aux plus petits soins, jusqu'aux plus légères attentions, et sa charité ingénieuse le faisant entrer jusque dans les moindres détails; parmi tous les maux et toutes les espèces d'infirmités auxquelles sa constitution le rend sujet, dans les chagrins, dans les revers, faisant paroître souvent une patience, une fermeté, dont peu d'hommes seroient capables, et nous offrant, comme il l'a fait sous nos yeux dans les tems les plus difficiles, des exemples d'héroïsme, qui l'élèvent, en quelque sorte, au-dessus de l'humanité (1); tel il se montre à quiconque l'observe et le juge sans partialité. Tel devient sur-tout, par la Religion et la piété, ce sexe naturellement si timide, si tremblant pour lui-même et pour tout ce qui lui est cher, à l'approche du péril; et recueillant toutes ses forces, déployant toute son énergie, quand le danger lui est présent, que le mal se fait sentir, et que, dans ces momens critiques, des vues supérieures l'animent et le soutiennent. C'est donc parce qu'il juge de la Religion par sa sensibilité, par ses besoins, par ses vertus,

(1) Si relativement à cette époque, il falloit en citer des exemples, on ne seroit embarrassé que sur le choix.

par son cœur, que ce sexe, si digne de nos respects et de nos hommages, s'égare moins que nous, avec toute notre fausse sagesse; et, en dépit de notre orgueil, est plus fort que nous, sous bien des rapports, malgré sa prétendue foiblesse. Si cependant il succombe quelquefois, au milieu de tous les assauts qu'on lui livre; ses erreurs, ses chutes, sont nos crimes; et s'il triomphe, c'est à son courage, c'est aux sentimens religieux qui en sont le principe, qu'il en est redevable. Ajoutons aussi que plus ces sentimens pieux, et par eux-mêmes si raisonnables, l'affectent vivement, plus il en est pénétré; et plus il jouit avec ravissement des douceurs qu'ils procurent.

Je vous ai peint, chers amis, les délices du sentiment à l'égard de la Divinité: puisons une nouvelle source de bonheur dans les dispositions où nous devons entrer à l'égard de nos semblables, et qui consistent à être justes envers eux, à les aimer, et à leur faire du bien.

Qui ne sait combien l'injustice est, pour celui qui s'y livre, un germe fécond d'inquiétudes, de peines et de tourmens? En vain l'ambition, la cupidité, ces deux passions si exaltées, et qui rendent, plus que

toute autre, injuste et cruel, l'enhardissent à faire le mal; il trouve, à chaque instant, son accusateur, son juge, et son supplice, au fond de son propre cœur. Le cri intérieur de la vérité, qui lui reproche de faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît à lui-même, le trouble et l'agite jusque dans les ombres de la nuit. C'est pour lui cette roue fatale à laquelle, selon la fable, Ixion est attaché; c'est pour lui, comme pour Prométhée, ce vautour qui lui dévore les entrailles, toujours renaissantes pour renouveller toujours ses douleurs. S'il est devenu assez injuste et assez méchant pour étouffer ce cri terrible de la vérité qui l'accable et le déchire, il entend autour de lui les sourds gémissemens, et les plaintes lugubres de tant d'infortunés qu'il a faits. Il entend plus loin les clameurs de l'indignation, de la haine, de la vengeance, et pour se dérober à leurs suites funestes, pour conserver un reste d'autorité qui lui échappe, ou pour la recouvrer, il tramera d'affreux complots; il soufflera en tous lieux la discorde; ennemi de tout Gouvernement sage et modéré, qu'on bénit, qu'on respecte, malgré lui, il ramenera, s'il le peut, l'anarchie et toutes ses horreurs. Il n'ignore pas toutefois les périls auxquels il s'expose. Il tremble aux plus légers mou-

vemens, au moindre bruit, tout en affectant un air de sénérité; et il voit continuellement sous ses pieds un volcan prêt à s'ouvrir. N'est-ce rien d'ailleurs, pour lui, que l'idée de l'avenir, que celle d'un Dieu qu'il s'efforce en vain de méconnoître? Cependant sa chute se prépare; tout le menace d'une ruine prochaine; le moment en est marqué; et quand elle seroit loin encore, quand elle ne s'effectueroit pas; est-ce donc là, au milieu de ses jouissances, un être bien fortuné (1)?

L'homme juste, au contraire, celui qui jamais ne s'écarte des loix que lui prescrivent la droiture et l'équité, vit exempt de troubles et d'alarmes. Il rentre en lui-même sans honte et sans reproche. Il ne se rappelle qu'avec la joie la plus douce et la plus flatteuse espérance l'idée d'un Dieu, dont il attend sa récompense, et dont il imite les attributs autant qu'il est en son pouvoir. Ayant tout fait pour mériter la confiance de ceux qui l'environnent, il l'obtient, il en jouit, il devient l'arbitre des différens

(1) » L'homme injuste, dit l'auteur de *la Théorie des sentimens agréables*, ouvrage que remplit si bien son titre, se flattât-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu, devroit toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection et son bonheur, dans une possession chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui et de l'empire de la fortune «. Ch. 13.

qui s'élèvent autour de lui; il concilie les intérêts les plus opposés; il rétablit et fait régner la paix au sein des familles; il règne lui-même sur tous les esprits, dans tous les cœurs; et témoin des hommages qu'on rend à ses vertus, le méchant est forcé d'envier ses succès, sa tranquillité et son bonheur.

Le méchant! ah! ce contraste frappant avec ses habitudes et ses mœurs, faisant partie de son tourment, l'homme juste devient pour lui un objet de crainte et d'aversion; sa vue, sa seule existence l'afflige et l'irrite. Il le tire de sa paisible obscurité pour le traduire au tribunal de l'iniquité et du mensonge. Il accuse ses pensées mêmes; il suppose des crimes d'une invention nouvelle à celui qui n'a pour garant que sa vie toute entière, et pour rempart que son innocence. C'est bientôt une victime de plus, qu'il ajoute à toutes les autres.

O mes amis! que d'exemples, pris dans l'Histoire de tous les peuples, viennent à l'appui de ces tristes vérités! Oublions-les; oublions tous ces jours nébuleux, jours d'immoralité et de férocité, que pourroient nous offrir nos propres Annales. Que des jours plus sereins, tels qu'un astre propice les fait luire sur nous, ceux de l'equité, de l'humanité, de la concorde, et de l'aimable

paix, les remplacent à jamais. C'est dans ces jours plus fortunés qu'on voit briller de tout son éclat le caractère du vrai juste, et qu'il jouit sans contradiction de tous les charmes, qui, dans le cours ordinaire des choses humaines, sont naturellement attachés à la vertu.

Être juste envers les hommes, ce n'est là encore, relativement à eux, que la moindre partie de nos devoirs; et ce seroit aussi, pour nous-mêmes, ne goûter qu'à demi la douceur qu'on trouve à les remplir. Un des plus sûrs moyens de se rendre heureux, c'est de faire son bonheur du bonheur des autres; c'est de les aimer, et de leur faire du bien.

Par une sage disposition de l'Auteur de la nature, dont la bonté, comme nous l'avons dit, dont l'amour fait l'essence, tout sentiment de bienveillance est en lui-même un sentiment agréable; par lui, le cœur s'ouvre et s'épanouit. Tout sentiment haineux, au contraire, est en soi pénible et douloureux : le cœur qui l'éprouve se resserre et se flétrit. La haine est un poison, qui aigrit, qui corrompt toutes les affections de l'ame, et la remplit de tristesse et d'amertume; tandis que la bienveillance l'amour de nos semblables, est une source abondante de joies pures et d'innocens plai-

s (1). Cet amour de bienveillance, qui
fère si essentiellement des passions exclu-
res, fantasques et désordonnées, produit,
mme nécessairement, l'amour, de la part
ceux qui nous sont chers : aimez, et
us serez aimé. Vous n'aurez plus besoin
ur exciter en votre faveur le plus tendre
tachement, le plus vif intérêt, de ce vernis
ompeur d'une politesse étudiée, de cette
fectation, de ces marques de sensibilité,
ii disparoissent à la plus légère épreuve,
qui n'en imposent que quelques instans.
ous plairez, sans même penser à plaire ;
irce que votre cœur sera sur vos lèvres,
que ses dispositions affectueuses et bien-
isantes se peindront dans toutes vos ac-
ons.

Peut-on en effet aimer les hommes, sans se
iontrer disposé, en toutes rencontres, à leur

(1) » Le cœur fait pour aimer, dit l'auteur de l'excel-
nt ouvrage que nous avons cité plus haut, se porte tout
tier par son propre poids à la bienveillance et à l'ami-
. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance
it un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée
une douceur secrète, dès que la bienveillance y do-
ine, que tout mouvement de haine et de trouble soit
ie douleur ; notre bonheur sera toujours d'autant plus
mplet et plus solide, que notre façon de vivre sera plus
nature à porter dans le cœur des mouvemens de bien-
illance, et à en écarter tout mouvement de haine «.
héorie, etc. c. 13.

être utile, à les rendre heureux; et peut-on faire leur bonheur sans être heureux soi-même? Pourroit-on seulement, dans les moindres circonstances, les obliger, les servir, sans jouir intérieurement et du bien qu'on leur veut et de celui qu'on leur fait? Aussi l'homme affectueux, affable, et bienfaisant, s'annonce-t-il toujours au dehors par quelque chose de riant et d'aimable; au lieu que celui qui hait, et qui veut du mal aux autres, ou par le seul plaisir de nuire, ou pour en faire son propre bien, a communément, dans tous ses traits, je ne sais quoi de sombre et de sinistre. Son rire même paroît faux et contraint. Tout en lui, sur-tout lorsqu'il est une fois connu, repousse, éloigne, et fait craindre sa méchanceté et ses noirceurs. On se réunit enfin pour prévenir ses desseins homicides; et il en est tôt ou tard la dernière victime. Ainsi l'ennemi des hommes est toujours le plus cruel ennemi de lui-même.

Pour vous, tendres amis de l'humanité, il n'est personne qui ne s'intéresse à votre sort. Tous les cœurs vous sont ouverts, et volent à votre rencontre; tous vous payent, autant qu'il est en eux, du bien que vous leur avez fait, ou de celui que vous avez cherché à leur faire; tous vous chérissent, vous estiment, vous révèrent. Eh, qui de

vous

vous ne porte déjà en lui-même la récompense de cet esprit d'amour et de bienfaisance dont il est animé?

Pour vous encore sont faites toutes les douceurs de l'amitié. L'amitié ! ce sentiment délicieux, qui double notre existence, et qui, comme l'a si bien définie un ancien Sage, n'est autre chose qu'une ame en deux corps. C'est elle qui rend tout commun entre ceux qu'elle unit, la bonne et la mauvaise fortune, nos besoins et nos ressources, nos peines et nos plaisirs. Elle étend, elle varie, elle accroît nos jouissances; elle adoucit nos chagrins en les partageant; en recueillant nos soupirs et nos larmes, elle charme nos douleurs; et cette tristesse, par laquelle deux cœurs bien unis se répondent si tendrement l'un à l'autre, a encore, pour les ames délicates, la volupté du sentiment. Tel est enfin le pouvoir, la force de l'amitié; qu'on s'oublie tout entier, pour le bonheur de cet autre nous-mêmes, qui nous est plus cher que notre propre vie; on se sacrifie, s'il le faut, et l'on se trouve heureux, en se dévouant, de s'immoler pour ce qu'on aime.

O divine amitié ! félicité parfaite !....
Sans toi, tout l'homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.

VOLTAIRE, 4me. *Discours en vers.*

Mais, pour la bien connoître et jouir de ses douceurs, il faut être vertueux. Des cœurs corrompus ne sont pas faits pour elle. Que se partageroient-ils entre eux, si ce n'est le dérèglement de leurs passions et leurs foiblesses ? La vertu seule, en liant nos cœurs de ses douces chaînes, répand sur leur union de chastes attraits, et la rend solide et durable.

La justice et la bienveillance devant contribuer essentiellement à notre félicité, quel prix a donc en elle-même, et par rapport à nous, cette Religion qui, veillant avec tant de soin à l'intérêt de tous, et mettant sous sa sauve-garde leur honneur et leurs biens, nous fait rendre si exactement à chacun ce qui lui est dû, et nous oblige d'une manière si étroite, à réparer, autant qu'il est en nous, le moindre dommage que nous aurions pu leur causer ; qui, nous interdisant tout esprit de médisance et de critique, nous dit expressément que celui qui ne sait pas mettre un frein à sa langue, et qui croit avoir de la religion, se fait illusion à lui-même (1); qui joint d'ailleurs, aux obligations qu'elle nous impose, des motifs si puissans sur le cœur humain, et des secours si prompts et si efficaces ; qui nous place, à chaque instant, sous les yeux d'un grand juge, et donne à la conscience assez de force et d'énergie pour nous en faire

(1) Jac. ch. 1, vers. 26.

craindre les reproches plus que l'indigence et la mort; qui attache à ses loix la sanction la plus complète par la nature et par la durée de ses peines et de ses récompenses ?

De quel prix, sur-tout, est, pour notre propre bonheur, cette Religion, qui a pour premier caractère la bienveillance et l'amour; qui lie cet amour que nous devons à nos semblables, à celui dont nous sommes redevables à Dieu même, et en forme la charité chrétienne; qui, nous rendant les enfans d'un même père, les membres d'un même corps, ne fait de tous les hommes qu'une même famille et qu'un peuple de frères; qui pourvoit aux vrais besoins de notre cœur, à son repos, à la douceur constante de ses affections et de ses mouvemens les plus secrets, en retranchant tout ce qui les trouble et les déconcerte, tout ce qui tient à la haine, si ce n'est celle du vice; qui, remettant la vengeance à Dieu seul et à ceux qu'il a établis ici-bas les Ministres de sa justice, prévient en nous les effets d'une passion aveugle et funeste, si contraire à l'ordre social, si nuisible aux autres, si préjudiciable à nous-mêmes, et, pour me servir des expressions d'un de nos Poëtes,

Qui rend les mieux vengés, les plus mal satisfaits.

DUCHÉ.

Il n'appartient qu'à la Religion Chrétienne de former en nous, par son esprit et par principes, ce caractère soutenu de grandeur d'ame, qui rend le bien pour le mal, et ne se venge que par des bienfaits. C'est elle qui nous donne ces entrailles de tendresse et de miséricorde dont parle l'Apôtre (1), une bonté toujours affable, l'esprit de support et d'indulgence. Portez les fardeaux les uns des autres, nous dit-elle, et vous accomplirez la loi de J. C. C'est elle, comme nous l'avons déjà observé, et comme nous ne craindrons pas de le redire encore, qui nous fait puiser, dans ses sentimens et ses maximes, les témoignages de déférence et d'honneur envers tous ceux qui ont la même nature que nous, les prévénances réciproques, la vraie fraternité, l'égalité la plus réelle, et toute l'aménité de la charité.

Aimable Religion ! qui nous crie sans cesse : Aimez-vous les uns les autres (2); ai-

(1) Voyez Coloss. ch. 3, vers. 12 et suiv.; Rom. ch. 12, vers. 4-16; 1. Cor. ch. 13, vers. 1 et suiv.

Il ne faudroit que ce petit nombres d'Épîtres que les simples fidèles ont entre les mains, dans les Dimanches qui suivent l'Épiphanie, pour démontrer à un cœur droit la sublimité de la morale chrétienne et la divinité de la Religion.

(2) On connoît ce trait de l'Apôtre Saint Jean, que l'Histoire Ecclésiastique nous a conservé : Parvenu à un

mez Dieu par-dessus tout, et votre prochain comme vous-même! . . . . . .

C'est elle aussi qui ennoblit, qui sanctifie, qui consacre et éternise nos amitiés les plus tendres. » Aimez, nous dit-elle avec Saint-Augustin, vos amis en Dieu et vos ennemis pour Dieu. «

Déjà les dispositions de l'ame, dans lesquelles la raison et la Religion, d'un commun accord, nous font entrer à l'égard de Dieu et des hommes, nous ont ouvert, chers amis, une source féconde des délices les plus pures, des sentimens les plus agréables. D'après ce qu'elles nous dictent, de concert, par rapport à nous-mêmes, considérons ce que l'amour de la vérité, de l'ordre, et de la sagesse peut ajouter à notre bonheur.

Quoique si sujet à l'erreur, l'homme est fait pour la vérité : elle est naturellement l'objet de ses désirs. A moins que quelqu'inté-

âge très-avancé, et épuisé de forces, plus encore par ses grands travaux que par son extrême vieillesse, il étoit porté par ses disciples dans l'assemblée des fidèles. Ne pouvant s'y répandre en de longs discours, il se bornoit à leur dire chaque fois ce peu de mots : » Mes petits en» fans, aimez-vous les uns les autres «. Étonnés de l'entendre répéter toujours les mêmes paroles, ils lui en demandèrent la raison. » C'est, leur répondit-il, que tel est le commandement du Sauveur, et que bien accompli, il est, après l'amour de Dieu, l'abrégé de toute la loi «.

rêt secret ne l'en éloigne, il la cherche avec une sorte d'inquiétude ; il la poursuit avec empressement, lorsqu'il ne fait encore que l'entrevoir ; il la saisit avec transport, dès qu'elle se montre ; son esprit, avide de connoître et de savoir, ne peut se reposer qu'en elle.

Avouons-le cependant, trop souvent l'inapplication, la prévention, les passions, produisent en lui des effets tout contraires. Tantôt dominé par une sorte d'indolence et de paresse qui lui rend toute recherche trop pénible, il adopte aveuglément la première opinion qui se présente, et reconnoît difficilement ou trop tard son erreur ; tantôt les sens, l'imagination, l'amour-propre l'égarent. De son orgueil sur-tout naissent en lui des préjugés invincibles, malgré la force d'esprit dont il se pique, et peut-être par une suite même du mépris qu'il affecte pour toutes les opinions vulgaires. Dans ce dernier cas plus que dans tout autre, le grand jour de la vérité le blesse ; il s'enveloppe de nuages, il accumule des sophismes, il bâtit des systêmes, il met des allégories à la place des faits ; il s'étayera, s'il le peut, des fausses applications et du vain fatras d'une érudition immense ; il enfantera quelquefois volume sur volume, pour donner au mensonge l'ap-

parence de la vérité, pour tromper les autres et se tromper lui-même.

Mais que de tels hommes connoissent peu ce repos de l'ame qu'on ne sauroit trouver dans les illusions qu'on veut bien se faire! Ils sentent presque toujours, en dépit d'eux, qu'ils mentent à leur conscience.

Combien au contraire un amour sincère pour la vérité nous épargne de méprises, de tourmens, et nous prépare de plaisirs! Celui qui la chérit, au lieu de chercher à l'obscurcir et à la combattre, la médite en silence, et se rend docile à sa voix. C'est en vrai sage qu'il étudie tout ce qui est propre à l'éclairer, et qu'il s'étudie lui-même.

La contemplation de la nature a pour lui les plus touchans attraits; il la suit dans toutes ses opérations; il la considère dans les moindres détails; et inépuisable comme elle l'est dans ses agrémens ainsi que dans ses richesses, elle a toujours pour lui le charme de la nouveauté. Toujours elle lui plaît, elle l'enchante; parce que, loin de lui laisser oublier celui dont il a tout reçu, sans cesse elle l'y ramène. Il voit tous les êtres qu'elle renferme liés les uns aux autres par une chaîne non interrompue et par des rapports mutuels. Dans ceux mêmes qui contrastent le plus entre eux, et qui semblent

les plus opposés, il voit naître de leur choc, de leurs variétés et de leurs dissemblances, de merveilleux accords et les avantages les plus réels. Dans chaque être en particulier, considéré attentivement, il ne voit rien d'inutile et de superflu (1), rien qui n'y réponde à des fins quelconques, relatives à son usage, à ses fonctions, à ses besoins, à la conservation de l'espèce ou à celle d'autres classes d'êtres, à l'entretien desquels, pour le maintien du tout, il est en partie destiné. Dans le plus petit animal, dans un insecte, qui, séparé, dès sa naissance, de la société de ses semblables, et sans en avoir rien appris, a par son seul instinct la même industrie qui brille en eux, et suit les mêmes procédés, il reconnoît l'art et l'intelligence du suprême Ouvrier. Dans les migrations des oiseaux, leur rassemblement et leur départ à des tems marqués, leur route déterminée dans les vastes régions de l'air, pour se rendre chaque année, sans carte et sans boussole, dans le climat qui leur convient, et pour reve-

(1) Ce qui paroissoit tel à nos ancêtres, cesse de jour en jour de nous le paroître à nous-mêmes, à mesure que nous acquérons plus de lumières. Plus aussi les instrumens se perfectionnent, plus on découvre dans chaque objet des beautés qu'on n'y soupçonnoit pas : il ne faut que lire les *Mémoires de Réaumur* sur les insectes, pour se convaincre de ces vérités.

nir ensuite à leur séjour natal, à celui où ils ont formé leurs nids, il apperçoit constamment la main qui les guide. Dans le développement de la moindre plante, du moindre insecte, du moindre germe; dans celui du poulet dans l'œuf (1), dans les métamorphoses de tant d'espèces de vers et de chenilles rampantes, qui deviennent des mouches et des papillons aîlés, il observe les loix fécondes qui opèrent ces merveilles. Il ne découvre rien en elles qu'on puisse donner au hasard; et les générations équivoques, ces productions aveugles de l'ancienne philosophie, ne sont plus à ses yeux que des chimères (2). Jusque dans la proportion des

(1) Consultez l'ouvrage de Haller sur la formation du poulet dans l'œuf.

(2) Voyez à ce sujet, et contre la fausse idée qu'on s'étoit faite que certains insectes naissoient de la pourriture, la préface du second volume de Réaumur, p. 16 et suivantes. Le docteur Bononio a découvert, à l'aide du microscope, que la maladie, qu'on nomme *la gale*, ne nous vient que de très-petits insectes cachés sous l'épiderme, dont la figure ressemble à celle de la tortue, qui ont six pieds, une tête pointue, et deux cornes ou antennes. Mais il observa, en même-tems, qu'il tomboit de la partie extérieure de leur corps un petit œuf blanc et oblong, presque transparent; ce qui fait voir que ces animaux infiniment petits sont engendrés comme les autres, non de la putréfaction, mais par un mâle et une femelle. *Transactions Philosoph.* n. 283.

espèces entre elles, pour les plantes comme pour les animaux, pour les hommes, il remarque les combinaisons les plus exactes et les mieux réglées. Partout il voit éclater une intelligence, une sagesse qu'il ne se lasse point d'admirer. Il compare la simplicité des moyens, avec la multitude et la grandeur des effets qu'ils produisent. Le renouvellement des saisons amène sans cesse des réflexions plus profondes, et lui offre un spectacle toujours nouveau, et des plaisirs toujours divers. Il puise, en même tems, dans la contemplation de la nature, des leçons de morale, par l'application continuelle qu'il est à portée de faire des beautés et de l'ordre qui y règne, à celui qui doit régner dans toute la conduite de la vie (1); des leçons de goût, par la diversité des rapprochemens et des contrastes, par la richesse des comparaisons, par la perfection des dessins et des modèles que la belle nature offre à tous les arts (2); des leçons de sensibilité et de bienfaisance, à la vue de tous les dons que nous

(1) Lisez, dans les *Mélanges Philosophiques*, par M. Formey, les *Essais de Physique appliqués à la morale*, par M. Sulzer.

(2) Voyez *les Beaux Arts réduits à un même principe*, par M. l'Abbé Batteux, de l'Académie Françoise, et le charmant ouvrage de Blair, *Lectures of Rhetoric and Belles-Lettres*.

dispense l'Être souverainement bon et bienfaisant.

Ainsi, son esprit s'éclaire, son goût se forme, son cœur s'épure. S'élevant à la source de toute beauté, au principe de tous les êtres, il conçoit des idées vastes et sublimes, et n'a plus que de nobles penchans.

O mes amis ! je vous entretiens sans cesse de l'étude de la Nature. Je me répète sans doute ; mais n'en soyez pas surpris ; on revient volontiers sur ce qu'on aime. Parmi toutes les occupations de la vie, elle fait mes plus chères délices. L'étude, par elle-même, est si douce ! Au sein des révolutions, des troubles et des alarmes, trop heureux encore celui qui a le loisir et le courage de s'y livrer ! trop heureux l'ami de la Nature, qui, par l'idée qu'elle lui donne de la bonté du Créateur, lui fait oublier, dans bien des instans, la méchanceté des hommes ! Heureux mille fois le simple laboureur (1), qui n'a besoin que de ses yeux et de son cœur, pour apprécier ses dons ; qu'on laisse vivre

(1) *O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,*
Agricolas !.....

VIRGIL. *Georg.* l. 2, vers. 458-474.

Beatus ille, qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis.

HORAC. *Epod.* 2.

et mourir en paix au sein de sa famille; et qui, recueillant dans l'innocence les fruits de la terre qu'il cultive, en rend grâces au Dieu dont il les tient!

Celui qui, avec plus de loisirs et de moyens pour s'éclairer, se plaît dans la recherche de la vérité, ne se borne pas à une seule étude. Il remonte aux vrais principes de nos connoissances, les lie entre elles, assure sa marche, étend ses idées, et se précautionne contre l'erreur. Il examine ce que les choses sont en elles-mêmes, pour ne les estimer que ce qu'elles valent; et jugeant de chacune d'elles par sa nature, et non par les faux jugemens de la plupart des hommes, il les place toutes dans le rang qui leur convient. Il parcourt les annales du Monde, non pour se former, sur son enfance, de vains systêmes; pour y voir des hommes nés de la terre, et partout, dans son premier âge, des peuples sauvages; non pour se perdre dans de fabuleuses antiquités, mais pour se rapprocher des traditions primitives, et renouer par elles le fil qui le ramène aux grands faits de l'ancienne histoire du genre humain, tels que le premier des Historiens les a recueillis, et si fidèlement exposés (1); pour suivre, d'âge en

(1) Voyez les *Leçons de l'Histoire*, tom. I, et les premiers volumes de l'*Histoire universelle des Savans Anglois*,

, l'altération toujours plus sensible des
s importantes vérités ; pour acquérir des
ions précises sur la formation des Em-
es, et sur les causes de leur grandeur et
eur décadence ; pour mettre, sous chaque
que, de l'ordre dans les faits, en plaçant
peuples les uns vis-à-vis des autres, afin
mieux comparer les événemens, d'en ti-
des inductions utiles, et de s'instruire,
le passé, de ce qu'il peut attendre de l'a-
ir. Il fait plus ; il apprend, par le train
inaire de la vie, mieux qu'on ne peut le
e dans les livres, à connoître les hommes,
t le fond est partout le même, quoique
difié de tant de manières différentes, par
lieux et par les circonstances.

Mais sa principale étude est celle, qui a
ir objet de se bien connoître lui-même. Il
die sa propre nature, ses facultés, ses
chans, son origine et sa destination, ses
ports avec Dieu, avec les hommes, les
les de conduite qu'il doit suivre ; et dans
ude de la morale, il retrouve la science
bonheur. Il s'étonne de voir cette étude si
ligée parmi nous (1) ; puisque c'est sur

26 vol. in-8°. imprimés chez Moutard. Voyez aussi
vant ouvrage de M. Bryant, qui a pour titre : *A new
m or analysis of ancient Mythology.*

) En effet, des Académies célèbres ont été consacrées
Sciences, et aux Lettres ; la morale avoit été relé-

elles que portent, après celle de la Religion et de ses fondemens, nos plus chers intérêts, ceux de chaque homme en particulier, de chaque famille, de tout un peuple, et de toutes les nations entre elles.

C'est à son école qu'il puise de nouvelles leçons, propres à le garantir de la plupart des maux que nous nous préparons à nous-mêmes, et faites pour accroître sa félicité. Il y apprend à régler ses passions, à restreindre ses besoins, à modérer ses désirs, à écarter loin de lui la foule des vices, ces maladies de l'ame qui ont tant d'influence sur celles du corps(1),

gué, tout au plus, et comme une très-petite partie de la Philosophie, au fond des colléges. On rencontre par-tout des maitres de musique, d'instrumens, de danse, de dessin ; on fait prendre à la jeunesse des leçons de Langue, de Géographie et d'Histoire ; on lui fait faire des cours de Mathématiques, de Physique, et c'est très-bien fait : mais la morale qui nous apprend à mettre un but à toutes nos connoissances, et à bien user de toutes les choses de la vie, est la seule étude qu'on dédaigne et qu'on laisse dans l'oubli. Si cependant, aujourd'hui, on en fait des leçons et des Catéchismes ; hélas ! qu'y enseigne-t-on, et sur quelle base portent-ils ?

(1) Voyez l'ouvrage du médecin Tissot, qui a pour titre : *De l'influence des passions de l'ame dans les maladies du corps, et des moyens d'en corriger les mauvais effets.* Ce livre vaut un traité de morale, et nous fait souhaiter de réunir en nous ces deux choses, qui sont d'un si grand prix, un ame saine dans un corps sain :

Mens sana in corpore sano.

dont elles troublent l'harmonie et altèrent les ressorts. Il ne se laisse point dévorer par l'ambition, ronger par l'envie, tourmenter par la cupidité, énerver par la mollesse, tyranniser par de folles amours, consumer lentement par les excès de la débauche. Il n'éprouve pas cette susceptibilité de l'amour-propre, qui nous rend toujours à charge aux autres et à nous-mêmes; qui, d'après l'esquisse que nons en avons déjà tracée, ne trouve rien de juste et de vrai que ce qu'il pense, rien de bien que ce qu'il fait; qui contrarie sans cesse, et que tout contrarie; qui n'est point satisfait s'il ne domine, et qui se laisse dominer honteusement par quiconque le flatte et a trouvé le secret de lui plaire. L'orgueil ne l'enfle pas. Plus il est Chrétien, et plus il est modeste, plus il est humble, sans pusillanimité et sans foiblesse. Il n'est point enivré de ses succès, ni abattu par les disgraces. Il n'est ni transporté hors de lui par les violens accès de la colère, ni déchiré par les remords, ni agité par la crainte, ni séduit par de trompeuses espérances. Il goûte cette paix inaltérable, qui, selon l'expression d'un écrivain sacré, est un festin continuel, et sans laquelle le cœur demeure flétri au sein des voluptés. Il jouit de lui-même, dans la sécurité d'une conscience pure et

sans tache; il ne conçoit que des pensées sages, et elles sont pour lui un plaisir de tous les momens: chacune d'elles est un trait de lumière ou un sentiment. Il se voit dans l'ordre, et cette vue délicieuse répand sur toute sa vie un charme inexprimable. S'élevant, de degré en degré, vers la perfection dont sa nature, toujours perfectible, le rend capable, s'étudiant à imiter, autant qu'elle le comporte et qu'il est en lui, le souverain modèle de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est parfait, et s'en rapprochant de jour en jour par l'accroissement de ses lumières, par le développement de toutes ses facultés, par la pratique de toutes les vertus, de celles sur-tout auxquelles il est appelé, soit par son état, soit par les circonstances où il se trouve; chaque pas qu'il fait dans la noble carrière où il est entré, ajoute à son bonheur.

Il a pu lui en coûter d'abord. Il a eu des penchans à redresser, des habitudes à surmonter, des passions à vaincre, bien des combats à soutenir; mais il a vaincu enfin, et il s'applaudit à chaque instant de sa victoire. Tels sont en lui les heureux fruits de la recherche de la vérité, de l'amour de l'ordre et de la sagesse.

Mais n'a-t-il eu besoin que de sa raison

pour parvenir à une fin si désirable ! O mes amis ! nous avons vu combien cette raison est foible et impuissante sans la Religion. C'est à elle, plus qu'à nos lumières naturelles et à nos efforts, qu'il appartient de réaliser le tableau si touchant que je viens de vous offrir. C'est elle qui a seule le pouvoir de fixer notre esprit, toujours flottant au milieu des opinions humaines, et qui assure par-là son repos ; c'est elle qui affermit en nous la vertu, en la faisant porter sur des fondemens solides (1) ; qui, par les motifs et les secours qu'elle nous présente, nous donne, pour combattre et pour vaincre, des forces que nous chercherions en vain dans nous-mêmes ; qui réforme en nous une nature changeante, vicieuse et dépravée, en la ramenant aux loix sages et constantes d'une nature droite et bien ordonnée ; qui dissipe, par son éclat, les illusions continuelles que font à notre imagination et à nos sens les aux biens qui nous enchantent, et qui nous apprend à mettre à leur place des

(1) » Ce n'est pas assez que la vertu soit la base de notre conduite, si nous n'établissons cette base même sur un fondement inébranlable. N'imitons pas ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, et puis l'éléphant sur une tortue ; et quand on leur demande, sur quoi porte la tortue, ils ne savent que dire «. *Rousseau*.

biens plus réels, seuls capables de remplir notre cœur.

C'est elle enfin, qui, dans les maux inséparables de notre condition présente, nous fait trouver les consolations les plus douces, jointes à l'aimable et ravissante perspective du souverain bonheur qui doit combler tous nos vœux.

CHAPITRE VII.

Des consolations dans les maux de la vie, et de l'heureux terme de nos espérances.

Les sentimens, si agréables par eux-mêmes, qui nous unissent à Dieu et à nos semblables, la pratique de la vertu, l'amour de la vérité, de l'ordre et de la sagesse, nous procurent dans cette vie, les biens les plus désirables, et nous épargnent une foule de chagrins et de méprises; mais ils ne nous mettent pas toujours à l'abri des douleurs, des calamités et des revers. Il est même des tems fâcheux et critiques, où il suffit d'être un peu plus éclairé que la multitude, et d'aimer l'ordre et la vertu, pour être en but à la

haine, à la calomnie, et aux plus horribles persécutions.

De quelque nature que soient les maux qu'on éprouve, où ira-t-on chercher un adoucissement à sa peine, et des consolations réelles? Ah! mes amis! qu'ici la raison se taise, ou qu'elle avoue son insuffisance.

Nous dira-t-elle, avec quelques disciples du Portique, que la douleur n'est point un mal? affectera-t-elle, ainsi que l'ont fait quelques uns d'entre eux, une insensibilité stoïque, démentie par la nature, et qui n'est que le dernier retranchement de l'orgueil, réduit à une ridicnle exagération de ses forces, pour masquer sa foiblese? Nous apportera-t-elle pour motif de consolation la fatale nécessité des choses? Comme si c'étoit pour moi un soulagement, dans mes maux, que d'être contraint de les endurer! Se bornera-t-elle à me faire envisager la mort comme le terme de mes souffrances? Mais jusqu'au moment où la mort viendra trancher le fil de mes jours, sa douloureuse attente me rendra-t-elle moins à plaindre; et lors même qu'elle se présentera, quelque malheureux que je sois, par un sentiment trop naturel ne la prierai-je pas encore de m'aider à recharger mon fardeau? Une

sombre et ténébreuse Philosophie s'efforcera-t-elle, après tout, de me persuader qu'il ne restera plus rien de moi après cette vie? Mais enfin l'horreur invincible du néant, l'idée de n'être plus rien un jour, m'offrira-t-elle une bien douce compensation des peines qui accompagnent ici-bas mon existence? Si toutefois une raison plus saine me montre un avenir fortuné, comme le prix de la vertu; qu'elle me donne donc toutes les forces dont j'ai besoin pour m'en rendre digne par mon courage et ma fidélité.

Religion sainte! non, il n'appartient qu'à toi d'être le soutien de ma foiblesse, et de me consoler efficacement dans les maux qui mèlangent le cours de notre vie. Non-seulement la Religion nous adoucit l'amertume des tribulations; mais elle va même jusqu'à nous les rendre chères.

A ses yeux, un des plus grands avantages qu'on en retire, n'est pas de faire paroître l'énergie de notre ame, de montrer en nous, comme le dit Sénèque (1), ce que peut souffrir la nature humaine : l'ame fière et superbe pourroit s'applaudir d'un pareil triomphe.

(1) *De Provid.* ch. 4.

» Il vous arrive, dit le même Philosophe des choses fâcheuses, terribles, et difficiles à supporter : endurez-les constamment ; et c'est en cela que vous irez plus avant que Dieu, et que vous le surpasserez. Il est hors des maux et de la vertu qui les surmonte ; vous êtes au-dessus d'eux par la patience (1) «.

Ainsi parloit l'orgueilleuse Philosophie. La Religion plus humble et plus vraie, nous offre un fruit bien plus consolant et plus réel à recueillir des afflictions et des épreuves. Elle les fait servir à nous rappeler à nous-mêmes, à corriger nos vices, à nous instruire du vide et de l'instabilité des biens qui sont hors de nous, à nous inspirer le goût et la recherche de biens plus propres à ennoblir notre ame, à éclairer notre raison, à remplir les plus dignes penchans de notre cœur. A l'école du malheur, et avec le secours de la Religion, nous devenons humains, sensibles, compâtisssans ; nous apprenons à nous passer de ce qui nous sembloit si nécessaire, à trouver en nous des ressources, dont jamais nous n'eussions cru pouvoir faire usage ; nous sentons, par-dessus tout, le besoin et les avantages inap-

(1) *Ibid.* ch. 6.

précieuses d'une tendre et solide piété; et nous reconnoissons enfin qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous suffire. Sans la Religion, au contraire, nos vices, dans les épreuves de l'adversité, changent, tout au plus, de forme et d'apparence, sans cesser d'être au fond les mêmes. Nos passions nous restent, sans aucun moyen de les satisfaire; nous ne nous entretenons, qu'avec le regret le plus amer, du souvenir des biens dont avons perdu la jouissance; nous maudissons l'Être Suprême qui nous châtie, les hommes dont il fait l'instrument de ses vengeances, le sort affreux qui est devenu notre partage, le jour qui nous éclaire; nous traînons une vie infortunée dans l'avilissement, l'opprobre, et la douleur; et trop souvent nous la terminons par le désespoir.

Ce n'est pas assez pour la Religion de nous ouvrir une source de consolations, en faisant servir nos maux à guérir les plaies de notre ame, à réformer nos vices; elle la soulage du poids de ses infidélités, en employant nos souffrances à les réparer. Le besoin d'expiation pour les fautes même légères, à plus forte raison pour les grandes fautes, est le cri de la raison, de la nature, et comme l'instinct de tous les peuples. Ils ont toujours senti que ces fautes nous ren-

nt comptables envers la justice de l'Être
rême ; que c'étoient à ses yeux, des
tes à effacer, des dettes à acquitter ; et
à chez les Grecs et les Romains, chez
es les nations, sous différentes formes et
rens noms, les lustrations (1), les divers
res d'expiations, les sacrifices. Il est dans
rit de la vraie Religion, dans l'esprit
Christianisme, un moyen plus sûr que
s ceux-là, et bien plus efficace, de sa-
ire pour nos offenses ; c'est l'accepta-
1, c'est l'offrande des épreuves que Dieu
s ménage. L'ame fidèle y reconnoît et
rité d'un Juge, et la bonté d'un père,
, plein de miséricorde, vient au secours
a lâcheté et de sa foiblesse, par des voies
tant plus propres à produire leur effet,
elles ne sont pas de notre choix, et ne
nent rien des illusions de l'amour-pro-
. Avec quelle paix et quel acquiesce-

) Il y en avoit par l'air, par l'eau, par le feu ; et c'est
s trois sortes de lustrations que Virgile fait allusion,
arlant de celles auxquelles, en sortant de ce monde,
ames étoient assujetties pour la plupart, avant que
re admises dans les Champs-Élysées.

..... Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos ; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
Æneid. l. 6, vers. 740 et suiv.

oyez tout ce passage depuis le vers 735.

ment, elle reçoit de sa main des châtimens propices, qui lui en épargnent de bien plus grands pour l'avenir! avec quel zèle et quel amour, elle prend, contre elle-même, les intérêts de cette justice souveraine à laquelle elle se sent redevable, de ce Dieu infiniment saint à qui seul elle veut complaire! comme elle entre dans ses vues d'équité et de clémence! comme elle lui offre toutes ses peines, tout ce qu'elle souffre, avec d'autant plus de confiance qu'elle l'unit à tous les mérites du puissant Médiateur, au nom et par la vertu duquel elle lui adresse son offrande! comme elle se rappelle les égaremens de sa jeunesse, tant d'années passées dans l'oubli de son Dieu, dans le mépris et la violation de sa loi, tant d'ingratitude envers lui, tant d'abus de ses dons les plus précieux! Dans le regret qu'elle en ressent, elle verse des larmes, il est vrai; mais que ses larmes sont douces, puisque c'est l'amour qui les lui fait répandre! combien ce sentiment lui donne d'élévation, de force et de courage! que d'actions de grâces il lui fait rendre au Seigneur de ce qu'il la purifie par le feu des tribulations, et lui assure par-là, une entière réconcilation avec lui, en la réconciliant tout à la fois avec elle-même! dans son humble résignation, dans les transports de

de sa reconnoissance, elle ne demande point quel sera le terme de ses afflictions et de ses épreuves; elle ne prescrit point à son Dieu la mesure qu'il doit mettre à ses souffrances : elle se voit dans l'ordre de sa rectitude, de sa sagesse, de sa bonté; et elle est tranquille et consolée.

Mais si déjà, sous ces points de vue si intéressans, la Religion nous fait trouver tant de soulagement et de douceur dans nos peines; quel nouveau prix l'ame fidèle n'y attache-t-elle pas, lorsque, sans avoir même aucuns reproches essentiels à se faire, elle envisage les mérites qu'elles lui font acquérir, et les traits de ressemblance qu'elles lui donnent avec celui que cette même Religion lui fait considérer ici-bas comme son plus parfait modèle.

Elle sait que plus elle souffre avec soumission, avec patience, et plus elle devient chère à son Dieu, plus elle fait éclater envers lui sa confiance et son amour. Dans les tems de calme et de prospérité, il est aisé d'assurer qu'on l'aime : nous ne lui en donnons jamais de plus forte preuve que dans les afflictions et les revers. Nous savons aussi que ce Dieu si bon nous accompagne dans les tribulations; que, devenu le confident et le témoin de nos peines, il y recueille nos soupirs et nos lar-

mes, et ne laisse rien perdre, pour sa gloire et pour notre bonheur, de ce que nous endurons dans la vue de lui plaire : il nous revêt, dans cet instant, de toute la force d'en haut, et se fait entendre de la manière la plus touchante à notre cœur. C'est bien alors que nous nous écrions avec le Roi Prophète : Je ne trouvois nulle part de vraie consolation dans mes maux; je me suis souvenu de mon Dieu, et ce souvenir a fait mes plus chères délices. *Renuit consolari anima mea; memor fui Dei, et delectatus sum* (1). Eh ! quelle joie, pour nous, plus vive et plus pure que celle que nous ressentons, lorsqu'au milieu des persécutions, nous pouvons nous dire à nous-mêmes : *je souffre pour la justice !* Que des juges iniques prononcent l'arrêt de notre mort; que l'instrument de notre supplice s'apprête sous nos yeux, ou que le glaive des assassins soit levé sur nos têtes; qu'on nous éprouve par l'exil, par la prison, par les fers, par la rigueur des tourmens, nous étonnons et nos juges, et nos gôliers, et nos bourreaux, par notre égalité d'ame, par notre fermeté, par notre constance; nous poussons des cris d'alégresse; nous montons à l'échafaud comme un vainqueur sur son char de triomphe; nous mourons, en priant pour

(1) *Ps.* 76, v. 4.

nos meurtriers : Père saint, nous écrions-nous, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. Eh ! n'est-ce pas là le ravissant spectacle qu'ont donné à la France, dans les derniers tems, et le sexe le plus foible, et tous ces héros de la Religion, dignes émules des premiers Disciples du Christianisme, et marchant comme eux sur les traces de Jésus-Christ même ?

Cette heureuse conformité avec leur divin maître et leur modèle, est ce qui met le comble à leurs consolations, à la joie que ressent le Chrétien dans les souffrances. Il jette les yeux sur l'auteur et le consommateur de sa foi, sur cet Homme-Dieu, qui a tant souffert pour nous, qui nous a aimés jusqu'à se rendre victime pour le salut des hommes, jusqu'à mourir pour nous sur la croix; et c'en est assez pour lui faire chérir celle qu'il porte à sa suite. Je suis rempli de consolations, disoit l'Apôtre des Gentils; je surabonde de joie, au milieu de toutes nos tribulations : *Repletus sum consolatione; superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ* (1). C'est dans

(1) *II. cor.* c. 7, v. 4.

C'est dans le même esprit que ces Prêtres vénérables, entassés dans les fonds de cale, à la rade de Rochefort, disoient : *Si nous sommes les plus infortunés des Citoyens, nous sommes les plus heureux des Chrétiens*. C'est ainsi en-

toutes les situations de la vie que l'étude de Jésus crucifié est une source d'instructions pour le Chrétien pénétré de la sainteté et de la sublimité de la Religion qu'il professe; mais c'est sur-tout, dans l'adversité, dans les maladies, dans les souffrances, que la touchante image de son Sauveur souffrant et mourant lui fait surmonter toutes les foiblesses de la nature, l'élève au-dessus de lui-même, et lui inspire, jusque dans l'excès de sa peine, ce sentiment intime, cette surabondance de joie dont parle St. Paul. Voyez cet homme étendu sur un lit de douleur, mais plein de foi, embrasé d'un feu tout divin; qu'on lui présente le crucifix, il y fixe ses regards, il y colle amoureusement ses lèvres, et, dans les doux et sublimes transports de son ame, il s'écrieroit volontiers, comme l'apôtre moderne des Indes et du Japon, toujours avide de nouvelles souffrances endurées pour la gloire de son Dieu : *Encore plus, Seigneur, encore plus!* Allez dans les hôpitaux où la foi n'est pas éteinte, où la Religion a conservé ou recouvré tout son empire, et contemplez l'heureux effet que pro-

core que se sentoient affectés tous ces dignes Ministres de la Religion, que désignoit l'instruction si connue, adressée à des Agens du Pouvoir, et qui contenoit ces mots, à jamais mémorables : *Désolez leur patience.*

duit sur des ames souffrantes cet instrument de salut : si de deux moribonds qu'un seul lit rassemble, il en est un qui soit étranger à tout sentiment de Religion, et qu'un tel aspect laisse froid et insensible, voyez de quelles consolations il est privé, comme il s'agite, comme il se tourmente et se désespère, comme il se prépare une agonie cruelle ; tandis que l'autre, s'unissant à la croix de son Sauveur, souffre et meurt dans la paix et la joie du Seigneur. C'est enthousiasme, c'est fanatisme, dira encore ici l'incrédule, par un reste d'habitude, que, toute imbécille et toute méprisable qu'elle doit nous paroître, aujourd'hui plus que jamais, il lui est si difficile de perdre ! Ah ! si le Christianisme ne portoit pas, à tant d'égards, l'empreinte de sa divinité ; que son fanatisme, tel que nous venons de le peindre, et tel qu'on veut bien le nommer, auroit toutefois du prix, aux yeux du vrai sage ; puisqu'il est seul capable de nous rendre heureux, et pendant la vie, et à l'heure même de la mort.

A tout ce que nous avons dit sur ce qui constitue les vrais élémens du bonheur dont l'homme est susceptible sur la terre, ajoutons ce qui met ici bas le sceau à sa félicité, et qui en est le complément, si je peux

parler ainsi ; je veux dire l'attente d'une vie meilleure, où seront comblés tous nos désirs. Une raison saine, dégagée de l'intérêt momentané, et si mal entendu, des passions et des vices, ainsi que des sombres nuages dont ils couvrent, à nos yeux, la vérité, suffit, comme nous l'avons déjà vu, et comme nous ne saurions trop le rappeler, pour nous convaincre de cette autre vie, de ce nouvel état de choses que Dieu doit à sa justice, à la sanction de la loi qu'il a gravée dans nos cœurs, au rétablissement de l'ordre, à la vertu, qui, au milieu des circonstances les plus critiques, parmi les plus dures épreuves, a tout sacrifié pour lui être fidèle. La pente naturelle de notre ame, les idées qui la transportent sans cesse au-delà des tems et des limites ; ses désirs immenses qui répondent à ses vues ; cet instinct universel, ce consentement de tous les peuples, les plus sauvages, comme les plus policés, à respecter les mânes, et à admettre un état à venir ; les craintes même du méchant, et les vains efforts de l'impie pour anéantir ce dogme de la raison et de la nature, qu'eux seuls ont intérêt de contredire ; tout sert à l'établir, et à lui donner des fondemens inébranlables.

Mais la voix de la Religion, si puissante sur le cœur de l'homme, quand de faux sys-

tèmes ne l'ont pas égaré, vient nous remplir ici d'une persuasion plus intime encore, et prête un nouvel éclat aux lumières de la raison même. Sans cesse elle nous remet devant les yeux notre immortalité, cette croyance la plus nécessaire aux hommes, après celle d'un Dieu qui a les yeux toujours ouverts sur leurs actions.

C'est sur ce dogme sacré que repose le Christianisme : il en fait la base de ses enseignemens et le terme de toutes nos espérances. Il nous offre, pour prix de notre obéissance, de nos travaux et de nos épreuves, un bonheur sans fin, sans bornes et sans mélange; il nous promet des voluptés pures, qui n'engendrent, pour l'ame, ni satiété, ni dégoût, des torrens de délices auxquelles on ne peut rien comparer ici-bas; la jouissance inaltérable de tous les vrais biens dans la possession du souverain bien lui-même. Au sein de la lumière, dans cet Être suprême, qui a seul la plénitude de l'être et de l'intelligence, nous puiserons la connoissance de toute vérité; nous admirerons la sagesse de ses voies; nous verrons, dans ses idées éternelles, dans son Verbe, tout le plan de la création, tout le secret de ses mystères adorables, tous les prodiges de sa bonté et de son excessive charité pour les hommes. Ses œuvres se déve-

lopperont devant nous avec tout leur enchaînement et toute leur magnificence; tout y sera lié à ses perfections, qui, toujours fécondes et toujours nouvelles pour des esprits créés, feront, par leur immensité, l'objet de notre contemplation dans une durée infinie. Le voyant tel qu'il est, le principe de tout ordre et de toute beauté, souverainement aimable, comme souverainement parfait, nous l'aimerons autant que nous pouvons aimer. Notre ame, parvenue au plus haut degré d'excellence que comporte sa nature, ne sera qu'intelligence et qu'amour. Divin amour, sentiment délicieux, puisqu'il se portera tout entier vers l'objet le plus digne d'être aimé, et qui ne nous a aimés le premier que pour nous rendre heureux en nous embrâsant de tes feux, tu nous feras éprouver ce continuel ravissement auquel nous ne pourrions suffire dans cette vie !

Quel espoir ! quelle perspective pour l'homme religieux et fidèle ! que cette idée du bonheur qui l'attend, répand de charmes sur tous les instans de sa vie ! Combien il lui est doux de se dire à lui-même, que tout le rapproche de cette félicité à laquelle il aspire; que rien de ce qu'il pense, de ce qu'il désire dans la seule vue du bien, n'est perdu pour lui; que tout ce qu'il endure sous les yeux

de son Dieu, tout ce qu'il entreprend pour lui plaire, quel qu'en soit le succès, jusqu'à ses moindres travaux, ses moindres peines, tout aura sa récompense, et que cette récompense, c'est Dieu même! Comme il recueille déjà en esprit le fruit de toutes ses œuvres! comme il en jouit d'avance, et se sent toujours satisfait! Ah! sous tous les rapports, avouez donc, chers amis, que, dès cette vie, le vrai Chrétien est heureux autant qu'on peut l'être.

CHAPITRE VIII.

De l'Homme vraiment religieux, relativement à la Société et au bonheur de ses semblables.

Ce n'est pas assez pour l'homme, éclairé des lumières de la raison et de la Religion, de faire son bonheur à lui-même; il doit encore contribuer, autant qu'il est en lui, au bonheur des autres: sans cela même, sa raison ne lui auroit donné que des lumières trop imparfaites; sa religion seroit fausse ou mal entendue; son propre bonheur seroit incomplet et peu solide. Notre sort en effet

est tellement lié à celui des autres hommes, qu'il n'est pas possible que nous soyons heureux, si nous ne sommes pas portés à concilier leurs intérêts avec les nôtres, à leur procurer tout le bien que nous pouvons leur faire ; je dis plus, à sacrifier au bien général nos intérêts du moment, persuadés que le chef de toute société, que le père commun de la grande famille, après nous avoir faits pour le bonheur, ne laissera pas nos sacrifices sans dédomagement et sans récompense. Dieu d'amour, et la charité par essence, la Religion qu'il a révélée aux hommes devoit avoir, pour caractère distinctif, la charité universelle; et c'est aussi celui qu'il y a essentiellement attaché. Quiconque agiroit contre le véritable esprit de cette loi sainte, pourroit donc être Chrétien de nom, mais il ne le seroit jamais dans la réalité. Il pourroit être alors superstitieux, fanatique, sanguinaire : mais, devenu l'instrument de l'ambition, de la cupidité, de la vengeance, et de toutes les passions de ceux, qui, sous prétexte de Religion, lui auroient mis les armes à la main, un faux zèle l'auroit égaré ; il seroit, selon l'expression du Fils de Dieu, que nous avons déjà rappelée, l'enfant du tonnerre, et ne seroit plus un vrai disciple de Jésus-Christ.

Le Chrétien, pénétré de l'esprit et des maximes de son divin Maître, est, dans tous les états de la vie, ce qu'il doit être; bon père, bon fils, époux tendre et fidèle, ami constant et généreux, maître affable et humain; plein d'attachement et de respect pour ceux auxquels sa condition l'a soumis; sensible aux misères d'autrui, comme si elles étoient les siennes, et toujours empressé à les soulager; clément et miséricordieux envers ses ennemis les plus déclarés, et ne se vengeant des maux qu'il en a reçus que par le bien qu'il leur fait; regardant, non avec une pitié dédaigneuse, mais d'un œil de commisération et d'indulgence, les foiblesses humaines, lors même que, par état, il est obligé de les punir; dans toutes les fonctions que l'ordre naturel et social lui impose, exact à suivre les règles de la justice et la loi du devoir.... Est-ce un portrait d'imagination que je viens de tracer? Non, chers amis, je ne vous offre ici que les traits des vrais sages, des vrais disciples de la loi évangélique (1), tels qu'il s'en rencontre encore au mileu de

(1) N'oublions pas ce mot de Rousseau, le plus bel aveu qu'on puisse faire en faveur du Christianisme, et une des plus belles preuves de sa Divinité : » Il ne faut » au Chrétien que de la logique, pour être vertueux «.

vous, malgré toute la corruption et tous les délires du siècle dans lequel nous vivons.

Dites-moi maintenant : qui mériteroit mieux votre estime, votre confiance et votre amour ; qui seroit le plus propre, dans le commerce de la vie, à procurer votre tranquillité, votre bonheur, de cet homme vraiment rempli de l'esprit du Christianisme, et fidèle à ses maximes, ou de tout autre, égaré par de vains systêmes, et n'ayant pour guide et pour règle que ses passions ?

Portons nos vues plus loin : considérons l'homme religieux et éclairé, relativement à la société civile, à l'état dont il est membre. Attaché, par les liens de la Religion même, à sa patrie, il sent vivement tout ce qu'il lui doit. Né dans son sein, comme dans celui d'une seconde mère ; ayant reçu d'elle des secours abondans pour son entretien, pour ses plus douces jouissances ; lui étant redevable de tout ce qui a concouru à son éducation, au développement de ses facultés, de ses lumières ; trouvant au milieu d'elle ses parens, ses amis, ses possessions, sa Religion, ou du moins le libre exercice de son culte, tout ce qu'il a de plus cher ; que de nœuds sacrés, joints aux sentimens et à l'instinct de la nature, l'attachent au pays qui l'a vu

naître ! S'il aime tous les hommes, combien plus aime-t-il ses concitoyens et ses frères ! Son amour pour sa patrie est devenu sa passion la plus vive; nul intérêt ici-bas n'est comparable à celui qu'il prend à sa gloire; il s'afflige de ses désastres; il se réjouit de ses succès. Exilé dans des régions étrangères, il soupire après son retour, et ne cesse de tourner vers elle des yeux mouillés de larmes, semblable à ces Israélites captifs, qui, suspendant leurs lyres aux saules qui bordoient l'Euphrate, réservoient pour Jérusalem leurs concerts, leurs cantiques, et leurs plus tendres souvenirs.

Cet amour qu'il porte à sa Patrie, n'est pas un sentiment stérile. Tant qu'il vit au milieu d'elle, il lui en donne les témoignages les plus constans par sa soumission aux loix, et par tous les services qu'il peut lui rendre, soit en l'éclairant de ses lumières, soit en l'enrichissant des fruits de son industrie et de son travail, soit en s'armant pour sa défense. Son patriotisme n'est pas une effervescence du moment, un nom sans idée, un terme emprunté pour faire illusion à la multitude, en couvrant d'un zèle apparent ses vues personnelles et le deréglement de ses passions. Ce n'est pas un cri de guerre, peut-être, contre ses concitoyens, et une dérision, un

outrage fait à la Patrie, comme à l'humanité. Dans l'excès d'un enthousiasme simulé, il ne la divinise pas; mais il la révère, et se montre le plus tendre de ses enfans. Il ne lui élève pas des autels; mais il sait vivre et mourir pour elle. Si quelque poste éminent lui donne un grand pouvoir, il ne s'en sert que pour réunir les esprits, et non pour les diviser; que pour anéantir les factions, pour éteindre les haines, et non pour les perpétuer; que pour faire respecter et chérir tout à la fois l'autorité, et non pour se borner à la rendre redoutable, afin de l'envahir, s'il se peut, toute entière; que pour être le père du peuple, et non pour s'enrichir de ses dépouilles et en devenir le tyran. S'il a le bonheur de vivre dans une condition privée, et qu'il ait quelques talens, ils les emploie à la défense de la vérité, au maintien des vrais principes, à faire connoître à ses concitoyens leurs véritables intérêts; ou, s'il ne peut faire davantage, il donne au moins à ceux qui l'entourent, l'exemple des vertus qu'il chérit, et qu'il s'efforce de pratiquer.

Pour achever de comparer ici, relativement au bien public, celui que la Religion remplit de son esprit, et celui qui en est malheureusement dépourvu, observons combien la diffïrence des vues et des motifs qui

les animent, doit en mettre dans leur conduite. L'un ne se propose pour objet que la gloire de son Créateur, et la voit liée essentiellement au soin de se perfectionner lui-même, à l'ordre moral, et au bien commun; l'autre n'aspire tout au plus qu'à une fumée de gloire, qu'à se procurer ou de l'autorité, ou des richesses et des plaisirs. Comme que tout aille, selon l'expression de Rousseau, peu lui importe, pourvu qu'à quelque prix que ce puisse être, ses vœux se réalisent, qu'il domine, qu'il jouisse, et qu'on le craigne.

Celui-ci encore hait toute espèce d'assujettissement et de contrainte. Il s'élève contre toute puissance, dès qu'elle contrarie ses projets d'agrandissement ou de fortune, et qu'elle met un frein à ses désirs. Il se plaît dans le trouble et la confusion, parce qu'il se flatte d'y trouver son avantage particulier, quoiqu'il n'y rencontre, le plus souvent, que sa propre ruine.

L'homme religieux, au contraire, le Chrétien fidèle, ne comptant pour rien l'intérêt particulier, s'il n'est subordonné à l'intérêt général, et soumis, par principe de conscience, à toute puissance qu'il a plu à Dieu d'établir, dans sa justice ou dans sa clémence, se garde bien de troubler l'ordre, en invitant à la révolte. Il sait qu'il faut un gouver-

nement aux hommes, et que, si imparfaites que soient, par leur nature, toutes les institutions humaines, si variables que soient tous les genres de gouvernement, le pire seroit de n'en point avoir. Il sait quels sont les maux qu'entraîne l'anarchie; et quelques lumières qu'il ait acquises sur le régime le plus convenable à tel ou tel État en particulier, quelque disposé qu'il fût à se dévouer, pour éclairer ses concitoyens (1), il respecte le régime qu'il voit établi par les loix, et tient, par une suite des mêmes principes, à ce qui devient, pour l'Etat dont il est membre, le point de rallîment et le centre d'unité. On ne l'entend pas éclater en plaintes et en murmures. Il calme, autant qu'il est en lui, les

(1) On sait que Charondas, législateur célèbre des habitans de Locres, et Zaleucus, qui le fut de ceux de Thurium, voulant donner de la consistance à leur législation, ordonnèrent que celui qui se présenteroit dans la place publique pour la réforme d'une loi, n'y paroîtroit que la corde au cou; afin que si le peuple ne jugeoit pas que la loi dût être réformée, celui qui en demanderoit le changement, fût étranglé sur-le-champ. Il y eut à trois époques différentes, tant chez les Thuriens, que chez les Locriens, des citoyens assez généreux pour proposer, à une condition si dure, le rapport ou l'amendement de quelques-unes de ces loix, en courant ainsi le risque de perdre la vie, pour procurer un vrai bien à leur patrie. *Voyez* Diodore de Sicile, *c. 12*, et Stobée, *Serm. de legib. et consuetud.*

esprits agités ; il les console par l'espoir d'un avenir plus heureux, et par la considération des mérites attachés à leur résignation et à leur obéissance ; il les rappelle à l'exemple de ces premiers Chrétiens, qui, parmi les changemens de maître presque continuels, et sous la domination de leurs plus ardens persécuteurs, se faisoient un devoir de se montrer les sujets de l'État les plus paisibles, les plus dociles, et les plus fidèles ; et il pose, en fait comme en principe, que, sans cette soumission aux loix, dans tout ce qui ne blesse point celles de la Religion et de la conscience, le Christianisme lui-même n'eût pu s'établir nulle part, et nulle part se maintenir.

Si, pour le plus grand bien de la Religion (1) et de la Patrie, et pour se conformer

(1) Je dis : pour le bien de la Religion même ; et je l'avouerai, dans toute la franchise d'un cœur incapable de déguisement ; je ne conçois pas comment des intérêts politiques, des vues humaines, de quelque nature qu'on les suppose, pourroient suffire pour nous rendre plus difficiles que ne l'ont jamais été les premiers Fidèles ; je conçois encore moins comment on pourroit vouloir que des Provinces entières restassent privées de tout culte public, ensorte que le peuple s'accoutumât, comme il ne le fait que trop aisément, à se passer de tout acte extérieur de Religion, de tout usage des Sacremens, et qu'il n'y eût de ressources que pour ceux, qui, avec plus de moyens que n'en a la multitude, sont plus en état

aux plus saines maximes, l'homme profondément religieux, et vraiment éclairé, ramène, autant qu'il est en lui, tous les esprits à une soumission entière pour tout ce qui, sans déroger aux mœurs ni à sa croyance, tient à l'ordre civil sur lequel seul il est censé s'obliger, lui qui se montre toujours prêt à sacrifier sa vie, plutôt que de démentir sa foi; il voudroit aussi, pour le bonheur de ses concitoyens, et brûlant du désir de réunir tous les cœurs, qu'il lui fût donné de faire entendre sa voix à tous ceux qui peuvent influer sur le sort de tant de milliers d'hommes, et il leur diroit:

» O vous, en qui je respecte l'autorité, que, selon l'usage que vous en ferez, une Providence miséricordieuse ou sévère a déposée entre vos mains, souffrez qu'en citoyen vraiment libre, et pour qui la liberté n'est pas un vain nom, qu'en enfant de la Patrie, cet objet de nos plus tendres affections, j'ose,

de s'en procurer. Le Baptême omis ou mal administré, les moribonds sans secours, les pécheurs sans presque aucune voie de réconciliation, par le Sacrement de Pénitence, plus d'instructions chrétiennes, plus de Sacrifice offert en commun, si ce n'est..... O ciel! quelle effrayante responsabilité pour ceux qui en demeureroient chargés! et ne nous souviendrons-nous pas, avant toutes choses, que c'est Dieu qui est notre premier et notre commun Maître?

pour elle et pour vous-mêmes, vous parler ici le langage de la vérité.

» N'oubliez pas que vos intérêts les plus presssans sont liés à ceux de tout un peuple, qui attend de vous son repos et sa félicité; qu'aucune puissance n'est durable, si elle n'a la justice pour base et pour soutien; qu'en vain prétendriez-vous faire respecter l'autorité, si vous cessiez un seul moment d'employer tous vos soins à la rendre chère, l'un des secrets les plus sûrs pour gouverner en paix; que ceux à qui vous en confierez la moindre portion, doivent concourir avec vous pour une fin si désirable, et qu'ils ne le feront qu'autant qu'ils seront vraiment dignes de votre choix: c'est ainsi qu'à Athènes, on n'admettoit personne aux charges publiques, sans s'être assuré, autant qu'on pouvoit le faire, de sa religion, de ses mœurs, et de sa vie privée; que principalement encore, pour ne rien laisser à l'arbitraire, il faut simplifier les loix, et les rendre claires et précises, loin de permettre que, par leur obscurité, par un sens louche et équivoque, elles donnent lieu à de fausses interprétations, ni que, par leur nombre, devenu effrayant, elles se contredisent entre elles, d'où résulte infailliblement le mépris des loix et du Législateur.

» Mais en même tems, rendez aux mœurs toute leur pureté, puisque les loix ne sont rien sans les mœurs. Ajoutons qu'il n'y a, pour un peuple quelconque, ni mœurs ni vertu sans Religion; comme bientôt il n'y a plus pour lui de Religion, dès que tous les cultes lui sont indifférens.

» Par le même principe, ne l'accoutumez pas à regarder les sermens comme de vaines formules, comme des mots qui n'ont plus de sens, à force d'en user et d'en abuser. Ils ne sont plus dès-lors un engagement irrévocable que pour le petit nombre de consciences timorées; et ce ne sont pas celles-là que vous devez craindre. Aux yeux de toutes les nations et de tous les vrais sages, les sermens ont toujours été la chose la plus sacrée; et l'on sait combien, chez les Grecs et chez les Romains, ils ont été le mobile des actions les plus mémorables, le fondement inébranlable de la confiance réciproque, le plus sûr garant de la fidélité des citoyens, et le nerf de toute discipline.

» Étouffez toutes les rivalités, éteignez toutes les haines, domptez toutes les factions, et les soumettez toutes à l'autorité. Ce sont elles qui excitent les plus violens orages, qui entraînent tôt ou tard la ruine de l'État, *qu'elles* déchirent par leurs divisions intes-

tines, et qui, creusant sans cesse de nouveaux abîmes, y précipitent, l'un après l'autre, les chefs et les membres de chaque parti, au gré de celui qui domine à son tour.

» Disons-le enfin, remplis de cette vraie philantropie, qui s'étend sur tous les hommes, sur tous les lieux, sur tous les tems, et que dicte une saine philosophie, mais qu'au fond, la Religion seule nous inspire, soyez toujours assez généreux, assez grands, assez sages, pour vous élever au-dessus de cet esprit de conquête, qui, après des succès passagers, finit le plus souvent par la ruine du peuple conquérant; et ne cessez de vous montrer, par toutes les voies de conciliation qui sont en votre pouvoir, et avec bien plus de vérité, que de faux sages ne nous l'avoient promis, les pacificateurs de l'Europe, et les bienfaiteurs du genre humain.

» Ainsi mériterez-vous d'être, pour toutes les Nations, et dans tous les âges, l'objet de l'admiration, de la reconnoissance et de l'amour «.

Tel seroit le langage de l'homme religieux et sensible, pour peu qu'il eût assez de talens et de crédit pour se faire entendre; et dès qu'en effet la Religion le pénètre de son véritable esprit, elle ne se borne pas à lui inspirer l'amour le plus tendre et le plus

ardent pour sa Patrie, la soumission à ses loix, le respect pour ceux qui en sont les organes, et les dépositaires de son autorité ; elle le rend aussi, dans le sens le plus vrai, le citoyen du monde, et l'ami de tous les hommes. Non content de se vouer à tous les genres de travaux, d'essuyer toutes les fatigues, d'affronter tous les périls, pour aller, comme l'ont fait, dans tous les siècles, tant d'Apôtres de l'Évangile, porter la lumière, les bienfaits de la civilisation, et le salut dans les contrées les plus barbares, il voudroit, s'il ne dépendoit que de lui, rapprocher tous les peuples, les rallier tous dans le même esprit de bienveillance, de sagesse, et de concorde et persuader à ceux qui les gouvernent, de chercher le bonheur de chacun d'eux, et le leur, dans l'étroite union et le bonheur de tous.

CHAPITRE IX.

Résumé et Conclusion.

Au penchant irrésistible que nourrit notre cœur, ce qui est la source de tous nos autres penchans, vous avez dû reconnoître (Ch. I.), chers amis, que nous étions faits pour le bonheur. Mais vous avez dû convenir aussi que, trop souvent, nous le cherchions où il n'est pas (Chap. II.) : jai fait en sorte de vous donner une juste idée de celui dont la nature humaine nous rend susceptibles dans cette vie mortelle, en attendant la possession du bien suprême, qui doit être le terme de nos désirs. Après vous avoir retracé la fidèle image de ce bonheur auquel vous pouviez prétendre sur la terre, j'ai osé vous promettre qu'elle se réaliseroit en votre faveur, si vous daigniez me suivre dans la route que je m'étois ouverte à moi-même pour y parvenir.

Afin d'assseoir sur des fondemens solides notre félicité, j'ai examiné d'abord (Ch. III.) les opinions de la plupart des anciens sages, et celles des Philosophes de nos jours, sur ce qui nous intéresse le plus; et vous n'avez pu, mes amis, que frémir, en considérant les

épaisses ténèbres dans lesquelles ils nous plongeoient, et les suites déplorables de leurs faux et dangereux systèmes.

Contraint de chercher ailleurs de plus pures lumières, j'ai voulu m'assurer du fond que je pouvois faire sur celles que la Révélation me présente (Chap. IV).

Il m'a été bien doux d'observer, avant tout, que le Chrétien, éclairé dans sa foi, marchoit à la suite des hommes les plus distingués par leurs talens et leurs lumières, des plus grands génies, reconnus pour tels; et que, lorsque nos prétendus esprits-forts, tournant en dérision notre croyance, nous accusoient de foiblesse d'esprit, parce que nous ne pensions pas comme eux, nous pouvions hardiment leur répondre: J'aime mieux, sans comparaison, être un esprit foible, selon vous, avec tant de grands hommes, dont vous êtes forcés d'avouer la supériorité, que d'avoir tant de force d'esprit avec vous.

Dans l'exposition que j'ai faite ensuite des fondemens de ma foi, il s'en faut de beaucoup que j'aie épuisé tous les genres de preuves sur lesquelles elle est appuyée, ni que j'aie développé, dans toute leur étendue, celles auxquelles je me suis arrêté (1); mais ces

(1) J'aurai peut-être occasion de le faire ailleurs, à l'é-

dernières ont suffi du moins pour me faire voir, dans toutes les parties de la Religion révélée, une liaison, un enchaînement, un

gard de quelques articles en particulier, par exemple, celui de Moïse, qui donne lieu à des rapprochemens bien propres à établir la confiance que nous devons avoir dans les lumières supérieures qu'il avoit reçues, et dans sa mission divine. 1t. On trouve, dans ses livres, la métaphysique la plus vraie et la plus sublime, telle qu'elle est, sur-tout, renfermée dans ces mots que Dieu adresse à Moïse : » Je suis celui qui suis »; l'Être par essence, le seul Être existant par lui-même : *ego sum, qui sum;* 2t. l'unique système vraiment sage, les seules notions raisonnables sur la création de l'homme et de l'univers. Tout s'opère ici par le seul acte de la volonté suprême : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite; vrai sublime remarqué par Longin : *fiat lux, et facta est lux;* 3t. les principaux faits du monde primitif, des premières annales du monde, confirmés par les traditions universelles, malgré leur altération; en comprenant, dans ces grands faits, le déluge, la famille de Noé, la dispersion des peuples, les Chefs des premières familles, et les Fondateurs des premiers Empires, ainsi que la longue vie des premiers hommes; 4t. la chronologie, sur-tout en la prenant dans le texte Samaritain, ou dans les Septantes; et nous avons fait voir dans le premier volume des *Leçons de l'Histoire*, comment les trois chronologies de nos livres sacrés s'accordent entre elles, et se réduisent proprement à une seule; cette chronologie, dis-je, la mieux avérée; de manière qu'en remontant au-delà, les Égyptiens, les Chaldéens, les Chinois, les Perses, les Indiens, se sont perdus dans des antiquités fabuleuses, ainsi que l'ont prouvé M. de Guignes, M. Anquetil, M. le Baron de Ste-Croix, Fréret lui-même, dans un de ses Mémoires, et tant d'autres Académiciens cé-

ensemble, marqué au coin de l'unité la plus parfaite, et scellé du sceau même de la Divinité.

lèbres, qui ont fait tomber, parmi les vrais Savans, l'enthousiasme philosophique au sujet de ces antiquités; 5t. comme nous l'avons déjà remarqué, en parlant de Moïse, les connoissances géographiques les plus étendues pour ces tems-là, les plus justes et les plus précises; 6t. le rapport le mieux soutenu avec ce que les observations modernes les plus suivies, les plus constantes, nous apprennent sur la théorie de la terre, selon le témoignage et d'après les études opiniâtres, et les recherches multipliées des plus savans Géologues, tels que Valérius, M. de Luc, dont on peut consulter les *Lettres physiques et morales sur l'Histoire de la terre et de l'homme*, et plus récemment encore, la *Lettre sur l'Histoire physique de la terre*, MM. de Saussure, de la Méthérie, d'Olomieux, Kirowan, dans un Mémoire inséré dans le sixième volume des *Transactions de l'Académie d'Irlande*, et qui a pour objet l'état primitif du globe, et la catastrophe qui lui a succédé : *on the primitive state of globe*, etc.; 7t. la législation la mieux appropriée, à la destination et à l'état du peuple Hébreu au milieu des nations idolâtres, à la conservation des précieuses lumières qui lui avoient été données, et du dépôt de la grande promesse qui lui avoit été confiée; législation, quelqu'assujettissante qu'elle soit pour ce peuple, reçue unanimement et appuyée sur les faits que Moïse lui expose; 8t. l'histoire même de Moïse, relativement à ces faits, qui se sont passés constamment et pendant tant d'années sous les yeux de tous les Israélites, auxquels il les rappelle, et qui jugés d'après les règles de la plus saine critique, portent les caractères de vérité les plus authentiques; 9t. enfin, les prophéties, même en grand nombre, que les livres de Moïse

Convaincu de la vérité, de la certitude de cette Religion si bien attestée, si parfaitement une, si sainte et si sublime, guidé par son flambeau, j'ai vu luire pour nous un nouveau jour. J'ai rapproché (Chap. V, Sect. I.) les divines clartés qu'elle répand sur ce qui touche de plus près à notre bonheur, de celles que pouvoit m'offrir la raison elle-même, épurée par ses lumières; et j'ai puisé, dans

renferment, qui ont précédé de bien des siècles les évènemens, et qui ont été fidèlement accomplies.

Quel vaste champ! et quel faisceau de lumières, si l'on entroit, sur chacun de ces points, dans tous les détails; qu'à l'égard des deux premiers points, on opposât la doctrine de Moïse à tous les systèmes des anciens Sages et des Philosophes modernes, sur Dieu, sur l'origine du monde et du genre humain; que sur le troisième article, on rapprochât les traditions éparses dans les anciens Historiens, sur-tout dans les anciens Poëtes, et qui ne sont qu'un travestissement sensible, qu'une copie altérée des grands faits, cités par Moïse dans toute leur liaison et tout leur rapport; et ainsi de suite! Il en seroit de même, si l'on vouloit approfondir, en particulier, chacune des preuves du Christianisme, comme on l'a fait à l'égard de la résurrection de J. C., de l'établissement de la Religion, de la conversion et de l'apostolat de Saint Paul, et comme M. Duvoisin, ancien Professeur de Sorbonne, déjà connu par d'excellens ouvrages, l'a fait, en dernier lieu, relativement à l'examen et à la preuve des miracles de J. C. et de ses Apôtres, dans un petit volume *in*-12. intitulé: *Démonstration Évangélique*, à Brunswick, de l'imprimerie de Fauche, 1800.

leur accord entre elles, des idées saines sur ce qu'il m'importoit le plus de bien connoître. J'ai considéré de plus (Sect. II.), la nature des biens et des maux, pour me mettre à portée de les comparer les uns avec les autres, de les apprécier à leur juste valeur, et de me conduire, dans le choix et dans l'usage que j'en devois faire, de la manière la plus propre à me procurer la plus grande somme de bonheur ici-bas, à laquelle je puisse prétendre. Toujours en garde contre les illusions qui tendent à nous en écarter, j'ai observé enfin (Sect. III.) les causes principales de nos erreurs les plus communes.

Ces bases une fois posées, j'ai développé (Chap. VI.) les vraies sources et les élémens du bonheur: nous y avons trouvé, mes chers amis, à l'aide de la Religion et de la raison, tout ce que je vous avois promis, tout ce qui peut faire naître en nous les sentimens les plus agréables, les joies les plus intimes et les plus pures, une paix presque inaltérable, l'égalité d'ame la plus constante.

Mais, parce que telle est la condition humaine, que les biens de cette vie ne sont nulle part sans mèlange, je vous ai fait trouver encore, sur-tout au sein de la Religion, les plus douces consolations dans nos peines; et je vous ai ouvert, en même tems (Ch. VII.),

la perspective la plus flatteuse, dans ce qui doit couronner nos mérites et remplir notre espoir.

Comme notre bonheur ne doit pas se borner à nous seuls, je vous ai montré enfin (Chap. VIII.) que la Religion, prise en elle-même, et non dans l'abus qu'on en peut faire, sentie et pratiquée comme elle doit l'être, est ce qu'il y a de plus propre à nous faire contribuer efficacement au bonheur de nos semblables; ce qui fait aussi de chacun de nous, dans l'ordre social, le citoyen le plus rempli de l'amour de la Patrie, le plus soumis et le plus fidèle; l'ami des hommes, dans le sens le plus étendu et le plus vrai; le plus zélé partisan du bien universel, et de l'ordre général.

Si tels sont les fruits de la Religion, pour le bonheur de tous, pour le nôtre en particulier; si elle fixe notre esprit toujours flottant, sans elle, au gré des opinions humaines, et qu'elle donne seule à notre raison cette droiture et cette fermeté, que, privée de tout secours d'en-haut, cette foible raison ne peut trouver en elle-même; s'il n'y a qu'elle qui suffise aux besoins de notre cœur; si elle a des rapports aussi intimes avec la gloire de l'Être suprême, la connoissance de ses attributs, son vrai culte et son amour, qu'elle en

a, avec la vertu, dont elle est le soutien le plus solide; avec la vraie grandeur de l'homme, à laquelle elle nous rappelle; avec ce bonheur réel, dont elle est pour nous la source la plus pure; avec le bien commun, celui de la grande famille dont le monde entier est composé; et que je puisse dire, en un mot, que je tiens à la Religion révélée, de toute la force dont je tiens à Dieu, à mes semblables, à la vérité même, à la vertu, pour laquelle tout est lié dans la Religion chrétienne, comme ailleurs, tout est lié pour le vice, et enfin au *bonheur*; ô mes concitoyens, mes amis, pourriez-vous balancer encore à profiter de tous les avantages qu'elle vous présente? Pourriez-vous hésiter un moment entre cette philosophie douce, aimable et persuasive, que nous puisons dans le Christianisme, et celle qui, après s'être annoncée sous les dehors trompeurs de la tolérance, de l'humanité, de la bienfaisance, sous les attraits séducteurs des plaisirs des sens, de la liberté, de l'indépendance, ne nous laisse plus appercevoir, depuis qu'elle s'est montrée à découvert, que des contradictions perpétuelles avec cette nature des choses, dont elle se disoit l'interprète; que l'immoralité la plus complète, la plus cruelle intolérance, un vil et farouche égoïsme, la

tyrannie des passions, et leur honteuse servitude? Monstrueuse Philosophie, qui n'est plus qu'un Athéisme plus ou moins déguisé; qui ne nous rend plus susceptibles d'énergie que pour le mal; et qui n'est propre qu'à faire l'opprobre et le tourment de ceux qui se forment à son école (1)!

O vous qu'elle a égarés par ses vains sophismes et ses fausses promesses, vous à qui il reste encore quelque fonds de droiture, consentiriez-vous à vous traîner plus longtems sur les pas des dangereux apôtres du vice et de l'erreur? Aimeriez-vous assez peu vos semblables, vous aimeriez-vous assez

(1) » Fuyez, dit Rousseau, ceux qui sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines..... sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond du cœur le remords du crime, l'espoir de la vertu; et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité «.

Nous avons déjà cité ailleurs ces derniers mots, qu'il étoit nécessaire de rappeler, en rapportant le passage entier.

peu vous-mêmes, pour ne tenir qu'à des systèmes pervers, ennemis de tout bien, et qui, en corrompant les mœurs de tout un peuple (1), ne peuvent qu'empoisonner la félicité publique et la vôtre ?

Hélas ! que gagneroient vos modernes instituteurs à ce que tout le monde pensât comme eux ; et que deviendroit, d'après leur conduite et leurs maximes, la Société toute entière ? Pères et mères, que gagneroient vos enfans à être sans principes fixes et invariables, sans règle précise, sans motifs déterminans, sans conscience et sans frein ; et que pourriez-vous attendre, par la suite, de leur respect, de leur obéissance et de leur amour ? Tendres époux, liés jusqu'à ce moment par de douces chaînes, quel sûr garant vous resteroit-il, sans la Religion, de votre fidélité réciproque, de la constante durée de votre union ? Cruelle incertitude pour une fille honnête, pour une mère tendre, pour

(1) Selon la pensée de Sénèque, lorsque ce qui étoit vice et désordre, devient les mœurs d'un État, il n'y a plus de remèdes à espérer, *desinit esse remedio locus, ubi quæ, fuerant vitia, mores sunt.* Or c'est la Religion seule, qui peut empêcher les vices particuliers de devenir les mœurs publiques ; et si, contre l'opinion, trop bien fondée, de Sénèque, il restoit à ce dernier mal quelque remède, on ne pourroit encore le trouver que dans la Religion même.

une épouse vertueuse! Quel garant de la destinée de vos enfans, condamnés peut-être alors à se voir un jour le triste jouet de la bizarrerie et du caprice, à devenir, en quelque sorte, orphelins, avant la mort de ceux dont ils auroient reçu le jour, et à ne plus considérer la vie, qu'ils tiendroient d'eux, que comme un funeste présent? Que gagnerions-nous tous à voir s'anéantir, parmi nous, la Religion, la base la plus solide des vertus privées, le lien le plus fort des affections et des vertus sociales, et l'unique soutien des mœurs? Qu'ils sont donc ennemis des hommes, ceux qui, travaillant à l'arracher de nos cœurs, ne peuvent substituer aucun bien réel, à tout le bien qu'elle seule peut faire (1)!

(1) » Par les principes, la Philosophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le fasse encore mieux; et la Religion en fait beaucoup que la Philosophie ne sauroit faire «. Ainsi parle Rousseau.

Ajoutons à ce témoignage celui que d'Alembert lui-même à rendu au Christianisme, dans une de ses lettres à l'Impératrice de Russie; témoignage qu'il eût voulu, dans les derniers instans de sa vie, rendre plus solennel encore, si ces mêmes Philosophes, dont il s'étoit environné, n'y eussent apporté des obstacles invincibles.

Mais avant que de citer ce morceau si intéressant, qu'il me soit permis de rapporter en entier une lettre que j'ai entre les mains, et qui certifie du moins le prix que M. d'Alembert attacha de tout tems à la Religion, relativement à l'éducation de la jeunesse, cet âge de la vie,

Quant à moi, mes concitoyens, mes amis, et mes frères, j'ai tout fait pour vous rame-

d'où dépendroient, pour tous les âges, nos vrais principes et nos mœurs, si l'instruction y étoit plus approfondie; et si elle n'y étoit pas d'ailleurs trop souvent contrariée par les discours et par l'exemple des parens et des maitres.

» Voici, Monsieur, dans la plus parfaite exactitude, l'anecdote sur d'Alembert, que vous m'avez entendu raconter plusieurs fois, et que vous désirez avoir écrite, et signée de ma main.

» J'élevois un enfant, qui donnoit d'assez grandes espérances, et auquel, par cette raison, d'Alembert prenoit un intérêt particulier. Un jour je lui demandai, s'il ne conviendroit pas de faire faire la première Communion à cet enfant, qui avançoit dans sa treizième année. *Sans doute*, me répondit-il brusquement; et après avoir rêvé un instant, il ajouta: *Quand les jeunes gens n'ont pas de religion, ils envoient bientôt la morale à tous les diables.*

» La personne à qui vous destinez cette anecdote, peut en faire usage avec toute confiance, et même me citer, si elle le juge à propos.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

RESESGUILLE.

A Paris, ce 18 *Mai* 1789.

» Le fait est arrivé en 1768 «.

On ne me saura pas mauvais gré de joindre à cette anecdote un trait qui m'a été raconté dans le tems par un de mes amis, Beauzée, de l'Académie Françoise, dont le souvenir vivra long-tems dans la mémoire de ceux qui ont été liés intimement avec lui. » J'ai été dernièrement, me dit-il, chez Diderot, dans le dessein de causer avec lui, sur quelques articles de Grammaire qu'il m'avoit demandés pour l'*Encyclopédie*. Je suis entré dans

ner par elle, et par une raison bien dirigée, à la vérité et au bonheur. Si mon objet

son cabinet, sans être annoncé. Il faisoit, dans ce moment, répéter le Cathéchisme à sa fille. L'ayant renvoyée après sa leçon, il rit de la surprise où j'étois de ce que je venois d'entendre. » Eh quels meilleurs fondemens, me dit-il ensuite, puis-je donner à l'éducation de ma fille, pour la rendre tout ce qu'elle doit être un jour, fille respectueuse et tendre, digne épouse, et digne mère ? Est-il au fond, puisque nous sommes forcés d'en convenir, une morale qui vaille celle de la Religion, et qui porte sur de plus puissans motifs « ?

Revenons à la citation, que j'ai annoncée, d'un fragment de la lettre de d'Alembert à l'Impératrice de Russie. (Voyez les *Mémoires secrets de Madame de Tencin*).

» Il est un lien plus puissant que tous les autres, auquel » l'Europe entière doit aujourd'hui l'espèce de société qui » s'est perpétuée entre ses membres, le Christianisme. » Méprisé à sa naissance, il servit d'asile à ses détrac» teurs, après l'avoir si cruellement et si vainement per» sécuté.

» Quelques prétendus Esprits-forts disent que le Chris» tianisme est gênant; c'est avouer qu'on est incapable de » porter le joug des vertus qu'il commande. Il est nuisi» ble, ajoutent-ils; c'est fermer les yeux aux avantages » les plus sensibles, les plus indispensables, qu'il procure » à la société. Ses devoirs excluent ceux de citoyens; » c'est le calomnier manifestement; puisque le premier » de ses préceptes est de remplir les devoirs de son état. » Il favorise le despotisme, l'autorité arbitraire des Prin» ces; c'est méconnoître son esprit; puisqu'il déclare, » dans les termes les plus énergiques, que les Souve» rains, au tribunal de Dieu, seront jugés plus rigou» reusement que les autres hommes, et qu'ils paye-

est rempli, j'ai assez vécu, et sans la douce amitié et les liens du sang, il ne me resteroit rien à regretter sur la terre.

» ront avec usure, l'impunité dont ils auront joui sur la » terre. La foi qu'exige le Christianisme contredit et humilie la raison; c'est insulter à l'expérience et à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug » qui soutient cette raison toujours vacillante, toujours inquiète, quand elle est abandonnée à elle-même.

» Que deviendroit donc le monde, Madame, que deviendroient ceux qui l'habitent, si, par la douceur » de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, » par les compensations inestimables qu'elle offre aux » malheureux, la Religion n'adoucissoit, dans cette » vie, les maux inévitables à chaque individu, et plus » encore aux gens de bien! C'est sur-tout dans l'inégalité des conditions, dans l'inexacte distribution des » honneurs et des récompenses, que cette Religion fait » connoître la douceur de son empire, et la sagesse de ses » loix, qui tempèrent et réparent, autant qu'il est possible, les adversités humaines.

» Comme l'ordre de la société exige, pour son propre » soutien, de la subordination, de la dépendance, de la » fatigue; comme la corruption de l'humanité répand, » sur le général et sur les particuliers, des peines, des » travaux, des oppressions, des injustices; quel homme » pourroit se soumettre aux rigueurs d'un partage si » cruel à la nature, sans une lumière qui lui apprend à » supporter les amertumes de son sort; sans un contrepoids qui réprime les soulèvemens d'une sensibilité » trop souvent juste; sans une loi de soumission qui lui » fait accepter, par des vues sur-humaines, tout ce qui » peut blesser son esprit et révolter son cœur? Le mal du

» Chrétien n'est, aux yeux de la Foi, qu'un mal passa-
» ger, et toujours propre à lui mériter des récompenses
» éternelles. Le mal du Philosophe est un aiguillon pour
» sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour
» son humeur, un motif d'injustice et d'iniquité.

» Par la Religion seule, les maux cessent d'être ce
» qu'ils sont ; par elle seule, souffrir est un moindre
» mal, que de goûter les douceurs de la vie au préjudice
» de sa conscience et de ses devoirs ; par elle seule,
» l'homme, élevé au-dessus de lui-même, se dérobe, en
» quelque sorte, aux mauvais traitemens, à la persécu-
» tion, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices,
» dans un centre de bonheur et de paix au-dessus de tous
» les revers «.

Qu'ai-je exposé, dans cette Théorie, sur le prix de la Religion chrétienne et sur le bonheur qu'elle nous procure, même ici-bas, dont cette lettre de d'Alembert ne soit comme le précis ?

Fin de la Théorie du Bonheur.

LETTRE

A UNE MÈRE,

SUR

L'EDUCATION DE SA FILLE.

LETTRE
A UNE MÈRE
SUR
L'ÉDUCATION DE SA FILLE.

PAR le désir de faire le bien, autant qu'il est en moi, je me suis prêté, Madame, à tout ce qui a été l'objet de vos vœux les plus chers, dès que j'ai cru pouvoir le concilier avec ce bien plus général, et par-là même plus important, qu'il est dans l'ordre de préférer.

Une des dernières choses que vous m'avez demandées, a été un plan d'éducation pour Mademoiselle Célinie; et, plus j'ai relu le petit ouvrage de Fénélon sur l'Éducation des Filles, plus il m'a paru que votre objet se trouvoit déjà rempli beaucoup mieux que je ne pouvois hazarder de le faire après un si grand maître. S'il y avoit quelque chose à y ajouter, vous le trouveriez, ce me semble, dans le *Comte de Valmont*, relativement à l'Éducation en général, et à celle

des Demoiselles en particulier. Vous y trouveriez même, du moins sur le premier objet, tout ce que Rousseau a dit de meilleur, dégagé de vains systèmes, de paradoxes, et de tout ce qui pourroit tenir à une théorie fausse, ou hors d'usage dans la pratique.

Que me reste-t-il donc à vous dire de plus, et ne risquerai-je pas de ne vous offrir que des répétitions de choses que vous savez déjà, que vous avez déjà lues plus d'une fois, et que vous avez sous la main pour les relire encore au besoin.

N'importe, la tendresse d'une mère telle que vous, n'est jamais satisfaite; et, comme cette mère, si sage et si tendre, sent qu'elle a toujours beaucoup à faire, il lui paroît aussi qu'elle a toujours quelque chose à apprendre. Elle veut des avis qui soient particulièrement pour elle, et pour l'objet qui lui est cher; elle veut au moins qu'on l'aide à s'appliquer à elle-même, d'une manière plus spéciale, ce qui a été dit généralement pour tous les autres.

Obligé d'économiser le tems, lors même que je cherche à vous complaire et que je souhaite de vous être utile, je vais, en me conformant à vos désirs, me renfermer toutefois dans ce que je croirai le plus digne de fixer votre attention.

Je dois, Madame, vous féliciter, avant tout, de ce que Mademoiselle votre fille n'a rien conservé de ce ton mignard et enfantin, qui plaît dans le premier âge pour lequel il est fait, mais qui, passé ce tems, devient insupportable, et paroît même souverainement ridicule, à mesure qu'il contraste davantage avec la raison et les années.

Accoutumez de plus en plus Mademoiselle Célinie à une prononciation nette et distincte, loin de lui permettre cette prononciation confuse et embarrassée, qui naît, en partie, de ce qu'on parle entre les dents, et qui est telle, qu'on se fait deviner, à peu près, bien plus qu'on ne se fait entendre.

Je vous félicite encore, Madame, de la tendresse qui règne entre M. votre fils et Mademoiselle Célinie. Que ce sentiment fasse toujours la douceur de leur vie ; il fera en même tems le charme de la vôtre.

Si, au contraire, quelque sentiment de jalousie s'élevoit entre eux et troubloit leur union, ce seroit assez pour empoisonner votre bonheur mutuel. Le plus sûr moyen de maintenir cette union si douce entre le frère et la sœur, c'est, vous le savez, Madame, de ne laisser entrevoir aucune marque de préférence pour l'un des deux : on n'a que trop remarqué que la foiblesse des mères se

porte du côté de leur fils, et la tendresse des pères dans un sens opposé. Que vos enfans vous soient également chers; que du moins ils paroissent l'être, dans le cas où, par malheur, votre cœur pencheroit pour l'un des deux. C'est dans Mademoiselle votre fille que vous trouverez le plus sûrement une amie, si vous savez vous l'attacher, et tout préparer d'avance pour qu'elle puisse faire un jour votre consolation la plus réelle; c'est elle qui, selon le cours ordinaire des choses, partagera le plus constamment vos plaisirs et vos peines.

Je me réjouis enfin, Madame, de ce que vos enfans, par les bonnes qualités qu'on voit en eux, et par les heureuses dispositions qu'ils font paroître, prouvent assez que vous vous êtes mise en garde contre cette excessive indulgence qui gâte les plus beaux naturels. Il n'arrive que trop que, par un aveuglement déplorable, les parens s'aiment tellement dans leurs enfans, qu'à proprement parler, ils ne les aiment que pour eux-mêmes, qu'ils dissimulent tous leurs défauts, s'accommodent à tous leurs caprices, leur laissant prendre les plus mauvais plis, le caractère le plus dominant, les plus funestes habitudes, plutôt que de les gêner et de les contraindre; et se flattent, pour prix de

leur complaisance, d'en être tendrement aimés.

Dangereux appât pour le présent, et fol espoir pour l'avenir! Ces enfans si chéris, si adulés, si caressés, si peu contredits, non-seulement feront, par la suite, leur propre malheur et le tourment de ceux qui leur ont donné le jour, mais une expérience, presque générale, nous apprend qu'ils deviennent tout à la fois les moins respectueux et les moins soumis, les moins reconnoissans et les moins tendres de tous les enfans, pour ceux dont ils tiennent la vie, et qui ne se sont que trop sacrifiés pour eux. Ainsi, tandis qu'une éducation mâle, et pleine de fermeté, comme de douceur et de sagesse, leur eût inspiré des sentimens affectueux, des sentimens nobles et généreux; une conduite molle n'a fait que les remplir d'un amour déréglé pour eux-mêmes, et d'indifférence, disons plus, de sentimens dénaturés pour ces parens si foibles, dont ils ont été l'idole.

Quant à vous, Madame, pénétrée pour M. votre fils et pour Mademoiselle Célinie d'une véritable tendresse, et les aimant pour eux, si vous voulez qu'ils restent ce qu'ils sont, gardez-vous bien de devenir plus facile que *vous ne l'avez* été; ne leur permet-

tez point, comme on le fait aujourd'hui, une familiarité trop grande, qui dégénère quelquefois en une sorte de mépris, et qui finiroit par vous ôter auprès d'eux tout le crédit dont vous avez besoin pour faire impression sur leur esprit. Ne les laissez pas, dans leurs jeux, comme dans tout le reste, prendre avec vous des manières trop aisées; mais avec beaucoup d'affabilité et de bonté, conservez toujours ce caractère de noblesse et de dignité qui maintient l'autorité, qui imprime le respect, et qui entretient l'amour même.

Pour ne pas vous écarter néanmoins d'un juste milieu, et pour vous assurer leur attachement et leur confiance, ne soyez pas non plus, à leur égard, d'un caractère difficile et sévère, les tenant dans une trop grande contrainte, les reprenant sur presque tout et à chaque instant, ne leur pardonnant rien, je dis même de ce que comportent la vivacité et la légèreté de l'âge; leur faisant passer ainsi bien de mauvais momens, et, par cela seul, vous exposant peut-être à leur faire désirer de n'être plus si près de vous. Nulle société ne doit leur être plus douce que celle de leur mère; et elle ne peut l'être qu'autant qu'elle sera habituellement pour eux la société la plus intéressante et la plus aimable.

Craignez de leur paroître vétilleuse, scrupuleuse ; ce seroit leur faire perdre cette confiance en vous, que vous ne sauriez trop vous ménager, et risquer, par la suite, de ne rien obtenir, à force d'avoir voulu trop exiger. Le scrupule tient, en général, à des vues étroites et bornées : il fatigue et lasse à la fin ; il rend la vertu, la religion, si pénibles, qu'il vient un moment où il fait même désirer de secouer le joug, et où l'on ne s'éloigne d'un extrême que pour se jeter dans un autre plus dangereux encore.

Prévenez cette maladie de l'ame dans Mademoiselle votre fille, bien loin de l'y disposer; qu'avec de la piété, elle ait la vraie liberté des enfans de Dieu, c'est-à-dire, non cette liberté que le monde se permet pour faire le mal, mais celle qui convient à des ames droites, et dont elles n'usent que pour faire plus aisément et plus constamment le bien. Inculquez-lui avec soin ce beau passage du livre de la Sagesse : *Ayez de Dieu des sentimens dignes de sa bonté, et cherchez-le dans la simplicité du cœur.* Qu'il y a de différence entre le scrupule et la vraie délicatesse ! celle-ci naît de l'amour, et nous rend attentifs et fidèles, sans nous rendre méticuleux, minutieux, toujours pleins de trouble et d'alarmes ; l'autre naît le plus sou-

vent d'une crainte servile qui ressemble à la peur : il nous fait voir par-tout du mal où il n'y en a pas; il fait que nous nous reprochons les actions les plus innocentes; et toutefois il n'est pas incompatible avec les plus grandes foiblesses. Toujours est-il vrai que ce travers de l'esprit, malheureusement trop facile à appercevoir, décrédite la piété aux yeux du monde, et en inspire de l'aversion et du mépris à ceux mêmes qui auroient pu être disposés à s'en rapprocher.

D'un autre côté, Madame, ayez le plus grand soin de faire porter la religion de vos enfans sur des bases solides. Qu'ils ne soient pas Chrétiens par routine, et par éducation seulement, comme ils eussent été Idolâtres ou Mahométans en d'autres contrées. J'avoue que c'est toujours un très grand bonheur que d'être né au sein du Christianisme; qu'il y a même en lui un caractère de sainteté, de simplicité tout à la fois et de sublimité, qui a quelque chose d'imposant; et que ce caractère, si admirable et si vrai, suffit même, à une ame droite et pure, pour qu'elle le considère comme le garant et le sceau de la divinité du culte qu'elle professe. Aussi, est-ce là le genre de preuve que Dieu semble avoir attaché à la Religion Chretienne en faveur des personnes les moins instruites.

instruites, comme elle en offre tant d'autres à celles qui sont capables de les étudier et de les comprendre. Sous ce rapport, j'ose dire que ce n'est pas une foi purement aveugle que celle, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'on appelle *la foi du Charbonnier*, et qui rend, après tout, plus sage, en matière de Religion et de mœurs, l'artisan grossier, que l'homme vain et orgueilleux qui étudie le cours des astres, et ne sait pas y lire l'existence d'un Dieu. Cette foi, qui semble, au premier coup-d'œil, ne porter sur rien, peut déjà être dignement appréciée par quiconque a *ces yeux éclairés du cœur* dont parle St. Paul; et ils valent mieux souvent, pour nous faire connoître et goûter la vérité, que ces discussions sèches et arides, qui demandent tant de connoissances et d'érudition, qui convainquent plus qu'elles ne touchent, et qui tiennent plus à l'esprit qu'au sentiment.

Il faut convenir néanmoins qu'à l'égard des personnes qui vivent au milieu d'un certain monde, il est nécessaire qu'elles soient plus instruites que le commun des fidèles, parce qu'elles rencontrent à chaque instant, et aujourd'hui plus que jamais, des ennemis de la Religion, qui ne cherchent qu'à la déraciner de notre cœur, et qu'à nous faire croire

qu'elle n'est qu'une invention des hommes, ou, comme ils s'expriment, que préjugé, fanatisme, et superstition. Adisson a cependant fait voir, dans un des numéros du *Spectateur*, qu'on pourroit leur appliquer, à plus juste titre, ce qu'ils nous reprochent si gratuitement, et les contraindre d'avouer, s'ils étoient de bonne foi sur le sens des termes qu'ils emploient, et qu'ils voulussent se faire justice à eux-mêmes, que c'est par préjugé d'orgueil, de passion, et d'autorité toute humaine, que la plupart d'entre eux rejettent les vérités que nous croyons, et se rangent sous les drapeaux de l'impiété; qu'ils sont presque tous incrédules sur parole; que leurs coryphés mêmes sont, à la rigueur, les *superstitieux* du culte prétendu de cette nature qu'ils ont tant de peine à définir, et, comme il n'y paroît que trop maintenant, les *fanatiques* les plus intolérans de l'irréligion, ainsi que de tous les systêmes extravagans qu'ils se sont formés. On pourroit encore, pour peu qu'ils eussent de droiture dans l'esprit et de sincérité, les forcer de convenir de l'absurdité de cette imputation qu'ils nous font de préjugés, de superstition et de fanatisme, en leur opposant tant de Savans, de Littérateurs, de Philosophes justement célèbres, qui, convertis à la foi dans

les premiers siècles du Christianisme, en sont devenus, sous la hache même des tyrans, les apologistes et les martyrs; en leur rappelant ces génies sublimes, l'éternel honneur de l'esprit humain (1), les Descartes, les Léibnitz, les Newton, les Pascal, les Adisson, les Nieuwentye, les Clarke, les Derham, et tant d'autres esprits du même ordre, qui ont pris en main la défense de la Religion, ou qui, du moins, ont donné des témoignages non équivoques de leur soumission raisonnée à la révélation; disons-le enfin, en leur opposant les suffrages de cette foule innombrable d'esprits rares en tout genre du siècle de Louis XIV, ce siècle des grands hommes, des grandes choses, comme parloit Voltaire lui-même, et où la Religion étoit si généralement révérée. Tous ces hommes, je le demande, qui, à toutes les époques du Christianisme, l'ont regardé comme l'ouvrage de la Divinité, étoient-ils donc des imbéciles, des gens à préjugés, des superstitieux, et des fanatiques? Ah! plutôt, quelle liste que celle-là! liste seule capable, selon la sage remarque de d'Alembert dans l'éloge de Bernouilly, d'ébranler, même avant tout examen, les meilleurs esprits, et de fermer la bouche à tant de menus Philosophes, en-

(1) Voyez la *Théorie du Bonheur*, c. 4.

nemis impuissans des vérités les plus nécessaires aux hommes.

A ces premières réflexions si naturelles, il est à propos de joindre des motifs de croyance plus directs et plus propres à rendre notre foi inébranlable. On les trouvera dans une foule d'excellens ouvrages, publiés en faveur de la Religion. Le point essentiel est de les choisir de manière à les proportionner à l'âge, à la force d'esprit et d'intelligence des personnes qu'il s'agit d'éclairer.

J'avouerai sans peine que tout le monde n'est pas appelé à des discussions théologiques, ni à se nourrir des preuves qui se trouvent dans Abadie, Jaquelot, Adisson, Houteville, et dans une foule d'autres écrivains, qui ont mis la vérité du Christianisme dans tout son jour. Mais on est du moins appelé à rendre une raison suffisante de sa foi, de manière que, comme l'a dit l'Apôtre, on puisse montrer que la soumission qu'on lui accorde et qu'on lui doit, est une obéissance raisonnable, *rationabile obsequium*. Eh! plût au Ciel qu'on l'eût assez bien compris pour donner à la jeunesse des instructions moins superficielles sur la Religion, et pour l'armer avec plus de soin contre l'incrédulité!

Le Christianisme a ses preuves faites pour les savans, pour les esprits les plus exercés

et les plus difficiles à satisfaire ; et ce sont elles, qui, avec l'obscurité même de ses mystères, ont subjugué cette multitude de grands hommes, dont nous avons parlé : preuves dont chacune en particulier, considérée dans tous ses détails, a le plus grand poids ; mais dont l'enchaînement sur-tout et l'ensemble ont, pour un esprit juste et vrai, une force irrésistible.

Que l'on considère seulement ces caractères de divinité si frappans, si parfaitement inimitables, qu'il nous présente (1) : 1t. *sa nécessité*, prouvée par l'état malheureux où a été le genre humain, abandonné à lui-même ; par celui où ont été les sages, qui n'avoient que leur raison pour guide, et qui, contraires les uns aux autres, et en contradiction avec eux-mêmes, ne nous ont offert que des systêmes absurdes sur ce qui étoit le plus propre à nous intéresser ; 2t. *son ancienneté*, qui, par la liaison intime de l'ancien et du nouveau Testament, le fait remonter aux premiers jours du monde, pour nous le faire voir ensuite annoncé, préparé, développé d'âge en âge, par rapport au Messie, promis à l'homme pécheur presque dès l'origine du

(1) Voyez le développement de ces caractères dans le *Comte de Valmont*, ou les *Égaremens de la Raison*.

genre humain; caractère d'ancienneté, qui se manifeste en ce que, relativement aux grands faits que, sous les époques les plus reculées, les livres de Moïse nous présentent, on ne peut, avec une saine critique et une sage érudition, qu'être frappé de l'accord qui se trouve entre l'histoire sainte et l'histoire prophane, dans ce que celle-ci nous a transmis, quoiqu'avec un mèlange de fables, des traditions les plus anciennes et les plus universellement reçues; 3t. *sa perpétuité*, qui est telle, que, sous l'ancienne loi comme sous la nouvelle, la Religion révélée s'est soutenue, développée, conservée, malgré tous les obstacles sans cesse renaissans, et tous les genres d'ennemis les plus propres à la détruire; 4t. *son unité*, qui en lie si bien toutes les parties, pour les ramener à un même centre, qui est Jésus-Christ, ce Verbe éternel, qui, uni à la nature humaine, nous fait rendre à Dieu la seule gloire vraiment digne de son être, une gloire infinie comme lui; ce qui forme ainsi, de toute la Religion, l'ensemble le plus admirable, le système le plus parfait, un chef-d'œuvre de grandeur comme d'unité; disons-le enfin, cette *sainteté*, qui rend ses préceptes et sa morale bien supérieurs à la morale de tous les Philosophes dépourvus de sa lumière, et qui seule peut

conduire l'homme à toute la perfection dont sa nature le rend susceptible.

Ajoutons les merveilles de *l'établissement du Christianisme*, par douze hommes de la lie du peuple, sans crédit, sans lettres, sans moyens dans aucun genre, et qui changent, à eux seuls, la face de l'univers; *le châtiment des Juifs*, prédit dans les livres sacrés, et si marqué dans le siége mémorable de Jérusalem, dans la dispersion de ce peuple déicide, dans les signes de réprobation qu'il porte avec lui, dans son étonnante durée jusqu'à nous, et son immense population, sans qu'il puisse se réunir en corps de nation; *l'état de l'Église de Jésus-Christ*, si souvent et si cruellement persécutée; en but, depuis sa naissance, à tant d'ennemis différens, qui n'ont cessé de tout entreprendre pour opérer sa destruction; et cependant, depuis dix-huit siècles, toujours subsistante, finissant toujours par triompher de tout ce qui s'est élevé contre elle, des persécutions, des schismes, des hérésies, de la dépravation de ses propres enfans, et voyant toujours s'accomplir en sa faveur la promesse faite par son divin chef, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle (1).

(1) Tout ce précis se retrouve plus détaillé dans le *Comte de Valmont*, et dans la *Théorie du Bonheur;* et l'on

Mais si le Christianisme a ses preuves dignes d'être étudiées et méditées par les esprits les plus éclairés, il a aussi des preuves de sentiment, j'ajouterai même de sens commun, qui le mettent à la portée de tous les hommes, et auxquelles un cœur droit ne peut se refuser.

Je puis dire, par exemple, indépendamment d'une étude très-approfondie; *je tiens à la Religion chrétienne, de toute la force dont je tiens à Dieu, à la vérité, à la vertu, et au bonheur;* ce qui est, pour mon esprit et pour mon cœur, la démonstration la plus complète de sa divinité.

1t. *Je tiens à la Religion chrétienne, de toute la force dont je tiens à Dieu;* puisque c'est elle qui a fait connoître au monde ce grand Dieu, que, sans elle, tous les peuples, excepté les Juifs, que les sages mêmes de l'antiquité ont si peu connu, et dont ils avoient des idées si fausses ou si imparfaites. C'est par elle que j'ai appris combien Dieu est aimant, combien il est aimable, jusqu'à quel point et comment il veut être aimé, servi, et adoré, pour l'être dignement, pour l'être en esprit et en vérité.

2t. *Je tiens à la Religion chrétienne, de*

ne sauroit trop nous ramener à ces preuves fondamentales de la Religion Chrétienne.

toute la force dont je tiens à la vérité. C'est cette Religion sur-tout qui en nourrit en moi l'amour, qui y assure et y perfectionne la droiture du cœur, et me remplit d'horreur pour tout ce qui y est contraire; qui me donne la force de tout sacrifier à cette vérité, qui est, à mes yeux, un des principaux attributs de la Divinité.

C'est encore, si j'ai fait quelqu'étude de la Religion, parce que je vois en elle les caractères de vérité les plus frappans, que je lui suis inviolablement attaché. L'accord de toutes ses parties est si admirable, l'enchaînement de ses preuves est tel, que je suis en droit de dire que si ma croyance étoit une erreur, ce seroit Dieu qui m'auroit trompé. Aussi est-ce la pensée de La Bruyère : *Si ma Religion est fausse, voilà le piége le mieux tendu qu'on puisse imaginer; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers* (1).

3t. *Je tiens à la Religion chrétienne, de toute la force dont je tiens à la vertu.* C'est elle qui, par la sublimité et l'excellence de sa morale, me donne en effet, de la vertu, les notions les plus exactes et les plus pures; c'est elle qui m'offre les plus puissans mo-

(1) Voyez le poëme de la *Religion de Racine le fils*, cinquième chant, vers. 569 et suivans, avec les notes.

tifs pour l'embrasser, et qui m'enseigne les moyens les plus sûrs, qui me donne les secours les plus efficaces pour la pratiquer, pour y faire de continuels progrès, et pour y persévérer. Quel témoignage éclatant, J.J. Rousseau a rendu au Christianisme, par ce seul mot : *Un Chrétien n'a besoin que de logique*, c'est-à-dire, que d'être conséquent, *pour être vertueux !*

4t. Enfin, *je tiens à la Religion chrétienne, de toute la force dont je tiens au bonheur.* Elle épure nos plaisirs, et les rend plus doux et plus durables; elle nous procure la paix de l'ame, doux fruit de l'innocence; elle nous console dans nos peines, et va même jusqu'à nous y offrir des sujets de contentement et de joie, qui nous font trouver des charmes réels dans ce qu'elles ont de plus amer. On connoît ce mot de Montesquieu : *Chose admirable! la Religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que le bonheur de l'autre vie, fait encore le bonheur de l'homme dans celle-ci.*

Depuis le moment où j'ai cédé à son autorité, et où j'ai été éclairé de sa lumière, elle a fait le mien; et je peux dire avec vérité que je n'ai pas connu un seul Philosophe, revenu comme moi des vains systêmes d'une fausse philosophie (et j'en ai connu beaucoup), qui n'ait publié hautement qu'il n'étoit heureux

que depuis qu'il avoit embrassé le Christianisme.

Mademoiselle votre fille, éclairée comme elle doit l'être sur la vérité et le prix de la Religion, en sera d'autant plus disposée à la suivre dans la pratique; mais faites en sorte, Madame, qu'elle en saisisse parfaitement l'esprit. Qu'elle sache bien que la charité en est l'ame; cette charité qui renferme l'amour de Dieu par-dessus tout, et l'amour du prochain pour Dieu; que l'humilité en est le fondement, et que c'est en vain qu'on édifie, si tout ne repose pas sur cette base, sans laquelle tout porte à faux; qu'il n'y a point de vraie piété, sans la douceur, qui est le fruit de l'humilité; que la piété ne peut s'allier avec l'esprit de médisance et de critique, qui est si contraire à la charité, et que celle-ci ne sauroit remplir notre cœur, sans que nous soyons portés à faire tout le bien et à rendre tous les services qui peuvent dépendre de nous. Qu'elle n'oublie pas qu'il n'y a point de piété sincère et d'esprit de Religion, proprement dit, s'il ne renferme une conformité entière à la volonté de l'Être suprême, comme souverainement sage, souverainement juste, tout puissant, et parfaitement bon, jusque dans les épreuves qu'il envoie à ceux qui l'aiment et qui lui sont soumis.

En général, Madame, attachez-vous à donner, à Mademoiselle votre fille, des idées justes sur les objets les plus importans, et une manière de raisonner exacte et précise; en sorte qu'elle parte d'idées saines, de principes avoués par la plus pure raison, et qu'elle en tire de justes conséquences; c'est là le point capital d'une éducation bien entendue, et le plus sûr moyen, en réglant l'esprit, de former le cœur. Je désirerois ardemment que, dans cette vue, une plume exercée, et sur-tout un vrai sage, fît un ouvrage *des vraies et des fausses idées*, ou simplement *des idées justes*, relativement à tout ce qui est le plus capable d'influer sur notre bonheur présent et à venir, et sur celui de la Société toute entière. Cet ouvrage, bien fait, seroit ce qu'il y auroit de plus propre à éclairer les hommes sur leurs véritables intérêts, et à les faire revenir de tant d'erreurs, qui sont la source de presque tous nos maux.

Suppléez du moins à ce qui nous manque à cet égard, en accoutumant Mademoiselle Célinie à régler ses jugemens, 1t. sur la nature des choses, considérées en elles-mêmes, et non dans les préjugés de la mode, de l'orgueil et des sens; 2t. sur ce que nous dicte cet organe intérieur, ce sens moral, qui, lorsqu'il n'est point vicié par des opinions erronées,

par des usages extravagans ou par des passions déréglées, nous fait connoître, avec tant de clarté, ce qui mérite la louange ou le blâme, ce que la raison approuve ou condamne, ce qui nous rend vraiment dignes d'estime, qui élève notre ame et l'ennoblit; ou ce qui est fait, au contraire, pour nous remplir d'une sorte de confusion, ce qui nous devient en secret un sujet de reproche, et qui, avec un peu de réflexion, nous avilit et nous dégrade à nos propres yeux; 3t. sur la manière dont l'Être suprême, dans ses idées immuables et éternelles, et considéré comme source et prototype de toute vérité, juge lui-même des choses dont nous voulons nous former une juste idée; sur la précision et la clarté avec lesquelles il nous manifestera un jour le jugement que nous aurions dû en porter nous-mêmes d'après lui, d'après ses attributs, d'après tous les enseignemens qu'il lui a plu de nous donner. On conçoit assez que cette règle de vérité, si sensible, ne peut convenir qu'à une ame qui, non seulement croit en Dieu; et pour ne pas y croire, il faut, ou fermer volontairement les yeux au spectacle que nous offre toute la nature, ou dormir constamment les yeux ouverts; mais qui, d'ailleurs, croit à la Religion révélée, puisque ce n'est que par elle que l'on

connoît bien Dieu, et que l'on se fait de ses perfections les idées qu'on en doit avoir. Elle nous apprend que Dieu est la sainteté par essence; que l'amour souverain de l'ordre, qui constitue cette sainteté parfaite, règle l'exercice de tous ses attributs de sagesse, de bonté, de justice, de miséricorde; en sorte, par exemple, qu'il est bon sans foiblesse, sans fermer les yeux sur le mal, sans cesser d'être juste; que de même aussi, il est juste, sans oublier, par rapport à des êtres foibles, tels que nous, sa miséricorde, dès qu'ils y ont recours, et qu'ils travaillent à s'en rendre dignes. C'est encore cet amour de l'ordre qui règle toutes les vues, tous les plans, même les plus cachés à nos yeux, de sa providence, tant générale que particulière.

Il ne suffit pas qu'une mère sage fasse prendre à sa fille, d'après la Religion, si bien d'accord avec la raison, des idées justes relativement à l'Être suprême; qu'elle la pénètre de sa grandeur; qu'elle lui peigne son amour, qui donne un nouvel éclat à sa majesté, bien loin de l'avilir; il faut encore qu'elle fasse entrer, dans ses instructions, des notions exactes touchant la grandeur de l'homme, son vrai mérite, et son bonheur.

Ce qui, dans l'ordre naturel, relève le plus la dignité de la nature humaine, c'est,

sans contredit, tout ce qu'il a plu à Dieu de mettre de rapports entre lui et nous. Il a rendu l'homme capable de le connoître, et de saisir jusqu'aux idées de l'Éternel et de l'Infini; il l'a rendu capable de l'aimer; je dis plus, il a fait notre cœur tellement pour lui, que son amour seul peut le remplir, et qu'aucun bien créé ne peut le satisfaire. C'est en vain, Seigneur, disoit Saint Augustin, avec tant de vérité, que notre cœur se tourne et se retourne de tous côtés, il est toujours inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. L'homme a été lié à son Créateur par le sentiment de ses besoins, par le commerce le plus honorable pour lui, je veux dire, l'entretien avec Dieu par la prière. Dieu l'a rendu propre à imiter ses perfections, autant que la foiblesse humaine le comporte; et l'homme devient d'autant plus grand, qu'il se rapproche davantage de son modèle. C'est aussi pour cela que le Créateur lui a donné la perfectibilité en partage, qu'il a fait de lui, ici-bas, le seul être qui, avec le secours de sa grace, puisse sans cesse s'améliorer lui-même, se réformer, et acquérir, de jour en jour, ce qui lui manque, d'après le plus ou moins d'étendue de ses facultés personnelles. Il lui a donné de plus le sentiment de sa dignité et de cette per-

fection à laquelle il est appelé ; de manière que tout ce qui est beau, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, tout ce qui porte l'empreinte de l'ordre et de la régularité, ravit, comme malgré lui, son admiration, et que plus il écoute sa raison et sa conscience, plus il rougit intérieurement de ce qui le dégrade et l'avilit. En faisant de l'homme un être perfectible, Dieu en a fait un être moral, un être libre, susceptible de mérites et de démérites. En vain voudroit-il excuser ses fautes en désavouant sa liberté ; un sentiment secret les lui rereproche ; et ce n'est qu'à force de crimes et d'erreurs qu'il peut parvenir à étouffer ses remords et à se faire illusion à lui-même. L'homme est un être foible, sans doute, mais c'est de sa foiblesse même, comme l'a si bien observé Rousseau, que naît, en partie, sa grandeur. Rien n'est plus admirable, en un sens, que l'empire que peut prendre sur ses passions cet être foible par sa nature, et qui peut devenir si fort par sa volonté. Ce qui met le sceau à la grandeur de l'homme, c'est le sentiment de son immortalité ; tout en porte l'empreinte, ses mœurs publiques et ses usages dans tous les tems et dans tous les lieux ; ses projets, ses entreprises, son désir de perpétuer son nom, son

être, et de subsister toujours; son attente d'un état à venir et d'une vie meilleure. Il peut bien, pour se soustraire à la crainte d'un juge suprême, et d'un châtiment trop mérité, s'étourdir sur sa destination, et invoquer, en quelque sorte, le néant; car, selon la remarque d'un de nos poètes,

Le désir du néant convient aux scélérats.

Mais cette crainte même d'un avenir, et ce désir intéressé qu'il n'existe pas, deviennent, dans les méchans, une nouvelle preuve de sa réalité. L'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines de l'autre vie sont la sanction (1) de cette loi prise dans la nature de son être, que l'homme porte gravée dans son cœur : sous l'empire d'un Dieu juste, et dans l'état actuel des choses, elles sont une suite nécessaire de sa moralité. Cette immortalité, dont la croyance et le sentiment intime sont attestés, chez tous les peuples, par le respect pour les mânes et la religion des tombeaux, est, selon le beau mot de Tertulien, *la Foi de la Nature.*

D'après tout ce que nous venons de dire, plus l'homme remplit les fins auxquelles il

(1) On appelle *sanction*, ce qui donne à la loi une force suffisante pour nous déterminer à la suivre.

est appelé, et ce qui convient à la dignité de son être, plus il est vraiment grand.

Dans un ordre supérieur, l'homme a eté bien plus ennobli encore par l'union du Verbe avec l'humanité. C'est non-seulement de cette union que Dieu reçoit la plus grande gloire qui puisse lui être rendue ; mais c'est par elle aussi que l'homme trouve en Jésus-Christ, le modèle le plus propre à le rendre parfait, et le plus à sa portée ; en sorte que, dans cet ordre surnaturel, il acquiert une grandeur d'autant plus réelle, qu'il se rapproche plus de Dieu par l'union avec son Fils, avec son Verbe, et qu'il devient plus conforme à Jésus-Christ.

Voilà bien ce qui fait, en même tems, le *vrai merite* de l'homme chrétien; mais, à considérer le *mérite* de l'homme dans le seul ordre naturel, avouons d'abord qu'il ne consiste pas dans des choses extérieures, et qui lui sont étrangères. Quelle folie n'est-ce pas de s'enorgueillir de ses titres, de sa naissance, de son faste et de ses richesses !

Tes titres, ton rang,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce toi ?

Le vrai mérite de l'homme ne naît pas même en lui, de l'esprit, du génie, et des

plus heureuses dispositions en genre de sciences et de talens. Ce sont de purs dons, qui n'acquièrent de prix réel, dans celui qui les possède, que par le soin qu'il a pris de les faire valoir, et par le bon usage qu'il en sait faire. Mais un mérite qui lui est plus propre que tout autre, qu'il ne peut se dispenser d'avoir, dans quelqu'état qu'il se trouve, et auquel doit être attachée une estime proprement dite, c'est celui qui naît d'une raison saine, autant qu'il a dépendu de lui de l'éclairer et de la former; des qualités du cœur, qui sont, dans l'homme, ce qu'il y a de plus précieux; de l'accomplissement de ses devoirs; de l'amour de l'ordre et du bien; et de tout ce qui forme le beau moral.

Un des objets enfin sur lesquels il est le plus essentiel d'avoir des idées justes, c'est celui du *bonheur*. Je ne parle pas de ce parfait bonheur qu'on ne peut trouver que dans l'autre vie et dans la possession entière de Dieu même; c'est la Religion qui nous en fait le mieux sentir la nécessité, et qui nous assure les moyens d'y parvenir: je parle dans cet instant du *bonheur* dont l'homme est susceptible ici-bas. Tous les hommes le cherchent; mais bien peu savent en quoi il consiste, et très-peu parviennent à se le

d'inquiétudes que de veritables jou
Comme l'a dit si bien un de nos I

> La joie est passagère, et le rire est trom
>
> VOLTA

Ce n'est pas, en effet, de quel
tans, que se forme le bonheur,
cours de la vie, et d'un état habitu
tentement et de paix.

Ce ne sont pas les plaisirs, par e
qui mettent habituellement notre
cette situation douce et paisible. I
sortir d'elle-même, mais il faut bie
y rentre malgré elle; et l'on épro
qu'on n'est point en paix, et qu'il n
que tout encore pour être heu
continuité même des plaisirs fat
produit la satiété et l'ennui. *Tou
plaisir, n'est pas du plaisir*, a d
Voltaire. Il en est de même de l'

s, des talens, des avantages, que nous
édons; qu'ils semblent nous porter en-
; qu'ils nous comblent d'éloges; si, in-
eurement, nous nous sentons mécontens
ous-mêmes. Ajoutons qu'il y a bien des
ans fâcheux dans la vie, bien des épreu-
, des contradictions et des revers. Qu'est-
onc qui rendra nos plaisirs purs et dura-
, autant qu'ils peuvent l'être ici-bas?
est-ce qui préviendra nos peines ou nous
era paroître moins amères? Qu'est-ce, en
not, qui maintiendra le plus le contente-
it et le calme dans notre ame, au milieu
ne des révolutions de tout genre et dans
ituations les plus fâcheuses et les plus
ques? C'est le témoignage qu'on peut
endre qu'on est dans l'ordre; qu'on n'a
à se reprocher; qn'on a fait et qu'on fait
re tout le bien qu'il nous est possible de
e. C'est en conséquence l'accomplisse-
it de nos devoirs, la pratique de toutes
vertus qui nous sont propres, les goûts
nêtes, les affections douces et légiti-
, les occupations sortables à notre con-
on, et par-dessus tout la Religion, qui,
-seulement épure nos affections et nos
sirs, mais qui seule nous soulage dans
maux, souvent les prévient, et, quand
sont inévitables, nous offre des dédom-

magemens si réels et si doux, dans le parti qu'elle nous en fait tirer, et dans les biens mêmes, que, par son secours, ils nous procurent.

Vous serez, sans doute étonnée, Madame, de ce que je me suis arrêté si long-tems sur les idées qu'on doit se former de la vraie grandeur, du vrai mérite, et du vrai bonheur : mais pouvois-je mieux choisir les exemples que je voulois vous donner de l'importance qu'on doit mettre à faire prendre aux jeunes personnes des idées justes de quantité d'objets sur lesquels il est si dangereux de se tromper ? Dès que vous serez parvenue à bien éclairer Mademoiselle Célinie sur les objets que je viens d'analyser, elle ne risquera plus de prendre de l'éclat et du faste pour de la grandeur, des talens et des agrémens pour du mérite, des plaisirs pour du bonheur. Elle n'aura pas, pour ceux-ci, l'empressement et l'ivresse qu'ont la plupart des personness de son âge, qu'elles portent ensuite jusque dans un âge plus avancé, et qui leur font oublier toutes les bienséances et tous les devoirs. De même aussi, elle méprisera cette fureur ruineuse des modes, changeantes et bizarres aujourd'hui plus que jamais, qui est communément une des marques les plus certaines

d'un esprit étroit et borné, qui rend presque toujours aussi vain, aussi sot, que ridicule, et qui forme la classe si nombreuse des petits-maîtres et des petites maîtresses, dont Voltaire a si bien dit, *que c'est, de tous les insectes, l'espèce la plus vile qui rampe sur la terre.*

Pour peu qu'on ait de jugement, peut-on s'empêcher de rire, quand on voit de pareils êtres, qu'on ne sait comment définir, s'admirer, se pavaner, se croire du mérite, et se considérer comme des êtres importans, dignes au moins de fixer les regards, lorsqu'ils auront adopté, dans l'un et l'autre sexe, toutes les folies montrueuses et fantasques de ces nouvelles modes, que je ne pourrois détailler, sans sortir de la gravité du sujet que je traite; lorsqu'on voit, en particulier, de jeunes personnes du sexe affecter, pour ne rien dire de plus, la légèreté, le caprice et la frivolité ; et pour mettre le comble à leur honte et à leur extravagance, affecter jusqu'au mépris de toute pudeur ! Quels êtres que ceux-là ! et si Mademoiselle votre fille a été accoutumée à penser, sera-t-elle tentée de les imiter, et de sacrifier à leur exemple, en faveur de la mode, les intérêts mêmes d'un amour-propre bien entendu, à ceux de la vanité ?

L'essentiel d'une éducation telle que vous avez toujours souhaité que fût celle de Mademoiselle Célinie, c'est donc de former la raison, de donner à une jeune personne un jugement exact et un sage discernement; mais ce n'est pas assez de l'avoir munie d'idées justes, de principes vrais et solides; si on ne la rend pas conséquente dans toutes ses actions. Les hommes, a-t-on dit, et il n'est malheureusement que trop vrai, ne sont, dans leurs principes et dans leur conduite, que contradiction. On pensera juste, on conseillera bien, on saura ce qu'il faut faire; et on agira d'une manière toute opposée. Nous avons cité cette pensée si vraie: Un Chrétien n'a besoin que de logique pour être vertueux. Eh! combien y a-t-il de Chrétiens qui sont inconséquens, et dont les mœurs démentent la croyance! Que faut-il donc faire, pour prévenir un si grand mal dans la personne qu'on élève? Il faut lui donner, autant qu'il se peut, du caractère et de la fermeté; il faut, pour cela, lui faire sentir de quelle importance il est d'apprendre à se combattre, à se vaincre, à se renoncer soi-même. L'habitude des actes de renoncement, est un des moyens les plus sûrs, pour parvenir, dans la pratique, à la véritable sagesse, et au vrai bonheur qui en est le fruit. Ce renoncement nous

est

est enseigné par Jésus-Christ, en ces termes: Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce lui-même (1).

Le caractère de force et d'énergie ne nous sert pas seulement à vaincre nos passions et l'attrait des faux biens qui nous enchantent, à lutter contre le torrent de l'exemple et de la coutume; il nous met au-dessus de la crainte des vains jugemens du monde, et de la foiblesse du respect humain, l'un des plus grands écueils pour la sagesse et pour la vertu. Si, *rougir de la vertu, c'est le plus grand des vices*; quelle honte et quel crime n'est-ce pas de rougir de sa foi? Aussi, combien est terrible la menace de J. C.: Je rougirai de celui qui aura rougi de moi et de ma parole (2); et combien est frappante cette leçon: Je vous apprendrai qui vous devez craindre; ce ne sont pas les hommes, qui ne peuvent perdre que le corps; c'est Dieu, qui peut perdre le corps et l'ame tout à la fois (3).

Tels sont, Madame, les principes dont vous devez pénétrer Mademoiselle Célinie, et les actes de force et de vertu auxquels vous devez la former, en lui inculquant cette vérité, qu'il n'y a point de vertu sans force,

(1) *Mat.* c. 16, vers. 24.
(2) *Luc.* c. 9, vers. 26.
(3) *Mat.* c. 10, vers. 28.

et que le chemin du vice, c'est la lâcheté; en lui persuadant de faire porter cette force d'ame sur les moindres objets, comme sur ceux qui lui sembleroient d'une toute autre importance; qu'elle sache bien que, dans l'ordre moral, plus encore que dans l'ordre physique, les plus grandes choses tiennent aux plus petites. Qu'elle ne doit rien regarder comme indifférent, de ce qui est véritablement une faute, quelque légère qu'elle lui paroisse. Celui qui est fidèle dans peu, selon l'oracle de notre divin Maître, le sera dans beaucoup, et celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes (1). C'est au reste la loi de l'amour; et quiconque ne craint de déplaire à Dieu que par des offenses grièves, fait assez voir que c'est moins la gloire de son Dieu qui le touche, que la crainte du châtiment. Il agit, à l'égard d'un si bon père, moins en fils qu'en esclave.

C'est à cette fidélité entière, et à la fin que nous devons nous proposer, dans toutes nos actions, que l'Apôtre des nations nous rappelle, lorsqu'il nous dit : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites-le pour la gloire de

(1) *Luc.* c. 16, vers. 10.

Dieu (1). Ainsi parle encore l'Apôtre Saint Pierre : Si vous parlez, que ce soit comme Dieu parlant par votre bouche ; si vous agissez, que ce soit comme agissant par la vertu de Dieu, afin que Dieu soit glorifié en toutes choses par Jésus-Christ (2). Que d'endroits du nouveau Testament, où se retrouvent ces expressions, *en Jésus-Christ, par Jésus-Christ*; parce que ce n'est en effet qu'en son nom et par ses mérites, ce n'est que par le verbe, uni à la nature humaine, que nous pouvons rendre à Dieu un honneur infini comme lui, que nous pouvons le glorifier d'une manière digne de lui.

Par de semblables instructions, vous ferez prendre à Mademoiselle votre fille, le véritable esprit de la Religion ; et vous ne lui laisserez pas oublier ce que nous ne saurions trop répéter, que, dans la pratique encore, c'est l'humilité qui est le fondement des vertus qu'elle nous inspire (3) ; et que c'est la charité qui en est l'ame, c'est-à-dire, l'amour de Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, lequel

(1) I. *Cor.* c. 10, vers. 31.

(2) I. *Petr.* c. 4, vers. 11.

(3) Apprenez de moi, nous dit Jésus-Christ, que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de votre âme. *Mat.* c. 11, v. 29.

nous fait aimer, en vue de Dieu, notre prochain comme nous-mêmes (1).

Ce que nous venons de dire de l'humilité, qui est si essentielle au vrai Chrétien, n'est nullement opposé à cette noble émulation, qui nous porte sans cesse, pour la gloire de Dieu même, à faire de nouveaux progrès. Ne craignez donc pas, Madame, de l'exciter de plus en plus dans Mademoiselle Célinie, en employant à propos ce qui, dans l'éducation, est un des plus puissans ressorts pour nous porter au bien : ménagez adroitement les éloges, et épargnez, tant que vous le pourrez, les reproches. Ceux-ci aigrissent, fatiguent, rebutent presque toujours ; à moins qu'ils ne paroissent dictés par la plus pure raison et par la tendresse, et qu'on n'ait même accoutumé d'avance une jeune personne à convenir volontiers de ses torts, et à souhaiter qu'on les lui fasse connoître. Les éloges, au contraire, pour peu qu'ils soient mérités, nourrissent en elle le désir de faire mieux encore, augmentent ses forces, et lui offrent, pour avancer de jour en jour, comme des termes de comparaison et des motifs d'encouragement, pris en elle-même.

(1) *Mat.* c. 22, vers. 37-40. *Marc.* c. 12, vers. 30, 31.

Il est bon, néanmoins, d'y joindre, s'il est possible, l'exemple de jeunes personnes, à-peu-près de même âge, en invitant à les imiter, si elles méritent de servir de modèles, ou en ne craignant pas de faire observer leurs défauts et les suites qu'ils peuvent avoir, sans nourrir pour cela, sur ces objets dignes de blâme, l'esprit de critique et de malignité, dont on doit se défendre avec beaucoup de soin; mais de manière seulement à engager à les éviter,

D'après tout ce que nous venons de dire, il vous sera aisé, Madame, de concevoir combien sont défectueux presque tous les plans d'éducation qu'on suit aujourd'hui. On croit avoir tout fait, quand, après avoir inspiré à de jeunes personnes un vif désir de plaire, on s'est fort occupé de leur faire acquérir bien des talens, je ne dis pas nécessaires, mais purement agréables, et qui ne leur seront, après tout, que d'un foible usage par la suite, à moins qu'elles ne les portent assez loin pour s'en faire une ressource dans le malheur; des talens qu'elles négligeront, dès qu'on ne les forcera plus de les cultiver, et qui n'auront pas même alors le mérite de les sauver de l'ennui, ou qui, si elles ont un certain succès dans ce genre, les répandront dans des sociétés dan-

gereuses pour elles, et les exposeront à toutes sortes de séductions et de vanités. Il est d'autres parens, qui veulent faire de leurs filles des prodiges de science, et qui plus souvent en font des prodiges d'orgueil et de déraison; qui leur font apprendre la métaphysique, les langues, même savantes, la géométrie, et qui s'embarrassent peu, si elles ont l'esprit faux et sottement raisonneur, si elles manquent des vertus de leur sexe, de l'amour du travail, et de tout ce qui est propre à faire d'elles cette femme forte, dont les livres saints nous ont tracé un si beau portrait. Eh! qu'arrive-t-il de là? c'est qu'elles sont très-bien élevées pour tous les genres de passions, de ridicule et d'extravagance, et très-mal pour tous les devoirs, dont l'accomplissement caractérise les épouses et les mères de famille vraiment respectables.

Nous ne saurions trop le redire; tant qu'on ne s'attachera pas, par-dessus tout, à former, dans ces ames tendres encore, la *raison* et le *sentiment*, on ne pourra pas se féliciter, à juste titre, de l'éducation qu'on leur aura donnée, quelque brillante qu'elle puisse paroître; et les suites n'en seront heureuses ni pour elles, ni pour les personnes qui les auront élevées.

Quand je parle de *sentiment*, ce n'est pas de cette sensibilité maniérée, qui se répand toute en démonstrations extérieures, mais qui, dans le fond, ne se nourrit que de l'amour de soi, et n'est qu'un égoïsme déguisé et raffiné. Supposons qu'une jeune personne ait une maladie contagieuse, telle que la petite-vérole, par exemple, non contente des soins qu'une tendresse éclairée et circonspecte porte à lui donner, elle veut que, pour sa propre satisfaction, une sœur, une amie, s'exposent, près d'elle, à un danger, qui même ne diminue rien de celui qu'elle peut courir. Ce n'est plus le sentiment qui l'anime; et à la place de la vraie sensibilité et de la délicatesse, elle ne met plus que l'amour d'elle-même.

On croit assez communément qu'une jeune personne a le cœur sensible, parce qu'elle paroît aimer les animaux, son chien, son chat, son oiseau : qu'on examine le principe de cette prétendue sensibilité, et l'on verra qu'elle n'est, le plus souvent, en elle, que l'esprit et l'amour de la propriété; rien au dehors ne l'affectera, ne l'intéressera de ce qui n'est point à elle, de ce qui ne se rapporte pas à elle; en sorte que c'est toujours elle-même qui est l'unique terme de toutes ses affections. Aussi ne jettera-t-elle sur la nature

entière qu'un coup-d'œil dédaigneux, dès qu'elle n'y appercevra rien qui lui soit personnel.

Ce genre de sensibilité a d'ailleurs un caractère qui en décèle le vice secret; elle rend très-tendre pour l'animal qu'on chérit, et fort insouciant pour les désagrémens et les incommodités qu'il cause à ceux qui nous environnent, pour les embarras et les peines qu'il occasionne aux personnes qui nous sont subordonnées; elle fait brusquer, gronder, traiter mal un domestique, qui est, toutefois, un homme comme nous, pour l'épagneul qu'on idolâtre; et peut-être, sans rougir, donne-t-on à celui-ci des morceaux que plus d'un pauvre pourroit lui envier. Qu'on dise, après cela, qu'on est sensible, et qu'on a le cœur bien fait!

Ayez donc le plus grand soin, Madame, d'éclairer, de diriger la sensibilité de Mademoiselle Célinie; que toutes ses affections soient bien ordonnées; car c'est l'ordre qui donne à chaque chose son véritable prix; qu'avant tout, elle sente vivement ce qu'elle doit à ses semblables; qu'elle ait pour eux un cœur bon et compatissant; qu'elle soit formée de bonne heure à la pitié, au support, à l'indulgence, à la bienfaisance; qu'elle se montre reconnoissante des moindres soins,

des plus légers services ; qu'elle ait l'âme noble et généreuse; mais que, sagement économe, pour se réserver les moyens de faire tout le bien qui sera en son pouvoir, elle fuie, en toutes choses, la prodigalité, fille de l'ostentation et mère de la pauvreté. Si, d'un côté, elle est assez sage pour retrancher toutes les dépenses superflues, de l'autre aussi, dès qu'elle sera à la tête de sa maison, et mère de famille, qu'elle redoute également l'esprit de lésine, qui dégrade, qui avilit ; qu'elle garde les bienséances qu'exigent sa fortune et sa condition ; et qu'elle ne fasse jamais dire qu'elle en fait trop ni trop peu.

A l'égard du caractère, ajoutons à ce que nous avons pu dire sur cet objet, qu'autant que vous devez travailler à lui donner de la fermeté et de la constance pour le bien ; autant vous devez le rendre doux, prévenant, aimable. Que Mademoiselle Célinie sache être contrariée, et, à moins d'une vraie nécessité, qu'elle ne contrarie jamais ; qu'elle se défie d'elle-même et de ses lumières, et qu'elle ait cette modestie dont on dit, avec raison, qu'elle est le cachet du vrai mérite ; qu'elle parle peu, et s'observe assez pour ne le faire qu'à propos. Deux choses bien précieuses à ménager, sont le tems et

les paroles. Comme le ton influe beaucoup sur le pli que prend le caractère, et sur le sens que les autres attachent à nos discours, qu'elle se procure, devant tout le monde, et en toute rencontre, le mérite et le charme de la douceur, en évitant de hausser la voix, et en gardant ce ton toujours égal, que donnent la bonne éducation et l'usage de la bonne compagnie.

Je viens d'observer qu'on ne sauroit trop économiser ses paroles et son tems. A l'égard de celui-ci, que Mademoiselle votre fille se pénètre bien de cette vérité, que chacun de nos jours, je pourrois dire de nos instans, nous est donné pour contribuer à nos mérites, à nos progrès, relatifs à cette perfectibilité qui est une des plus grandes prérogatives de la nature humaine, et, en conséquence, à cette perfection, qui doit être l'objet continuel de notre ambition et de nos efforts : disons plus encore, dans un sens très-vrai, chaque instant répond à l'Éternité.

Par rapport aux mœurs, pour que Mademoiselle Célinie les conserve toujours pures, faites-lui comprendre, Madame, de quelle importance il est de mettre le plus grand choix dans ses sociétés, et à plus forte raison, dans ses liaisons les plus inti-

mes. Une journée de compagnie séduisante et dangereuse, a suffi à un grand nombre, dit Muratori, pour leur ravir le fruit de bien des années de vertu : eh, à combien de jeunes personnes n'a-t-il fallu qu'une heure d'entretien, et moins encore, ou simplement qu'un mauvais exemple, pour les perdre.

Engagez Mademoiselle Célinie à mettre le même choix dans ses lectures. Mais combien ce choix est difficile aujourd'hui, et combien une jeune personne a besoin d'être guidée, en ce genre, par quelqu'un qui réunisse, à un gout sûr, les vraies lumières et la sagesse ! On veut tout lire; et la plupart des ouvrages, les plus vantés de nos jours, sont un poison, pour les principes comme pour les mœurs, pour l'esprit comme pour le cœur. Il en est peu qui ne renferment, au moins dans le détail, quelques maximes fausses, et capables souvent de laisser une impression funeste pour toute la vie, ou qui n'offre une peinture du vice et des passions, qui leur ouvre dans le cœur une route facile; peut-être, tout en ayant l'air de prêcher la vertu. » Jamais fille sage, dit Rousseuu, n'a lu de romans «. Jamais aussi elle n'ouvre un livre, sans s'être informée, de bonne part, si elle peut l'ouvrir en toute sûreté. Eh, que de maux a fait parmi nous,

la fureur de tout lire ! Puissiez-vous, Madame, pour tout ce qui intéresse la pureté du cœur, nourrir de plus en plus, dans Mademoiselle votre fille, cette fleur de délicatesse, qui devient malheureusement si rare, et qu'on ne peut perdre cependant, sans qu'une telle perte entraîne communément presque toutes les autres. Des plus petites précautions, a si bien dit l'auteur même que nous venons de citer, dépendent les plus grandes vertus, et sur-tout la pureté, qui les nourrit toutes.

Ne pouvant pas tout dire, je ne vous parlerai plus, Madame, que d'un dernier article, bien important en genre d'éducation; c'est celui qui consiste à régler l'imagination, que Saint François de Sales appeloit, à juste titre, *la folie de la maison*. Apprenez à Mademoiselle Célinie à en craindre, à en discerner, à en prévenir les illusions. La plupart des hommes, et les femmes encore plus, la mettent, presque toujours, à la place de leur raison. On veut tout voir, tout comprendre, juger de tout par l'imagination; et elle est le plus mauvais juge qu'on puisse choisir; et il y a mille choses qui ne sont pas de son ressort, où elle n'a que faire, et dont elle ne peut se mêler, elle qui veut se mêler de tout, sans

qu'elle nous précipite dans les plus grands écarts.

Cette imagination est le foyer où s'enflamment les plus vives passions, les plus folles amours, comme les haines les plus violentes et les plus injustes ; elle change les objets et les altère, les grossit au-delà de toute mesure, ou les rapetisse au gré de nos caprices, de nos intérêts, et de nos penchans. C'est donc un des grands secrets de la véritable sagesse de savoir lui imposer silence, de la maîtriser, de lui mettre un frein, lorsqu'elle bondit, comme un coursier ardent et fougueux, pour nous emporter avec elle loin de la raison et de la vérité. Dès que nous serons parvenus à la calmer, et que nous examinerons de sang froid les objets auxquels elle attache tant d'importance, nous serons étonnés de les voir si différens de ce qu'elle nous les montroit par ses exagérations et ses prestiges.

L'imagination nous donne de vaines espérances, des joies trompeuses ; et plus souvent encore, elle nous tourmente par les inquiétudes et les craintes qu'elle se forme. Tout l'agite, tout l'effraie ; elle se fait un mal présent, d'un mal non-seulement éloigné, incertain, mais qui même, vraisemblablement, n'arrivera jamais. Elle voit du danger

partout : il semble que tout menace sa vie ou son repos. Cette extrême foiblesse, qui naît, pour l'ordinaire, d'une mauvaise éducation, car il y en a de bien des sortes, nous rend petits et ridicules. On le sait ; et on ne veut pas même prendre la peine qu'il en coûteroit pour cesser de l'être, et pour devenir plus raisonnable. Le remède à de si grands tourmens, à de si grands travers, et en général à tous les écarts de l'imagination, ainsi qu'à toutes les habitudes, à tous les vices qu'elle fomente, ce sont ces mêmes pratiques de renoncement dont nous avons déjà parlé. Qu'on s'y essaye, qu'on s'y forme peu à peu, dans des choses plus faciles d'abord, d'où l'on passera à des actes plus difficiles ; et bientôt on deviendra maître de soi ; on acquerra le plus bel empire, celui que le vrai sage sait prendre sur lui-même. L'imagination sera captive sous le joug de la raison, au lieu de nous rendre esclaves ; on la fera taire, on dissipera ses fantômes ; on brouillera ses folles images, et j'ose dire, d'après l'expérience que j'en ai faite, qu'on parviendra, si on le veut fortement, à la dominer à un tel point, qu'on puisse, au besoin, la replier, pour ainsi parler, et la fermer comme un livre.

Sur tous ces objets, si intéressans et si

propres à faire de Mademoiselle Célinie, tout ce que vous désirez, Madame, qu'elle soit un jour ; vous gagnerez tout auprès d'elle, par l'insinuation, par la persuasion, en lui donnant des avis, moins en mère qu'en amie, ou plutôt comme la mère la plus tendre ; car pourroit-elle avoir une amie plus affectionnée, plus vraie, et plus attachée à son bonheur, qu'une mère telle que vous ? Mais souvenons-nous toujours, qu'en dernière analyse, rien n'aura plus de pouvoir sur elle, pour la porter au bien et l'aider à y persévérer, que la Religion.

SECONDE LETTRE

A LA MÊME,

SUR UN CHOIX DE LECTURES.

MADAME,

Après le choix des sociétés et des entretiens, rien n'est sans doute plus important que celui des lectures. Autant les bons ouvrages en tout genre contribuent à former l'esprit et le cœur, autant les mauvais livres peuvent dépraver, en un instant, l'un et l'autre. Une fausse maxime, un faux principe, sur-tout de la part d'un Auteur accrédité, suffisent quelquefois pour corrompre nos habitudes, nos jugemens, et entraîner les plus funestes conséquences. Je ne suis donc pas étonné, que votre attention se soit fixée principalement sur cet article, et que vous désiriez pour Mademoiselle votre fille, et même pour Monsieur votre fils, autant qu'il pourroit lui convenir, un plan de lectures, dont on n'eût jamais que d'heureux fruits à retirer.

En souhaitant, Madame, que j'ébauche ce

plan, qui ne peut être, de ma part, qu'un bien foible essai, vous me réitérez la même demande que m'ont déjà faite plusieurs personnes, au vœu desquelles je me suis prêté, d'après le but particulier de chacune d'entre elles : mais vous exigez quelque chose de bien plus difficile encore que ce qu'elles me proposoient. Vous voudriez que je graduasse ces lectures à proportion de l'âge, et à raison des lumières qu'elles doivent amener successivement. Par rapport à l'âge, vous savez, Madame, que ce qui, à douze ans, par exemple, est à la portée de certains esprits, ne le seroit pas même à quinze, à l'égard de quelques autres. Quant aux lumières, il est aussi, relativement aux dispositions plus ou moins favorables, au goût plus ou moins décidé pour certains genres de connoissances, des progrès qu'on ne peut déterminer d'une manière précise.

Permettez donc que je ne m'astreigne pas à une marche trop méthodique, qui pourroit convenir aux uns, et qui ne conviendroit pas aux autres; et trouvez bon, que je me permette à moi-même une latitude assez grande pour suffire aux besoins du plus grand nombre; puisque vous n'ignorez pas que c'est toujours le bien général

que je crois devoir envisager, préférablement au bien particulier.

Parmi les premières lectures, nous devons placer celles qui ont rapport à la Religion. Je parle à une mère chrétienne, qui, ne faisant des rêveries philosophiques, que le cas qu'elles méritent, ne croira pas qu'il soit trop tôt pour elle de donner à ses enfans des notions, d'ailleurs à leur portée, sur Dieu, sur ce que nous lui devons, et sur tout ce qu'il a daigné nous apprendre. Cet objet se trouve assez discuté dans le *Comte de Valmont*, que vous avez entre les mains, pour que nous n'ayons pas besoin de nous y arrêter.

Mais il faut convenir aussi que ce n'est pas sans beaucoup de discernement qu'on doit offrir des instructions sur un sujet si important. On souhaiteroit, avec raison, qu'il y eût un catéchisme très-bien fait pour le premier âge; que les idées en fussent simples, précises, bien liées, s'amenant chacune de manière à se prêter du jour l'une à l'autre; faciles à saisir, pour les esprits même les plus grossiers; rendues sensibles enfin par les images et les comparaisons.

Celui qui exécuteroit dignement un pareil ouvrage, rendroit un service essentiel aux hommes et à la Religion; mais rien n'est

si difficile que de simplifier de telles idées, que de remonter ici, plus encore que partout ailleurs, aux premiers élémens; et il faudroit, j'ose le dire, un esprit juste, vaste et profond, il faudroit un grand homme, pour bien faire un si petit catéchisme.

Au défaut de ce qu'on désirera peut-être encore long-temps en ce genre, et qui cependant seroit plus nécessaire, de nos jours, qu'il ne l'a jamais été, la meilleure méthode pour le premier âge, qui n'est plus celui de Mademoiselle votre fille, mais qui doit être un jour celui de ses enfans, seroit, à ce qu'il me semble, et sans que je prétende, à beaucoup près, rendre inutiles les autres plans d'instruction, de faire tout uniment ce que recommandoit M. l'Abbé Fleury, et ce dont il avoit vu retirer les plus heureux fruits, je veux dire, d'instruire un enfant, en lui exposant, en forme d'histoire, les principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament, et les lui remettant sous les yeux à l'aide des figures de la Bible, puisque rien n'entre mieux dans l'esprit des enfans que ce qu'on leur enseigne par des faits, et qu'on leur montre par des images.

A mesure que la raison se développera, cela se fera d'autant plus aisément, qu'on prendra plus de soin de ne laisser passer,

s'il se peut, aucun terme dont on n'ait bien fixé le sens, et que l'on n'ait bien fait comprendre : à mesure aussi, on joindra les motifs de crédibilité ; mais toujours en les proportionnant aux lumières déjà acquises.

Il viendra un moment où l'on pourra se servir, pour ce genre d'instruction, du petit *Catéchisme des Fondemens de la Foi*, par M. Aymée. A une époque plus avancée, on fera usage du petit Catéchisme de Fénélon, ou *le Mentor Chrétien*, que nous regrettons bien qui ne soit pas achevé ; plus loin encore, du *Poème de la Religion*, de Racine le fils, dont on ne dédaigneroit, à aucun âge, d'apprendre les plus beaux endroits.

Quant au *Comte de Valmont*, je ne le conseille guère avant dix-huit ou vingt ans, c'est-à-dire, avant le tems où l'esprit est assez raisonnable et assez formé pour le lire tout entier avec fruit, avec intérêt, avec plaisir, à l'aide du roman ; mais non pour le roman lui-même, comme font les personnes dont l'esprit est encore enfant, lesquelles parcourent rapidement les objets les plus importans, pour ne s'arrêter qu'à ce qui les amuse, et qui laissent les notes, quoiqu'aussi nécessaires que le texte, quoique propres à les attacher et à les instruire, parce qu'elles en ont

trouvé quelques-unes trop profondes pour elles, et qu'elles craignent de les trouver toutes trop sérieuses. L'auteur a saisi, avec d'autant plus de vérité, le caractère, la tournure d'esprit, les systèmes et les objections de nos prétendus Philosophes modernes, qu'il a vécu beaucoup avec eux, et l'avoit été lui-même. Il a eu la douce consolation de voir bien des conversions d'incrédules opérées par cet ouvrage; mais c'étoit, comme on le conçoit bien, dans un âge très-mûr, et plusieurs mêmes, après en avoir recommencé une ou deux fois la lecture.

Pour ceux qui voudront lire encore sur les preuves de la Religion d'autres ouvrages, on connoît assez le fruit qu'ils pourront retirer d'Abadie, de l'Abbé Houteville, auteur de la *Religion Chrétienne prouvée par les faits*, d'Adisson, de Grotius, de Clarke, de Jaquelot, et de l'Abbé Lefrançois, des *Pensées* de Pascal, de la *Perpétuité de la foi*, du *Culte public*, par M. Jauffret, des *Recherches philosophiques* de M. Bonnet *sur le Christianisme*. Quelques-uns de ces ouvrages, peut-être, et surtout le dernier, ont besoin, pour produire tout leur effet, et porter les preuves au plus haut point de conviction, d'être soutenus de la lecture

réfléchie d'une dissertation sur la *Certitude*, qui se trouve dans la Défense de l'Abbé de Prades. N'oublions pas le beau discours sur l'*Histoire universelle* de M. Bossuet, seconde partie sur la Religion. Il y a un ouvrage en quatre petits volumes in-16. de M. de Villemur, intitulé, *Pensées philosophiques sur l'homme et sur la Religion*, qui est un *veni mecum*, propre à faire naître, dans des momens de solitude et de promenades, les réflexions les plus intéressantes.

Pour s'armer d'ailleur contre les faux systèmes et tous les principes d'impiété répandus dans tant de productions des prétendus Philosophes du dix-huitième siècle, sophistes plus vains et plus dangereux encore que ceux de l'ancienne Grèce, démasqués de leur tems et couverts de ridicule par Socrate et par Lucien, il seroit bon, à un âge un peu plus mûr, de lire les bons ouvrages par lesquels on les a réfutés. On a, contre le très-extravagant, mais très-pernicieux *Système de la Nature*, et d'autres écrits du même genre, l'excellent ouvrage de Holland; contre Rousseau de Genève, le *Déisme réfuté* de Bergier; contre Voltaire, la reponse à la *Philosophie de l'histoire*, par M. Larcher, les *Lettres de quelques Juifs Portugais* de l'Abbé Guénée; contre Fré-

ret, *la Certitude des preuves du Christianisme*; contre tous en général, *les Lettres provinciales philosophiques*, *les Mémoires sur les Cacouacs* et leur *Catéchisme*, par M. Moreau etc.

J'ai suivi, pour l'étude de la Religion, la progression de l'âge et des lumières : il est plus difficile qu'on ne pense de la suivre également pour les lectures qui peuvent servir à nourrir la piété. Il n'est guère, pour un âge encore tendre, de livres en ce genre qui soient à sa portée. La petite *Journée Chrétienne*, l'*Adorateur en esprit et en vérité*, dont nous sommes redevables à l'auteur du *Culte public*, sont pour cet âgec, comme pour celui un peu plus avancé, les meilleurs que je connoisse. L'*Adorateur* renferme les instructions les plus détaillées sur le sacrifice de la Messe, les avis les plus utiles, et les prières les plus remplies d'onction et les mieux choisies. Les histoires de l'ancien et du nouveau Testament, accompagnées d'images, comme dans la *Bible* de Royaumont, dont nous avons déja parlé, peuvent produire dans les plus jeunes personnes, pour la piété même, un très grand effet. Il y a quelques livres, sous le titre d'*Histoires édifiantes*, qui sont faits aussi pour cet âge. Il en est deux, dont l'un a pour titre,

Adélaïde de Witsbury, et dont l'autre est intitulé les *Héroïnes Chrétiennes*, qui sont très propres à intéresser, non plus des enfans, mais de jeunes personnes dans lesquelles le sentiment a commencé à se développer. Il faut seulement les prévenir, pour la lecture du dernier de ces deux livres, qu'elles ne doivent se permettre aucune sorte de pénitence corporelle, aucune espèce d'engagement, ni même de simples promesses de la moindre conséquence, sans avoir d'abord bien consulté, et sans se laisser conduire par quelqu'un de très-sage, avec une entière soumission, loin d'écouter en cela une ferveur malentendue et leur propre volonté. Ces jeunes personnes liront avec plaisir et avec fruit, *Virginie* ou *La Vierge Chrétienne*, par le Père Marin, de qui nous tenons, si je ne me trompe, *la Dame Chrétienne* ou *la Vertueuse Portugaise*. Il y a pour le tems des premières études d'un adolescent, l'*Écolier vertueux*, par M. Proyart, et d'autres livres de ce genre. On a de plus les charmantes *Paraboles* du P. Bonaventure, et la suite qu'on y a ajoutée depuis.

Comme l'exemple a la plus grande force sur tous les hommes, et sur les jeunes personnes en particulier, on conçoit assez de quel

quel poids peut être sur elles la *Vie des Saints*; mais on ne sauroit trop leur faire sentir, que nous ne sommes pas tous appelés, à beaucoup près, à faire ce que quelques-uns d'entre eux ont fait; qu'il s'en faut bien qu'en eux, pour le plus grand nombre d'entre nous, tout soit à imiter; qu'on doit avoir égard aux différens degrés de grâces, de dispositions, et d'habitude, aux vocations particulières, au tempérament, à mille circonstances, qu'un guide vraiment éclairé peut seul apprécier. Combien il seroit à désirer qu'un homme, rempli de discernement et de lumières, fît, de ces Vies saintes, ou exemplaires, dont quelques-unes même seroient distribuées en plusieurs jours, un choix qui fût à la portée de tous les états, de tous les esprits; de manière qu'avec de tels modèles bien présentés, personne ne pût, ni se dispenser trop aisément de les suivre, ni risquer de s'exalter et de s'égarer.

M. Godescard nous a donné, en douze volumes in-8°., une *Vie des Saints* très-estimée, et qui mérite de l'être, par les règles d'une saine critique qu'il y a observées, par les sources où il a puisé, et par les notes savantes dont cet ouvrage est accompagné.

On a de plus, en ce genre, des Vies particulières, très-détaillées, et dont nous ne sau-

rions trop recommander la lecture. Telles sont, par exemple, *la Vie de Saint François de Sales*, par M. de Marsolier, celle de *Saint Vincent de Paule*, etc.

On pourroit lire, vers le même tems, *les Lettres curieuses et édifiantes*, dont Fontenelle a dit qu'il ne connoissoit point de livre qui remplît mieux son titre; et on s'en tiendroit de préférence à l'ancienne édition, où les mêmes choses se trouvent moins répétées, ou, pour mieux dire, moins rapprochées. Ces Lettres renferment les choses les plus intéressantes, relativement à la Religion, à l'histoire, aux sciences, aux arts et aux mœurs de différens peuples, qu'on aime à étudier et à connoître, et qui nous sont mieux connus par ce que nous en rapportent des hommes naturalisés, en quelque sorte, parmi les nations dont ils nous parlent, qu'ils ne peuvent l'être par les relations trop souvent équivoques de voyageurs, qui n'ont vu les lieux et les objets qu'en courant, et n'ont pu en juger, pour la plupart, que d'une manière très-superficielle et très-imparfaite.

Pour les livres purement de piété, après avoir mis, à la tête de tous, *les Épîtres et les Evangiles*, dans l'ordre où l'Église nous les présente dans le cours de l'année, on sait le cas que l'on doit faire ensuite de l'*Imita-*

tion de Jésus-Christ, dont le même Académicien, que nous venons de citer plus haut, a si bien dit, que le livre le plus excellent qui fût sorti de la main des hommes, étoit l'*Imitation*, puisque les livres saints n'étoient pas leur ouvrage. Des livres bien utiles encore pour former à la solide piété, sont, *le Combat Spirituel*, sur-tout pour la première partie, la seconde ayant peut-être quelque chose d'un peu trop mystique; l'*Introduction à la Vie dévote* de Saint François de Sales, et son petit *Directeur Spirituel*; une petite *Imitation de la Vierge*; *les Caractères de la vraie Dévotion* de l'Abbé Grou; l'excellent ouvrage pour les gens du monde, qui a pour titre, *la Morale tirée de Saint Augustin*, par le même auteur; *les Maximes pour vivre chrétiennement dans le Monde*, de l'Abbé Clément, et son *Traité sur la Pénitence et l'Eucharistie*; *l'Exercice* du Père Griffeti, *pour la Communion*; *les Œuvres spirituelles* du Père Hubi, en un seul volume; *les Quatre Fins de l'Homme*, du Père Pallu; un livre très-bien fait, qui a pour titre, *de la Paix intérieure*; les *Instructions Chrétiennes*, à l'usage du Diocèse de Toul, qui sont d'un grand prix pour les personnes de tout état; *les Pensées de Bourdaloue*, qui valent au moins ses sermons. Quant à ceux-ci, on y trouve, sur

la doctrine et la morale chrétienne, la logique la plus pressante, et rien n'est plus propre à réveiller le cri de la conscience. Massillon a quelque chose de plus onctueux, de plus touchant; il est plus selon le goût des gens du monde; mais je ne sais si ses sermons les instruiront autant et les convertiront plus efficacement que ceux de Bourdaloue. Disons-le toutefois, un manuel à l'usage des Princes et des Grands; et un chef-d'œuvre en tout genre, c'est *le Petit Carême* de Massillon.

Je ne crois pas devoir omettre, parmi les livres de piété, *les Essais de morale* de Nicole, qui, toute prévention à part, et malgré leur sécheresse, renferment d'excellentes choses. Je crois pouvoir en dire autant de l'*Année Spirituelle*, de Le Tourneur; à moins qu'on ne préfère celle du Père Griffet, ou l'*Année Religieuse* de M. l'abbé Grisel. N'oublions pas les Œuvres du Père Avrillon, particulièrement sa *Conduite pour l'Avent, pour le Carême et pour l'Octave du Saint Sacrement*; *les Prônes*, si intéressans, si instructifs, si fort à la portée de tous les genres de lecteurs, de M. Cochin, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas; l'*Evangile médité*; et l'ouvrage *sur les Psaumes*, du Père Berthier.

Pour livres de *Méditations*, on pourroit

se servir de celles du *Père Médaille*, dont la nouvelle édition est en deux volumes, ou de *la Couronne* d'Abelly, ou mieux encore, de celles du Père Neuville, sur le nouveau Testament. Eh! plût à Dieu que les personnes qui vivent dans le monde, ne négligeassent pas, ainsi qu'elles ne le font que trop, ce saint exercice, puisque, comme l'Esprit Saint nous l'apprend lui-même par la bouche d'un de ses Prophètes, une des sources les plus communes des péchés et des vices qui règnent parmi les hommes, c'est qu'on ne rentre pas dans son cœur.

En genre de prières bien affectueuses, sur les objets qui nous intéressent le plus, on en a quelques-unes du Père Griffet, qui ont été réimprimées en petit format dans les derniers tems, et qui, toutes, sont pleines d'onction. Tout le monde doit connoître *l'Oraison universelle pour le Salut*, qu'on trouve dans certaines Heures, avec *les Paroles de Tobie à son Fils*, ainsi que *les Avis salutaires*, ou *les Souvenirs du Chrétien*, renfermés en si peu de mots, et commençant par ceux-ci: *Chrétien, vous avez aujourd'hui un Dieu à glorifier, un Jésus à imiter*, etc.

J'ai indiqué une partie des livres les plus essentiels, relativement à la Religion et à la

piété. A l'égard de cette piété tendre et forte en même tems, qui nous fait tendre à Dieu de tout notre cœur, il ne faut pas croire que ce soit la grande quantité de livres, dont on change même à chaque instant, qui contribue le plus efficacement à la nourrir en nous. Un petit nombre bien choisi, auquel on revient sans cesse, dans lequel on fait des lectures suivies, réfléchies, méditées, en s'appliquant à soi-même chaque vérité importante, est bien plus propre à produire cet effet et à nous rendre meilleurs, que des lectures bien variées, faites à la hâte, sans attention, sans suite, et sans objet déterminé.

Je vais considérer maintenant, en y mettant aussi une espèce de gradation, ce qui est le plus propre à former l'enfance, la jeunesse, et qui peut même être utile et agréable à un âge plus avancé, par rapport à la Morale, aux Lettres, à l'Histoire, etc.

Une des premières choses qu'on fait apprendre aux enfans, ce sont *les Fables de La Fontaine*. Rousseau de Genève a critiqué la morale de quelques-unes; et il seroit à désirer en effet qu'on les choisît ou qu'on les expliquât de manière qu'elles ne pussent laisser aucunes impressions fâcheuses dans des esprits encore tendres, et qui se font aisément de fausses idées. On trouve d'excel-

lentes fables pour eux, parmi celles de l'Abbé Aubert; mais je ne crains pas de le dire, La Motte est un des fabulistes dont je ferois le plus de cas, sinon pour le premier âge, au moins pour l'adolescence. Quoiqu'il n'ait pas la naïveté de La Fontaine, qui, à cet égard, est inimitable, il se fait lire avec intérêt, et renferme, pour les jeunes personnes, une philosophie douce, sage, toujours exacte, qu'il a su mettre à leur portée, et qui convient d'ailleurs à tous les âges.

Le plus précieux instituteur des enfans et des adolescens, et leur plus tendre ami, c'est Berquin. Si ses ouvrages pouvoient être lus à chacun d'eux, par un Mentor capable de leur en bien faire sentir les leçons, je ne trouverois point pour eux, après celles que leur offre la Religion, de cours de morale plus utile et plus complet. Le sentiment y vient partout à l'appui de la raison; et j'avoue qu'à l'âge même où je suis, je ne peux presque rien lire de cet auteur, sans être vivement ému, sans être, le plus souvent, et d'une manière délicieuse pour moi, attendri jusqu'aux larmes, tant il parle à mon cœur. Je n'ai rencontré dans ses œuvres que très-peu d'endroits que j'eusse voulu effacer; un entre autres, où il relève beaucoup trop, et propose même pour objet d'émulation, un

écrivain toujours inconséquent, toujours rempli de contradictions dans ses principes, parce qu'il n'en a aucuns de bien assurés; un écrivain qui a fait tous nos maux, et qu'on ne peut lire, à plus forte raison, qu'on ne peut vouloir imiter sans danger. J'ai vu au reste avec plaisir que, dans une autre édition, Berquin avoit changé ou modifié ce qu'il avoit dit de trop dans la première. A l'égard de quelques autres morceaux, qu'on pourroit trouver également répréhensibles, dans la collection entière de ses œuvres, c'est à un digne Instituteur, ou à une sage Institutrice, à en sauver la lecture, ou à en prévenir l'effet à l'égard de son élève.

On a maintenant le *Courrier des Enfans*, de M. L. F. Jauffret, celui des *Adolescens*, et le *Rolando*, qui peuvent les instruire d'une manière aussi agréable qu'utile. On a les ouvrages si intéressans de Madame Le Prince de Beaumont, *Les Etrennes d'un Père à son Fils*, quelques ouvrages de Madame de Genlis; mais que je ne voudrois pas qu'on leur fît lire sans choix et sans précaution.

Qu'il me soit permis de placer ici deux ou trois observations qui pourront être de quelqu'utilité pour des Instituteurs et des parens, qui sont jaloux de procurer le vrai bien de ces tendres élèves que la Providence

a confiés à leurs soins. 1t. On regarde comme un amusement, très-propre à les former, de leur faire jouer ensemble de petits drames, tels que ceux qui sont dans le *Théâtre d'Éducation*; et j'avoue que cela ne me paroît pas sans inconvéniens. C'est là que de jeunes personnes prendront les premiers goûts du spectacle et du théâtre ; et on en a vu dans qui ce goût étoit devenu si vif et si constant, que, d'acteur ou d'actrice de société, ils en étoient venus jusqu'à s'enrôler dans des troupes de comédiens, et avoient perdu tout le fruit de l'éducation honnête qu'on leur avoit donnée. C'est d'ailleurs dans ces genres de divertissemens, que la vanité, la coquetterie, l'amour de la dissipation et du plaisir, l'enivrement du monde, des modes et de la bagatelle, les premiers germes des passions les plus funestes, naissent, croissent, et se développent avec la plus étonnante rapidité.

2t. La lecture habituelle, ou seulement trop fréquente, d'ouvrages amusans, fabuleux, dramatiques, romanesques, propres, en un mot, à saisir l'imagination des jeunes personnes, quoique dans la vue de leur faire goûter des vérités utiles, a l'inconvénient très-réel de leur donner un goût si effréné pour toutes les lectures de ce genre, qu'elles deviennent comme incapables de s'occuper

d'autre chose ; qu'elles y consacrent tout leur tems ; qu'elles parcourent d'ailleurs si vite tout ce qui peut exciter leur curiosité, que le fond d'instruction qu'on a prétendu y renfermer, leur échappe ; que toute lecture sérieuse et suivie, toute étude, les ennuie, les fatigue et les rebute ; qu'une nombreuse bibliothèque, en ce genre, de livres amusans, ne pourroit leur suffire ; et que quand elles l'auroient épuisée, elles n'en seroient ni plus instruites, ni plus formées pour l'esprit et pour le cœur, ou, pour mieux dire encore, elles n'en seroient que plus superficielles et plus légères.

Il est donc d'une très-grande conséquence de veiller avec soin à ce qu'elles soient très-sobres, dans ces sortes de lectures ; à n'en faire pour elles qu'une récréation passagère, et non une occupation ordinaire ; à fixer leur attention sur d'autres livres plus sérieux, plus directement utiles, dont elles sachent se bien remplir ; à leur demander même un compte exact de leurs lectures d'amusement, pour leur en faire retirer le fruit qu'on a voulu en faire naître, en les composant pour leur usage.

5t. A l'âge dont nous parlons, le goût de la propriété commence à s'étendre sur les livres comme sur toute autre chose ; si les

parens laissent une sorte de liberté à cet égard, on aime à avoir un petit assortiment de livres à soi; si la bibliomanie ne se forme pas encore, faute de moyens pour cela, on jette du moins les premiers fondemens d'une bibliothèque, qu'on accroîtra peut-être, par la suite, au point de n'en pouvoir lire que la moindre partie, et d'en être, en quelque sorte, embarrassé soi-même.

C'est encore aux parens et aux Instituteurs à surveiller le choix de ces matériaux, à le bien diriger; à faire sentir à leurs élèves de quelle importance il est pour eux de se borner à ce qu'il y a de plus solide, de plus utile, et de ne faire rien entrer dans ce choix qui puisse être un poison pour eux, ni pour les autres; rien qui ne puisse faire honneur, en tout tems, à leur goût et à leur sagesse; rien qu'ils puissent regretter, par la suite, d'avoir placé dans leur armoire, ou sur leurs tablettes, dont ils aient, en un mot, à rougir un jour, et qu'ils soient obligés de sacrifier, sans qu'il leur soit permis de s'en défaire autrement qu'en le livrant aux flammes; puisqu'on doit se faire un scrupule de remettre dans le commerce ce qui ne peut être acheté par d'autres sans danger, comme on doit s'en faire un de

lière ou de prêter ce qui ne peut être lu sans péril.

Rièn n'est si difficile et si rare aujourd'hui que de n'avoir, même en petite collection, que de bons livres ; la plupart étant infectés des faux principes de nos Sophistes modernes, ou du langage et des fausses maximes du monde et des passions.

Une image dangereuse, un sentiment peu honnête, une maxime perverse, peuvent avoir des conséquences incalculables. N'oublions pas ce qu'a dit, quelque part, Rousseau : « Je hais plus une mauvaise » maxime qu'une mauvaise action ». C'est qu'en effet, Madame, comme il me semble que je vous l'ai déjà observé, l'action passe, et la maxime reste.

Un Roi d'Egypte, dont parle Diodore, c'est, je crois, Osimandias, avoit fait mettre sur sa bibliothèque cette inscription, si justement admirée : *Remèdes de l'âme.* Sur quelle bibliothèque, aujourd'hui, pourroit-on mettre, avec vérité, une pareille inscription ?

Après m'être permis ces réflexions, je passerai aux livres propres à former le jugement, le goût, et à nous donner les connoissances dont on ne peut se passer dans le

monde. Je ne parlerai ni des ouvrages purement classiques, pour le tems des premières études, ni des ouvrages qui concernent les Hautes Sciences, me renfermant dans ce qui est de l'usage le plus général et le plus ordinaire.

J'observerai seulement, relativement aux mathématiques, qu'il seroit à souhaiter qu'on s'attachât plus qu'on ne le fait communément, à faire prendre aux jeunes gens la marche, l'ordre, l'esprit de cette science; ce qui est d'une utilité bien plus étendue et bien plus grande encore que la connoissance et la mesure des quantités et des grandeurs, sous tous leurs rapports. De tous les dons qu'on peut acquérir, ou du moins perfectionner, un des plus précieux, sans contredit, est un esprit juste et droit; et de la manière dont on s'y prend, l'étude des mathématiques sert très peu à le rendre tel; quoique ce dût être au fond la meilleure logique. Il n'est pas rare de rencontrer des gens très-avancés, et même très-profonds dans cette science, qui, sur tout autre objet, ont l'esprit le plus gauche, le plus faux, et les idées les moins justes, les moins nettes, et les moins précises: ils brouillent tout, confondent tout, ignorent ou méconnoissent toutes les règles de critique, anéantissent toute certitude, renversent tous prin-

cipes, décident de tout, tranchent sur tout, déraisonnent presque sur tout; tandis que vous verrez des esprits naturellement justes et droits, ou aidés des seules règles d'une logique simple et exacte, raisonner admirablement sur tout ce qu'il importe le plus de bien discerner, de bien savoir, et juger sainement de toutes choses.

Ayant laissé à part les premières études, qui se font sous des maîtres que je suppose assez sages pour les bien diriger, je vais faire mention des livres qu'on peut étudier par soi-même, et qui achèvent ce que les Instituteurs n'ont pu souvent qu'ébaucher. Il est, en ce genre, comme on le sait, une seconde éducation, qu'on se donne en quelque sorte, quand on est sorti des études classiques, et par laquelle, avec plus de raison et de maturité, on reprend, comme sous-œuvre, ce que la légèreté de l'âge, ou d'autres circonstances, n'ont pas permis d'étudier avec assez de goût et de réflexion.

Une des choses qu'il est le moins permis d'ignorer, à quelqu'un qui est fait pour vivre dans un certain monde, c'est sa propre langue. Savoir la bien parler et la bien écrire, ne sert pas seulement à distinguer les personnes bien élevées, mais à donner de la justesse, de l'énergie, de la grace à ce que l'on

dit et à ce que l'on écrit. Les oreilles sont devenues plus délicates, à mesure que la langue s'est perfectionnée; et la pureté du langage et du style est d'une telle conséquence aujourd'hui, que quelqu'un qui s'énonce mal, quoiqu'il dise de très-bonnes choses, n'est pas écouté du grand nombre avec un certain profit ni un vrai plaisir, et qu'un ouvrage bien pensé, mais mal écrit, perd, auprès des esprits superficiels, dont la société abonde, la plus grande partie de son prix. Il est donc essentiel, pour son propre avantage et pour celui des autres, de s'appliquer soigneusement à l'étude dont nous parlons.

On sait que c'est dans la Grammaire qu'il faut en puiser les premiers élémens. Il y en a une de Lhomond qui est estimée pour sa clarté, sa brièveté, et sa simplicité. Mais si l'on veut s'instruire davantage et plus en détail, il est bon de s'attacher particulièrement à celle de Wailly, de la dernière édition, dans laquelle on trouvera une quantité de remarques qui sont d'un usage habituel, et qui nous aideront à prévenir bien des fautes qu'on ne se permet que trop souvent. Si l'on vouloit s'élever jusqu'à la métaphysique du langage, utile pour l'étude de toutes les langues, on pourroit se servir de la Grammaire raisonnée de M. Beauzée,

de l'Académie Françoise, et qui y tenoit principalement son rang comme Grammairien.

Un des articles les plus difficiles de notre langue est celui des participes. Il y a un petit ouvrage, qui a pour titre, *Grammaire générale et raisonnée*, où cet article est traité avec beaucoup de netteté, et qu'on pourra lire avec fruit; en laissant à part l'orthographe dont l'Auteur s'est servi, et qu'on ne suit guère.

On ne doit pas omettre non plus les *Remarques de* l'Abbé d'Olivet *sur la Langue Françoise*, qui renferment la prosodie de cette langue, des *Essais de Grammaire*, et des *Remarques sur Racine*, peut-être un peu trop sévères en quelques endroits.

On trouvera dans un charmant ouvrage, sur lequel je reviendrai par la suite, et qui a pour titre, *la Théorie des Sentimens agréables*, un chapitre très-court et très-bien fait sur l'*Harmonie du Style*.

En général, rien ne sert plus à former le style que la lecture des bons modèles; l'ouvrage que nous venons de citer peut en servir. Mais un point bien essentiel est de les choisir parmi ceux qui sont châtiés, non-seulement à l'égard de la diction, mais relativement aux principes et aux mœurs.

Pour bien dire et pour bien écrire soi-même, un des premiers et des plus sûrs moyens, est de bien penser, ce qu'on a rendu par ce vers si vrai, quant au fond :

C'est l'art de bien penser, qui fait l'art de bien dire.

On remarque en effet, qu'à tout prendre, les morceaux les plus éloquens et les mieux rendus, sont presque toujours ceux qui sont les plus fortement et les mieux pensés.

Les qualités essentielles du style, sont, 1t. *la propriété des mots.* Elle est telle, que malgré la nécessité, pour éviter les répétitions, de mettre quelque diversité dans les expressions, il faut avouer cependant qu'il n'y en a qu'une seule, à la rigueur, qui réponde bien exactement à l'objet dont on parle, à l'idée qu'on veut rendre : aussi disons-nous, qu'il n'y a point de vrais synonymes dans notre langue.

C'est ce que prouve, en partie, l'ouvrage de l'Abbé Girard, sur les synonymes françois, continué par M. Beauzée. C'est dommage que l'Abbé Girard n'ait pas été assez sage dans le choix de ses exemples, pour qu'on puisse en faire un livre classique.

2t. *La correction du style*; en sorte qu'il

n'y ait rien qui pèche contre les règles de la syntaxe.

3t. *La clarté*, qui naît avant tout de la clarté des idées :

Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement :

qui naît ensuite, non-seulement du choix et de la propriété des termes, mais de leur disposition entre eux, qui soit telle que nous évitions toute transposition, toutes inversions forcées, toute obscurité, et toute amphibologie.

4t. La *facilité*, la *pureté*, l'*élégance*. Que tout, dans le style, soit simple, naturel, mais sans négligence, sans cacaphonic, sans consonnances trop rapprochées, sans les rencontres dures de mots et de consonnes, sans ces hiatus trop marqués, trop sensibles, qu'on doit éviter, autant qu'il se peut, jusque dans la prose même, quoiqu'ils n'y soient pas aussi rigoureusement interdits que dans la poésie.

5t. *La variété*, qui exclut toute monotonie, les mêmes tours presque continuels de périodes, les chûtes presque toujours semblables, les espèces d'antithèses, qui, terminant la plupart des phrases, brillent et séduisent d'abord, mais fatiguent à la lon-

gue, et dénotent plus d'esprit et de recherche, que de goût et de jugement.

6t. *La brièveté, la précision*; de manière qu'on ne dise que ce qu'on doit dire, et en aussi peu de termes qu'il est possible, sans nuire à la clarté; que les phrases ne soient ni trop longues, ce qui souvent en rend le sens et les idées moins faciles à saisir, ni trop courtes, ce qui rend le style sautillant et en détruit la rondeur et l'harmonie; que les phrases, encore, ne soient coupées que très-rarement par des phrases incidentes; ce qui peut nuire aux idées principales.

Nous avons indiqué, sur l'harmonie du style, un morceau intéressant, auquel on pourra joindre celui que nous avons cité, de M. l'Abbé d'Olivet, sur la prosodie françoise.

Nous supposons, sans avoir besoin de le dire, que celui qui veut étudier et posséder sa langue, ne négligera pas tout ce qui concerne l'*orthographe*, qu'après quelques principes de grammaire, relatifs à cet objet, on apprend, sur-tout, par la lecture et par l'usage; la *ponctuation*, qui aide beaucoup à la clarté du style; la *prononciation*, qui, dans les entretiens, dans le débit de quelque discours que ce soit, plus encore, de quelque pièce de poésie, dans les lectures qu'on en fait devant les autres, sert si bien à nous

faire entendre et à donner de l'ame et de l'agrément à ce que l'on dit, ou à ce qu'on lit, par la coupe des différens membres de la phrase, par les repos plus ou moins prolongés, et ménagés avec art, par les tons, soutenus et variés comme ils doivent l'être, soit dans le cours des périodes, soit dans leur terminaison; mais toujours sans affectation.

On a donné peu de morceaux sur le goût, qui, dans le fond, n'est autre chose que le résultat du jugement et du sentiment. Il nous fait saisir partout les convenances, nous aide à discerner le vrai beau (1), nous tient aussi près qu'il se peut de la nature, nous fait choisir et imiter ce qu'elle a de plus intéressant, disposer chaque chose comme elle doit l'être, et suivre, en tout, l'esprit d'ordre, lié si étroitement au vrai goût. Il arrive cependant, en certaines rencontres, qu'*un beau désordre est un effet de l'art.*

Le goût se forme insensiblement par la lecture des meilleurs ouvrages, par l'étude des modèles les plus parfaits dans tous les genres, par la comparaison de ce qui est très-bon avec ce qui l'est moins, ou qui même a

(1) On ne doit pas négliger de lire sur ce sujet, le *Traité du Beau*, par le Père André.

des défauts réels, qu'on oppose aux vraies beautés. Je ne connois rien de plus propre à éclairer et à épurer le goût, que l'*Art poétique* d'Horace, où se trouvent tant de règles, tant de principes d'ordre, de raison, et de sentiment. Ceux qui ne peuvent pas lire Horace dans sa langue, retrouveront ses préceptes, et une partie de ses richesses, dans l'*Art poétique* de Boileau.

Quand on veut, et qu'on peut étendre ses études, et perfectionner son goût, on sent le besoin qu'on a d'être dirigé par de bons guides. M. Rollin est bien propre à en servir, dans son *Traité des Études*. M. l'Abbé Fleury a aussi un petit volume sur ce sujet, qui est regardé comme un livre d'or. On ne sauroit encore faire trop de cas du *Cours de Belles-Lettres* de M. l'Abbé Batteux, auquel on doit joindre, du même auteur, *les Beaux-Arts réduits à un même principe*. Rien, surtout, ne m'a tant satisfait que l'ouvrage de Blair, qui semble, par son titre, ne concerner que la *Rhétorique*, mais qui, dans le fait, est un cours complet de principes de goût et de littérature. L'ouvrage gagne infiniment à être lu en Anglois, n'ayant guère été possible de faire passer, dans la traduction françoise, les exemples et les beautés que l'auteur a empruntés de sa propre langue. On ne pou-

voit y suppléer que par des morceaux du même genre, pris dans la nôtre, mais dont l'application n'est pas aussi directe, relativement aux vues de Blair, que les fragmens, sur-tout en vers, dont lui-même a fait choix. Quoi qu'il en soit, ceux qui ne pourront lire Blair, dans le texte original, gagneront toujours beaucoup à le lire dans la traduction qu'on en a donné, il y a peu de tems.

Si on ne vouloit que des livres purement élémentaires, sur différentes études, dont les personnes du monde doivent avoir au moins des notions succinctes, on pourroit se servir de ceux qui ont été faits anciennement pour les élèves de l'École Militaire. On a aussi, sur cela même, des livres à l'usage des personnes du sexe, tels que les six volumes de Fromageau, et de petits traités particuliers composés pour elles.

A prendre les choses plus en grand, on fera bien de lire Quintilien, au moins dans la traduction de l'Abbé Gédoin; Cicéron, de l'*Orateur;* quelques-unes de ses harangues; quelques-unes aussi de Démosthènes, traduites par M. Gin; les *Oraisons funèbres* de Bossuet, de Fléchier; un ouvrage qui a pour titre, *Des Bienséances oratoires*, etc.

Par rapport à la poésie, on en trouve les premiers élémens, pour notre langue,

dans nos Grammaires les plus connues. Personne n'ignore quels sont nos Poëtes les plus célèbres. Il seroit à désirer qu'on fît un choix de ce qu'ils ont d'excellent; et il est remarquable que la plupart de nos plus beaux morceaux sont ceux dont la Religion a fourni le sujet. Tels sont les *Odes sacrées* de Rousseau, le *Polyeucte* de Corneille, l'*Athalie* et l'*Esther* de Racine, le fameux Sonnet de des Barreaux, etc.

S'il y a, dans le genre dramatique, quelques pièces à citer, particulièrement pour le style, j'avoue que je n'en trouve point de comparable, à cet égard, à la *Phèdre* de Racine, ni à la Comédie du *Méchant* de Gresset. On trouvera, pour la jeunesse un très-bon choix de fragmens dans le *Parnasse Chrétien* de M. Brillon du Péron. On a aussi pour elle, les *Ornemens de la mémoire*; l'*Art de peindre à l'esprit*, un petit volume, qui a pour titre, *Œuvres choisies de M. de Voltaire*, imprimé à Avignon, chez Girout, 1761. Il est sans doute très-important d'exercer la mémoire des jeunes personnes; et c'est par des morceaux de poésie, choisis avec goût et discernement, qu'on la forme et qu'on l'exerce le plus facilement, et de la manière la plus intéressante pour elles. Puisse-t-on d'ailleurs les

rendre sobres dans la lecture du plus grand nombre de nos Poëtes. Ovide lui-même, Poëte si galant et si dangereux, a dit avec beaucoup de franchise : *Teneros ne tange poetas :* Ne touchez pas aux Poëtes tendres ; à-peu-près comme Rousseau a dit dans une Préface, où l'on pourroit être surpris de trouver un pareil avis : *Jamais fille chaste n'a lu de Romans.* L'un et l'autre ont donné des conseils, auxquels ils n'étoient pas fort jaloux qu'on s'arrêtât, et qui, cependant, sont, même pour tout sexe et pour tout âge, de la plus grande importance. Que dirons-nous des Poëtes impies et licencieux ?

Un objet d'étude et de lectures, pour lequel on ne sauroit inspirer trop de goût aux jeunes gens, c'est l'Histoire Naturelle. Je l'appellerois volontiers une *Théologie Naturelle*, qui sert comme d'Introduction à la Révélation même, quand cette étude est bien dirigée. Elle nous donne, en effet, une grande idée de Dieu, de sa puissance, de sa sagesse, et de sa bonté. Faisons-y entrer, pour quelque chose, l'astronomie, qu'on me permettra ici de considérer, comme faisant partie de l'étude de la nature, considérée dans son ensemble, dans ce vaste tout qui compose l'univers. On trouvera, dans

dans Berquin, pour les premiers âges, un petit volume qui a pour titre, *Système du Monde*, et qui donnera, sur cette science, de premières idées. A des esprits plus exercés, nous indiquerons la *Théologie astronomique* de Derham. Elle suffira pour leur faire reconnoître, dans les loix simples et fécondes qui régissent et embrassent toute l'étendue des cieux, l'empreinte de la souveraine intelligence qui a disposé, qui a coordonné, avec tant de sagesse et tant d'art, cette immensité de corps célestes, relativement à la place qu'ils occupent, à la distance où ils sont les uns à l'égard des autres, à leur masse réciproque, à leur vitesse, à l'orbite qu'ils parcourent, à leur marche, si bien réglée, que, s'attirant mutuellement, dans de certaines proportions rigoureusement mathématiques, jamais ils ne se heurtent ni ne s'embarrassent dans leur course rapide.

De ces grands objets, si l'on descend à ceux qui sont à notre portée et qui nous environnent, on trouvera, partout dans la nature, une gradation, une échelle d'êtres, qui les lie étroitement, qui forme, de leurs diverses espèces, une chaîne continue où tout se tient par des chaînons imperceptibles, et de manière qu'elles observent entre

elles des rapports, d'après lesquels tout est en harmonie, tout se répond, tout est nécessaire l'un à l'autre. On verra, dans chaque classe, dans chaque espèce, l'organisation qui lui convient. Dans les plantes, dans les animaux, on admirera l'ordre, la justesse, la perfection, dans l'ensemble et dans les parties, qui sont toutes ce qu'elles doivent être pour l'usage qui leur est propre, et pour la fin à laquelle elles sont destinées. On reconnoîtra que partout, en un mot, il y a des proportions, de la régularité, du dessin, et on donnera, à l'Auteur de toutes choses, cette épithète, si expressive et si vraie, *le Grand Dessinateur*.

C'est sur-tout ce que rendra sensible l'usage d'un bon microscope, tel que celui de Delbarre, dans les coupes de bois, formant des dentelles d'un art merveilleux; dans des étuis de charansons; dans des poils de chenilles et de chauve-souris; dans les barbes d'œillet-d'inde, de marguerite; dans des pistils de petites mauves et d'autres malvacées; dans des fleurs de carottes sauvages, dans des graines de pavôt, d'oseille, et de bien des sortes de plantes; dans des feuilles de ce que le peuple appelle *Bon-Henry*, d'ortie, etc., dans de petites plumes de paon, de colibri et d'autres oiseaux;

dans des aîles de papillon avec leur poussière, dont chaque grain est lui-même une petite plume; dans des aîles de mouches, d'éphémères, de cousins, et dans les charmantes aigrettes ou panaches, les antennes, les petits dards enfermés dans une gaine, dont les deux côtés s'ouvrent pour faire place à l'aiguillon, et tant d'autres instrumens dont ces insectes sont pourvus; dans tous ceux d'une puce disséquée avec adresse, dans des écailles de poisson, etc. etc.

Ici je demande à un aveugle et insensé partisan du matérialisme, du hasard, ainsi que je l'ai dejà fait dans la *Théorie du Bonheur*, (et sur de pareils objets on ne doit pas craindre de se répéter;) comment il arrive que chaque espèce soit si bien fournie de tout ce qui peut lui convenir ou pour l'agrément ou pour le besoin; que toutes les parties de chaque animal, de chaque insecte, soient si bien disposées, si régulièrement placées, si artistement travaillées; comment il peut se faire que rien ne s'y trouve à contre-sens, hors de son rang, hors de mesure et de symétrie, comme de voir un œil sous la queue, par exemple, une des pattes sur le corps; que rien n'y soit sans usage, sans but, sans arrangement et sans méthode; que les parties simples occu-

pent toujours le milieu, qu'à plus forte raison la partie la plus considérable, à laquelle tiennent toutes les autres, le corps, le tronc, occupe le centre, que les parties doubles, les yeux, les antennes, les aîles, les pattes, soient placées parallèlement vers les côtés et dans les endroits les plus propres à leurs diverses fonctions ? Quel hasard que celui qui auroit mis partout dans cette immensité d'êtres, et dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, de l'ordre et du dessin ! Ah plutôt, combien est vrai ce qu'a dit Saint Augustin, que Dieu n'est ni plus grand dans les grandes choses, ni plus petit dans les plus petites : *Nec major in maximis, nec minor in minimis.*

Dans les minéraux, le cuivre à gorge-de-pigeon, le fer de l'île d'Elbe, sur-tout le fer mamelonné et à grains extrêmement fins, le plomb verd, mêlé de bleu de montagne, l'antimoine en aiguilles et coloré, le cobalt en fleurs ; dans des fleurs, telles que la scabieuse, des plantes, et les divers baumes, comme le thim, le serpolet, la menthe à tête, à grappe, la menthe poivrée, la sariette à grappe, la sauge des jardins, la lavande, l'hyssope, etc. ; dans de certaines graines ; dans les aîles brillantes et irisées de quelques mouches, et dans bien

d'autres objets semblables, vus au microscope, avec le soleil ou même sans soleil, mais toujours à l'aide du miroir d'argent; quel éclat! quel coloris, dont on n'a pas d'idée à l'œil nud! quel mélange d'or, d'argent, d'azur, de pierres précieuses, de magnifiques étoiles, de couronnes, de montagnes, toutes de diamans, d'ouvrages travaillés avec bien plus de richesse et plus d'art que le plus habile lapidaire n'en pourroit mettre dans les siens, quoiqu'à si grands frais! Ah! qu'il est vrai encore que si Dieu est le grand dessinateur, il est aussi le *grand Coloriste*, et qu'il offre partout des scènes magiques qui sont bien au-dessus de nos chefs-d'œuvres, de nos spectacles, de nos féeries, et qui toujours sont une nouvelle source d'amusemens et d'instruction pour quiconque apprend à les bien voir, et se rend assidu à les étudier!

Tel est le goût que je voudrois inspirer aux personnes de tous les âges, et en particulier aux jeunes gens, parce que s'il étoit porté à un certain degré de vivacité, il seroit possible, qu'avec d'autres occupations utiles, il les sauvât de bien des amusemens oisifs, de bien des plaisirs ruineux et frivoles, de grands dangers et de grandes passions. Je voudrois, s'ils avoient un peu

de fortune, qu'après s'être fait habituellement le plus vrai, le plus doux des plaisirs, celui de répandre leurs richesses dans le sein des indigens, celui de faire des heureux, ils en employassent une autre partie à se faire un cabinet d'histoire naturelle, non pour la vanité et l'ostentation, mais pour détailler les beautés de la nature, pour passer délicieusement quelques heures de récréation, et pour s'élever sans cesse, des objets créés ; au Créateur ; ce qui repandroit sur ces objets le charme le plus réel, ce qui animeroit à leurs yeux toute la nature : car *la nature est morte*, selon la belle pensée de Rousseau, *aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu.* Ils se formeroient aussi une botanique microscopique, comme parle Bonnet, ne s'arrêtant pas seulement à savoir le nom des plantes, leurs classes, et leurs espèces, science, qui n'est guère que pour la montre, si ce n'est dans ceux qui étudient les propriétés des plantes pour prévenir nos maladies et pour les guérir, mais faisant servir leurs observations aux fins les plus nobles, au grand objet pour lequel nous sommes placés sur la terre, celui de glorifier Dieu en nous-mêmes et dans toutes ses œuvres.

Citons maintenant les ouvrages qu'on peut

lire avec le plus de fruit, dans un pareil dessein. Celui que je mets à la tête de tous les autres, pour cette fin, et qui est le plus rempli de sentiment, c'est l'ouvrage de Sturm, qui a pour titre, *Considérations sur les Œuvres de Dieu.* Il y en a une pour chaque jour de l'année, et elles sont appropriées aux différentes saisons. Depuis près de vingt ans que je le connois, j'en lis tous les jours un article avec un nouveau plaisir; il intéresse vivement, en même tems qu'il instruit; il donne une idée suffisante de toutes les richesses qui nous environnent, et il nous apprend à reconnoître partout l'opération d'un Être tout-puissant, infiniment sage, et souverainement bon.

Sturm, pour jeter de la variété dans les matières qu'il traite, n'a pas cru devoir les lier les unes avec les autres : il parlera aujourd'hui des étoiles, demain d'un champ de blé, après-demain des insectes, etc. Il eût peut-être été à désirer qu'il eût mis, dans l'ensemble et dans toutes ses parties, plus d'ordre et d'enchaînement. C'est le moyen de rendre les choses plus sensibles encore, de les disposer de manière qu'elles se prêtent du jour l'une à l'autre, selon ces paroles d'un ancien poète: *Res addent lumina rebus.* Un de mes amis, connu par une très-bonne *Histoire de la*

Grèce, plus complète qu'aucune de celles qui nous avoient été données, a bien voulu, à ma prière, refondre sur ce plan l'ouvrage de Sturm, en y ajoutant ce que de nouvelles observations nous ont appris; et je ne doute pas que, quand son ouvrage paroîtra, il n'ait un degré d'utilité qui le rendra préférable, au moins pour bien des lecteurs. Il y a évité d'ailleurs un inconvénient qui se trouve dans Sturm; c'est que celui-ci, dans un petit nombre d'endroits, est entré dans des détails que les parens et de sages instituteurs doivent omettre dans la lecture qu'ils feroient eux-mêmes de ces *Considérations* à leurs élèves, pour ne pas éveiller, sur certains points, des imaginations trop vives et trop susceptibles de dangereuses impressions.

Pour la première jeunesse, on ne peut trop recommander l'excellent ouvrage de Pluche, *Le Spectacle de la Nature*, auquel il a donné pour suite un autre ouvrage bien précieux, *La Préparation Évangélique*.

Nous devons à Derham, pour un âge plus avancé, *La Théologie Physique*, qui, avec sa *Théologie Astronomique*, fait un corps complet, propre à nous donner, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, les plus hautes idées de la Divinité.

On doit à M. Bonnet *La Contemplation*

de la Nature, dans laquelle on trouve une très-grande liaison et beaucoup d'ordre; mais dans laquelle aussi il seroit à souhaiter qu'il n'eût pas mêlé quelques idées trop systématiques, et quelques-unes peu exactes, dont on pourroit abuser contre l'intention de l'auteur; comme lorsqu'il met une correspondance si étroite, et en quelque sorte si nécessaire, entre tous les êtres, dans tout ce qui tient même à nos perceptions, qu'avec un esprit peu juste, on pourroit être tenté de donner dans le faux et pernicieux système de la fatalité.

Je citerai encore un ouvrage, bien intéressant dans tous ses détails, les *Mémoires sur les Insectes*, de M. de Réaumur, six volumes in-4°. avec des planches très-soignées, superbe édition de l'Imprimerie Royale.

On peut y joindre la *Théologie des Insectes*, de Lesser, la *Formation du Poulet dans l'œuf*, de Haller, l'ouvrage de Trembley, sur les *Polypes d'eau douce*, ou un petit abrégé sur cette matière, qui a pour titre, *Lettres d'Eugène à Clarice sur les Polypes*. Un *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, qu'on seroit charmé d'avoir à soi et de pouvoir consulter au besoin, seroit celui de Valmont de Bomare, de la dernière édition, grand in-8°, en 15 ou 16 volumes. Si l'on étoit forcé de se

réduire, on s'en tiendroit à un petit Diction-tionnaire portatif, en un seul volume, petit in-8°, qui a pour titre, *Manuel du Naturaliste*.

Si l'Histoire naturelle est bien propre à donner une grande idée de Dieu, en nous faisant observer avec soin, et admirer ses ouvrages; l'Histoire de la Religion est encore d'une toute autre importance, pour nous le faire connoître dans sa conduite envers les hommes et ses bienfaits à leur égard, relativement à un ordre infiniment supérieur à celui de la nature. J'ai parlé des livres qui sont propres à établir et affermir notre croyance. L'*Histoire Sainte*, lorsqu'on est en âge de ne plus se borner à de simples abrégés, peut être étudiée dans sa source, c'est-à-dire, dans les livres de l'ancien et du nouveau Testament. Mais ils ont besoin alors, pour qu'on puisse en saisir les beautés, la liaison, et le véritable sens, en rapprocher et en concilier les textes, éclaircir les obscurités et lever les difficultés qui s'y rencontrent, d'être appuyés des observations des meilleurs interprètes et des plus habiles commentateurs qui sont, pour ces livres sacrés, avec bien plus d'avantages et de nécessité encore, ce que sont les Scholiastes pour les ouvrages des auteurs profanes. On trouvera ce qu'on peut

désirer à cet égard dans la *Bible*, en 17 volumes in-4°., où sont rassemblés les dissertations de Dom Calmet, de l'Abbé de Vence, et des plus savans auteurs en ce genre. Mais si une pareille étude paroît trop épineuse et trop longue à la plupart des gens du monde, ils auront du moins, à leur portée, une lecture agréable et suffisante pour eux, dans l'*Histoire du Peuple de Dieu*, du Père Berruyer, qui attache, non-seulement par la nature et l'enchaînement des faits, mais par les charmes de la diction, quoiqu'on ait peut-être été en droit de faire à l'auteur le reproche de n'y avoir pas toujours mis toute la dignité qui convient à de si grands objets. La seconde partie a éprouvé, de la part du Saint-Siège, une censure qui tombe particulièrement sur des dissertations latines qui s'y trouvent renfermées. Il est dans l'ordre qu'on demande, pour la lecture de cette seconde partie, anx Supérieurs ecclésiastiques, la permission requise en pareil cas.

L'étude de l'Histoire Sainte doit être suivie de celle de l'Église. On a généralement entre les mains l'*Histoire Ecclésiastique* de M. l'Abbé Fleury, écrivain célèbre, dont une personne de sa famille a quelques manuscrits précieux, que l'on souhaiteroit qu'elle daignât rendre publics.

L'Abbé Béraut de Bercastel a fait aussi une Histoire Ecclésiastique, qui va presque jusqu'à nos jours, et qui, moins volumineuse, a d'ailleurs le mérite d'une très-grande exactitude; mais la plus propre aux gens du monde, parce qu'elle n'offre que les faits les plus intéressans, et qu'elle a sur-tout, pour eux, le mérite du style, c'est l'*Histoire Ecclésiastique* de l'Abbé de Choisi, de l'Académie Françoise, en 11 volumes in-4: gros caractère et belle impression.

On a de plus un Abrégé par M. de Lhomond, en un volume, qui est fait particulièrement pour la jeunesse; ainsi qu'un autre ouvrage très-estimé, du même auteur, qui a pour titre: *De la Doctrine Chrétienne.*

Ceux qui voudront connoître plus à fond les premiers siècles de l'Église, pourront avoir recours aux *Mémoires* de M. de Tillemont, pour servir à l'*Histoire Ecclésiastique* des six premiers siècles; et ceux qui souhaiteront de s'éclairer sur les erreurs des derniers tems, liront avec fruit, l'*Histoire des Variations* de M. Bossuet, les *Mémoires* du Père d'Avrigny, *Méthode d'instruction* de M. de Laforest, l'excellent ouvrage de Scheffmacher, les *Entretiens* du Père Lallemand:

L'Abbé Pluquet nous a laissé un *Dictionnaire des Hérésies*, dont on fait beau-

coup de cas : c'est le même auteur qui nous a donné un très-bon ouvrage contre le *Fatalisme*.

On conçoit assez que l'Histoire des Juifs tient de près à celle de la Religion ; et on lira, avec plaisir, celle qui nous a été donnée par Prideaux, ainsi que l'espèce de continuation par Basnage. Pour une plus grande instruction, on ne négligera pas *les Antiquités Judaïques* de Joseph ; quoiqu'on s'apperçoive quelquefois qu'il a voulu s'accommoder au goût des Romains, parmi lesquels il a vécu. Ses *Antiquités* ont été traduites par M. Arnaud d'Andilly, de même que son excellente *Réponse à Appion*, qui confirme si bien l'autorité de Moïse par les Historiens profanes. On doit lire aussi, dans Joseph, dont le récit est confirmé par Tacite, la *Guerre des Juifs et des Romains*, où il fait un tableau si terrible et si vrai du fameux siége de Jérusalem, le plus mémorable dont l'Histoire nous ait conservé les détails, et dans laquelle les châtimens d'un Dieu vengeur, à l'égard d'un peuple déïcide, sont marqués, d'une manière si sensible, que Titus refusa les couronnes qu'on lui envoyoit de toutes parts, en disant, que ce n'étoit pas à lui qu'étoit dû l'honneur du triomphe, mais à un Dieu plus puissant que les hommes, qui avoit combattu hautement contre les

Juifs, et voulu leur punition et leur ruine.

On sera flatté de pouvoir suivre, en partie, l'Histoire de la Religion et de l'Église, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, dont nous avons déjà parlé. Ce Recueil, composé d'environ 40 volumes, en y comprenant tous ceux de l'ancienne édition, et quelques autres qui ont été publiés depuis, est très-propre, indépendamment de tous les genres d'instruction qu'il renferme, à nourrir la piété, et à faire admirer les voies de Dieu et le zèle de ses Missionnaires dans la propagation dc l'Évangile. On peut joindre à la lecture de ces Lettres, celle des ouvrages du Père Charlevoix.

En passant, maintenant, à l'Histoire Profane, nous voyons une vaste carrière s'ouvrir devant nous. On doit savoir, avant tout, que les deux yeux de l'Histoire sont la Géographie et la Chronologie. Les gens du monde ont, pour cette dernière, les *Tablettes chronologiques* de l'Abbé Lenglet du Fresnoy, et la *Chronologie* de Blair, dont on a donné, dans les derniers tems, la traduction.

Pour les enfans, et les personnes mêmes, qui ne veulent à cet égard qu'un apperçu, on peut se contenter d'une petite broch. in-8. qu'il seroit à souhaiter qu'on réimprimât, et qui a pour titre : *Tableau de l'Histoire uni-*

verselle, (1762), ou *Epoques élémentaires de l'Histoire, pour en faciliter la mémoire aux enfans.*

On trouvera aussi un précis de Chronologie, jusqu'à Charlemagne, dans la première partie du Discours, si justement célèbre, de Bossuet, sur l'*Histoire universelle.* Plaise au Ciel que ceux qui ont entre les mains plusieurs de ses manuscrits, publient les matériaux qu'ils renferment sur l'Histoire moderne, et tout ce qu'il a écrit sur la Littérature !

Quant à la Géographie, nous avons, pour les enfans, celle de l'Abbé Lenglet du Fresnoy, auquel nous devons une *Méthode pour étudier l'Histoire,* qui est presque elle-même une Histoire universelle, en plusieurs vol. in-4°. ou en 15 vol. in-12., mais dont les derniers offrent une nomenclature si étendue des livres qu'on peut lire en ce genre, qu'il faut avouer que la vie d'un homme n'y pourroit suffire.

La Géographie dont on fait communément le plus d'usage, et qui est la plus détaillée, est celle de Lacroix.

Ce que nous avons de mieux, à cet égard, pour l'Histoire ancienne, est la Géographie de d'Anville, en 3 vol. in-12., en choisissant l'édition à laquelle il a joint des cartes. Il a

fait aussi un Atlas, composé exprès pour l'*Histoire ancienne* de M. Rollin.

L'Atlas le plus commode, et un des plus usités, pour l'Histoire moderne, est celui de Vaugondy. Il y en a un très-petit et très-portatif de M. Delille. Je conseillerois sur-tout, comme une espèce de manuel en ce genre, celui qui a pour titre : *Atlas et Tables élémentaires de Géographie ancienne et moderne*, avec des cartes enluminées, chez Barbou, rue des Mathurins.

Pour l'Histoire ancienne, bien autrement intéressante que notre Histoire moderne, qui, cependant, nous touche de plus près, M. Rollin a rendu un important service aux jeunes gens et aux personnes du monde, lorsqu'il leur en a fait connoître ce qu'il étoit le plus essentiel de savoir. On en a trouvé les réflexions trop longues, et peut-être l'auteur auroit-il gagné à y mettre plus de précision. Mais si on faisoit tout le cas qu'on doit faire de ce qui est vraiment utile et solide, on lui sauroit gré du soin qu'il s'est donné pour former l'esprit et le cœur de ceux en faveur desquels il écrivoit, et l'on se garderoit bien de laisser passer ses importantes réflexions sans les lire. Dans ma première jeunesse, mon père me fit relire cette histoire à plusieurs reprises, avec les intervalles qu'il jugeoit nécessaires;

et ce n'est pas un des moindres services qu'il m'ait rendus.

On a donné, au reste, un *Abrégé de l'Histoire ancienne* de M. Rollin, en cinq volumes in-12., par lequel de jeunes élèves peuvent commencer. Cet Abrégé, dont il y a eu plusieurs éditions, et quelques-unes avec des figures, est de M. l'Abbé Tailhié.

Nous avons eu, depuis M. Rollin, l'Histoire la plus complète, pour les anciens tems et pour les tems modernes, dans le grand Ouvrage des Savans Anglois, traduit dans notre langue, et dont la première édition in-4°., qui a été faite à Amsterdam et à Léipsick, est généralement estimée ; la seconde, en 126 volumes in-8°, s'est faite chez Moutard. La première partie de ce grand Ouvrage, est regardée par les savans comme bien supérieure à la dernière. L'ouvrage est en tout si volumineux et si chargé de notes, que, malgré son mérite intrinsèque, je doute que bien des gens du monde en entreprennent la lecture.

Un des défauts qui m'ont toujours le plus frappé dans ces écrivains, et dans presque tous ceux qui, depuis les Anciens, ont travaillé sur un nouveau plan, c'est celui qui est énoncé dans l'avertissement qu'on trouve à la tête des *Leçons de l'Histoire*, et qui con-

siste à placer les différens peuples les uns à la suite des autres, au lieu de les faire marcher ensemble, et d'offrir sans cesse au lecteur un tableau de l'état du monde, sous les différentes époques. Cette dernière méthode est en effet la seule par laquelle, en liant tous les évènemens autant qu'il se peut, on ne s'expose pas à les répéter de nouveau en plusieurs endroits. Elle met d'ailleurs à portée de savoir où l'on en est, relativement aux autres nations, dans le même intervalle de tems.

Telle est la méthode qu'on a tâché de suivre dans les *Leçons de l'Histoire*, où l'on remonte à ses principaux fondemens, et où l'on retrace, sous les mêmes époques, et l'Histoire sainte, et l'Histoire profane, c'est-à-dire, l'Histoire de toutes les nations, qui jouent dans les mêmes tems un certain rôle sur la terre. C'est aux circonstances qu'il faut s'en prendre, si les quatre volumes de cet ouvrage, qu'on a publiés, n'ont pas eu encore la suite qu'ils doivent avoir, et dont on va mettre incessamment, chez Leclere, quatre ou cinq volumes sous presse, après avoir réimprimé les quatre premiers.

Nous avons déjà parlé du *Discours sur l'Histoire universelle* de M. Bossuet; on ne peut trop le lire et l'étudier, non-seulement

dans la jeunesse, mais à tout âge; et Voltaire lui-même, quoique travaillant sur l'Histoire, dans un esprit tout différent, et d'une manière qui n'étoit pas à beaucoup près celle de Bossuet, n'a pu s'empêcher de regarder ce discours comme un chef-d'œuvre.

Par rapport à l'Histoire de la Grèce, qu'il est nécessaire d'étudier en détail, M. Cousin Despréaux nous a donné celle dont nous avons déjà fait mention, en parlant de son Ouvrage, composé en partie d'après les *Considérations* de Sturm ; et elle ne se lit pas sans un vif intérêt.

Si l'on ne vouloit que des abrégés, il y en a un très-bien fait, en un volume in-12.; et tout récemment, il en a paru un de M. Bernard, en deux volumes in-8°. dont on fait un très-grand cas.

Tout le monde connoît les *Voyages* si intéressans du jeune Anacharsis, par M. Barthélemi, et ce cadre charmant qu'il a mis à la plus belle partie de l'Histoire de la Grèce. Quelques Savans lui reprochent seulement, parmi le grand nombre de citations qu'il a mises à chaque page, d'avoir quelquefois un peu accommodé le sens des différens textes auxquels ces citations ont rapport, à ce qu'il vouloit leur faire dire, plus qu'à ce qu'ils disent en effet, étant pris dans leur entier.

On ne doit pas omettre les observations sur les Grecs de M. l'Abbé de Mably.

Si l'on vouloit remonter aux anciens écrivains, les gens du monde, qui ne savent point la langue grecque, dont on commence à sentir l'importance, pourront avoir recours aux traductions d'Hérodote, de Diodore, de Thucydide, de Xénophon, de Denys d'Halicarnasse. La traduction françoise que M. Larcher nous a donnée d'*Hérodote* en 7 volumes in-8°. avoit besoin d'être corrigée, relativement aux notes qui intéressent les mœurs et la Religion. Heureusement, l'auteur, revenu à de meilleurs principes, travaille à une nouvelle édition, dans laquelle il se montre assez grand pour ne pas rougir de se corriger lui-même. En attendant qu'elle soit publiée, on peut faire usage de la traduction de Durier.

Celle de Thucydide est l'ouvrage de d'Ablancourt, qui y a joint la suite donnée par Xénophon.

Nous devons à M. Charpentier la traduction de la *Cyropédie*, et celle des choses mémorables de Socrate, qui sont aussi de Xénophon.

M. Larcher a traduit la *Retraite des dix mille*, 2 vol. avec des notes. Nous avons eu pour traducteurs des *Antiquités Romai-*

nes de Denys d'Halicarnasse, le Père Lejai, Jésuite, et M. Bellanger.

Un autre Historien Grec qu'on doit connoître, c'est Plutarque, dans ses *Vies des Hommes illustres*, traduction de M. Dacier, de l'Académie des Inscriptions. On voit avec beaucoup de peine dans ces Vies de Plutarque, les plus grands hommes souillés de la passion la plus brutale et la plus contraire à la nature.

Il y a une très-bonne traduction des autres Œuvres de Plutarque par M. l'Abbé Ricard. Aux Vies de cet historien, il est à propos de joindre celles *des anciens Philosophes*, par Diogène Laërce, nouvelle traduction en 2 volumes in-8°.

Sur l'Histoire Romaine, à l'étude de laquelle on ne doit pas apporter moins de soin qu'à celle de l'Histoire Grecque, on peut choisir, de celle de M. Rollin, continuée par M. Crévier, ou de celle de Laurent Échard, qui, outre qu'elle est fort intéressante, a de plus le mérite de la précision. Nous indiquerons aussi, comme un ouvrage recommandable, l'*Histoire des Empereurs Romains*, par M. de Tillemont.

N'oublions par *les Révolutions Romaines* de l'Abbé de Vertot ; *les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*,

par M. de Montesquieu, petit volume in-12.; les auteurs originaux, du moins dans les traductions, si l'on ne peut lire le texte, sur-tout Tite-Live et Tacite.

A la suite de l'*Histoire Romaine*, on doit lire celle du *Bas-Empire*, par M. le Beau, et continuée par M. Ameilhon. Je crois qu'il y a eu depuis quelques volumes par M. l'Abbé Guenée, le célèbre auteur des excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais* à M. de Voltaire.

Pour l'*Histoire de France*, qui nous intéresse plus que toute autre, nous avons, pour les jeunes gens, un tableau de cette Histoire en 3 volumes, qu'on peut citer avec éloge, mais principalement l'*Abrégé chronologique* du président Hénaut, qui est un modèle en ce genre.

Quant à cette même Histoire, traitée plus en grand, je choisirois, de préférence, celle du P. Daniel, dans laquelle on risque moins, quoi qu'on en puisse dire, de trouver un esprit satyrique, ou un esprit de parti, que dans plusieurs autres non moins célèbres.

Si l'on désire quelque chose de moins volumineux, quoiqu'assez étendu, on pourra se contenter de l'abrégé que nous en a donné le Père Daniel lui-même, en 8 ou 9 volumes in-12.

M. l'Abbé de Choisi nous a donné 4 volumes très-intéressans de plusieurs Vies particulières des Rois de France, de St.-Louis, de Philippe de Valois, du Roi Jean, de Charles V, Charles VI et Charles VII.

Il y a aussi d'autres Vies qu'il est à propos de connoître, telles que celles de Clovis, de Charlemagne, de François Ier., par M. Gaillard, de Crillon, de Bayard, d'Henri IV, par Péréfixe, du Cardinal de Richelieu, de Philippe d'Orléans; l'*Histoire de Louis XIV*, par Reboulet; les Vies du Prince de Condé, du Maréchal de Turenne. On a aussi des Mémoires importans, tels que ceux de Sully, du Cardinal de Retz, etc. J'oubliois de parler de l'*Histoire de la Ligue*, de l'*Histoire de la Fronde*, etc.

Pour l'*Histoire d'Angleterre*, les plus célèbres sont celles de M. Hume, dont la plus grande partie a été si bien traduite par Madame la Présidente de Ménières, de Rapin-Thoiras, etc.; mais il faut toujours se garder de l'esprit de secte et des préventions nationales et particulières.

Il n'est guère permis de ne pas lire les *Révolutions d'Angleterre*, du Père d'Orléans; quoiqu'il ne soit pas toujours, depuis le règne d'Henri VIII, exact et fidèle autant qu'un historien doit l'être.

L'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par M. Gaillard, mérite aussi d'être lue malgré sa prolixité.

Je ne cite point l'Abbé Millot, qui laisse percer, dans tous ses ouvrages, la haine pour tout ce qui tient à la Religion; ce qui lui a fait même hasarder des anecdotes, dont on a prouvé la fausseté, telle que celle d'un confesseur du Roi, dans ses *Mémoires politiques et militaires*, composés d'après des pièces recueillies par le Maréchal de Noailles, mine riche et féconde, que l'Abbé Millot a si mal exploitée.

Pour l'Histoire d'Espagne, on pourroit se borner aux *Révolutions d'Espagne*, du Père d'Orléans, qui ont été continuées par un autre écrivain et par le Père Brumoi. Quoique bien plus sèches, par la nature des faits, que les Révolutions d'Angleterre, elles ne laissent pas d'être estimées. N'omettons pas l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, dont l'introduction eût suffi pour faire la réputation de son auteur.

On a les *Révolutions de Portugal* et celles de *Suède*, de l'Abbé de Vertot, ainsi que son *Histoire de Malthe*, dans laquelle on l'a accusé de manquer souvent de fidélité. Tout ce qui est sorti de sa plume est fait pour intéresser; mais il est ordinairement peu réservé, lorsqu'il

lorsqu'il est question des Papes et du Clergé. On a observé, au reste, qu'en général il ne falloit pas trop compter sur son exactitude dans les faits.

Nous avons enfin beaucoup d'autres histoires particulières, dont la plupart demandent à être lues avec un esprit bien préparé par l'étude approfondie de la Religion, un jugement sûr, une sage critique et beaucoup de choix et de discernement. Je mets, dans la même classe, l'*Histoire des Conjurations*.

Il en est une qu'on lira volontiers, c'est celle de Rienzi, dont le Père Du Cerceau a écrit la vie. On trouve aussi dans les *Œuvres de l'Abbé de St.-Réal*, un morceau, fait de main de maître, c'est la *Conjuration de Venise*, qui, dans son genre, est regardée comme un chef-d'œuvre.

Je ne m'arrêterai pas sur une foule d'autres Histoires particulières, dont on sera bien aise de se former une idée; le détail en seroit trop long. On conçoit assez qu'il est nécessaire de s'en former une de la découverte du Nouveau Monde, et des premières conquêtes qui y ont été faites. Le Père Lafiteau, à qui nous devons un ouvrage fort estimé, qui a pour titre, *Les mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers tems*, 2 volumes *in*-4°. ou 4 volumes *in*-12., nous a

donné de plus, en 2 volumes *in*-4°., l'*Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais, dans le Nouveau Monde.* On lira aussi la *Conquête du Mexique et celle du Pérou, par les Espagnols.*

Mais il faut se souvenir, en lisant toutes les horreurs et tous les crimes qui ont accompagné ces invasions, que la Providence a permises dans des vues bien différentes de celles des hommes; que l'avarice et l'ambition ont été, de la part de ceux-ci, les principaux mobiles de leur entreprise, et que si la religion s'y est trouvée mêlée, ce n'a été, de la part des Missionnaires, que pour éclairer, civiliser, et consoler ces peuples, à qui la cruauté farouche et barbare de leurs conquérans, les avoit rendus si justement odieux. Nous invitons ici à lire particulièrement l'*Histoire du Paraguai*, du Père Charlevoix, qui a fait aussi celle de St.-Domingue, de la Nouvelle-France, et l'*Histoire et description du Japon.*

L'*Histoire de la Chine*, ne doit pas nous être indifférente. Cet Empire, le plus ancien de ceux qui subsistent encore, et qui paroît avoir commencé bientôt après la dispersion des peuples, offre à l'observateur attentif les objets les plus intéressans. Indépendamment de la description qu'en a faite le Père Du

Halde, nous en avons une *Histoire générale*, traduite d'après la grande *Histoire des Chinois eux-mêmes*, par le Père de Maillia; nous avons aussi 12 volumes *in*-4°. de Mémoires fort intéressans, donnés par le Missionnaires, sur les sciences, les mœurs, les usages de cette nation, sur la vie de ses hommes illustres, et sur leurs ouvrages.

Mais il faut commencer par leur livre sacré, le *Chou-King*, dont nous devons la traduction à M. de Guignes, dans la préface duquel on peut apprendre à revenir des préventions qu'on s'étoit faites en faveur de l'antiquité exagérée de ce peuple.

Pour dissiper les préjugés semblables que bien des gens se sont formés sur d'autres peuples, tels que les Persans, les Indiens, on peut lire les ouvrages de M. Anquetil, de l'Académie des Inscriptions, particulièrement sa traduction du *Zend-Avesta*, ceux du Baron de Sainte-Croix, etc.

Un livre nécessaire à ceux qui désirent connoître les langues, le génie de l'Histoire, ou plutôt des Fables, et les coutumes des peuples de l'Orient, c'est la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, 1 volume in-folio. On en a fait une édition en 6 volumes in-8°., chez Moutard. En général, un ouvrage que je recommanderois à quelqu'un qui voudroit

s'occuper de l'Histoire d'une manière un peu approfondie, quoique sans prétention au titre de savant, et seulement pour sa propre satisfaction et pour son amusement autant que pour son instruction, ce sont les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; soit qu'on se procure l'édition in-4°., ou qu'on s'en tienne à l'édition in-12., jusqu'aux derniers volumes qui ont précédé notre révolution.

La lecture de pareils ouvrages vaut bien mieux, à tous égards, que celle de romans futiles, qui ne font qu'exalter l'imagination, nourrir les passions, et gâter tout à la fois l'esprit et le cœur. Heureux celui qui se sera mis en garde contre ce genre d'amusement, et qui cherchera à joindre en tout l'utile à l'agréable.

Une des sciences les plus intéressantes, et qu'on ne sauroit trop étudier, est celle de la Morale, qui est proprement la science des devoirs et du bonheur. J'indiquerois, pour cet objet, le *Droit naturel*, de Burlamaqui, à la suite duquel on liroit son volume du *Droit politique*; on y ajouteroit l'ouvrage de Puffendorf, qui a pour titre, *Les devoirs de l'homme et du citoyen*, avec les notes de Barbeyrac. Quant à son *Droit des gens*, et au *Droit de la guerre et de la paix* de

Grotius, on pourroit ne s'y attacher qu'autant qu'on auroit quelqu'idée d'entrer dans la carrière diplomatique.

Un très-bon ouvrage sur les loix naturelles, et très-profond, c'est celui de Cumberland, traduit en françois par Barbeyrac, 1 volume in-4°. Il en est un autre en Anglois, d'Huthchéson, mais dont nous n'avons pas je crois de traduction, où l'auteur entre dans la recherche de l'*Origine de nos idées relativement à la beauté, à l'ordre, et à la vertu.* Il y établit le *Sens moral*, par lequel nous distinguons le bien du mal.

J'ai cité plus haut la *Théorie des sentimens agréables*, cet ouvrage charmant qui lie la morale au sentiment.

Un autre encore dont on doit faire le plus grand cas, et qui est très-court, comme le précedent, mais qui renferme, comme lui, beaucoup de choses en peu de mots, c'est un ouvrage de Terrasson, de l'Académie Françoise, qui a pour titre, *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison.*

N'oublions pas un très bon livre intitulé, *De la vraie Philosophie*, par M. l'Abbé M. chez Valade, Libraire, 1774, 1 volume in-8°.; *les caractères de Théophraste*, avec les *Mœurs de ce siècle*, par La Bruyère, 1

volume in-12., ou en 2 petits volumes in-16.; *La jouissance de soi-même*, par Caraccioli.

J'indiquerai, pour les jeunes personnes, *La Morale mise en action*, qui est un recueil de traits d'histoire et de faits intéressans, *les paroles mémorables des grands hommes* (1), ainsi que le *Dictionnaire d'Éducation* en 2 volumes petit in-8°., et pour ceux qui savent l'Italien les *Novelle Morali di Francesco Soave*, petit volume, à Paris, chez Molini; il seroit à souhaiter aussi qu'on se procurât l'ouvrage de Muratori en 1 seul volume in-8°. qui a pour titre, *Della Philosophia morale*. Je n'ai rien dit des ouvrages de Fénelon, si propres à former le goût, l'esprit et le sentiment : je suppose que tous ceux dont l'éducation a été un peu cultivée, les ont entre les mains. M. Jauffret, l'auteur du *Culte public*, nous a donné, en 6 volumes in-12. une édition de ses *Œuvres choisies*, qu'on trouvera chez Leclere, quai des Augustins.

Je ne pousserai pas plus loin ce plan de lectures, me renfermant, Madame, dans

(1) 2 vol. in-16, faisant suite à l'excellente collection des livres élémentaires de L. F. Jauffret, dont il a déjà paru plusieurs volumes également précieux à l'instruction de la jeunesse, tels que les *Merveilles du corps humain*, 1 vol. in-16., etc.

ce que vous m'avez demandé, et mon dessein n'étant pas d'ailleurs de m'étendre sur les ouvrages futiles et de pur agrément, dans lesquels notre siècle n'est malheureusement que trop fécond.

J'insisterai seulement, en finissant, sur l'extrême avantage qu'il y a, pour les jeunes gens, et ensuite pour tous les âges, de se former de bonne heure à l'art de bien extraire, pour se rendre un compte exact de ce qu'on a lu, se mettre en état de le bien posséder et de le bien rendre, l'approprier à ses besoins, et se faire un genre d'occupations aussi utile qu'il devient agréable et intéressant. On pourroit, dans sa jeunesse, prendre pour modèle, les sommaires très-bien faits qui sont à la fin de chaque volume des *Sermons de Bourdaloue* ou de ceux de *Massillon* ; et pour cela commencer par faire son extrait à part, le comparer ensuite à celui d'après lequel on veut apprendre à se former, observer en conséquence ce que l'on a omis d'essentiel, ce qu'on a dit de trop pour un simple extrait, et en quoi l'on a pu s'écarter de l'ordre et de la méthode qu'on auroit dû suivre.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.



TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.








POWELL & Po.
AUCTIONEERS
AND VALUERS
BATH
16/25